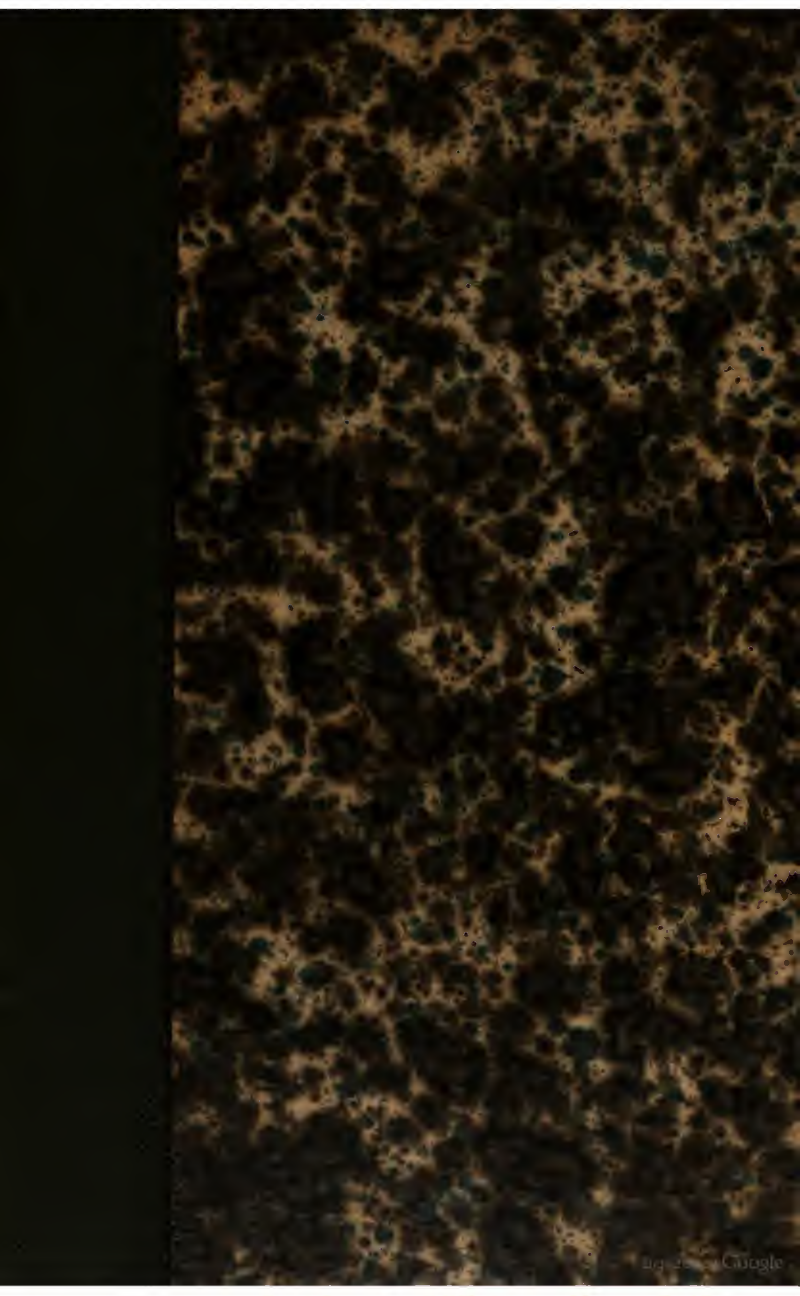
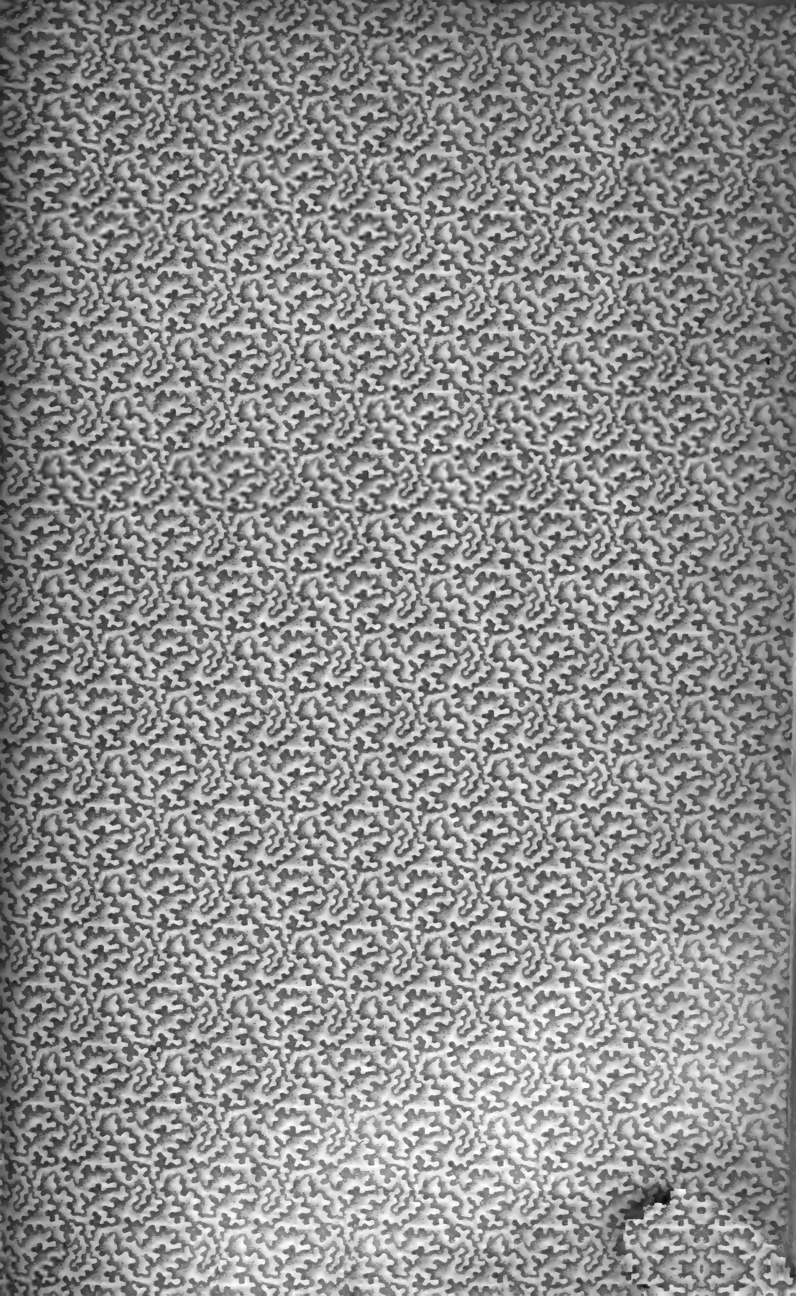










LES

VÊPRES SICILIENNES.

IMPRIMERIE DE E.-J. BAILLY,
Place Sorbonne, 2.

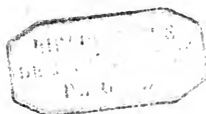
LES VÊPRES SICILIENNES

OU

HISTOIRE DE L'ITALIE AU XIIIE SIÈCLE;

PAR

H. POSSIEN ET J. CHANTREL.



PARIS.

DEBÉCOURT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 64.

1843

ERRATA.

—

Page 1re, titre du chap. I, lisez Henri VI au lieu de Henri VII.
Page 39, titre du chap. III, lisez 1251-1266 au lieu de 1261-1266.

LES
VÊPRES SICILIENNES.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

Maison de Hohenstauffen. — Frédéric Barberousse. — Les Normands en Italie. — Expéditions de Barberousse en Italie. — Henri VII. — État de l'Italie à l'avènement de Frédéric II. — Onzième et douzième siècle.

La mort de l'empereur Henri V, en 1125, avait fait paraître deux concurrents au trône impérial, Lothaire II, duc de Saxe, et Conrad III, duc de Souabe, fils du comte de Hohenstauffen, et originaire du château de Wiblings, d'où les Gibelins, partisans de la maison de Hohenstauffen, tirèrent leur nom. A la même époque s'élevait une autre maison, qui n'entra dans la lutte qu'après la mort de Lothaire. Elle était originaire de Toscane. Un de ses chefs, Welf ou Guelfe I[er], avait

reçu de Henri IV, en 1071, le duché de Bavière. Welf Ier eut pour fils Henri-le-Noir et Welf II d'Este, époux de la comtesse Mathilde d'Este, héritière de Toscane. Henri-le-Superbe, fils de Henri-le-Noir, se maria à Gertrude, fille de Lothaire II, qui lui apporta la Saxe et le Brunswick. C'est ainsi que les Welfs ou Guelfes, ducs de Bavière, devinrent les ennemis naturels des Hohenstauffen ou Gibelins, et comme ces derniers étaient sur le trône impérial, la dénomination de Guelfe devint synonyme de celle d'ennemi de l'empire. Quand la querelle des Guelfes et des Gibelins passa en Italie, les papes, protecteurs-nés de la liberté italienne, se trouvèrent Guelfes, et, dans ce pays, cette dénomination s'appliqua généralement aux défenseurs du parti populaire ou parti national.

Lothaire II et Conrad III se firent proclamer tous les deux empereurs ; mais l'inaction de son rival laissa bientôt le premier possesseur paisible de l'empire. Conrad III ne lui succéda pas sans difficulté. Porté, en 1138, sur le trône impérial sans le concours du peuple, il eut à combattre les prétentions de Henri-le-Superbe, et des deux fils de Henri, Henri-le-Lion et Welf III. Conrad triompha enfin ; le Lion garda la Bavière, Welf fut nommé duc de Toscane, et les deux maisons parurent réconciliées. Conrad III put dès lors penser à la croisade que prêchait saint Bernard. Nous ne le suivrons pas dans cette expédition, qui se termina si malheureusement, malgré sa valeur et celle de Louis VII de France.

Se sentant près de mourir, Conrad convoqua, en

1152, les principaux barons de l'empire à Bamberg, et leur conseilla d'élire, après sa mort, son neveu Frédéric. « L'amour de la patrie, leur disait-il, doit passer avant tout autre, surtout chez ceux que la Providence appelle à gouverner les peuples. Aussi, quoique j'aie des enfants, j'aime mieux les voir simples barons, que d'attirer les fléaux de la guerre en Allemagne en les faisant monter sur le trône. Mon neveu Frédéric, par le mariage de Frédéric-le-Borgne, de Souabe, avec Judith, fille de Henri de Bavière, réunit le sang des deux familles ennemies : élisez-le. Il maintiendra la paix et saura gouverner avec vigueur; car, dans la guerre de Terre-Sainte, je l'ai toujours vu à mes côtés faire preuve d'un preux et vaillant chevalier. » Les électeurs de l'empire, réunis à Francfort, trouvèrent les vœux du feu empereur conformes aux leurs, et élurent roi des Romains Frédéric, qu'on surnomma Barberousse, à cause de la belle couleur d'or de ses cheveux et de sa barbe.

On put voir combien on s'était trompé sur la douceur du caractère de Frédéric, lorsque, le jour de son couronnement à Ratisbonne, il répondit fièrement à ceux qui lui demandaient la grâce d'un certain baron : « C'est pour rendre une sévère justice conformément aux lois, et non pour pardonner aux coupables, que j'ai été mis sur le trône. » En même temps, pour ne pas perdre la confiance des électeurs qui ne l'avaient élu que dans l'espérance de la paix, il leur déclara qu'il voulait s'en remettre à la décision de la diète de Constance, touchant le procès du duché de Bavière, actuel-

lement pendant entre lui et Henri-le-Lion, duc de Saxe et de Bavière. La diète jugea contre Frédéric, qui se soumit au jugement, mais qui saisit dans la suite l'occasion de dépouiller Henri de toutes ses possessions, en le déclarant traître, et le mettant au ban de l'empire.

Aucun empereur ne fut plus ami de la guerre, plus avide et plus présomptueux. Il voulait rétablir l'empire romain dans les limites qu'il avait sous Auguste; il voulait soumettre l'Arménie, la Syrie, l'Éthiopie, l'Égypte, aussi bien que l'Italie, la France et l'Angleterre. Toutes ces grandes pensées aboutirent à une longue guerre en Italie, guerre qui finit par lui être funeste, et à quelques courses en Arménie, plus dignes d'un aventurier que d'un empereur. Mais avant de le suivre dans ses expéditions, il faut faire connaître l'histoire de la Sicile, qui doit surtout nous occuper dans cet ouvrage.

Les Normands, devenus chrétiens après la conquête de la Neustrie, aimaient beaucoup les saints pèlerinages. Après avoir visité Jérusalem, ils passaient dans la Pouille, où ils vénéraient les sanctuaires du mont Gargan et du mont Cassin, et retournaient ensuite dans leur pays. En 1016, une centaine, d'autres disent quarante, de ces pèlerins abordèrent à Salerne, et virent avec étonnement une bande de Sarrasins débarquer sur le rivage, mettre la ville à contribution, et, en attendant le paiement, se livrer tranquillement aux jeux et aux festins. Ils furent encore bien plus étonnés quand ils virent que les habitants de Salerne, au lieu de se préparer à les combattre, recueillaient les som-

mes à payer. Honteux pour eux et irrités d'une pareille lâcheté, ils sortirent de la ville, se jetèrent sur les Sarrasins, en tuèrent un grand nombre, et forcèrent les autres à prendre la fuite. Leur courage reçut une riche récompense ; on voulait même les retenir, mais ils s'y refusèrent. De retour dans leur pays, ils parlèrent avec admiration de la beauté de la Pouille, montrèrent l'or et les soieries qu'ils avaient reçus en don, et vantèrent surtout la bonté des fruits qu'on y mangeait[1]. La conquête du royaume de Naples en fut la suite. Deux cent cinquante gentilshommes passèrent d'abord en Italie sous la conduite de trois frères, Drengot, Osmond et Rainolf. En 1037, Guillaume Bras-de-Fer, fils de Tancrède de Hauteville, vint aussi en Italie avec deux de ses frères, Drogon et Unfroi, et trois cents compatriotes déguisés en pèlerins. Se mettant tantôt sous les ordres d'un duc, tantôt sous ceux d'un autre, vendant leurs services pour l'affaiblissement de tous, ils devinrent à la fin si redoutables, que le pape Léon IX se ligua contre eux avec les deux empereurs d'Orient et d'Occident. Unfroi battit les troupes liguées, à Civitella, le 18 juin 1053, et s'empara même de la personne du pape, qui s'était retiré dans une ville voisine. Les Normands traitèrent le pontife avec les plus grands hon-

[1] Les peuples du Nord sont très friands des fruits du Midi. C'est en vantant aux Varangènes le goût des figues de la Grèce qu'on tira ce peuple du fond de la Scandinavie pour le mener à Constantinople. Dans la langue islandaise, on dit *fagiakasta* (désirer des figues), pour dire : désirer ardemment quelque chose.

neurs, mais ils le retinrent prisonnier jusqu'au mois de mars de l'année suivante.

Robert Guiscard ou le Rusé, autre fils de Tancrède, qui en avait douze, succéda à son frère Unfroi. Les conquêtes de ce héros furent si grandes et si merveilleuses, que les anciens chroniqueurs aimèrent mieux les attribuer à un miracle qu'à sa valeur et à ses talents[1]. Il conquit les deux Calabres, prit le titre de duc, et reçut du saint-siége, dont il se reconnut vassal et tributaire, l'investiture du duché de Pouille et celle de la Sicile : cette investiture est la base des droits de la couronne des Deux-Siciles. Roger, frère de Robert, songea aussitôt à conquérir la Sicile, dont les Sarrasins étaient maîtres. Il réussit, et reçut de son frère, avec le titre de grand-comte, l'investiture de cette île, qui ne fut entièrement soumise qu'en 1089. En même temps, Robert étendait de plus en plus sa domination, et il ne songeait à rien moins qu'à conquérir la Grèce, lorsque la mort le surprit à Céphalonie, en 1085. Il laissa deux fils, Roger Bursa, grand-comte de Pouille, et Bohémond. Les deux frères se disputèrent sa succession, jusqu'à ce que la première croisade ouvrît un plus vaste champ à l'ambition de Bohémond, qui passa en Syrie, et se rendit maître d'Antioche. Roger, resté seul possesseur de l'héritage paternel, mourut en 1101. Guillaume, qui lui succéda, ne laissa pas d'enfants; et ses états

[1] Ils disent que le Christ lui apparut dans une forêt sous la forme d'un pauvre lépreux, et qu'en récompense du bon accueil qu'il en reçut, il lui accorda d'être heureux dans toutes ses entreprises.

revinrent à Roger II, son cousin, fils du Roger qui avait conquis la Sicile. Roger II fut un grand prince; il enleva, par la force des armes ou par l'adresse, la Pouille et la Calabre aux autres princes normands; il sut défendre vaillamment ses nouvelles conquêtes, et contraignit enfin le pape Innocent II à lui confirmer les titres de roi de Sicile, de duc de Pouille et de Calabre, et de prince de Capoue, titres que lui avait concédés l'anti-pape Anaclet, dont il s'était déclaré le plus ardent protecteur. Quand tout fut réglé, le roi et ses deux fils vinrent se jeter aux pieds d'Innocent; ils lui demandèrent pardon des violences qui lui avaient été faites et lui jurèrent fidélité. Cette paix fut conclue le 25 juillet 1139. Roger mourut à Palerme, en 1153, laissant le trône à Guillaume Ier, dit le Mauvais. Frédéric Barberousse régnait alors depuis près d'une année.

Le règne de Guillaume fut rempli de troubles et de désordres. Le nouveau roi commença par emprisonner Tancrède, fils naturel de Roger, duc de Pouille, qui lui disputait le trône. Excommunié par le pape Adrien IV, haï de ses sujets à cause de sa cruauté et de la mauvaise administration d'un favori plus méchant que lui, il vit tout à coup les seigneurs de la Pouille l'abandonner, et presque tous ses états lui échapper des mains. Le mouvement fut tel que, craignant une défection générale, il résolut de conclure la paix à quelque prix que ce fût. Le pape y était disposé, mais les cardinaux furent d'avis de refuser, pour obtenir des concessions plus avantageuses. Guillaume, poussé à bout, ne prit plus conseil que de son désespoir. Palerme venait de

se révolter ; il sort de son palais, se montre au peuple et apaise la sédition. Puis il passe en Italie, prend Brindes d'assaut, met en fuite le prince de Capoue, détruit Bari, prend Tarente, et assiége enfin le pape lui-même dans Bénévent. Il fallut alors conclure la paix ; Guillaume exigea davantage et accorda moins. Les barons de la Pouille se soumirent; plusieurs s'enfuirent en Lombardie. Robert, prince de Capoue, fut trahi par le comte Richard-de-l'Aigle au moment où il allait passer le Garigliano, et, conduit à Palerme, il mourut après qu'on lui eut cruellement crevé les yeux avec un fer rouge. Cela se passait en 1156.

Cependant Guillaume ne fut pas longtemps tranquille. Une nouvelle révolte éclata dans Palerme; les révoltés s'emparèrent du roi et le mirent en prison. En même temps ils faisaient sortir du palais le fils aîné de Guillaume, nommé Roger, le menaient à cheval par la ville et le proclamaient roi, pendant que Gautier, archidiacre de Cefalù, disait les crimes de Guillaume, et faisait espérer au peuple un bon gouvernement de la part de Roger. Mais les principaux chefs de la révolte étaient absents, et les habitants de Palerme, après les avoir attendus pendant trois jours, changèrent tout à coup de sentiment, et rendirent le roi à la liberté. Guillaume, en parcourant tout armé les rues de la ville, vit venir à sa rencontre son fils Roger, jeune homme aimable et de bonne mine, qui faisait autrefois sa joie, et qui accourait vers lui pour le féliciter de sa délivrance. Outré de colère, il ne vit plus en lui son fils, mais un ennemi qui avait voulu lui enlever la couronne

et la vie ; il le perça de son épée, et l'infortuné expira sans pousser un soupir. Le malheureux père se repentit bientôt de son emportement : il déposa ses vêtements royaux ; il poussait des hurlements de douleur, et, en pleurant amèrement, il racontait son malheur à tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Le reste de sa vie s'écoula dans une alternative de rébellions, de combats et de cruautés. Les extorsions qu'il faisait endurer à ses sujets sont plus effrayantes que croyables. Sa cruauté était telle qu'il poursuivait ses ennemis même après leur mort : il les faisait dépecer et dévorer par des chiens, sur la place publique, à la vue de tout le peuple. Enfin, en 1166, la mort mit fin à une vie qui était un fléau pour lui et pour les autres. Comme le reste de l'histoire de la Sicile se trouve mêlée à celle de l'empire, il est temps de revenir à Frédéric Barberousse.

A l'avènement de Frédéric, trois puissances dominaient dans la Péninsule, outre Venise, Gênes et Pise : le saint-siége, sur lequel était assis Adrien IV, en but aux fureurs de l'hérétique Arnaud de Bresse ; le roi de Sicile, Roger II, qui allait bientôt laisser le trône à Guillaume-le-Mauvais ; et les villes libres de Lombardie, divisées en deux partis, l'un guelfe, sous le patronage de Milan ; l'autre gibelin, sous celui de Pavie. Au mois d'octobre 1154, l'empereur passa en Italie avec une nombreuse suite de barons, parmi lesquels on remarquait son rival, Henri-le-Lion ; tous étaient vêtus de riches armures et de magnifiques étoffes. On s'arrêta quelque temps sur les bords du lac de Guarda, et on se

rendit ensuite directement dans les plaines de Roncaglia, où se tenaient les diètes nationales. Là Frédéric entendit avec plaisir les accusations mutuelles des villes d'Italie, et surtout celles qui étaient dirigées contre Milan, dont il voulait la ruine. Quand la diète fut rompue, il chassa de son camp tous les Milanais, mit leurs champs au pillage, brûla les ponts du Tésin et détruisit plusieurs forteresses. Les Milanais essayèrent de le fléchir par des prières et par des présents, mais ils furent toujours repoussés durement. Tortone, alliée de Milan, éprouva à son tour le courroux de l'empereur. Elle se défendit avec un grand courage; assiégée de toutes parts, elle résista; deux mois d'attaques ne purent la soumettre, mais il fallut céder à la famine, et elle se rendit. Frédéric avait promis de la laisser intacte: quand il en fut maître, il commanda de la détruire; les malheureux habitants furent impitoyablement chassés, et le vénérable abbé de Bagnolo, qui avait fait conclure le traité, affligé de cette insigne mauvaise foi, en mourut de chagrin.

Frédéric, après avoir reçu la couronne royale à Pavie, se dirigea vers Rome pour y recevoir la couronne impériale. Adrien lui dépêcha des députés à Viterbe pour connaître ses intentions. Frédéric déclara qu'elles étaient entièrement pacifiques, et le pape lui promit en retour de le couronner. En conséquence, il se rendit à sa rencontre, et le joignit dans les plaines de Sutri; là, une difficulté s'éleva entre eux. C'était l'usage que les rois, en abordant le pape, lui tinssent l'étrier, et conduisissent pendant quelques pas son cheval par

la bride. Le fier Souabe s'y refusa. La contestation dura deux jours; enfin, déterminé par l'exemple de Lothaire II, Frédéric se soumit à l'usage. Le 18 juin 1155, il reçut des mains d'Adrien la couronne impériale. Mais les Romains, toujours remuants, ne permirent pas qu'il fût couronné dans la ville même : un combat s'engagea entre eux et les troupes impériales; ils eurent le dessous, et le vainqueur, furieux, détruisit Spolette. Les chaleurs de l'été, les maladies et le manque de vivres forcèrent ensuite ce prince à quitter l'Italie ; il retourna en Allemagne, et y prépara une vengeance plus complète.

La fierté de Barberousse donnait de grands embarras au pape. Il avait fallu de longues explications pour apaiser le prince irrité de quelques expressions mal interprétées, qui se trouvaient dans une lettre du pontife. Peu après Frédéric nomma, malgré Adrien, un archevêque de Ravenne, et la querelle s'envenima. C'est alors que l'empereur repassa en Italie. Il commença par citer les Milanais, et leur demanda pourquoi ils avaient rebâti Tortone, soumis Lomellina, et rétabli les ponts de l'Adda et du Tésin. Les Milanais, ne pouvant se défendre par les armes, s'excusèrent du mieux qu'ils purent; mais ils n'en furent pas moins mis au ban de l'Empire. Frédéric marcha avec toute son armée contre Milan, et en forma le blocus : la ville dut se rendre, ce qui ne l'empêcha pas d'être mise de nouveau au ban de l'Empire. Elle remporta d'abord un avantage signalé ; mais que pouvait une ville contre les forces de l'Allemagne? C'était en 1162. Les Milanais

avaient fait un outrage sanglant à l'empereur : s'étant saisis de l'impératrice, ils l'avaient promenée dans leurs rues sur un âne. Cent mille hommes descendirent les Alpes; Milan fut prise et détruite de fond en comble, et Frédéric y fit passer la charrue et semer du sel, pour marque de malédiction. Cette terrible vengeance effraya les communes lombardes, qui se soumirent aux podestats de l'empereur ; mais la terreur ne soumet pas les cœurs.

Une première ligue lombarde s'était formée en Vénétie pour l'affranchissement de la péninsule. Le pape Alexandre III était à la tête, pendant que l'anti-pape Victor soutenait le parti gibelin ; il excommunia solennellement Frédéric, qui, à la mort de Victor, reconnut le nouvel anti-pape Pascal III. L'empereur revint en Italie, et obtint d'abord de grands succès : il entra même dans Rome ; mais il ne put s'y maintenir longtemps ; ses soldats périssaient en foule, victimes de leurs excès et du climat, et il ne put ramener en Allemagne que les débris de son armée.

La ligue lombarde devenait de plus en plus formidable. Pendant que les Milanais reconstruisaient leurs murailles, les confédérés bâtissaient en l'honneur du pape la forteresse d'Alexandrie, que les Impériaux nommèrent, par mépris, Alexandrie-de-la-Paille, ce qui ne l'empêcha pas de devenir le boulevard de tout le duché de Milan. Frédéric, occupé dans ses États, envoya à sa place Christiern, archevêque de Mayence, en 1174. Ancône soutint alors un siége mémorable. Pendant que Christiern assiégeait la ville par terre, les Vénitiens, détachés de la ligue lombarde, l'assiégeaient par mer.

Les habitants ne perdirent pas courage, et les femmes rivalisèrent avec les hommes. Mais le manque de vivres se fit bientôt sentir; on en fut réduit à manger du cuir, des animaux dégoûtants et des ordures immondes, et ces ressources manquèrent aussi. Les bons citoyens, toujours les moins nombreux, attendaient patiemment la mort; les lâches, qui tiennent d'autant plus à la vie qu'ils en sont moins dignes, se soulevaient et parlaient de se rendre. Tout à coup parut, au milieu de la foule, un vieillard aveugle: « Je rends grâces au ciel, s'écria-t-il, de m'avoir privé de la vue, pour m'empêcher de voir ce jour de honte et d'infamie. Vous parlez de vous rendre? Mais espérez-vous donc obtenir le pardon d'un ennemi furieux d'une si longue résistance? Et, d'ailleurs, est-ce que vous ne pouvez plus défendre la ville? Tenez bon; Dieu, qui est la force des malheureux, qui vient au secours de ceux qui périssent, ne permettra pas la honte de tant de braves. Ayez confiance en lui, il brise les dents du lion, et enlève aux serpents leur venin. » Le peuple se tut. Les plus prudents profitèrent de ce répit pour ramasser le plus d'argent qu'ils purent; ils en chargèrent une barque qui traversa heureusement les galères vénitiennes, et firent savoir ainsi à Guillaume Marchesella, chef des guelfes de Ferrare, l'état où se trouvait Ancône, et le besoin pressant qu'elle avait de secours. Cependant la famine devenait de plus en plus intolérable. Une noble dame sortait d'une maison voisine de la sienne, où elle avait en vain été chercher un peu de pain pour se soutenir, et pouvoir nourrir avec son lait l'enfant qu'elle portait dans ses bras.

Les pas de la pauvre mère étaient lents et mal assurés. Tout à coup ses pieds heurtent quelque chose : c'était un soldat qui était étendu à moitié mort de faim. Elle le secoue et lui dit : « Depuis plusieurs jours, je ne mange que du cuir bouilli, et mon lait est près de se tarir ; lève-toi, et si tu en trouves encore dans mes mamelles, bois-le, et reprends des forces pour défendre la ville. » Le soldat lève ses yeux languissants, il voit la noble dame, il rougit de honte, retourne à l'ennemi, et ne meurt qu'après avoir fait périr plus d'un gibelin. Tant de courage devait être récompensé. Avec l'argent venu d'Ancône, Guillaume Marchesella rassembla des soldats, et acheta des vivres. Il arriva à Falcognare, à quatre milles de distance de la ville assiégée. Quand la nuit fut venue, il ordonna à ses gens de suspendre des lumières à leurs lances, et d'avancer en criant. Les habitants d'Ancône répondirent à ces cris. Christiern, effrayé, prit la fuite, les Vénitiens se retirèrent, et Ancône fut délivrée.

Frédéric, qui était passé en Italie, ne réussissait pas mieux que son lieutenant. Après avoir brûlé Suze, il assiégea en vain Alexandrie, quoique cette forteresse ne fût défendue que par des remparts de terre. Sa valeur, trahie par la défection de Henri-le-Lion, ne put non plus l'empêcher d'être vaincu à Lignano, et, fait prisonnier, il ne regagna Pavie qu'à la faveur d'un déguisement. C'est de là qu'il demanda une trève au pape. Alexandre répondit que si l'empereur faisait grâce aux Lombards, il pourrait traiter avec lui. Frédéric se soumit à tout. Le chef de l'Empire et celui de l'Église

eurent leur première entrevue dans la cathédrale de Venise, et la réconciliation parut sincère[1]. Lorsque les années de la trève furent écoulées, l'empereur, désespérant de réussir en Italie, et touché des instances que lui faisait son fils, depuis Henri VI, pour qu'il convertît la trève en une paix durable, envoya au congrès de Plaisance Guillaume, évêque d'Asti, Henri, Théodoric et Rodolphe pour conclure cette affaire. Ceux-ci convinrent des préliminaires, et invitèrent les députés des villes lombardes à se rendre à la diète de Constance. Cette diète se tint en 1183. La paix fut définitivement conclue. Frédéric abandonna tous les droits régaliens[2], annula toutes les confiscations de biens et les *inféodations* faites au détriment des villes, consentit à ce que l'évêque décidât dans les contestations qui surviendraient entre lui et son peuple, et promit de ne jamais rester dans une ville assez longtemps pour l'appauvrir. Les Lombards, de leur côté, convinrent d'en appeler à son vicaire ou podestat dans les causes majeures, et s'obligèrent à renouveler tous les dix ans le serment de fidélité. Ce traité célèbre assurait donc l'indépendance des villes lombardes, sauf la haute suzeraineté de l'empereur.

Tel fut le succès des desseins ambitieux de Barbe-

[1] On dit que l'empereur, en abordant le pape, ôta son manteau impérial, l'étendit par terre, et se prosterna pour baiser les pieds du pontife. Alexandre, ajoute-t-on, lui posa alors le pied sur le cou, en s'écriant : Super aspidem et basiliscum ambulavi. Frédéric répondit : Non tibi, sed Petro; et le pape ajouta : Ego sum vicarius Petri. Ce trait est représenté dans la grande salle du conseil de Venise.

[2] Ces droits consistaient dans les péages, les droits de monnaies, la

rousse, qui coûtèrent la vie à plus d'un million d'hommes. Mais son esprit ne pouvait demeurer en repos, et malgré son âge, malgré les dangers qu'il y avait à courir, il eut à peine appris la prise de Jérusalem par Saladin, qu'il se croisa avec quatre-vingt-dix mille combattants, traversa la Hongrie, la Bulgarie et la Grèce, et vint périr en Syrie, en se baignant dans les eaux glacées du Saleph ou Cydnus, qui avaient failli être si funestes à Alexandre-le-Grand. D'autres rapportent qu'il se noya, parce qu'il fut emporté par le courant. Ainsi mourut Barberousse, en 1190. Il laissait trois fils, Frédéric, duc de Souabe, qui mourut six mois après devant Acre; Henri VI, l'aîné, qui fut élu roi des Romains, et Philippe, devenu duc de Souabe par la mort de son frère.

Henri avait épousé, du vivant de son père, Constance, fille posthume de Roger II de Sicile, et nièce du roi actuel de Sicile, Guillaume II, surnommé le Bon, qui avait succédé à Guillaume-le-Mauvais. Le bon roi mourut sans enfants, et avec lui disparut le dernier rejeton mâle des rois normands. Suivant le droit féodal, le royaume se trouvait dévolu au saint-siége par cette circonstance. Tancrède, comte de Leuc, fils naturel de Roger, oncle du roi défunt, obtint la couronne; mais un concurrent redoutable se présenta pour la lui disputer : ce fut Henri VI. L'empereur, couronné à Rome, songea à faire valoir ses prétentions. Il implora le secours des Pisans et des Génois, en leur promet-

pêche, les pontonnages, les ports de mer, la nomination des magistrats, les tributs annuels et les fourrages pour l'entretien de l'armée.

tant de grands priviléges, et s'empara de toute la terre de Labour jusqu'à Naples, qui tint bon pour Tancrède. Alors une épidémie terrible détruisit son armée, et le força de se retirer à Gênes ; l'impératrice Constance est prise à Salerne et remise à Tancrède, qui la rend à Henri sans rançon. Mais les affaires changent encore une fois de face, et la mort de Tancrède livre à l'empereur son royaume, sans qu'il soit obligé de combattre. Henri signala son triomphe en répandant le sang à grands flots. Il fit crever les yeux à Guillaume, fils de Tancrède, et mit en prison, avec ses filles, la reine Sibile, à qui il avait promis la liberté. Il fit pendre tous les partisans de son rival, et ordonna de leur attacher sur la tête, avec des clous rougis au feu, des couronnes de fer toutes brûlantes. Richard, comte d'Acerra, fut lié à la queue d'un cheval; il fut ensuite suspendu par les pieds, et jamais le cruel vainqueur ne consentit à ce qu'on retirât son cadavre du gibet. Margarite, grand amiral, eut les yeux arrachés, et souffrit d'atroces tortures. Non-seulement le monstre manqua de foi aux Pisans et aux Génois, mais encore il se moqua de leur bonhomie. Enfin, sa fureur s'attaqua aux morts : il fit exhumer les cadavres de Tancrède et de Roger, et leur enleva avec rage la couronne qu'ils avaient sur la tête. Ses cruautés et ses rapines allèrent à un tel point, que le pape Célestin III lui envoya un légat pour y mettre un terme. Loin de cesser, il redoubla de férocité, et ne quitta la Sicile que pour renouveler les mêmes cruautés en Allemagne. Le pape l'excommunia ; Henri l'apaisa par une satisfaction hypocrite, et il re-

vint bientôt en Sicile, où il mourut exécré de tous, même de sa femme, qu'on soupçonna de l'avoir empoisonné. Cette mort arriva en 1197. Henri n'avait que trente-deux ans, et il laissait à sa femme Constance un fils mineur, qui fut depuis Frédéric II. Constance ne survécut qu'un an à son époux, et en mourant, elle recommanda son fils à Innocent III, qui venait de succéder à Célestin.

C'est à l'historien d'Innocent III, à Hurter, que nous empruntons le passage suivant, pour connaître l'état de l'Italie à l'époque de l'avènement de Frédéric II au trône de Sicile :

« Quand Innocent, dit-il, fut appelé à la direction de la chrétienté, la plus grande partie de l'Italie était sous la domination des Allemands. En Sicile, la mort de l'empereur Henri, la minorité de son fils, la mort de Constance, les divisions dans l'intérieur, les attaques du dehors, ouvrirent une immense sphère d'activité à la vigilance, aux soins et à la prudence de celui qui se trouvait avec ce royaume dans une double relation, non-seulement comme chef de l'Église, mais comme seigneur suzerain. Dans les provinces situées en deçà du détroit, beaucoup de vassaux possédaient des terres en fiefs de la maison de Hohenstauffen; cette famille s'était emparée des états de l'Église, soit en les conquérant pour elle-même, soit en les donnant en fiefs à des compagnons d'armes. Rome seule n'était pas soumise; mais elle hésitait si elle reconnaîtrait le pouvoir papal ou bien si elle se constituerait en une commune libre. Venise, dont la puissance s'était élevée à pas de

géant par l'extension de son commerce à la suite des croisades, jouissait de la plus grande indépendance départie à tous les autres états de l'Italie. Gênes et Pise, sur les rivages opposés de la mer, rivalisaient entre elles : Gênes hostile au commerce des autres nations, Pise peu considérée en Italie à cause de la facilité avec laquelle elle accordait à tous ces peuples la liberté de séjourner sur ses terres; toutes les deux favorisées par les Hohenstauffen, pour cette raison dévouées à ces empereurs et plus disposées à soutenir leur pouvoir que l'indépendance et l'autorité des papes. Dans la haute Italie seule existait une alliance des villes libres, dont les efforts étaient cependant moins dirigés contre l'empire lui-même que contre la famille qui régnait depuis un demi-siècle. La vie publique de ces villes était une lutte à peu près permanente, tantôt contre des seigneurs, des évêques ou des abbés dont elles voulaient prendre les biens, tantôt entre elles-mêmes pour s'assujettir ou se défendre, et quelquefois entre des partis dans leur propre sein. Des combats et des traités de paix, des expéditions militaires et des alliances, voilà toutes leurs annales dans ce siècle; mais chaque fois que le saint-siége pouvait trouver accès auprès d'elles et s'en faire écouter, il les dirigeait en médiateur, en conciliateur et en arbitre pacifique de leurs griefs. »

Tel était l'état de l'Italie à la fin du douzième siècle, et les embarras d'Innocent devaient encore se compliquer de l'état intérieur de l'empire, où trois partis allaient se trouver en présence, celui de Philippe de

Souabe, élu par les princes allemands pour succéder à son frère Henri VI ; celui d'Otton de Brunswick, fils de Henri-le-Lion, que quelques-uns opposèrent au premier, soit par éloignement personnel pour Philippe, soit par crainte de la maison de Souabe ; et enfin celui de Frédéric, à peine âgé de quatre ans, et repoussé par la plupart, parce qu'on savait par expérience combien il était dangereux de placer un mineur à la tête de l'empire. Heureusement pour la liberté de l'Église et de l'Italie, le pape était à la hauteur de sa mission, et, tout en protégeant franchement et efficacement son pupille, il sut délivrer Rome de l'influence impériale, et empêcher la maison de Hohenstauffen d'acquérir une puissance qui eût été la ruine de toutes les libertés de l'Allemagne et de la Péninsule.

CHAPITRE II.

FRÉDÉRIC II.

Minorité de Frédéric et pontificat d'Innocent III. — Election de Frederic à l'empire. — Honorius III. — Grégoire IX excommunie Frédéric. — Innocent IV le dépose. — Mort de Frédéric. — De 1198 à 1250.

Du vivant même de Henri VI, dès le lendemain de son sacre, Innocent III avait porté le dernier coup à la suzeraineté impériale dans la personne du préfet de Rome, et à l'indépendance romaine dans la personne du sénateur, revêtu d'une dignité qui était alors la première de la ville. Le préfet devint révocable à la volonté du pape, et le sénateur cessa d'exercer ses fonctions au nom du peuple, pour les exercer au nom du chef de l'église. Les barons qui étaient auprès d'In-

nocent lui prêtèrent serment de vassalité. Au bout d'un an de règne, il avait rétabli l'autorité de l'Église dans les Marches, dans le duché de Spolète, dans le comté de Bénévent et dans plusieurs autres seigneuries; toute la haute Italie et le centre, jusqu'à la principauté de Capoue, ne reconnaissaient plus la prépondérance de l'empire. La ligue lombarde s'étendait de plus en plus; un grand nombre de seigneurs, parmi lesquels on remarquait le margrave de Montferrat, autrefois allié de Henri, s'associèrent, et Milan fut choisi pour tenir les assemblées.

Le pape s'occupa ensuite de la Sicile. Une bulle d'investiture fut accordée à la reine Constance et à son fils; elle portait ce qui suit : « Le droit de suzeraineté et la propriété du royaume de Sicile appartenant à l'Église romaine, le pape cède à Constance, en considération de l'attachement que le roi Roger, son père, et les deux Guillaume, son frère et son neveu, ont toujours manifesté envers le saint-siége au milieu des orages qui l'ont assailli, et dans l'espoir que Constance et ses descendants se conduiront de la même manière, le pape lui cède le royaume de Sicile, le duché de la Pouille et la principauté de Capoue, avec toutes leurs dépendances, comme Naples, Salerne, Amalfi et Marsie, avec tout ce qu'elle aurait à prétendre au delà de Marsie, et tout ce que ses prédécesseurs ont reçu de l'Église romaine. Le pape la protégera contre tous ses ennemis; en retour, elle aura à jurer entre les mains de l'archevêque d'Ostie et à s'engager par un écrit revêtu de son sceau, qu'en tout temps, lorsqu'elle sera appelée et non

retenue par un obstacle ou une nécessité visible, elle se présentera pour prêter le serment de vassale. Le jeune roi aura à prêter le même serment aussitôt qu'il sera majeur, et paiera la redevance annuelle de 600 scudis pour la Pouille et 400 pour Marsie; et toutes ces prescriptions seront invariables pour le pape et pour les successeurs de Constance. — Afin de terminer pour toujours le différend sur les élections ecclésiastiques et d'accorder à l'autorité royale tout ce qu'il est possible de lui accorder sans compromettre la liberté de l'Église, le chapitre devra, pour l'avenir, à l'époque de la vacance d'un siége épiscopal, élire sans retard un successeur; mais l'évêque élu ne pourra ni être installé avant d'avoir reçu l'approbation royale, ni administrer son diocèse avant d'avoir reçu la confirmation apostolique. La reine promet d'observer invariablement ces règles par humilité envers le pape et la liberté des Églises, et par respect pour celui par qui les rois règnent et les princes dominent, et par vénération pour son épouse, qui est l'Église. Le pape déclarera nulle toute élection faite autrement, et punira les transgresseurs; de plus, il sera permis au clergé de faire appel au pape chaque fois que cela lui paraîtra nécessaire. »

Constance mourut bientôt, après avoir donné pour tuteur à son fils, comme nous l'avons dit, Innocent III, en lui assignant une somme annuelle de 30,000 tarins comme indemnité des dépenses de la tutelle. Déjà Henri VI, à ses derniers moments, avait confié cette tutelle à son frère Philippe, duc de Souabe. Celui-ci répondit aux vœux de Henri, et parvint à se faire nom-

mer défenseur de l'empire, au nom de son neveu. Mais un parti contraire se formait; les archevêques de Cologne et de Trèves étaient à sa tête, et avaient pour eux les amis de l'indépendance de l'Allemagne, effrayés de voir le pouvoir se perpétuer dans la famille des Hohenstauffen. Philippe, pour ne pas voir passer la couronne dans une maison ennemie de la sienne, consentit à la recevoir lui-même. Le parti contraire ne se rebuta pas; et après avoir vainement offert le trône impérial à Berthold, qui se rangea du côté de Philippe, et à Bernard, duc de Saxe, petit-neveu de Henri-le-Lion, on la donna au second fils de Henri-le-Lion, Otton ou Othon, que favorisait le roi Richard d'Angleterre, son oncle. Il y eut donc à la fois deux empereurs. Innocent se contenta d'abord de surveiller les événements sans intervenir; Othon le premier tenta de faire valider par lui son élection, et comme Philippe de Souabe n'avait pas encore fait, au bout d'un an, de démarches dans ce but, il fut facile de prévoir de quel côté pencherait la politique papale. Aussi, quand il crut s'être abstenu assez longtemps pour donner à Philippe le temps de venir soumettre ses droits à la révision du saint-siége, répondit-il aux envoyés d'Othon qu'il contribuerait avec plaisir à favoriser la puissance de ce prince, et fit-il savoir à Philippe qu'il aurait dû plus tôt faire approuver son élection et s'en remettre à la décision de l'Église pour terminer le différend. Enfin, comme le Souabe ne se soumettait pas, il se déclara ouvertement en faveur d'Othon, et déclara Philippe incapable de régner. Il eut soin en même temps d'expliquer sa conduite à

l'égard de son pupille Frédéric; il ne voulait pas lui donner la couronne impériale, parce que l'empire avait besoin d'un homme et non d'un enfant, et il voulait d'ailleurs sauver les lois qui proclamaient l'empire électif et non héréditaire. D'ailleurs, pendant qu'il refusait son concours au jeune Frédéric en Allemagne, il le soutenait en Sicile, remplissant envers lui les devoirs de tuteur en prince magnanime, en loyal chevalier; et, plus tard, lorsque Othon tourna contre l'Église ses persécutions, la main qui l'avait soutenu le brisa, et ce fut Frédéric qu'elle plaça sur le trône impérial.

Le plus redoutable des ennemis du jeune roi de Sicile était Markwald d'Anweiler, ancien sénéchal de Henri VI, nommé par le prince régent de Sicile, et qui espérait profiter de la jeunesse de Frédéric pour s'emparer du pouvoir royal. Innocent appela aux armes les principautés de Capoue, de la Calabre et de la Pouille : son appel fut généralement entendu. Markwald s'unit en vain aux Sarrasins; cette alliance excita l'indignation des chrétiens, et enfin repoussé et vaincu plusieurs fois, il mourut. L'autorité de Frédéric se trouva ainsi solidement assise. Le pape entama des négociations pour le marier à une fille du roi d'Aragon, et les fiançailles eurent lieu en automne 1202.

Cependant la situation d'Othon devenait fort précaire, tandis que celle du duc de Souabe était redoutable. Philippe s'était fait sacrer à Aix-la-Chapelle en 1205, et réconcilié enfin avec le pape, il se voyait maître de tout l'empire, lorsqu'il mourut assassiné à Ramberg par

le comte palatin Othon de Witelsbach, à l'âge de trente-quatre ans. Cette mort tragique changea tout à coup la face des affaires. Othon se releva, fut reconnu partout sous le nom d'Othon IV, et solennellement couronné à Rome en 1209.

Le roi de Sicile avait atteint sa majorité l'année précédente. Innocent ne se crut pas pour cela dégagé de ses devoirs envers lui ; il fit un voyage en Sicile pour consolider davantage son autorité. A Sora, il déclara aux comtes, aux barons et aux nobles qu'il avait toujours pris le plus grand intérêt aux affaires de la Sicile, qu'il désirerait les voir prospérer toujours comme dans le moment présent, et qu'il y avait tout lieu d'y compter, si chacun fournissait des secours au roi dans ses besoins, si tous aimaient sincèrement la paix et leur pays, et si enfin, au lieu de vider les querelles à main armée, on recourait à l'arbitrage et aux décisions des capitaines qu'il avait nommés à cet effet. Il prit encore d'autres mesures pour la paix du royaume et la conservation des droits du saint-siége. Frédéric avait alors douze ans.

Othon ne tarda pas à se brouiller avec Innocent. Seul maître de l'empire, il suivit les errements de ses prédécesseurs. Il refusait de rendre les allodiaux de Toscane, que la comtesse Mathilde avait autrefois légués à l'Église, et non content d'usurper les possessions temporelles des souverains pontifes, il étendait son ambition sur l'Italie entière et convoitait même la Sicile. Innocent tâcha en vain de le ramener, Othon resta inébranlable ; et le pape, pour punir son manque de foi

et pour défendre Frédéric, se vit contraint de lancer contre lui les foudres de l'excommunication. On vit alors combien la force morale l'emporte sur la force matérielle. Dès que la sentence d'excommunication fut connue, la plus grande partie de l'Allemagne se sépara d'Othon ; les princes réunis à Nuremberg le déposèrent, et élurent le jeune Frédéric de Sicile. Innocent approuva l'élection ; et ainsi un pape favorisait alors le parti des Gibelins contre celui des Guelfes. Mais Innocent n'avait pas pour cela changé de politique, et il n'oubliait pas qu'il était le soutien de l'indépendance de l'Eglise et de l'Italie. Il fut convenu que l'Allemagne et la Sicile ne seraient jamais réunies sous le même sceptre, et que Frédéric cèderait cette dernière à son fils, aussitôt qu'il aurait reçu la couronne impériale.

L'anathème de l'Église poursuivit Othon dans toutes ses entreprises ; en 1214, la bataille de Bouvines ruina entièrement son parti, et il dut se retirer dans ses états héréditaires de Brunswick, où, après avoir renoncé à une lutte impossible, il passa paisiblement le reste de ses jours. Il mourut à l'âge de quarante-trois ans, au château de Strasbourg, en 1218, réconcilié avec l'Église. Sa retraite leva tous les obstacles qui s'opposaient au couronnement de Frédéric. Le 19 mai 1215, Sigefroi de Mayence, légat du saint-siége, plaça sur la tête du jeune prince la couronne impériale, à Aix-la-Chapelle ; et, le lendemain, Frédéric prit la croix avec un grand nombre de seigneurs, mais il remit à un autre temps son départ pour la Palestine. Innocent III mourut l'année suivante, après un pontificat de plus de dix-

huit ans, l'un des plus glorieux du moyen-âge. Avec lui la puissance papale reçut sa plus grande extension, et il faut en convenir avec tous les bons esprits de notre temps, cette puissance servait ordinairement au plus grand bien de la chrétienté. Elle protégeait les faibles, et combattait à outrance les passions sauvages et brutales, et la tyrannie de ces grands qui ne reconnaissaient que le droit de l'épée. Dans ces siècles de désordre et de violence, la religion seule consolait l'homme de bien et épouvantait le criminel, qui, au milieu de ses plus grands débordements, conservait toujours une foi vive. De là la considération et les richesses qu'acquérait le clergé, qui l'emportait tant d'ailleurs sur les laïques par ses lumières, et que les peuples vénéraient comme leur appui contre l'oppression des grands. On eut à gémir sur de grands désordres, il est vrai, car malheureusement les hommes sont toujours hommes; mais si l'on n'envisage que l'ensemble des faits, on est forcé de convenir que la papauté reçut au moyen-âge la mission de sauver le monde de la barbarie, et qu'elle accomplit cette mission avec courage et persévérance. Terminons par ces réflexions de l'historien protestant d'Innocent III, Hurter: « L'existence d'un pouvoir basé sur des fondements moraux et sur la reconnaissance d'une influence divine et immédiate, s'exerçant sur les affaires humaines, pouvoir assez étendu et assez grand pour empêcher les luttes des rois et des états libres, ou pour les concilier, ne pourrait-il pas être appelé bienfaisant?... Si le rêve d'une paix universelle pouvait s'exécuter, cela ne se-

rait possible qu'à la condition qu'une autorité spirituelle, haut placée et généralement reconnue, examinerait et accorderait les différends entre les rois et les peuples, s'interposerait entr'eux comme médiatrice et conciliatrice, et ferait marcher toutes les forces de la chrétienté contre celui qui, confiant dans sa propre puissance, ne voudrait pas respecter ses sentences, comme contre l'ennemi commun de la tranquillité. »

Honorius III, successeur d'Innocent, se conforma en tout à sa politique. Frédéric désirait beaucoup se faire couronner à Rome; mais le pape n'y consentit qu'à la condition qu'il céderait son royaume des Deux-Siciles à son fils Henri-le-Boîteux, qu'il restituerait à l'Église le comté de Fondi, et qu'il irait enfin faire la guerre en Palestine, où Jean de Brienne, roi titulaire de Jérusalem, était réduit aux dernières extrémités. L'empereur promit tout; et; quand il eut été couronné, il ne songea plus qu'à raffermir son trône encore menacé par des guerres intestines. La croisade eut lieu sans lui; mais les premiers succès des chrétiens furent suivis de si grands revers, que Jean de Brienne dut revenir en Europe. Honorius fit un dernier effort pour engager Frédéric à la défense de la Terre-Sainte; et, pour le prendre par ses propres intérêts, il lui fit épouser en secondes noces, peu après la mort de l'impératrice Constance d'Aragon, la fille même de Jean de Brienne, Yolande, qui le rendit ainsi roi de Jérusalem. L'empereur parut décidé, et une flotte étant prête, il partit avec le landgrave de Thuringe à la conquête des Lieux Saints. Toutefois, il ne tarda pas à re-

venir sur ses pas, et remit l'entreprise à l'année suivante.

Honorius venait de mourir en 1227, et Grégoire IX avait été intronisé à sa place. Grégoire, fatigué des délais continuels de Frédéric, qui s'inquiétait si peu d'accomplir son vœu, l'excommunia. Frédéric brava l'excommunication, mit Rome en révolution contre le pape, et se rendit enfin dans la Palestine, à la sollicitation du Sarrasin Mélik-el-Kamel, qui cherchait en lui un appui contre la haine de ses frères. Il obtint de grands succès, et voulut se faire couronner roi; mais aucun évêque n'osa donner l'onction royale à un prince excommunié. A son retour, il trouva dans la Péninsule des ennemis plus redoutables que les infidèles.

La seconde ligue lombarde s'était déclarée en 1226. Pendant qu'il exécutait la sixième croisade, on en prêchait une contre lui-même. Henri, son fils, et Jean de Brienne, son beau-père, s'étaient jetés dans le parti du pape et des quinze villes confédérées. Il rétablit l'ordre par la défaite des rebelles; et, effrayé des mesures rigoureuses que prenait Grégoire IX, il conclut la paix avec lui en 1230, et fut relevé de l'excommunication. Il promit au pape de l'aider contre les Romains, toujours révoltés, mais le prince perfide fomentait lui-même les troubles qu'il promettait d'apaiser. Les Romains se soumirent pourtant en 1235. Grégoire aida ensuite l'empereur contre Henri, son fils aîné, qui s'était révolté en Allemagne. Le jeune prince vaincu fut enfermé dans un château de la Pouille, où il mourut quelques années après.

Cependant, la paix, que les prédications du frère Jean de Vicence avait rétablie dans la Haute-Italie, ne fut pas de longue durée. Ezzelino III da Romano, chef du parti Gibelin, lieutenant de Frédéric et podestat de Vérone, réprimait les révoltes sans cesse renaissantes des villes lombardes, par d'horribles cruautés. La ligue se ranima, et la guerre recommença. Padoue tomba au pouvoir d'Ezzelino. Frédéric partit d'Allemagne au mois d'août 1237, avec deux mille chevaliers allemands; arrivé à Vérone, il joignit à son armée dix mille Sarrasins, et entra dans le comté de Bresse. Les Milanais se mirent en marche contre lui avec leurs alliés, et le rencontrèrent sur les rives de l'Oglio. Leur position était excellente. Aussi Frédéric, qui ne voulait pas les attaquer avec tant de désavantage, chercha-t-il à les tirer de là en traversant le Montecorvo, et en faisant répandre le bruit qu'il allait prendre ses quartiers d'hiver à Crémone. Ce stratagème réussit. Les Milanais trompés se mirent à la poursuite de l'armée impériale, pour profiter du désordre qu'entraîne toujours une retraite. Mais, parvenus à Corte-Nova, ils trouvèrent l'armée ennemie rangée en bataille. Il était trop tard pour reculer, il fallut combattre. La confiance qu'ils avaient dans la victoire avait jeté la confusion dans leurs rangs; fatigués d'ailleurs d'une longue route, ils furent défaits et dispersés. Il n'y eut que la *Compagnie de la Mort*, composée de jeunes gens dévoués, qui tint ferme contre le choc de la cavalerie allemande, et se défendit jusqu'à la nuit. Les confédérés perdirent plus de cinq mille hommes, tant dans le combat que

dans la fuite. Frédéric fit trancher la tête à Pierre Tiepolo, fils du doge de Venise, sur la tour de Trani, en Pouille, près du rivage de la mer, afin que la flotte vénitienne, qui se trouvait dans ces parages, pût voir son supplice. Il échoua ensuite devant Bresse. Les Vénitiens, indignés du supplice de Tiepolo, entrèrent dans la ligue. En même temps, Henri, fils naturel de Frédéric, s'emparait de la Sardaigne, fief de l'Église, et s'en déclarait roi. La rupture avec le pape était complète, Frédéric fut excommunié. Dès lors, il ne garde plus aucune mesure ; il foule aux pieds toutes les immunités ecclésiastiques, fait mutiler, pendre et brûler vifs plusieurs prêtres, dépouille le pape de toutes ses possessions, et l'inquiète jusque dans sa résidence. Grégoire IX, profondément affligé de tant de désastres, ne put y survivre, et mourut en 1241, à l'âge de près de cent ans. Célestin IV, qui lui succéda, mourut après un pontificat de seize jours, et le saint-siége resta vacant pendant près de deux ans.

Tout était dans une horrible confusion. Frédéric portait le ravage et la mort jusque sous les murs de Rome ; les cardinaux effrayés ne savaient quel parti prendre. L'empereur ne leur reprochait pas moins d'être la cause de tout le mal, et il leur faisait faire ces salutations : « C'est à vous, fils de Bélial ; à vous, fils d'Éphrem, que j'adresse la parole ; à vous, troupeau de perdition ; à vous, qui êtes les auteurs de tous les désastres, et la pierre de scandale de l'univers. » Enfin, Innocent IV fut élu en 1243. Il était lié d'amitié avec l'empereur ; mais celui-ci pressentit que cette amitié ne tarderait

pas à se rompre, et il dit à ses courtisans, en apprenant son élection : « Ceci n'avance guère nos affaires ; car ce cardinal, qui fut notre ami, nous deviendra un pape ennemi. » Il ne se trompait pas. Innocent, qui n'était plus en sûreté dans la Péninsule, se rendit à Lyon, ville neutre, et y convoqua, en 1245, un concile général, dans lequel il somma l'empereur de comparaître. On l'accusait de parjure, de sacrilége, d'hérésie et de félonie. L'empereur refusa de venir répondre à ces accusations. Alors le pape prononça contre lui la sentence d'excommunication, et le déclara déchu de l'empire, le 17 juillet 1245. La sentence finissait ainsi : « Nous donc, qui, quoique indignes, tenons la place de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; nous, à qui fut donné, en la personne de saint Pierre, le pouvoir de lier et de délier, après avoir délibéré avec nos frères les cardinaux et avec le sacré concile, nous déclarons que ce prince s'est rendu indigne de l'empire, de tout honneur et de toute dignité. Dieu, pour ses méfaits, le rejette. Nous déclarons donc qu'il est excommunié et déchu de l'empire, et nous délions de leur serment tous ceux qui lui ont juré fidélité, défendant fermement que personne désormais lui obéisse comme empereur ou comme roi, ni le regarde comme tel ; et voulons que quiconque à l'avenir lui donnera aide ou conseil en cette question, soit excommunié par ce seul fait. »

Quand la sentence fut prononcée, les cardinaux éteignirent les lumières en signe de malédiction ; Thadée de Suisse, représentant de l'empereur, s'enfuit du concile, et alla porter cette nouvelle à son maître,

qui entra dans une violente colère. « Quel est donc ce pape, s'écria-t-il, quel est ce pape, qui me repousse de sa communion? Quel est celui qui ose toucher à *ma* couronne sur *ma* tête? Quel est celui qui le peut? Où sont mes joyaux, vite, qu'on apporte mes joyaux. » On les lui apporte; il ouvre la cassette où se trouvaient plusieurs couronnes; il en prend une, se la pose sur la tête, et dit : « Oh! elle n'est pas encore perdue; ni le pape, ni le concile ne me l'ont enlevée, et ils ne me l'enlèveront pas sans qu'il y ait du sang de répandu. »

Les princes allemands rejetèrent d'abord l'arrêt du concile; mais, cédant aux exhortations du pape, ils considérèrent l'empire comme vacant. Henri Raspon, dernier landgrave de Thuringe, reçut la couronne impériale. Sa mort, l'année suivante, 1246, arrêta une lutte terrible qui allait s'engager à son sujet. La haine de Frédéric pour le pape n'en diminua en rien; elle était si connue, qu'un chevalier allemand, disgracié, chercha à attenter aux jours d'Innocent pour rentrer dans les bonnes grâces de l'empereur. Cet attentat ne fut pas le seul, et, depuis lors, le pape restait enfermé nuit et jour dans sa chambre, n'osant plus sortir, même pour aller célébrer la messe. Frédéric augmenta ses justes alarmes. Au mois de mai 1247, il quitta la Pouille et s'avança avec des forces considérables jusqu'à Turin; il avait le projet de se rendre à Lyon pour y plaider sa cause en personne. Louis IX de France crut devoir intervenir pour protéger Innocent; il lui offrit de venir à son secours, accompagné de ses trois

frères et d'une puissante armée. Un évènement imprévu arrêta l'empereur dans sa marche : les habitants de Parme se révoltèrent contre son autorité, et chassèrent ses partisans, après avoir massacré le podestat. Frédéric oublia toute autre affaire, et revint sur ses pas pour punir la ville rebelle. Cette place était d'une grande importance pour lui, parce qu'elle lui ouvrait des communications avec Vérone et avec les états d'Ezzelino da Romano, puissant chef gibelin en Lombardie. Il entoura donc Parme de soldats, et fit soigneusement garder toutes les issues, afin que personne ne pût ni y entrer, ni en sortir. Ensuite, il fit dresser un échafaud sur une hauteur peu distante de la ville, et ordonna que tous les jours, à la vue des assiégés, on y coupât la tête à quatre Parmesans. Cette barbarie révolta même les gens de Pavie que l'empereur avait dans son armée, quoiqu'ils fussent les ennemis les plus acharnés des Guelfes, et ils lui notifièrent qu'ils partiraient s'il ne faisait cesser ces cruautés, parce qu'ils étaient venus pour être soldats et non pour être bourreaux. Les Parmesans voulurent se rendre à discrétion, mais ils furent repoussés, et pour montrer toute sa résolution, l'empereur fit bâtir son camp en forme de ville, et lui donna le nom de Victoire. Cette impitoyable audace fut cruellement punie. On était au 18 février 1248. Les Parmesans ayant appris que Frédéric s'était éloigné du camp avec une suite nombreuse pour chasser au faucon, choisirent cette circonstance pour faire une sortie désespérée. La fortune seconda leur courage. Les Impériaux, assaillis à l'improviste, s'enfuirent

après une légère résistance, et on en fit un grand carnage. Thadée de Suisse et le marquis Lalance furent tués au moment où ils cherchaient à ramener les fuyards au combat; le bagage, les trésors et la couronne même de Frédéric tombèrent dans les mains des vainqueurs. Irrité de ce désastre, l'empereur se signala bientôt par plus de cruauté que jamais. Enfin, étant retourné en Pouille, il y tomba gravement malade. Un médecin gagné, dit-on, par Pierre Desvignes, lui présenta un breuvage auquel était mêlé un poison mortel. Averti à temps, il fit pendre le médecin et crever les yeux à Pierre, qu'il livra ensuite aux Pisans, ses plus mortels ennemis. Pierre prévint les tortures qu'on lui préparait, en se cassant la tête contre la colonne à laquelle il était attaché. Frédéric mourut l'année suivante, 1250; le chagrin abrégea ses jours. « Étant tombé malade, dit Fleury, il fit un testament par lequel il institua héritier Conrad son fils, et lui ordonna d'employer cent mille onces d'or pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Il le chargea aussi de restituer à l'Église romaine tous les droits qu'il possédait injustement, pourvu que, de son côté, elle en usât envers lui comme une bonne mère. Il institua héritier le roi Frédéric, son petit-fils, pour les duchés d'Autriche et de Souabe, et pour le royaume de Sicile, Henri, son fils[1], qu'il avait eu d'Isabelle d'Angleterre, sa troisième femme, réservant le comté de Catane à son petit-fils Conradin, qui

[1] Henri ne devait être roi de Sicile qu'autant que Conrad mourrait sans enfants.

venait de naître à Conrad, et la principauté de Tarente qu'il avait donnée à Mainfroi, son bâtard. Il choisit pour lieu de sa sépulture Palerme, ou plutôt Montréal, près de Palerme, où étaient enterrés les rois normands; il se prépara ensuite à la mort par l'absolution que lui donna l'archevêque de Palerme. »

Frédéric égalait en courage ses prédécesseurs, et les surpassait en lumières. Il avait la plupart des qualités qui font les grands hommes, mais elles furent obscurcies par de grands défauts et d'indignes faiblesses. Ses cruautés, ses injustices, son avarice, son ambition extrême, justifièrent les rigueurs du Saint-Siége, dont il fut tour à tour le pupille, le protecteur et l'ennemi. Il ne cachait pas plus que ses prédécesseurs le projet de relever l'empire des Césars, et, sans l'influence des papes, il est probable que l'Europe aurait subi le joug des empereurs de la Germanie; il est du moins certain que l'Allemagne aurait perdu son indépendance. « C'est aux papes, dit Hurter, que nous nous plaisons à citer, que l'Allemagne doit le bonheur de n'avoir pas été agglomérée en une seule masse unitaire, qui, à la vérité, eût manifesté à l'extérieur une grande puissance, mais n'eût pas enfanté dans l'intérieur cette richesse et cette variété de culture intellectuelle par lesquelles la nation allemande se distingue de tous les autres peuples. »

CHAPITRE III.

MAINFROI.

Lutte des papes contre la maison de Souabe. — République en Sicile. — Mainfroi rétablit l'autorité royale et l'usurpe. — Le pape appelle Charles d'Anjou au trône de Sicile. — Bataille de Bénévent. — 1261-1266.

La mort de Frédéric ne rendit pas la paix à l'Église. Guillaume de Hollande avait été élu roi des Romains à la mort de Henri de Thuringe; Conrad portait le même titre, et se voyait ainsi un redoutable concurrent, qu'Innocent soutenait de tout son pouvoir pour abattre cette maison de Souabe, qui était comme l'ennemie naturelle de l'Église. C'est à cette époque que commence le *grand interrègne* allemand de vingt-trois années; mais, sans nous arrêter aux évènements qui

sont plus particulièrement du ressort de l'histoire d'Allemagne, nous allons faire connaitre ce qui se passa en Italie.

Conrad, qui voulait visiter le royaume de Sicile, arriva heureusement, au commencement de l'année 1252, à Siponto dans la Capitanate. Il trouva les choses en bon état. Mainfroi ou Maufred, fils naturel de Frédéric, avait rétabli l'ordre partout, et soumis toutes les villes révoltées, depuis le Garigliano jusqu'au promontoire de Lilybée, à l'exception de Naples et de Capoue. A l'arrivée de Conrad, Mainfroi accourut à sa rencontre avec les plus grandes démonstrations de joie et d'amour fraternel; il lui raconta ce qu'il avait fait, les dangers qu'il avait courus, les difficultés qu'il avait surmontées, et lui exposa l'état présent du royaume. Conrad répondit qu'il lui savait gré de tous ces services; il le pria de continuer à l'aider de ses conseils, et de rester toujours avec lui. Tout annonçait la plus grande concorde entre les deux frères. Pierre-le-Roux, vice-roi de Sicile depuis plusieurs années, fut aussi continué dans sa charge, et de plus créé comte de Catanzaro. Conrad croyait lui devoir la conservation de la Sicile, et voulait ainsi le récompenser; mais, dans le fond, Pierre, qui ne s'était élevé d'une basse condition à ces honneurs qu'en flattant le défunt empereur, n'avait songé qu'à ses propres intérêts et se déclara indépendant de l'autorité royale aussitôt qu'il crut l'occasion favorable.

Cependant Conrad, aidé par Mainfroi et par les Sarrasins, toujours dévoués aux ennemis de l'Église, son-

geait à réduire les places de son royaume qui résistaient encore. Marchant sur les traces de son père, il traitait durement les vaincus, les accablait d'impositions, et faisait mourir les principaux d'entre eux dans d'atroces tortures. Mainfroi, au contraire, se montrait plein de bonté : il demandait la grâce des coupables, leur procurait souvent le moyen de s'évader, et les secourait tous de ses propres deniers. Ses manières courtoises lui gagnaient tous les cœurs, et elles ne contribuèrent pas peu à apaiser les troubles. Pendant qu'on s'éloignait de Conrad, on l'invoquait comme le protecteur de l'infortune; on le regardait comme le meilleur des princes, et tous désiraient qu'il fût un jour leur roi. Conrad, qui était d'un caractère soupçonneux, devint bientôt jaloux de Mainfroi; effrayé de son pouvoir, il le priva de plusieurs de ses terres, et chercha en tout à l'abaisser et à l'avilir. L'ambitieux Mainfroi supportait tout sans se plaindre, et, loin de s'irriter, il se montrait de jour en jour plus ardent au service de son roi. Capoue venait de se soumettre. Conrad marcha vers Naples sans perdre de temps. Cette ville se défendit avec courage; à la fin, vaincue par des forces trop supérieures, elle se rendit. Conrad assouvit sa rage sans retenue; il fit abattre les murs, condamna à mort un grand nombre d'habitants, et transporta à Salerne l'université que Frédéric y avait fondée. Mainfroi était toujours là pour répandre le baume sur les plaies, et pour prodiguer les consolations et les secours. On eût dit que le génie du bien et celui du mal s'étaient réunis pour parcourir ensemble l'Italie.

Les nouvelles d'Allemagne inquiétaient Conrad, mais il n'osait abandonner l'Italie, tant que Mainfroi y serait, et il redoutait encore plus son frère Henri, jeune homme de grande espérance. On apprit soudain la mort de ce jeune prince qu'il avait appelé à Melfi ; il feignit de ressentir une profonde douleur de cet évènement, et Mainfroi feignit de la croire sincère. Conrad ne tarda pas lui-même à mourir, à l'âge de vingt-six ans, en 1254. Cette mort était trop utile à Mainfroi pour que des soupçons ne planassent pas sur lui ; voici comment un auteur en rapporte les circonstances :

Près de retourner en Allemagne, Conrad avait rassemblé, à Lavello, la plus grande partie des barons sous le prétexte de fêtes magnifiques, mais, en effet, pour sonder leurs dispositions, et se débarrasser des malintentionnés, lorsque l'occasion s'en présenterait. Après les fêtes, ils furent tous invités au dernier festin. Mainfroi était assis en face de Conrad, et lui en imposait par ses manières courtoises et ses assurances d'attachement. Tout à coup il se lève, et s'adressant à un jeune sarrasin : « Ali-Hadji, lui dit-il, au nom du prophète dont tu as visité le tombeau, donne-moi de ce bon vin avec lequel Frédéric avait coutume de boire à la santé de sa maison. » Le Sarrasin apporta un flacon d'argent; Mainfroi remplit une coupe du vin qu'il contenait, et, sans en verser dans la sienne qui était pleine, il présenta la coupe au roi, en s'écriant : « A la santé de la Souabe, à l'aigle noir en champ d'or. — Et à l'aigle d'argent en champ d'azur, » répondit Conrad, et il prit la coupe, y approcha les lèvres, et la vida

tout d'un trait. Mainfroi était resté avec la sienne à la main, et malgré lui ses yeux avaient suivi tous les mouvements du roi. Quand celui-ci eut vidé la sienne, Mainfroi se mit aussitôt à boire, comme pour se cacher le visage avec sa coupe. La fin du repas se passa dans la plus grande gaieté. Lorsqu'il fut fini, les convives allèrent se livrer au repos. Mainfroi venait de se retirer dans son appartement, lorsqu'il entendit à travers la porte une voix qui lui criait : « Monseigneur le prince, éveillez-vous, accourez, l'empereur se meurt ! » Il quitta précipitamment son lit, mit une cotte de mailles sous ses vêtements, et sortit. Arrivé au lit du mourant, il le trouva avec un visage que rendaient livide et le mal qui le dévorait, et plus encore le souvenir de ses mauvaises actions; Conrad avait les lèvres noires, ses cheveux étaient hérissés. La soif le brûlait, la sueur ruisselait par tout son corps. Mainfroi se pencha sur le lit en se frappant la poitrine, et versant un torrent de larmes, il s'écriait de temps en temps : « Oh! monseigneur, que veut dire cela? — Mainfroi, lui dit le mourant avec effort, je meurs, Dieu sait comment!... Au moins, aie pitié de mon fils, Mainfroi!... » Il retomba sur l'oreiller et expira. Un homme qui n'avait montré ni douleur ni joie, et qui était resté aux côtés du roi, immobile comme une statue, prit alors Mainfroi à part, et lui dit sans montrer aucune émotion : « Monseigneur le prince, il faut agir; voulez-vous monter sur le trône? — Moi, régner! marquis Berthold, répondit le prince; oh! je suis dégoûté des choses de la terre, je veux passer le reste de ma vie à pleurer mon frère.

— Bien pensé, prince; moi, avec mes Allemands, je vais combattre en Sicile pour le roi Conradin. – Dieu vous aide! répliqua Mainfroi. — Amen! » ajouta Berthold, et il s'éloigna sans pouvoir pénétrer davantage dans la pensée de Mainfroi. Quant au page sarrasin, on ne le revit plus à la cour.

La mort de Conrad fut accompagnée d'une autre perte pour le parti gibelin. Une croisade fut prêchée dans toutes les cités italiennes contre Ezzelino da Romano. Ce seigneur avait profité du désordre des guerres civiles pour usurper une domination tyrannique sur plusieurs villes de la Lombardie et de la marche Trévisane. Tout ce qu'on nous rapporte des tyrans de l'antiquité fabuleuse n'approche point des cruautés d'Ezzelino, que la voix du peuple et la voix de l'Église avaient déclaré l'ennemi de Dieu et des hommes. Le pape excommunia d'abord Ezzelino, dans lequel il ne voyait *qu'une bête féroce sous une face humaine;* peu de temps après, il publia une croisade contre ce fléau de Dieu et de l'humanité. Jean de Vicence, qui avait prêché la paix publique, vingt ans auparavant, fut un des prédicateurs de cette guerre sainte. On promettait aux fidèles qui prendraient les armes contre Ezzelino les mêmes indulgences qu'à ceux qui partaient pour la Palestine. Cette croisade, entreprise pour la cause de la liberté et de l'humanité, fut proclamée dans toutes les républiques d'Italie; l'éloquence des orateurs sacrés entraîna facilement la multitude; mais ce qui enflammait surtout le zèle et l'ardeur du peuple, c'était la vue des malheureux qu'Ezzelino avait fait mutiler au

milieu des tortures; c'étaient les gémissements et les plaintes des familles où ce tyran avait choisi ses victimes. Dans plusieurs provinces d'Italie, les habitants des villes et des campagnes prirent les armes pour défendre la cause de la religion et de la patrie, impatients d'obtenir la couronne civique, s'ils triomphaient de la tyrannie; la couronne du martyre, s'ils venaient à succomber. L'étendard de la croix fut développé à la tête de l'armée; la foule des croisés marcha contre Ezzelino, en chantant cette hymne de l'Eglise : *Vexilla regis prodeunt*. On obtint d'abord de rapides succès; mais comme l'archevêque de Ravenne qui commandait manquait d'habileté, comme les croisés de chaque ville n'avaient pour chefs que des moines et des religieux, ils ne profitèrent point de leurs premiers avantages, et il fallut quatre années de périls et de travaux pour abattre une domination impie, et venger l'humanité par la défaite et la mort d'Ezzelino. Tombé entre les mains de ses ennemis, la prison ne put calmer sa fureur. Des prêtres vinrent le voir, et l'exhortèrent à se réconcilier avec Dieu. La *bête féroce* leur répondit : « Je ne me repens que de ne m'être pas suffisamment vengé de mes ennemis, d'avoir mal conduit mon armée, et de m'être laissé prendre. » Puis il déchira l'appareil de ses blessures, et rendit son âme au Dieu vengeur des forfaits [1].

Cependant le marquis Berthold envoya, comme lieutenant de Conradin [2], implorer le pardon du pape. In-

[1] Lefranc, *Histoire du Moyen-Age*.

[2] Son nom était Conrad, mais il mourut si jeune, que le diminutif lui resta.

nocent répondit qu'il fallait d'abord lui remettre le royaume, et qu'il verrait ensuite quels pouvaient être les droits de Conradin. Ces conditions ne furent pas acceptées, et les hostilités recommencèrent. Berthold, forcé par les événements, proposa à Mainfroi de lui céder la tutelle de Conradin. Mainfroi s'y refusa sous différents prétextes, et finit par céder, à condition que le marquis lui remettrait le trésor de Conrad, et irait dans la Pouille pour y ramasser une armée. Berthold le promit, et ne tarda pas pourtant à se déclarer contre Mainfroi. Alors celui-ci pensa qu'il fallait céder; en conséquence, il fit savoir à Innocent qu'il était prêt à le recevoir en Pouille. En retour, le pape lui conféra les concessions faites par Frédéric, son père, et il se rendit ensuite auprès de lui.

Cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée; les partisans de Mainfroi, qui se trouvaient en Sicile, lui firent savoir que le cardinal Guillaume, légat du Saint-Siége, agissait en maître plutôt qu'en gouverneur. En même temps, un meurtre commis sur un seigneur qui avait quitté Mainfroi pour s'attacher au pape, fut attribué à celui-ci, ce qui acheva la rupture. Mainfroi se trouva tout à coup sans asile; la fuite seule put le faire échapper à ses ennemis; mais quand il se fut réfugié à Lucera, ville toute peuplée de Sarrasins, sa fortune changea. Il trouva là des trésors qui lui permirent de gagner en peu de temps beaucoup de partisans, et de se mettre en campagne contre l'armée papale qui venait le combattre, commandée par le cardinal de Saint-Eustache, et suivie par celle du marquis Berthold.

On en vint aux mains; Mainfroi vainquit ses deux ennemis, et l'avantage qu'il remporta fut si considérable, que le pape en tomba malade de chagrin, et mourut au mois de décembre 1254. Alexandre IV lui succéda à la fin du même mois.

Mainfroi triomphait en Italie, mais la Sicile lui échappa. Pierre-le-Roux avait profité de la mort de Conrad pour se faire un parti puissant dans l'île, en feignant de soutenir le droit des peuples contre la maison de Souabe, et il cherchait à se maintenir en s'appuyant sur le pape et sur les guelfes. Quand Mainfroi voulut le rappeler à l'obéissance, il refusa, et consentit seulement à faire une alliance avec lui. Mais le peuple, qui était son principal soutien, l'abandonna bientôt, quand, voulant se ménager l'apparence de la fidélité, il fit battre monnaie au nom de Conrad II, et les cités proclamèrent l'établissement d'une république sous la protection de l'Église. Palerme donna le signal, Patti y répondit, et beaucoup d'autres lieux suivirent cet exemple. Le vice-roi dépêcha des ambassadeurs à Palerme, on les renvoya. Toutes les villes des environs de l'Etna suivirent ce mouvement, il fallut employer la force. Pierre rassembla tout ce qu'il put trouver d'hommes restés fidèles, et s'empara de Castro-Giovanni; mais le même jour Nicosie et tous les pays voisins se soulevèrent. En même temps, les Messinois de son armée se mutinèrent; le désir de la liberté s'était emparé de tous les Siciliens; ils avaient tant souffert sous la domination gibeline depuis plus de cinquante ans! Le vice-roi n'avait donc qu'une autorité fort précaire.

Repoussé devant Aidone, il fut contraint par ses troupes de retourner à Messine ; une conjuration lui ferma l'entrée de cette ville, quoique, pour la prévenir, il eût fait retenir prisonniers dans le palais Léonard Aldighieri, et quelques autres citoyens dont il redoutait l'influence. Le peuple s'ameuta, redemanda les prisonniers ; et, après avoir obtenu leur liberté, il porta Léonard en triomphe, et le proclama capitaine du peuple aux cris de vive la commune ! dehors le vice-roi ! Il fallut en venir à un accommodement ; les conventions furent mal gardées de part et d'autre ; et enfin, Pierre, qui s'était retiré en Calabre, pressé par les Messinois qui l'y poursuivirent, et par Mainfroi, dut se réfugier auprès du pape. Ainsi disparut, en Sicile, jusqu'à l'ombre de l'autorité royale.

Les nouvelles républiques se donnèrent tout entières aux vertus et aux vices des républiques du nord de la Péninsule. Messine voulut un podestat étranger, et appela à cette première charge le romain Jacopo de Ponte. Puis, tourmentée de la soif des conquêtes, elle attaqua et détruisit Taormine qui refusait de lui obéir ; elle occupa même plusieurs places de la Calabre, et y fit respecter son nom. Palerme, prise de la même ardeur, s'emparait du château de Cefalù, et de quelques autres pays du centre. Sur ces entrefaites arriva le légat Rufin, de l'ordre des Frères-Mineurs, que le pape envoyait pour répondre à Palerme qui lui avait notifié la formation d'une république sous la protection de l'Eglise. Partout Rufin fut bien reçu. A son arrivée, les citoyens, les prêtres, les vieillards, les enfants, venaient en foule

au devant de lui ; on jonchait le chemin de palmes et de rameaux d'oliviers pour recevoir celui qu'on appelait le libérateur du pays ; tous étaient ivres de joie et pleins d'espérances pour l'avenir. On rappela le comte Guillaume d'Amico, Roger Fimetta, et d'autres siciliens exilés dès le temps de l'empereur Frédéric, à cause de leurs opinions guelfes ou républicaines. Tous criaient liberté ! Les villes, les campagnes, les châteaux, se lièrent par des traités réciproques, et au-dessus de cette confédération régnait le souverain pontife au nom de l'Eglise.

Tel fut l'état de la Sicile de 1254 à 1256 ; il aurait pu se consolider ; mais les succès de Mainfroi ne le permirent pas. Ce prince avait entièrement rétabli ses affaires dans la Péninsule, malgré les efforts d'A lexandre IV. Ses succès relevèrent le parti royal au delà du détroit, et la plupart des barons siciliens se déclarèrent pour Conradin. Pendant que Frédéric Lalance réduisait la Calabre au nom de la maison de Souabe, une armée de feudataires se forma dans l'île. Henri l'Abbé entra avec elle dans Palerme, et mit en prison le légat du pape et ceux qui tenaient pour la république. Puis il parcourut le pays en vainqueur. Il défit à Lentini Roger Fimetta, principal défenseur de l'indépendance ; mais il éprouva une grande résistance à Taormine, et cette ville aurait pu se soutenir, si les Messinois n'avaient pas éprouvé un échec considérable en Calabre. L'armée de ces derniers, forte de cavalerie et d'infanterie, se laissa surprendre par un parti de Lalance, et fut mise dans une déroute complète. Les Gi-

belins triomphaient partout. Désespérant de pouvoir se défendre, soit lâcheté, soit nécessité, le podestat de Messine prit la fuite; l'étendard souabe fut déployé, et la ville se rendit. Les dernières villes qui résistèrent furent Piazza, Aidone et Castro-Giovanni.

Mainfroi était maître de la Sicile, de la principauté de Tarente, de la Pouille et de la terre de Labour; il régna quelque temps au nom de Conradin ; mais il se résolut bientôt à ne pas rendre à un enfant le sceptre que sa valeur avait reconquis. Nous laissons ici parler le contemporain Villani. « Mainfroi, se voyant puissant et glorieux, songea à devenir roi de Sicile et de Pouille. Pour réussir, il fit de grands présents à ses amis et aux barons du royaume; et, sachant qu'il restait du roi Conrad son frère un enfant nommé Conradin, lequel, par droit, devait être héritier du royaume de Sicile et de Pouille, il imagina une méchante fourberie. Ayant rassemblé tous les barons, il leur demanda ce qu'il fallait faire du commandement, attendu qu'il avait reçu la nouvelle que son neveu Conradin était gravement malade, et ne pourrait jamais supporter le poids d'une couronne Les barons furent d'avis qu'il envoyât des ambassadeurs en Allemagne pour s'informer de l'état de Conradin; et, s'il était mort ou infirme, ils protestèrent qu'ils voulaient Mainfroi pour leur roi. Mainfroi, qui avait tout arrangé perfidement, y consentit, et envoya des ambassadeurs à Conradin et à sa mère, avec de grands présents et de belles paroles. Ceux-ci, étant arrivés en Souabe, trouvèrent que la mère de l'enfant, Élisabeth de Bavière, en dame de grand cœur et d'en-

tendement, le tenait sous bonne garde, le laissant confondu avec plusieurs enfants de son âge, vêtus tous de la même manière. Les ambassadeurs s'informèrent de Conradin; et Élisabeth, craignant quelque malheur, leur montra un autre enfant, en disant : *C'est celui-ci*. Ils lui témoignèrent beaucoup de respect, et lui firent des présents, parmi lesquels se trouvaient des confitures empoisonnées, tellement que l'enfant qui en mangea mourut incontinent. Croyant Conradin mort, ils quittèrent précipitamment l'Allemagne; arrivés à Venise, ils arborèrent le drapeau noir sur leur galère, et prirent eux-mêmes des vêtements de deuil. Enfin, de retour en Pouille, conformément aux instructions de Mainfroi, ils simulèrent une grande douleur, et annoncèrent la mort de Conradin. Mainfroi feignit d'en avoir un grand chagrin, et, aux acclamations de ses amis et de tout le peuple, il fut proclamé roi de Sicile et couronné à Montréal le 11 août 1258. » Puis il fit répondre aux ambassadeurs qu'Élisabeth lui envoya pour lui faire savoir que Conradin vivait, et pour redemander son héritage usurpé, qu'il ne descendrait pas vivant du trône où il était monté, mais qu'elle pouvait s'assurer qu'il le conserverait pour Conradin; et il la priait en même temps de lui envoyer l'enfant pour l'instruire de ses devoirs et le rendre digne de son père.

L'usurpateur ne laissa pas au pape un moment de repos. Alexandre IV mourut en 1260, et eut pour successeur Urbain IV, né en Champagne. Urbain continua la lutte, et prit un parti extrême. Déjà ses deux prédécesseurs avaient cherché un prince qui conquît la Si-

cile et qui consentit à la tenir comme fief de l'Église, afin de mettre un chef puissant à la tête des Guelfes. Ils avaient jeté les yeux sur le jeune Edmond, fils de Henri d'Angleterre; mais les embarras que les guerres civiles suscitèrent au monarque anglais, ne lui permirent pas de s'engager dans cette guerre lointaine. Urbain offrit alors le royaume de Sicile à saint Louis de France, qui le refusa, malgré ses instances; enfin, il engagea Charles d'Anjou dans cette entreprise, mais la mort l'empêcha d'en voir le succès. Il mourut en 1264. Un des premiers soins de son successeur, Clément IV, né à Saint-Gilles, sur le Rhône, fut de s'occuper de cette grave affaire. Dès le 25 février 1265, il promulgua une bulle par laquelle Charles, comte d'Anjou et de Provence, obtenait la cession du royaume de Sicile et du pays qui s'étendait du détroit de Messine aux états pontificaux, à l'exception de Bénévent. Le royaume était de nouveau déclaré fief de l'Église; le roi devait payer un cens de 8000 onces d'or par an; les élections des églises cathédrales et autres devaient être libres; les clercs étaient exemptés de la juridiction laïque, et enfin les nobles et les autres habitants du royaume devaient jouir de la même liberté et des mêmes priviléges que sous Guillaume II. Tels étaient les principaux articles de la bulle de concession.

Charles était né de Louis VIII et de Blanche de Castille en 1220; comme fils de France, il obtint le comté d'Anjou et la seigneurie de Forcalquier; comme époux de Béatrix [1], fille de Raymond, comte de Pro-

[1] Béatrix contribua beaucoup à engager son mari dans l'expédition de

vence, il possédait la Provence, le Languedoc et une partie du Piémont. Il ne perdit pas de temps pour combattre Mainfroi. Dix sept ans s'étaient écoulés depuis les désastres de la dernière croisade; la France était pleine de barons, de chevaliers et d'hommes d'armes ennuyés de la paix, brûlant du désir de guerroyer et d'acquérir de la gloire et des richesses. Des aventuriers accoururent de la Flandre; la Provence s'arma presque tout entière; Louis IX fournit de l'argent, et le comte en emprunta encore à Henri de Castille, à des marchands et à des barons. Ainsi se rassemblèrent une foule de guerriers sous la conduite de l'angevin, les uns pour gagner les indulgences promises par le pape, les autres pour s'illustrer dans les batailles, beaucoup par l'amour de la nouveauté si naturel aux Français, le plus grand nombre par l'espoir d'acquérir de l'argent et des terres. L'armée d'invasion se composait d'environ 30,000 guerriers.

Ces armements n'effrayèrent pas Mainfroi; il se prépara à recevoir l'ennemi de pied ferme. Il fortifia avec soin les passages de Ceperano et San-Germano, et mit une garnison d'élite dans Bénévent. Du côté de la mer, il avait pour lui les flottes combinées de Gênes et de Pise. Il se croyait capable de résister à toute la France;

Sicile. De trois sœurs qu'elle avait, l'une était reine de France, l'autre reine d'Angleterre, la troisième avait épousé Richard d'Angleterre, élu roi des Romains. Or, dans une fête donnée à la cour de France, elle fut, comme comtesse, placée plus bas que ses sœurs cadettes; elle en pleura de rage. Charles, pour la consoler, lui dit en la baisant : « Comtesse, calme-toi, je te ferai plus grande reine qu'elles. »

mais, pour cela, il aurait fallu pouvoir compter sur son armée et sur ses sujets, et le perfide Mainfroi pouvait-il avoir cette confiance ?

Charles savait de quelle importance était sa présence en Italie. Sans donc attendre que son armée fût prête, sans s'arrêter aux représentations de ceux qui lui conseillaient la route de terre, parce que les côtes étaient gardées par les galères de Mainfroi, il s'embarqua à Marseille, au mois d'avril 1265, avec mille chevaliers, et ayant débarqué à Ostie, il arriva à Rome la veille de la Pentecôte. Il y avait déjà un an que les Romains l'avaient élu sénateur ; il y fut reçu avec de grands honneurs, et y attendit son armée, qui venait par terre, à travers les Alpes, commandée par Guy de Montfort. On remarquait dans cette armée Robert comte de Flandre, le comte de Vandamme, Pierre de Bilmont, le connétable Gilles Lebrun, le maréchal de Mirepoix, Guillaume l'Étendard et une foule d'autres capitaines, et la comtesse Béatrix animait tous ces guerriers de sa présence et de son courage. Montfort ne trouva aucune résistance, et vit son armée s'accroître de tous les Guelfes des pays qu'il traversait. Charles ne put cependant de toute cette année commencer aucun de ses projets. Le 6 janvier 1266, il fut solennellement couronné avec la reine au Vatican. Il entra aussitôt en campagne : le manque d'argent ne lui laissait pas d'alternative entre la victoire et le licenciement de son armée. L'archevêque de Cosenza, Barthélemy Pignatelli, l'accompagnait en qualité de légat apostolique. Le quatrième jour de février, l'armée aperçut les rives

du Garigliano. Cette rivière, l'une des plus grandes du royaume de Naples, prend sa source à quelque distance du lac Celano, traverse Sora, Ceperano et Ponte-Corvo, et va se jeter dans la mer Tyrrhénienne, formant une limite naturelle entre la campagne romaine et la terre de Labour. Son cours est d'environ quatre-vingt-cinq milles, et on dit qu'elle est navigable jusqu'à vingt-cinq milles de son embouchure; mais à Ceperano et à Castelluccio, elle n'est pas si considérable qu'on ne puisse quelquefois la passer à gué. Mainfroi, qui connaissait bien l'importance de ce passage, envoya pour le garder le connétable Renaud, comte de Caserta, à qui il adjoignit Lalance avec plusieurs compagnies d'Apuliens; ils devaient éviter d'en venir aux mains, et repousser l'ennemi dans le fleuve, s'il venait les attaquer. Le Souabe cherchait ainsi à gagner du temps et à tirer la guerre en longueur, afin d'affaiblir Charles, pour qui tout délai était fatal. Celui-ci marchait à grandes journées. A Ceperano, la trahison ou la lâcheté lui livrèrent le passage; San-Germano, Rocc' Arce tombèrent en son pouvoir, et il passa le Volturno sans avoir besoin de tirer l'épée. Les deux rivaux se rencontrèrent à Bénévent, le 26 février.

Charles avait une armée courageuse et pleine de l'enthousiasme que donne le succès. L'armée de Mainfroi se composait d'Allemands, d'Italiens et surtout de Sarrasins, qui formaient sa principale force, et sur lesquels il comptait le plus. Montjoie! Montjoie! Vive la France et saint Martin! crièrent les Français; Souabe! Souabe! vive Mainfroi et l'aigle impériale! répondirent

les ennemis, et la bataille s'engagea. Les Italiens de Mainfroi lâchèrent pied presque aussitôt; les Allemands et les Sarrasins résistèrent plus longtemps. On prétend que Charles d'Anjou dut la victoire à l'ordre qu'il donna aux siens de frapper aux chevaux. C'était agir contre toute chevalerie. Au reste, ce moyen était peu nécessaire; la gendarmerie française avait trop d'avantage sur une armée composée principalement de troupes légères. Quand Mainfroi vit les siens en fuite : « A la rescousse! s'écria-t-il, barons, défendez votre roi; allons à la gloire ou à la mort! » Une dixaine seulement le suivirent. Il ne songea plus alors qu'à mourir en roi. Il voulut attacher son casque, mais il tomba deux fois. *Hoc est signum Dei*, dit-il, et il se jeta à travers les Français. Pendant plus de trois jours, dit Villani, on chercha le corps de Mainfroi; on ne le trouvait pas, et on ne savait s'il était mort ou prisonnier, ou s'il s'était échappé, parce qu'il n'avait pas pris son armure royale pour la bataille. A la fin, un misérable le reconnut parmi les morts. Il plaça le cadavre sur un âne, et vint en criant : Qui veut acheter Mainfroi? Un baron du roi Charles frappa cet homme d'un bâton, et fit porter le cadavre devant le roi, qui convoqua tous les barons faits prisonniers, et leur demanda si c'était bien le corps de leur maître. Tous répondirent en tremblant que c'était lui. Mais quand vint le comte Lalance, ajoute un autre historien du temps, il se mit à pleurer et à crier : « Hélas! monseigneur, que vois-je? Mon bon seigneur, mon sage roi, qui vous a mis en cet état? Pourquoi faut-il que je vous survive? » Plusieurs sei-

gneurs demandèrent à Charles de lui faire rendre les honneurs de la sépulture. Le roi répondit : « Le ferais-je volontiers, si lui ne fût excommunié. » Il ne voulut pas qu'on le mît dans un lieu consacré ; on l'ensevelit au pied du pont de Bénévent; chaque soldat de l'armée vint jeter une pierre sur son tombeau, et une montagne de pierres s'éleva ainsi sur l'infortuné Mainfroi. On le priva même dans la suite de cette sépulture, et le Dante rapporte que, par ordre du pape Clément, on le laissa exposé sur les rives du Verde, appelé maintenant Marino[1].

Mainfroi était très-beau de corps ; il avait les cheveux blancs et les yeux bleus, comme tous ceux de sa famille; son maintien était majestueux, ses manières étaient gracieuses et courtoises. Il savait, comme les troubadours, composer des vers et les chanter en s'accompagnant avec le luth ; il n'ignorait rien de ce qui peut faire un parfait chevalier. Il fut impie comme son père; comme lui, il sut parler facilement plusieurs langues. C'était, enfin, un homme profondément ambitieux, estimant bons tous les moyens, pourvu qu'ils le

[1] Se il pastor di Cosenza, che alla caccia
Di me fù messo per Clemente allora,
Avesse in Dio ben letta questa faccia,

L'ossa del corpo mio sarieno ancora
In co' del ponte sotto Benevento,
Sotto la guardia della grave mora :

Or le bagna la pioggia, e muove 'l vento
Di fuor dal regno quasi lungo 'l verde,
Ove le trasmutò a lume spento !

Purg., c. III

conduisissent à ses fins; capable de méditer longtemps un crime, de le commettre, et de cacher ses remords; sachant se venger et pardonner dans l'occasion, homme à part, que personne n'aima ni ne haït à demi.

La mort de Mainfroi abattit les Gibelins, rétablit l'autorité du pape dans une grande partie de l'Italie, et donna un royaume à Charles d'Anjou. Manfredonia se rendit; Naples reçut le conquérant en triomphe; la Pouille et la Calabre se réunirent, et la Sicile ne fit aucune résistance. Toute la famille de Mainfroi périt, à l'exception d'une fille, nommée Constance, mariée à Pèdre ou Pierre III, roi d'Aragon[1]. Les trésors du vaincu furent partagés entre Charles, Béatrix et leurs chevaliers; les aventuriers obtinrent des dignités et des terres. Les peuples se livrèrent à la joie la plus vive, car toujours une nouvelle domination donne les plus belles espérances, et il était naturel de croire que la paix permettrait d'alléger les impôts.

[1] Il paraît cependant par les archives du royaume de Naples, que trois fils de Mainfroi vécurent jusqu'en 1299.

CHAPITRE IV.

CONRADIN.

Les Gibelins appellent Conradin à recouvrer son royaume. — La Sicile se soulève en sa faveur. — Défaite et mort de Conradin. — Rigueur de Charles. — 1266-1268 [1].

Les Guelfes dominaient dans toute l'Italie. Comme le trône impérial était vacant, Clément IV avait donné à Charles d'Anjou le titre de vicaire de l'Empire en Toscane. Il ne restait plus aux Gibelins que Sienne et

[1] Nous devons prévenir le lecteur qu'à partir de ce chapitre, nous suivrons presque pas à pas une histoire des *Vêpres Siciliennes*, qui vient de paraître en italien. L'auteur y fait preuve de grandes recherches et d'une étude approfondie de cette époque. Il est fâcheux que ses opinions républicaines lui aient souvent fait changer la couleur des événements ;

Pise; la plupart des partisans de la maison de Souabe étaient ou découragés, ou exilés, ou soumis; mais le ressentiment couvait au fond des cœurs. L'administration violente de Charles ne tarda pas à déplaire à ses nouveaux sujets. Il lança par tout le pays une nuée de gens avides, qui, fondant comme des sauterelles, mangèrent le fruit, l'arbre et presque la terre. Le pape en fit de sévères remontrances au conquérant. Les plaintes retentissaient dans toute l'Italie et au delà des Alpes. Tout le parti gibelin de Naples, de Toscane, Pise surtout, implorait le secours du jeune Conradin. La mère de l'héroïque enfant le retint longtemps, inquiète de le voir si jeune encore entrer dans cette funèbre Italie, où toute sa famille avait trouvé son tombeau. Mais dès qu'il eut quinze ans, il n'y eut plus moyen de le retenir. Son jeune ami, Frédéric d'Autriche, dépouillé comme lui de son héritage, s'associa à sa fortune. De l'Afrique même, on vit venir deux princes du sang royal de Castille, Henri et Frédéric, qui, chassés de leur patrie, combattaient à la solde du roi de Tunis; dégoûtés de ce service, ou devenus suspects, ils rentrèrent dans les querelles des chrétiens. Henri avait d'ailleurs des sujets particuliers de haine contre Charles, parce que ce prince, qui lui avait emprunté de l'argent pour son entreprise, ne le payait qu'en belles paroles, et avait fini par lui alléguer les droits du lion. Henri voulait

plus fâcheux encore que ses opinions philosophiques, qui sont d'un autre siècle, lui aient fait méconnaître ce que l'Italie doit aux papes, et lui aient fait suspecter toujours les intentions des souverains pontifes, même dans ce qu'il est obligé d'approuver.

donc se venger. Les plus actifs partisans de Conradin se donnaient beaucoup de mouvements pour nouer toutes ces intrigues. Conrad Capèce allait en hâte de l'Allemagne à Tunis, et de Tunis en Allemagne. Enfin, tout alla si bien, que, dès 1267, Conradin descendait à Vérone avec quatre mille chevaliers allemands, et autant de gens de pied ; Rome, en révolution, proclamait sénateur don Henri de Castille, les Gibelins se soulevaient partout, et la Sicile commençait à secouer le joug des Angevins.

Don Frédéric et Capèce quittèrent l'Afrique avant de savoir le passage de Conradin en Italie, et débarquèrent en Sicile pour y relever l'étendard de la maison de Souabe. Ils avaient avec eux une vingtaine de cavaliers et quelques centaines de fantassins, ramas d'Espagnols, de Toscans, d'Allemands et de Sarrasins. Ils abordèrent au midi de Sciacca. Aussitôt Capèce se proclame vice-roi; il dépêche des messages à ceux qu'il sait déjà disposés en sa faveur ; il envoie la proclamation de Conradin, qui exhorte les peuples à défendre leur souverain légitime contre leur oppresseur et l'usurpateur de son royaume. Le bruit de ce débarquement se répandit bientôt. Les Siciliens l'apprirent avec joie, les Français firent d'abord semblant de le mépriser, et Foulque de Puy-Richard, gouverneur de l'île, se mit en route pour chasser les assaillants avec une forte troupe de Français et de milices féodales de Sicile. Les nouveaux débarqués ne furent point effrayés : confiants dans les intelligences qu'ils avaient, ils acceptèrent aussitôt la bataille. Au premier choc, les milices sicilien-

nes prirent la fuite, pour quitter le parti français, puis elles s'arrêtèrent, et déchirant les bannières angevines, déployèrent le drapeau souabe, et revinrent fièrement combattre pour Conradin. Foulque ne put résister et s'enfuit à Messine. Cette ville, Palerme et Syracuse restèrent seules fidèles. L'incendie se répandit en quelques jours sur tout le reste de la Sicile : tous criaient Conradin ! mais on n'obéissait pas plus à lui qu'à Charles, et chacun ne songeait qu'à ses propres intérêts. Les Français étaient effrayés et peu nombreux ; don Frédéric et Capèce n'avaient que quelques soldats indisciplinés ; aucun des partis qui divisaient la Sicile ne donnait son appui aux contendants, et les mauvais citoyens profitaient du désordre pour satisfaire des vengeances particulières. On distinguait ceux qui, à l'arrivée de Charles, s'étaient déclarés pour lui, en couvrant leur bassesse du prétexte qu'ils étaient ses partisans, et ceux en plus grand nombre qui abhorraient les étrangers. Les premiers se nommaient Ferracani, les derniers Fetenti. On ignore l'origine de ces dénominations, employées seulement dans le temps dont nous écrivons l'histoire. Le mauvais gouvernement de Charles finit par fondre ces deux partis dans une haine commune contre l'étranger; mais le nom de Ferracano resta comme une injure pour désigner ceux qui trahissaient la Sicile et ceux qui servaient des maîtres venus du dehors.

Cette guerre de 1267 répandit bien des semences de haine, qui rendirent dans la suite les Vêpres Siciliennes plus sanglantes. Ainsi les cruautés amènent les cruautés; mais on ne saurait trop s'élever contre ces

funestes doctrines qui proclament la sainteté de l'insurrection, car qu'y gagnent ordinairement les peuples? Un despotisme plus pesant que celui dont ils se plaignent. Au reste la Sicile était alors dans un triste état. Les nobles, les bourgeois, les vassaux, se déchiraient de toutes manières; ce n'étaient que rapines, que meurtres, que violences. Les faibles, en but aux coups de leurs amis et de leurs ennemis, ne savaient à qui obéir. Le sang coulait partout; ceux qui échappaient à la fureur des hommes périssaient par la peste ou par la famine. En vain le comte Frédéric Lalance vint-il au nom de Conradin avec une flottille de galères pisanes; en vain le prieur Philippe d'Egly fit-il combattre, au nom de Charles, ses religieux de l'ordre des Hospitaliers. Le peuple était opposé aux Angevins; les trois chefs du parti de Conradin se disputaient l'autorité suprême, et leur désunion leur nuisait autant à eux-mêmes qu'à la cause du prince. Tous ces partis, incapables de renverser leurs adversaires, ne firent donc que déchirer la malheureuse Sicile, jusqu'à ce que la défaite de Conradin fit revenir de Naples les bourreaux pour mettre le comble à ses maux.

Peu accoutumé à ces mouvements soudains de l'Italie, Charles fut effrayé de voir la Péninsule portée pour Conradin, la Sicile perdue, la Pouille prête à se révolter, et Conradin, que le défaut d'argent avait d'abord forcé de rester à Vérone, vaincre sur l'Arno, avoir Rome pour lui, et s'avancer fièrement pour recouvrer son royaume avec dix mille chevaux, et un plus grand nombre de fantassins venus d'Allemagne, d'Espagne,

d'Italie, et même de la Pouille. Charles n'avait pas une si grande multitude de soldats sous les armes; mais la plupart étaient des Français, mieux disciplinés et commandés par de meilleurs capitaines; il reprit donc courage, et fit tête à l'ennemi. On combattit près du Tagliacozzo, dans la plaine de San Valentino, le 23 août 1268. La victoire se déclarait pour Conradin, quand un bataillon français, conduit par le vieux Alard de Valery et par Guillaume, prince de Morée, s'élança sur l'ennemi, et rompit et mit en désordre ces troupes qui se croyaient déjà victorieuses. Les Espagnols seuls se rallièrent et furent écrasés. Les principaux chefs furent faits prisonniers; on massacra le reste. Conradin en fuite fut reconnu à Astura et pris par trahison. Cette déroute déconcerta ses partisans; ils se débandèrent; chacun ne songea qu'à son propre salut, et la cause de tous fut perdue. Ainsi le comte d'Anjou dut-il à une seule bataille la conservation d'un royaume qu'une seule bataille lui avait acquis. Heureux s'il n'avait pas abusé de sa fortune!

Le supplice de Conradin augmenta le nombre des ennemis de Charles, et lui attira un blâme énergique de la part du pape et des cardinaux. Il convoqua un parlement composé de barons, des syndics et des premiers des villes de la Pouille, et il n'eut pas honte d'observer toutes les formes de la justice dans la condamnation d'un prince vaincu et à peine âgé de seize ans. Un seul homme, Gui de Suzara, fameux professeur de droit civil, qui n'était pas sujet de Charles, et qui s'inquiétait peu d'avoir ses bonnes grâces, s'opposa à la

condamnation; les autres juges se turent, malgré le cri de leur conscience. Les Français eux-mêmes exécraient l'action cruelle du roi, tous déploraient le sort de Conradin; mais le roi voulait, et tout fut inutile. Un enfant de seize ans, dernier héritier de tant d'empereurs, était conduit sur l'échafaud, le 29 octobre 1268, sur la place du marché de Naples, à la tête d'une troupe d'autres victimes de la cruauté du vainqueur. A ses côtés marchait le duc d'Autriche, son inséparable ami : tous deux étaient d'une figure agréable, tous deux s'avançaient avec fermeté et d'un pas assuré au lieu du supplice. L'échafaud était couvert de pourpre, comme pour une pompe royale : autour, des gens armés; sur la place, une grande foule de peuple; et, du haut d'une tour, le cruel vainqueur se repaissait de ce spectacle. Conradin monta sur l'échafaud, entendit lire sa sentence, et en appela au peuple et à Dieu. Un sourd murmure parcourut la multitude; mais la crainte l'apaisa bientôt, et tous les visages pâles et inquiets restèrent tournés sur Conradin. Le prince, abaissant son regard sur ces flots de peuple effrayé, sourit amèrement, puis il leva les yeux au ciel et oublia toute pensée terrestre. Un bruit se fit entendre, c'était la tête du duc d'Autriche qui tombait devant lui; il la ramassa, il la pressa sur son cœur, la couvrit de baisers; il embrassa ceux qui l'entouraient, il embrassa le bourreau, posa sa tête sur le billot, et la hache tomba. On dit qu'avant de mourir, il jeta son gant dans la foule, pour indiquer la cession qu'il faisait de ses états à Pierre d'Aragon, gendre de Mainfroi; on dit aussi que le comte de Flan-

dre, gendre du duc d'Anjou, irrité de ce supplice, tua de sa propre main Robert de Bari, qui avait composé et lu la sentence. Mais il est temps de quitter ces horreurs.

Dans la Péninsule, tous ceux qui étaient restés fidèles à Charles, ou qui voulaient se purger du soupçon de l'avoir abandonné, se firent les juges et les bourreaux des rebelles. Le parlement avait offert au roi des victimes royales ; les autres lui immolèrent leurs partisans. Les biens de ces malheureux furent pris et pillés ; on mit tout à feu et à sang, et les choses allèrent si loin, que le roi se vit obligé de pardonner, pour n'avoir pas bientôt à régner dans un désert. Mais il n'y eut aucune merci pour les Siciliens. Charles appelle ses barons au massacre, et Guillaume l'Étendard accourt le premier; homme de guerre et de sang, sans pitié, plus cruel que la cruauté, dit Malaspina ; ivre de carnage, et ayant d'autant plus soif de sang qu'il en versait plus. Cet homme féroce passa le détroit avec une bande de Provençaux dignes de lui et de Siciliens qui s'y joignirent, et il abattit sans peine le parti de Conradin. Mais mille citoyens armés et deux cents cavaliers toscans se défendaient vaillamment dans Agoste, protégés d'ailleurs par une position inexpugnable. Guillaume livra en vain plusieurs assauts dont le mauvais succès ne fit qu'accroître sa férocité naturelle. Enfin il emporta la place sans combat, parce que six traîtres lui ouvrirent une entrée pendant la nuit. Rien ne fut respecté, ni la valeur ni la faiblesse. Les soldats de Guillaume parcouraient la ville, souillant leur passage par les meurtres,

le pillage, et tous les excès d'une soldatesque effrénée; ils cherchaient leurs victimes jusque dans les lieux les plus cachés. Mais quand leur fureur fut calmée, celle de leur chef ne le fut pas encore. Il prend avec lui un bourreau robuste, devant lequel on amène enchaînés les malheureux habitants d'Agoste : le bourreau les frappe, il les tue; et quand ses forces sont épuisées, on lui verse largement du vin, qu'il avale avec le sang et la sueur qui ruissellent par tout son corps, et il recommence son œuvre effroyable. Un monceau de cadavres s'éleva ainsi sur le rivage; il ne resta personne de vivant dans Agoste. Plusieurs de ses habitants qui avaient fui vers la mer, se jetèrent si précipitamment dans un bateau, qu'ils le firent chavirer, et tous furent engloutis. Et cependant les Français célébraient leur triomphe dans la ville, qui resta longtemps déserte et désolée. Les Vêpres Siciliennes devaient venger bien cruellement ces massacres. Nulle part ils ne furent aussi horribles. Conrad Capèce s'était retranché dans Centorbi; mais quand il vit l'hésitation des siens, il sortit seul de la place et se rendit à Guillaume, qui le fit mourir après lui avoir fait crever les yeux. Le seul chef gibelin qui échappa à la mort, fut Frédéric de Castille, qui se défendit dans Agrigente, et à qui Guillaume permit de partir sur un vaisseau, parce qu'il était parent de Charles d'Anjou. La main rapace de l'Étendard s'étendit sur les malheureuses villes de la Sicile, qu'elles fussent restées fidèles ou non, et les accabla de tributs et de brigandages. Lucera, ville de la Pouille, où les Sarrasins de Mainfroi s'étaient vaillamment défendus, se rendit peu après,

vaincue par les tourments de la famine, et Charles n'eut plus rien qui s'opposât à lui. C'est ainsi que la rébellion rend les princes plus mauvais; le mépris et la méfiance s'emparent de leur esprit, et la crainte des sujets qu'ils ont vaincus ne peut plus les arrêter.

CHAPITRE V.

CHARLES D'ANJOU.

Son gouvernement. — Immunités ecclésiastiques. — Nouveau baronnage. — Nouveaux impôts. — Administration de la justice, crime de lèse-majesté, mariages, etc. — Violation des droits politiques. — La Sicile et la Pouille. — De 1266 à 1282.

L'autorité royale et le baronnage se tempéraient mutuellement dans l'ancienne constitution de la Sicile : ils n'avaient pas de droits illimités ni sur les personnes, ni sur les biens ; les vilains y étaient moins serfs qu'ailleurs ; les paysans étaient libres, et les bourgeois soutenaient avec avantage leurs priviléges. Le pouvoir judiciaire, dépendant uniquement du prince, ne servait pas les caprices de la féodalité ; les servitudes étaient douces ; les impôts légers, et c'étaient les parlements

qui les accordaient; c'étaient aussi les parlements qui connaissaient des lois dictées par le roi. Frédéric II aggrava les impôts, multiplia les droits sur les denrées, et se réserva le commerce exclusif de certaines marchandises, pour accroître les revenus de la couronne. Il se repentit à la mort de ces violations faites aux droits de ses sujets, mais ses fils l'imitèrent. Ces violations causèrent la perte de Mainfroi : elles préparaient celle du duc d'Anjou. Charles avait juré, en recevant l'investiture du pape, de faire cesser les abus, et de ramener les temps du bon Guillaume II; il ramena ceux de Guillaume-le-Mauvais et fit pis encore. Les lois et les registres qui restent de lui, les remontrances des Siciliens au pape, les brefs pontificaux, les historiens contemporains, tout nous montre les calamités qui fondirent alors sur la Sicile.

Clément IV avait concédé à Charles le royaume des Siciles à condition que les ecclésiastiques jouiraient de tous leurs priviléges, et qu'on leur rendrait les biens que les princes souabes leur avaient enlevés. Charles le jura; mais, quand il fut sur le trône, il donna de belles paroles et ne rendit rien. Le pape se plaignit, et le roi finit par prendre encore plus de biens ecclésiastiques. Il exigea de fortes sommes des Hospitaliers et des Templiers qui se trouvaient dans ses états, et alla jusqu'à défendre à ses sujets de faire le commerce avec ceux du souverain pontife.

Il est important de remarquer maintenant le changement qui se fit alors dans le baronnage sicilien. Charles, ne trouvant pas assez de ressources pour son

entreprise dans ses seigneuries d'Anjou et de Provence, avait été obligé d'emprunter beaucoup d'argent, et de faire de grandes promesses aux guerriers qu'il menait avec lui dans son expédition. Après la victoire, il fallut contenter ces hommes avides. Il fit donc faire une enquête sévère des domaines, des baronnies et de tous les biens de Mainfroi et de ses partisans, non pour chercher, mais pour trouver des vices dans les actes de possession, et pouvoir donner ces biens à ses compagnons d'armes. Cette enquête fut la source de mille injustices : des baronnies durent être rachetées deux ou trois fois par leurs possesseurs, et ceux qui ne pouvaient payer étaient dépouillés. Les nouveaux barons songèrent ensuite à récompenser leurs gens, et ainsi, de proche en proche, la Sicile tout entière se trouva mise au pillage, et une nouvelle noblesse remplaça l'ancienne. Ce ne fut pas là une des moindres causes des Vêpres Siciliennes, parce que cette noblesse se conduisit avec toute l'insolence que donne la victoire, méprisant la noblesse indigène et important en Sicile des droits féodaux qui y étaient inconnus, bien qu'ils fussent en pleine vigueur en France. Ces nouveaux nobles se rendirent donc insupportables; ils imposaient leurs vassaux; ils avaient des prisons à eux; ils entraient de force dans les affaires des communes; ils ne s'arrêtaient devant aucun excès, et le roi, si despotique d'ailleurs et si jaloux de son autorité, les laissait à leur gré accabler ses sujets, pourvu qu'ils lui obéissent fidèlement, et qu'ils défendissent le trône qu'ils lui avaient acquis.

Au moyen-âge, l'administration des états était tout autre qu'elle n'est de notre temps. Les impôts étaient rares, parce que les domaines royaux suffisaient à la plus grande partie des dépenses de la cour; le peuple subvenait aux dépenses publiques, non en donnant de l'argent, mais le plus souvent en payant de sa personne et de ses biens en nature. Ainsi les armées et les flottes étaient fournies par les vassaux et par les villes; les princes et les grands étaient défrayés par les villes où ils passaient; les travaux publics étaient exécutés par le petit peuple, qui transportait les matériaux et aidait les ouvriers. Tout cela s'appelait les servitudes; on appelait collectes les contributions directes et générales, et gabelles les taxes imposées sur les denrées. Ces diverses ressources formaient le revenu de la Sicile, mais ces charges étaient d'abord légères; les Souabes les avaient aggravées; et Charles, pressé par le besoin d'argent, et brûlant de la soif de l'or, comme dit son historien Saba Malaspina, les rendit plus insupportables que jamais.

Il nous reste de Clément IV deux lettres adressées à ce prince au commencement de son règne, lettres qui sont un modèle de prudence politique et d'humanité; mais Charles ne fit que rire des conseils du pontife. Ces lettres traitent de toutes les parties de l'administration d'un état; et au sujet des taxes illégales, le pape écrit ces mots : « Nous vous conseillons, mon cher fils, d'appeler d'abord en conseil les barons, les prélats et les principaux de chaque ville, afin de leur exposer vos besoins et la nécessité de vous défendre, et de ré-

gler, de leur consentement, les subsides qui vous sont dus. Contentez-vous de ces subsides; laissez libres vos sujets... Délibérez avec le parlement pour savoir dans quels cas vous pourrez demander la collecte à vos vassaux et à vos barons. » Mais le roi n'écoutait rien, et demandait continuellement de l'argent. Les malheureux, incapables de payer, étaient chassés de leurs maisons; on les mettait en prison; on les laissait mourir de faim; et les receveurs chargés du recouvrement des impôts, agissaient avec la dernière rigueur, parce que, payés ou non, il leur fallait fournir l'argent réclamé par l'insatiable avidité du prince. Les riches n'étaient pas plus heureux, et ne pouvaient pas toujours acheter la sûreté de leurs personnes par le sacrifice de leurs biens. Ils payaient les taxes, et cela ne suffisait pas, parce que les officiers du fisc ne leur délivraient un reçu qu'après de grands présents.

L'altération des monnaies mit le comble à la misère des Siciliens. Le roi fit frapper des carlins et des demi-carlins, auxquels il donna une valeur fictive bien au-dessus de la valeur réelle, et l'on était forcé de recevoir cette monnaie en donnant au fisc l'ancienne en échange. Le fisc y gagnait ainsi quatre-vingts pour cent, et les particuliers se ruinaient infailliblement, car ni les ordres, ni les supplices ne peuvent donner une valeur à ce qui n'en a pas : aussi, au bout de quatre ou cinq jours cinquante deniers n'en valaient plus que six, et la semaine suivante ils n'en valaient plus qu'un. Charles crut diminuer les mauvais effets de cette altération, et

il les augmenta en défendant de faire sortir du royaume toute autre monnaie que la sienne.

Le commerce ne souffrait pas moins que le reste. Le roi se réservait tout le commerce extérieur, et il étouffait ainsi le commerce intérieur. Tout succombait sous un pareil gouvernement. Les terres n'étaient plus cultivées, les forêts remplaçaient les moissons; le roi et ses seigneurs ne pensaient plus qu'à fournir leurs parcs des animaux qui pouvaient leur donner le plaisir de la chasse, et ils ne respectaient, dans ces divertissements, ni les propriétés des paysans, ni les champs les mieux cultivés. Malheur à celui qui se serait plaint des dommages qu'on lui causait!

Les servitudes augmentaient en même temps que les impôts. Marin ou non, on vous inscrivait pour servir sur les vaisseaux du roi. Celui qui se cachait ou s'enfuyait était poursuivi sans merci; on emprisonnait ses parents, ses frères, ses sœurs, pour forcer le contumace à se déclarer par amour pour eux. Les officiers du roi mettent la main sur tout, en criant que le service du roi le requiert; les gens des barons font la même chose pour leurs maîtres. Les barques sont prises à leurs possesseurs, qu'on force de ramer ou de tenir le gouvernail, et on ne les paie que de coups. On prend les vivres sur les marchés, et l'on dit que le fisc en a besoin; on prend le vin pour le roi; l'argent seul arrête ces mains rapaces. On viole les domiciles, on pille les meubles et les vêtements. Rien enfin n'est respecté, et l'on vit des nobles, des citoyens honorables contraints de porter sur leurs épaules des vivres et du vin aux ta-

bles de ces étrangers; on vit de nobles jeunes gens forcés de tourner la broche dans leurs cuisines, comme des marmitons ou des esclaves.

On peut facilement se figurer ce qu'était l'administration de la justice sous un pareil gouvernement. L'empereur Frédéric en avait réglé les formes avec intelligence ; on regrettait seulement que l'avidité fiscale s'y mêlât. L'avarice du nouveau roi détruisit ce qu'elles avaient de bon, et augmenta le mal qui s'y joignait. La justice était d'autant plus vénale que les juges, au lieu d'être rétribués, devaient payer un droit pour leur élection. Des châtiments excessifs furent appliqués aux voleurs : une preuve quelconque suffisait pour les condamner; les villes et les campagnes répondaient des vols commis dans le comté ; si les habitants ne s'armaient pas pour poursuivre les brigands, la commune devait payer un droit au trésor public ; on devait brûler les fermes ou les chaumières qui leur donnaient asile ou qui ne les dénonçaient pas. Cette sévérité, peut-être nécessaire, prouve à quel état la mauvaise administration de Charles avait réduit la Sicile. Les verges, la marque et le bannissement punissaient celui qui avait volé la valeur d'un agostale [1] ; la perte d'une main pour une once d'or, la mort pour plus d'une once. Le tiers des biens recouvrés revenait au trésor. Une grosse amende était imposée au pays dans lequel on ne trouvait pas le coupable, quand un meurtre avait été commis, et les châtiments étaient plus sévères si on le ca-

[1] Ancienne monnaie frappée à Agoste.

chait à dessein. Et il arrivait souvent que le justicier, après avoir découvert le coupable, le renvoyait pour de l'argent, dont une partie revenait au roi, sans exempter pour cela la commune de payer l'amende imposée.

Nous avons vu comment le crime de lèse-majesté fut puni dans l'infortuné Conradin ; ce supplice ne suffit pas au roi. Il commanda de rechercher toujours exactement les rebelles, de pendre tous ceux qu'on trouverait, de pendre avec eux ceux qui leur donneraient un asile, et de punir rigoureusement ceux qui ne les dénonceraient pas. Des perquisitions sévères se faisaient partout dans les deux royaumes; on s'attaquait d'abord aux personnes, puis aux biens des suspects. Le roi confisquait tout, et il dépouilla de tous ses biens une dame qui avait secouru son mari exilé. Il alla enfin jusqu'à défendre aux enfants des criminels d'état de se marier sans une permission expresse de lui, comme avait fait autrefois Frédéric, ce qui remit presque tous les mariages à sa discrétion. Tantôt, pour faire retomber les fiefs en son pouvoir, il condamnait les héritiers à un célibat perpétuel; tantôt il forçait de nobles demoiselles à épouser des étrangers qui leur étaient odieux, ou si quelquefois il leur permettait une union avec des Italiens, il leur enlevait leurs biens. Ainsi étaient violées les lois de la nature, de la société, de la religion, et les liens les plus sacrés.

Pour comble de maux, les barons et les moindres seigneurs abusaient aussi de leur pouvoir. Charles, tout inhumain qu'il était, avait au moins un fond de religion qui le retenait quelquefois, et qui l'empêcha tou-

jours de porter atteinte à l'honneur des familles, mais les aventuriers qui l'avaient suivi ne gardaient aucune retenue. L'hospitalité n'était pas respectée; ils abusaient de leur autorité, de leurs richesses, pour pénétrer dans toutes les maisons; les perquisitions, les emprisonnements pour crime d'état, leur donnaient lieu d'exercer mille violences. Les veuves n'étaient plus en sûreté; les femmes étaient insultées en présence de leurs maris; les malheureux parents ne pouvaient sauver l'honneur de leurs filles; les infâmes se riaient des pleurs de leurs victimes, se moquaient de leur vertu, et amassaient, dans le cœur des Siciliens, ces tempêtes de haine qui ne s'apaisèrent que dans le sang du dernier des étrangers.

Charles assumait sur sa tête une grande responsabilité en tolérant ces excès, en méprisant les remontrances de ses sujets, et en les traitant souvent de plaintes excitées par un esprit de révolte. En vain Clément IV parla, écrivit, envoya des légats; en vain Louis IX avertit son frère; en vain Grégoire X le menaça de la colère du ciel et des fléaux qu'attirerait sur lui sa tyrannie. « Que veut dire le nom de tyran, répondait le roi, je l'ignore; mais je sais que Dieu m'a conduit ici, et j'ai la confiance qu'il me gardera toujours. » Et il redoubla les subsides qu'il demandait aux Templiers et aux Hospitaliers; il se rit des remontrances que Marin, archevêque de Capoue, faisait dans le concile général de Lyon en 1274, de l'horreur qu'excita contre lui parmi les Pères le discours du prélat, des légats que le concile lui envoya pour lui faire changer de conduite,

et des lettres du pape au roi Philippe de France.

Une dernière innovation acheva de ruiner la Sicile. Le rois normands avaient toujours fait de Palerme leur capitale; Charles, tout en continuant de la regarder comme telle et de lui témoigner une mensongère affection, transporta de fait le siége du royaume à Naples, afin d'être plus à portée de la France, de la Provence, de Rome et de la Toscane. Ainsi, non-seulement il blessait la dignité et les droits de la Sicile, mais encore il portait un coup funeste à ses intérêts matériels. Il ruinait les industries alimentées par le luxe de la cour et des seigneurs; il réduisait à la misère tous ceux qui, de près ou de loin, vivaient aux dépens de la cour; il portait au dehors les richesses, sans les remplacer par autre chose, et dispersait le produit des taxes sans en laisser retomber une seule goutte dans l'île. Ajoutez à cela le mal causé par des maîtres subalternes; l'administration partiale de la justice, et la dureté d'un gouvernement qui le haïssait autant qu'on le haïssait, et qui ne vivait qu'au milieu de continuels soupçons. Aussi la Sicile souffrait-elle plus que les provinces de la Terre-Ferme, quoique celles-ci fussent loin d'être heureuses. L'acquisition du siége de l'empire y tempérait du moins une partie des maux, et la Pouille gagnait tout ce que la Sicile perdait. Naples florissait par le séjour de la cour et par l'affluence de toutes les affaires. Charles y rétablit l'Université; il l'embellit de magnifiques édifices, et la récréa par des fêtes et par des spectacles. Les larmes et la terreur étaient pour la Sicile. Le peuple était méprisé, les par-

ticuliers maltraités; aucun magistrat qui rendît la justice; plus de prince qui réparât les torts; pas d'asile domestique où l'accent étranger ne pénétrât pour rappeler l'esclavage sous lequel on gémissait. Personne n'était maître de ses biens; les femmes étaient insultées; aucune sûreté ni pour soi ni pour les siens. Tel était l'état de la Sicile.

CHAPITRE VI.

CHARLES D'ANJOU.

Ses relations étrangères. — Il aspire à l'empire grec. — Il se brouille avec le pape. — Prétentions de Pierre d'Aragon au royaume de Sicile. — Jean de Procida. — Martin IV. — Nouvelles souffrances des Siciliens. — 1266-1282.

On ne connaîtrait qu'imparfaitement les causes des Vêpres Siciliennes, si nous ne parlions pas des relations extérieures de Charles d'Anjou. Maître de l'Anjou, de Forcalquier, de la Provence et de tout le midi de l'Italie, il ne mettait plus de bornes à son ambition: Accoutumé à la guerre dès son enfance, naturellement brave et entreprenant, d'un extérieur imposant, grand et robuste, il lui semblait que rien ne devait lui résister; et, en effet, ses qualités et ses défauts le faisaient

6

redouter dans toute la chrétienté. Il n'eut pas plutôt occupé le trône de Mainfroi, qu'il se mit à convoiter l'empire grec au delà des mers, et la Haute-Italie, de l'autre côté du Garigliano; celui-là, affaibli par l'hérésie et par les prétentions opposées de deux races de princes; celle-ci, déchirée par les guerres civiles. Nous allons, dans la suite des entreprises de Charles, nous attacher plus à l'ordre des faits qu'à celui des temps. Parlons d'abord de la croisade de Tunis.

Bibars, sultan d'Égypte, le plus terrible ennemi de la croix, avait, en montant sur le trône, juré qu'il ne poserait point les armes avant d'avoir anéanti les états chrétiens. Les projets de ce prince farouche, les sollicitations du khan des Mongols, mais surtout le désir de briser les fers des prisonniers chrétiens, déterminèrent saint Louis à se croiser en 1270. Des ambassadeurs de France furent envoyés à Charles pour l'engager dans cette croisade, et pour lui redemander l'argent qu'on lui avait prêté lorsqu'il en avait besoin. Charles ne refusa pas, mais il temporisa, et conseilla de commencer la croisade par Tunis, anciennement tributaire du royaume de Sicile, ce que fit Louis IX, qui avait l'espoir de convertir le roi Mohamed-Mostanser. Après avoir rassemblé une armée, Charles passa enfin en Afrique. Il trouva les Français campés à Tunis, et décimés par la famine, par la peste et par le fer des ennemis; il ne trouva pas son frère; le saint roi avait expiré le 25 août 1270, le jour même de l'arrivée de Charles. Cette mort jeta la consternation dans l'armée chrétienne, mais le courage ne l'abandonna pas. Phi-

lippe III et Charles, animés par ce déplorable évènement, battirent le roi de Tunis en plusieurs rencontres, lui dictèrent les conditions de la paix, et renoncèrent à l'expédition de la Terre-Sainte. On dit ensuite que c'était à cause de cet abandon qu'une tempête furieuse avait fracassé la flotte retirée dans le port de Trapani, et le nom de Charles devint de plus en plus odieux dans la chrétienté.

Dans ce temps-là, l'empire grec marchait à une décadence rapide. La cour était corrompue; le clergé schismatique ne s'occupait que de subtiles controverses; pas de véritables soldats; une haine inintelligente contre l'Occident orthodoxe; les musulmans aux portes de la capitale. Déjà, en 1204, une armée de croisés avait pris Constantinople et placé sur le trône impérial un comte de Flandre. Mais la nouvelle domination ne put jamais s'enraciner dans le pays, et Michel Paléologue, qui s'était emparé du trône de Nicée à force de crimes et de perfidies, venait de reprendre Constantinople et de chasser les étrangers, sans toutefois rétablir la force et la dignité de l'empire. L'empereur latin détrôné demanda en vain du secours aux princes d'Occident, et finit par s'adresser à Charles d'Anjou. Avant même la croisade de Tunis, avant la guerre de Conradin, Charles avait donc pensé à Constantinople. Un traité, daté de Viterbe, le 27 mai 1267, donnait Béatrix, fille de Charles, à Philippe, unique héritier de Baudouin, empereur titulaire. Le mariage se fit en 1273, et à la mort de Baudouin, on renouvela le traité qui donnait ainsi à Charles l'expectative de l'em-

pire. L'Achaïe et la Morée, possédées par des princes français, lui vinrent aussi par mariage, et en même temps il se faisait proclamer roi par les Albanais soulevés. Voilà comment il s'approchait pas à pas du cœur de l'empire grec qu'il circonvenait de toutes parts. Michel Paléologue le voyait. Incapable de résister par les armes, il employa la ruse, si naturelle aux Grecs; et pour se rendre le pape favorable, il envoya des députés au second concile de Lyon, en 1273, et le schisme fut abjuré. L'orthodoxie des Grecs ne dura d'ailleurs qu'autant que le péril.

L'ambition de Charles s'étendait partout. Il reprit le titre de sénateur romain, et alla en Toscane pour y exercer son autorité de vicaire impérial et y réprimer les Gibelins. Il entra dans Plaisance, et s'empara de plusieurs villes du Piémont et de la Lombardie. Il en vint à une guerre ouverte avec Gênes, et ses défaites sur mer furent compensées par les marchandises qu'il avait confisquées aux Génois trafiquant dans ses états, avant même de déclarer la guerre. Cependant, l'audace de ceux qui étaient sous ses ordres s'accroissait de jour en jour. Gui de Montfort osa, à Viterbe, massacrer Henri, du sang royal d'Angleterre, dans l'église même, pendant la messe, et le sacrilége assassin échappa à la punition. Mais la rage des partis les aveuglait sur les suites de cette audace, et plusieurs villes n'en recouraient pas moins au roi de Sicile. Celui-ci se rendait maître de tout, tantôt sous le nom de seigneur, tantôt sous celui de protecteur; il payait ses troupes avec les dépouilles des provinces qu'il traversait, fou-

lait aux pieds les droits de ceux qui l'avaient appelé, et marchait à grands pas à la possession de toute la Péninsule.

Le pape dut alors penser à réprimer cet ambitieux qu'il avait appelé à sa défense, et qui voulait se faire le maître. Clément se contenta de l'avertir. Le Saint-Siége fut ensuite vacant pendant près de trois ans, et Charles méprisa les remontrances que lui faisaient les cardinaux. Grégoire X fut enfin élu, et s'occupa sérieusement de guérir les plaies de l'Italie. Il fit tous ses efforts pour apaiser les dissensions, mit fin au grand interrègne allemand par l'élection de Rodolphe de Habsbourg à l'empire, et convoqua le second concile de Lyon, qui rendit pour un temps l'orthodoxie aux Grecs. Ce concile donnait à Charles de grandes inquiétudes, parce qu'il ôtait tout prétexte à son ambition. De graves autorités porteraient à croire qu'il fit empoisonner saint Thomas d'Aquin, pendant qu'il se rendait au concile, parce qu'il craignait d'avoir contre lui ce puissant génie, qui, dans son livre du *Gouvernement des princes*, avait fait d'un tyran un portrait fort ressemblant à celui de Charles. Prouvé ou non, ce fait montre de quoi on le croyait capable. Il est certain du moins que le concile ne lui fit pas abandonner ses projets sur Constantinople. Il voyait la réputation de Rodolphe contrebalancer son influence dans la Haute-Italie; les habitants d'Asti, Plaisance et le Piémont, avaient secoué le joug, et ses autres possessions n'avaient plus qu'une fidélité chancelante. Le prudent Grégoire X l'abaissait sans en venir à une rupture ou-

verté. Charles le sentait, et il songeait à conquérir au delà de la mer ce qu'il perdait dans l'Italie.

La mort de Grégoire, arrivée en 1276, ranima ses espérances. Les trois papes qui succédèrent à Grégoire ne firent que paraître sur le trône pontifical. Charles profita de ces évènements pour reprendre ses armements contre Paléologue; il reprit ses pratiques en Achaïe, et acheta à la princesse Marie d'Antioche le titre de roi de Jérusalem, qu'avaient eu ses prédécesseurs Frédéric II, Conrad, Mainfroi et Conradin. C'était pour lui un nouveau prétexte de faire la guerre aux Grecs, parce qu'ils avaient toujours entravé les croisades et fait échouer, par leur perfidie, les tentatives faites pour reprendre Jérusalem. Il se laissait donc aller de plus belle à son ambition, et intriguait le plus qu'il pouvait dans le conclave, quand, en 1277, il vit avec effroi exalté sur le Saint-Siége, Nicolas III, de l'illustre famille des Ursins.

Nicolas fut un pape d'un esprit vaste et entreprenant; habile, caché dans ses desseins, opiniâtre dans ses actions : il voulut délivrer l'Italie de la domination étrangère. L'empereur Rodolphe s'étant fait prêter serment par les villes de la Romagne, il exigea qu'il déclarât nul ce serment et qu'il reconnût en plein consistoire, par la bouche de son protonotaire, qu'elles appartenaient au Saint-Siége. Comme dédommagement de ce sacrifice, il obtint de Charles de Sicile qu'il renonçât au vicariat de l'empire que lui avait confié Clément IV; il obtint aussi que ce prince renonçât à la dignité de sénateur, et il le détourna le plus qu'il pût de

faire son expédition en Orient. Charles, toujours flottant entre son ambition et sa religion, n'osait résister ouvertement, et la main ferme de Nicolas le laissait à peine se remuer.

Une profonde paix semblait alors régner en Europe, mais d'un autre côté germaient des semences de troubles. Constance, fille de Mainfroi, et épouse de Pierre d'Aragon, prétendait à la couronne des Deux-Siciles, comme unique héritière de la maison de Souabe, et Pierre, qui était monté sur le trône l'année même de l'exaltation de Nicolas III, avait un cœur et une ambition plus vastes que son petit royaume. L'Espagne était à cette époque divisée en plusieurs états : les Maures en possédaient quelques-uns; les chrétiens avaient reconquis les autres. Les royaumes d'Aragon et de Valence, et la Catalogne, étaient soumis au même prince, mais le pouvoir du roi était fort limité. Les cortès ou assemblées des prélats, des barons et des chevaliers, étaient fières de leurs franchises et connaissaient leur puissance, et on disait au couronnement du roi : « Chaque baron vaut autant que le roi, tous ils valent plus que lui; ils lui obéissent, s'il maintient leurs priviléges; sinon, non. » Cette constitution relevait les sujets et rendait les rois plus doux et plus affables. Montaner dit que les rois d'Aragon étaient très-familiers. Le plus humble de leurs sujets pouvait les arrêter sur leur passage pour leur parler, et les inviter à entrer chez eux pour se reposer ou pour y manger. Dans une telle condition, il était difficile à Pierre de songer à des conquêtes, mais sa volonté vainquit tous les obstacles. Il avait une

grande réputation militaire, et il était doué de cette force qui en impose aux caractères subalternes, et s'il ne pouvait rassembler une grande armée, il savait que ses soldats seraient tous des gens aguerris et pleins de cœur, accoutumés qu'ils étaient à faire continuellement la guerre aux Maures et aux chrétiens des autres états. Constance, d'ailleurs, ne laissait pas refroidir son ardeur; le temps n'affaiblissait pas chez elle la douleur de la mort de son père et du supplice de Conradin, et elle traitait tout délai de lâcheté. Elle priait, elle s'indignait, elle inspirait à ses jeunes enfants la haine de celui qui avait causé la mort de leur aïeul. Pierre souriait, et sans s'arrêter à de vaines récriminations, il mûrissait son projet avec Roger Loria, Conrad Lalance et Jean de Procida.

Le premier de ces trois hommes, d'une famille illustre de la Calabre, allié à la famille sicilienne des comtes d'Amico, et seigneur de plusieurs fiefs en Sicile et en Calabre, était venu, encore enfant, à la suite de la reine Constance, avec sa mère, nourrice de la reine, et s'était formé en Aragon au métier des armes et aux intrigues de la cour. Pierre l'aimait beaucoup. Il le fit chevalier avec Conrad Lalance, parent de la reine, et lui fit épouser une sœur de ce Conrad. Jean de Procida était né ou avait été élevé à Salerne. Il occupa de grands emplois auprès de Frédéric et de Mainfoi, et outre le fief de Procida[1], il posséda beaucoup de biens allodiaux à Salerne. Il obtint une grande réputation en méde-

[1] Procida est une petite île près Naples.

cine, et il traduisit du grec en latin ou compila les maximes de philosophie morale des anciens sages. Pour rendre son histoire plus intéressante, on a dit qu'il s'était exilé volontairement parce qu'il n'avait pu obtenir justice du roi contre ceux qui avaient déshonoré sa femme et sa fille et tué son fils, mais cela n'est pas démontré, et il est plus probable qu'il fut exilé pour avoir soutenu le parti de Conradin. Quoi qu'il en soit, il se réfugia auprès de la reine Constance en Aragon, où Pierre III lui donna les seigneuries de Luxen, Benizzano et Palma. Il entra bientôt dans le conseil du roi où il faisait servir sa science et son habileté à se venger de ceux qui l'avaient contraint de quitter sa patrie. Les circonstances étaient favorables : le mécontentement de la Sicile et de la Pouille, la tyrannie de Charles, les desseins du pape, les craintes de Michel Paléologue, tout animait leurs espérances. Ils épiaient l'occasion, ils veillaient, et chaque nouvel excès du comte d'Anjou provoquait un sourire dans le conseil du roi d'Aragon. Ces quatre puissances, dont les états étaient baignés par la Méditerranée, présentaient alors un spectacle digne de remarque. En Orient Paléologue, usurpateur et restaurateur d'un empire, perfide plus que vaillant, appréhendait tout du roi Charles. Celui-ci, plein de desseins ambitieux, aspirant à l'empire universel, préparait la ruine de ses états par son mauvais gouvernement. A l'Occident, le roi d'Aragon plus jeune, plus habile et moins puissant, calme et dissimulé, reprenait haleine pour s'élancer sur le conquérant. Dans la chaire de saint Pierre, Nicolas, fort de son influence,

rempli d'une ambition non moins grande, quoiqu'elle eût un autre objet, étudiait toutes ces passions, et songeait à délivrer l'Italie; sans doute s'il eût vécu plus longtemps il aurait mis fin autrement à la domination angevine, et aurait changé l'état de la Péninsule. « Ce pape, dit Fleury, avait formé de grands projets : il avait concerté avec le roi Rodolphe de partager tout l'empire en quatre royaumes : celui d'Allemagne pour la postérité de ce prince; celui de Vienne-en Dauphiné, qui serait donné en dot à Clémence, fille de Rodolphe, et femme de Charles-Martel, petit-fils du roi de Sicile; les deux autres royaumes devaient être en Italie, l'un en Lombardie, l'autre en Toscane : la mort du pape fit avorter ces desseins. »

Pierre se préparait de toutes ses forces à la guerre, en faisant des alliances, en amassant de l'argent, et en gardant le plus profond secret. Il conclut une trêve de cinq ans avec le roi de Grenade, et une ligue avec celui de Castille. Il chercha aussi à conserver son ancienne amitié avec Philippe de France, mari de sa sœur, et avec qui il avait été étroitement lié pendant sa jeunesse. Avec Charles il se mit sur la réserve, tout en montrant de la froideur et du mécontentement. En même temps il mettait en bon état les arsenaux de Valence, de Tortose et de Barcelone; et il agit si bien sur l'esprit des barons et des bourgeois, que quand il leur demanda de l'argent pour une entreprise qui, disait-il, devait être d'une grande utilité pour le royaume, ils lui en fournirent avec une docilité tout à fait extraordinaire.

Voilà ce qui est certain; mais des historiens plus amis

du merveilleux que de la vérité, ajoutent bien d'autres circonstances[1]. Il y avait selon eux un complot formé entre Pierre d'Aragon, Michel Paléologue, Nicolas III, Alain de Lentini et plusieurs autres nobles de Sicile. Tous ces personnages ne pensaient, n'agissaient que d'après Procida; lui seul, excité par l'amour de sa patrie et par le désir de la vengeance, va, vient, se déguise, et sans être connu sait inspirer la confiance; lui seul imagine, commence et achève l'entreprise. Ces historiens oublient ou ils ignorent que Jean était exilé depuis 1269, comme le prouvent les archives de Naples, et qu'il était devenu le sujet de Pierre. Ils racontent qu'il se rendit en 1269 à Constantinople, en se donnant comme un banni qui vient chercher un asile à la cour. Il se fit connaître comme médecin, comme homme d'état et comme très-instruit dans les affaires de la Sicile. Il parvint facilement jusqu'à l'empereur grec qui s'aboucha avec lui secrètement sur une tour. Là, Procida sonda ses dispositions en lui parlant de l'expédition que Charles préparait; et comme l'empereur fut effrayé et se prit à pleurer, il fit luire à ses yeux un rayon d'espérance. Aussi Michel, qui voyait déjà son trône renversé, embrassa-t-il avidement la proposition

[1] Nous suivons ici avec confiance l'auteur de l'histoire italienne dont nous avons déjà parlé. Les documents qu'il cite ne permettent pas de croire que les Vêpres Siciliennes aient été le résultat d'une conspiration. Sans doute Pierre d'Aragon et d'autres avaient l'œil sur ces évènements, ils les préparaient et en profitèrent; mais le massacre lui-même ne fut jamais comploté, et ce n'est pas ainsi qu'ils prétendaient abattre la domination angevine.

de semer des troubles dans les états de son ennemi, et offrit-il cent mille onces d'or qu'il devait payer quand l'affaire serait achevée. Alors Procida feignit d'avoir été chassé de la cour de Constantinople. Vêtu en frère mineur, il entra secrètement dans la Sicile qui lui parut d'autant plus propre à être le théâtre de la catastrophe, qu'elle était plus violemment opprimée. A peine eut-il dévoilé son dessein aux barons siciliens, qu'ils entrèrent chaudement dans la conjuration. Gautier de Caltagirone, Alain de Lentini, Paumier l'Abbé et beaucoup d'autres s'abouchent avec lui : Procida leur fait connaître le moyen de secouer cet insupportable esclavage ; il leur révèle les intentions de l'empereur grec, le projet qu'il a formé de tenter le roi d'Aragon. Enfin, il les décide à soulever la Sicile quand il aura noué tous les fils de la conjuration, et il leur demande des lettres de créance qu'il puisse montrer au roi Pierre. Après les avoir obtenues, il passe à la cour de Rome, toujours sous son déguisement de religieux.

On était en 1280, et le pape Nicolas séjournait à son château de Suria, près de Viterbe, lorsqu'on lui annonca un religieux qui lui demandait une audience secrète. Introduit, le religieux parla d'abord avec beaucoup de mystère, en lui exposant l'excessive puissance de Charles, les injures particulières que le pays en avait reçues, et le malheureux état de l'Italie. Procida finit par se nommer, et par dévoiler au pontife le projet qui se formait. Nos historiens ajoutent, ce qui est d'une absurdité ridicule, qu'il acheta le consentement du pape avec l'or de Bysance ; ils ajoutent, et c'est une fable

frappée au même coin, qu'entré dans la conjuration, Nicolas encouragea Pierre d'Aragon par des lettres très-secrètes, et lui donna l'investiture du royaume de Sicile. Quand le pape fut gagné, Jean courut en Catalogne; il trouva, disent nos historiens, il trouva le roi bien éloigné de ces espérances : il lui déroula toute la trame de l'entreprise, lui montra les traités conclus et les lettres de créance. Le roi d'Aragon entra donc dans la conjuration. Alors, pour informer les autres conjurés, Procida reprend ses voyages; il revoit le pape à Viterbe, les barons siciliens à Trapani; de là une galère vénitienne le transporte, sans le connaître, à Négrepont, et de là à Constantinople. Le traité de guerre contre Charles est ratifié par Michel; et pour le garantir, on en conclut un autre de parenté entre les deux cours de Grèce et d'Aragon, traité qu'on rend public pour servir de prétexte à Michel d'envoyer un ambassadeur à Pierre. Cet ambassadeur fut Accard de Lombardie, à qui l'on confia trente mille onces d'or, en à-compte sur les cent mille promises, pour les remettre au roi d'Aragon. Accard et Procida s'embarquèrent sur le même vaisseau.

La mort de Nicolas faillit rompre toute la trame. Jean de Procida l'apprit en route, et la cacha à l'ambassadeur. Ils abordèrent à Malte, comme on en était convenu avec les barons siciliens; les conspirateurs tinrent une assemblée secrète. Ils étaient inquiets, découragés, et parlaient à voix basse de la perte qu'ils venaient de faire dans la personne du souverain pontife. Les uns voulaient différer l'entreprise, les autres l'abandonner

tout à fait, quand Procida se leva pour les réprimander et leur rendre le courage. « Que le nouveau pape, leur dit-il, nous soit contraire ou non, d'autres secours ne nous manquent pas. Accard n'est pas venu pour être simple spectateur. Voici déjà de l'argent de Constantinople; l'armée d'Aragon est prête. Que pouvons-nous craindre? Est-ce avec des frayeurs si puériles qu'on peut mener à bonne fin une conjuration? D'ailleurs, à quoi vous servirait-il d'y renoncer? On finira par tout découvrir, et la mort sera votre récompense. » Les conjurés se ranimèrent. Procida passa ensuite en Aragon; il présenta à Pierre l'ambassadeur et l'or de l'empereur grec, et dissipa ses craintes renaissantes. Les armements se firent en diligence, et le jour fut décidé dans lequel la Sicile se soulèverait pour la vengeance.

Telle est l'histoire de cette conjuration qui dut se tramer pendant deux ou trois ans. Tous les détails sont-ils vrais ou faux? On ne peut l'affirmer absolument; mais, du moins, ils sont peu vraisemblables. Que Pierre d'Aragon et l'empereur de Constantinople aient fait un traité pour enlever à Charles le royaume de Sicile, c'est une chose qui paraît certaine, d'après ce que dit et fit dans la suite le pape Martin IV contre ces deux souverains, et parce que Ptolémée de Lucques affirme avoir vu ce traité. Il est moins certain, quoique probable, que les dispositions des barons siciliens furent sondées, et qu'on les prépara à sècouer le joug de l'étranger. Mais il paraît faux que ces intrigues, si bien conduites, aient eu pour but de produire le massacre des Vêpres Siciliennes, parce que ceux qui le supposent mêlent à

leurs récits mille fables évidentes, parce que les suites sont en désaccord avec la cause qu'on allègue, et parce que les historiens qui ont le plus d'autorité ne le disent pas. Les mémoires du temps font conclure seulement que Pierre d'Aragon prétendait à la couronne de Sicile; qu'il s'entendit avec Michel Paléologue pour avoir de l'argent; que Procida fut un de ses envoyés; qu'on trama peut-être une conspiration avec quelques barons siciliens; mais qu'ils préparaient encore et mûrissaient, lorsque le peuple se souleva tout à coup. Il est temps de reprendre le fil de l'histoire.

On connut, avant la mort de Nicolas III, les préparatifs du roi d'Aragon. Les ports de ce royaume et de l'île de Majorque étaient tout en mouvement; on radoubait les galères; on préparait des vaisseaux de transport; on fabriquait des armes; on amassait des provisions; on enrôlait des marins; on promettait une paie pour un an à quiconque voudrait servir à pied ou à cheval; et malgré les soins que prenait le roi, le bruit de ses armements se répandait au loin. Les Maures d'Espagne et d'Afrique, toujours sur leurs gardes, se fortifiaient de leur mieux; les princes chrétiens eux-mêmes n'étaient pas sans crainte, et Charles surtout jetait un regard inquiet sur ses états de Provence et sur ceux d'Italie. Il préparait alors une expédition contre la Syrie; mais il ne laissa pas de veiller à la sûreté de son royaume, et à la garde des côtes de Sicile et d'Italie. Il doubla les provisions des forteresses royales. Pour connaître les projets de l'Aragonais, il écrivit à Philippe de France, et celui-ci demanda amicalement à

Pierre à qui il prétendait faire la guerre, en lui offrant des armes et de l'argent, s'il avait le dessein d'attaquer les Infidèles. Pierre fit une réponse évasive; il dit qu'on pouvait s'assurer que ses préparatifs n'étaient ni contre le roi de France, ni contre ses alliés; que la suite montrerait contre qui, mais qu'auparavant personne au monde ne le saurait; que d'ailleurs il s'armait sans demander l'aide de personne, et que personne n'avait à s'en formaliser. Il fit des réponses semblables au roi de Majorque, son frère, à celui de Castille et à celui d'Angleterre. En vain Philippe voulut découvrir le fond de sa pensée, en lui envoyant de l'argent dans le cas où il ferait la guerre aux Maures, l'Aragonais resta impénétrable. Le roi de Sicile incertain, envoya en Provence Charles, son fils, prince de Salerne, en apparence, pour rassembler des soldats contre l'Orient, en réalité, pour surveiller Pierre III et garder le pays.

Un évènement inattendu vint ranimer l'espérance de Charles. Nicolas III mourut frappé d'apoplexie, à Suria, le 22 août 1280. Charles fit les plus grands efforts pour avoir le pape futur dans ses intérêts. Il souleva le peuple de Viterbe, qui fit sortir du conclave trois cardinaux de la famille des Ursins, et il fit étroitement garder les autres, à qui il ne laissait que le pain et l'eau, excepté aux cardinaux français. On élut Simon de Brienne, qui prit le nom de Martin IV, et qui, français de naissance et de cœur, embrassa chaudement les intérêts du roi de Sicile. Il lui confia le gouvernement de la Romagne et le titre de sénateur romain. La querelle des Guelfes et des Gibelins se réveilla plus vive que ja-

mais, et fort de l'appui des premiers et du pape, Charles ne mit plus de bornes à son ambition. En même temps le pape témoignait beaucoup de froideur à Pierre d'Aragon. Il lui demanda de préciser le lieu vers lequel il dirigeait son entreprise; mais le roi d'Aragon refusa toujours de le faire connaître. « Si une de mes mains pouvait en instruire l'autre, ajouta-t-il, je la couperais. » Le pape, très-mécontent, lui fit dire alors qu'il lui défendait expressément d'attaquer aucun prince chrétien. Le silence obstiné augmentait les soupçons; mais Charles ne craignait rien, et disait que Pierre pouvait agir comme il l'entendrait; que lui, roi de Sicile, n'avait pas à s'inquiéter des projets de ce roi mendiant.

Le retour des Grecs à l'orthodoxie ne reposait pas sur des fondements solides. Les habitants de Constantinople virent d'un mauvais œil leur assujettissement à l'Église romaine, et Michel sévit avec une violence inouïe contre ceux qui résistaient. La cour de Rome regarda cette sévérité comme un moyen employé pour aliéner les esprits au lieu de les gagner. Les ambassadeurs de Michel furent mal reçus, et l'empereur lui-même fut excommunié le 18 novembre 1281. Charles avait beaucoup contribué à cet acte. Dès lors ce fut une croisade qui se prépara contre Michel. Les Vénitiens fournirent une flotte, à la condition qu'ils auraient une partie des conquêtes. La Sicile et la Pouille se remplirent de guerriers. On rassembla d'immenses matériaux dans l'arsenal de Messine et dans les autres parties des deux royaumes. Messine et Palerme retentissaient du bruit des armes et des harnais qu'on fabri-

quait; les troupeaux du val de Mazzara étaient décimés pour fournir de la cavalerie; des munitions de toutes sortes étaient amassées en divers lieux. Dix mille cavaliers, une armée innombrable de fantassins, se préparaient à la grande invasion. Michel ne pouvait résister que faiblement; Constantinople serait prise avec la Morée et tout l'empire; les titres de roi d'Albanie et de Jérusalem seraient réels. Charles voyait déjà briller dans ses mains l'épée de Bélisaire et le sceptre de Justinien.

Cependant l'Italie, base de ces vastes desseins, allait manquer au comte d'Anjou. La nationalité latine se réveillait, et les hommes de lettres ne songeaient à rien moins qu'à renouveler la république romaine et reconquérir l'univers. Nicolas III avait voulu diviser l'Italie en quatre royaumes; peu après, le Dante soupirait après la restauration de l'empire romain sous les rois du sang germain; puis vint Nicolas de Rienzi, qui voulut restaurer la république du haut du Capitole, et Pétrarque exaltait cette entreprise dans ses vers. Ce travail des esprits avait été excité contre les Français par la résistance mesurée de Grégoire X, par la vigueur de Nicolas III, et plus encore par l'ambition de Charles et par la connivence de Martin IV. Le parti gibelin profitait de ce nouveau sentiment qui enleva le Dante aux Guelfes; mais il y avait au-dessus un sentiment plus national, et on trouva de nouvelles dénominations qui indiquaient mieux l'état des esprits : les noms de Latins et de Gaulois reparurent, et les haines s'envenimèrent de plus en plus. Le parti guelfe eut alors le malheur d'être le parti de l'étranger; le parti gibelin profita de

la considération que perdait son rival, et ce fut une occasion de plus de couvrir l'Italie de ruines et de sang. Mais l'effervescence populaire était toute dirigée contre l'étranger; toute l'Italie voulait la ruine des Français; des circonstances particulières hâtèrent la catastrophe en Sicile.

Cette malheureuse île souffrait encore plus depuis qu'on préparait la guerre contre l'empire grec. Les extorsions, les impôts croissaient, et avec eux le mécontentement des peuples. Les barons étaient forcés de fournir non-seulement des milices féodales, mais encore des vaisseaux; quiconque tardait se voyait dépouillé de ses biens. On mettait sous les armes, nobles et vassaux, obligés ou non au service militaire. On entendit alors des paroles de désespoir. Le peuple se plaignait d'être obligé de faire la guerre à une nation amie pour le compte de ses oppresseurs; on murmurait de la modicité de la paie, de la misère à laquelle allaient être réduites les familles des pauvres soldats. Tous étaient opposés à l'entreprise, mais on redoutait le roi. « Oh! fuyons, criait-on de toutes parts; fuyons nos maisons; cachons-nous dans les bois et dans les cavernes, notre vie sera moins pénible. Abandonnons la Sicile, qui n'est plus qu'une terre de douleur, de misère et d'opprobre. Le peuple d'Israël ne fut pas plus esclave que nous sous le roi Pharaon, et il sut briser ses chaînes. Qu'est devenue la gloire de nos ancêtres? Nous sommes des enfants dégénérés, énervés par nos divisions et par nos vices. Nous sommes le peuple le plus vil de la chrétienté. »

Les opprimés tentèrent une dernière voie de salut ; ils s'adressèrent à Rome ; mais le pape, prévenu en faveur de Charles et circonvenu par ses créatures, vit dans leurs remontrances plus d'esprit d'insubordination que de plaintes légitimes, et leur démarche n'eut aucun effet. Les Français avaient un tel mépris des Siciliens, qu'ils les appelaient *patarins*, du nom d'une espèce d'hérétiques qui représentaient en eux la passion du Sauveur [1], et les regardaient ainsi comme des souffre-douleurs. Ces malheureux rebutés n'en furent pas moins attachés à l'Église. Ils savaient par expérience que la papauté est le refuge des peuples opprimés, et ils étaient convaincus que tôt ou tard leurs plaintes seraient entendues. Aussi invoquèrent-ils la protection de l'Église après les Vêpres Siciliennes. Toutefois, la remontrance des Siciliens, leur répugnance à la guerre de Grèce, ne faisaient qu'aigrir l'humeur du roi, et ceux-ci à leur tour devenaient de plus en plus disposés à une révolte. Les nobles, peu nombreux et opprimés, grossissaient les rangs du peuple ; ceux qui connaissaient les desseins de Pierre élargissaient encore les plaies et faisaient entrevoir des espérances. Le mécontentement ne fit plus de distinction entre la personne des gouvernants et les principes du gouvernement, et les idées les plus démocratiques eurent de nombreux partisans. On rappelait les temps du bon Guillaume, temps de paix, de richesse et de liberté ; on regrettait la république de 1254, et l'imagination représentait comme par-

[1] Patarenos se nominant, velut expositos passioni.

faitement heureuses les villes libres de la Haute-Italie. Les violences faites aux femmes, la licence des Français, mettaient le comble à la haine. On ne voyait plus dans Charles qu'un vieillard cruel, injuste et ennemi de la Sicile. Seize ans d'une domination tyrannique avaient profondément altéré le caractère national. Les Siciliens étaient devenus sombres, inquiets et farouches; leur imagination, si vive, ne pouvant plus s'occuper de fêtes et de plaisirs, se nourrissait de projets de vengeance. Les passions sanguinaires s'emparaient aussi bien de ceux qui voyaient commettre l'injustice, que de ceux qui la souffraient; aucun âge, aucun sexe, aucun ordre n'en était exempt. La fougue des passions particulières, le calcul des intérêts privés, se turent un instant ou se dirigèrent vers un but commun. C'est sous de tels auspices que commença en Sicile l'an 1282. Quelques chroniqueurs ont rapporté qu'au mois de février, pendant que Martin IV était à Orvieto, on lui apporta un phoque, qu'on prenait pour un animal d'une nouvelle espèce, et que ce phoque se mit à pousser des mugissements si lamentables et si terribles, que tous ceux qui les entendirent furent saisis d'effroi. Après les évènements de Sicile, on ne douta pas que ce monstre ne fût venu présager au pape les calamités qui approchaient.

CHAPITRE VII.

VÊPRES SICILIENNES.

Licence des Français. — Le 31 mars. — Soulèvement de la Sicile. — La république est proclamée. — Réflexions sur la cause de cette révolution. — 1282.

Les Siciliens maudirent et patientèrent jusqu'au printemps de l'an 1282. Les apprêts de la guerre en Espagne n'étaient pas encore achevés, et ils ne pouvaient donner d'espérances prochaines aux Siciliens, supposé que quelques-uns d'entre eux en connussent le but. Les armements du roi Charles contre Constantinople écrasaient le peuple; quarante-deux châteaux royaux, placés ou dans des lieux bien fortifiés, ou dans les plus grandes villes, et un plus grand nombre de châteaux

tenus par les barons français, enchaînaient l'île sans qu'elle pût remuer. Les troupes étaient sous les armes, et les milices féodales pouvaient se réunir au premier signal. Dans un pareil état de choses, que les sages n'auraient jamais pensé à choisir pour un soulèvement, les officiers de Charles se promettaient une patience perpétuelle de la part des peuples, et continuaient à les accabler de leur tyrannie.

La fête de Pâque fut signalée par de nouvelles violences dans Palerme, ancienne capitale du royaume, que les étrangers haïssaient plus que toute autre ville, parce qu'elle avait plus souffert et était plus en état de se venger. Erbert d'Orléans, gouverneur de l'île au nom du roi, résidait à Messine; le justicier du val de Mazzara restait à Palerme; c'était Jean de Saint-Remy, digne ministre de Charles. Ses officiers, dignes à leur tour du justicier et du roi, venaient de s'abandonner à plus de rapines et de violences que jamais. Mais le peuple patientait. Il arriva que des citoyens de Palerme, qui s'étaient retirés dans une église pour y chercher des consolations dans leurs peines, furent exposés, dans l'église même, pendant les jours de la passion du Sauveur, à de plus cruels outrages. Les hommes du fisc découvrent parmi eux des débiteurs des taxes; ils les entraînent de force hors du saint lieu; ils les enchaînent et les mènent en prison, en leur criant, au milieu de la multitude accourue à ce spectacle : « Payez, patarins, payez. » Le mardi de Pâque [1],

[1] Et non le lundi, comme disent quelques historiens appuyés sur de moins bonnes autorités.

qui tombait cette année le 31 mars, une fête se célébra dans l'église du Saint-Esprit. Alors un brutal outrage fut fait à la liberté, et le peuple se fatigua de sa patience. Nous allons raconter ce mémorable évènement en suivant les historiens les plus dignes de foi.

A un demi-mille du mur oriental de Palerme, sur le bord du précipice d'Oreto, se trouve une église consacrée au Saint-Esprit. On remarqua qu'il y eut une éclipse de soleil, au douzième siècle, le jour même où l'on en posa la première pierre. D'un côté, sont le précipice et le fleuve; de l'autre, la plaine s'étend jusqu'à la ville. Cette plaine est maintenant occupée par des murs et des jardins, et par un enclos où croissent de noirs cyprès, où l'on aperçoit un grand nombre de tombes, d'urnes et de pierres funéraires : c'est le cimetière public qui fut construit au déclin du dix-huitième siècle, et que remplit en trois semaines le cruel fléau de 1836, si funeste à la Sicile. Alors c'était une plaine riante, toute couverte de primevères en fleurs. L'usage et la dévotion y amenaient un grand nombre de citoyens qui se rendaient à l'église, le mardi de Pâque 1282. Les bandes étaient nombreuses et animées; on marchait, on dressait des tables, on s'asseyait en cercle; les groupes de danseurs s'entremêlaient, et les malheureux Siciliens, oubliant un instant leurs maux, respiraient après tant de jours tristes et pénibles, lorsque les familiers du justicier apparurent. Un frisson subit resserra tous les cœurs. Les étrangers, à ce qu'ils disaient, venaient maintenir l'ordre. Pour cela, ils entraient dans les groupes, se mêlaient aux danses, et

abordaient insolemment les dames, que leurs propos licencieux faisaient rougir. Quelques Siciliens leur disaient doucement de s'en aller, d'autres murmuraient, mais les jeunes gens prirent un ton si haut, que les sergents se disaient entre eux : « Il faut que ces ribauds soient armés, pour oser nous répondre ; » et ils les accablaient d'injures; ils voulurent s'assurer s'ils n'avaient pas d'armes cachées; quelques-uns allèrent jusqu'à frapper des citoyens à coups de bâton. La querelle s'échauffait. En ce moment, une jeune dame, noble, belle et modeste, se rendait à l'église avec son époux et ses parents. Un Français, nommé Drouet, osa l'insulter publiquement. Elle tomba évanouïe dans les bras de son mari qui, suffoqué par la rage, s'écria d'une voix terrible : « Oh! que ces Français meurent donc une fois! » Au même moment, un jeune homme sort de la foule qui s'ameutait déjà; il saisit Drouet, le désarme et le tue. Sans doute, il tomba mort sous les coups des compagnons de Drouet; son nom est resté inconnu, et l'on ne sait s'il fut poussé à cet acte par le mouvement d'un cœur généreux, ou par une pensée plus profonde et d'une plus haute portée. Les exemples de courage font plus sur les hommes que la raison ou les discours. Les esclaves secouèrent alors leurs chaînes. « Mort! mort aux Français! » s'écriaient-ils, et ce cri, comme la voix de Dieu, disent les historiens du temps, fut entendu au loin et pénétra dans tous les cœurs. Sur le cadavre de Drouet tombent les victimes de l'une et de l'autre nation; la multitude se confond, s'étend, se resserre. Les Siciliens, armés de pierres, de bâtons et

de couteaux, se jettent en désespérés sur des guerriers armés de pied en cap; ils les entourent, ils les pressent, et le sang coule à flots au milieu de l'appareil de la fête et des tables renversées. La force resta au peuple. L'affaire dura peu; beaucoup de Siciliens périrent, mais les Français étaient au nombre de deux cents, et il en tomba deux cents.

Les révoltés, couverts de sang, haletants, courent à la ville en agitant les armes qu'ils ont enlevées, et en annonçant l'outrage et la vengeance : Mort aux Français! s'écrient-ils, et tous ceux qu'ils rencontrent sont passés au fil de l'épée. Ce spectacle, ces paroles, une oppression de seize années, soulevèrent en un moment tout le peuple. Au milieu du tumulte, on proclama capitaine Roger Mastrangelo, homme d'une naissance illustre. La foule grossissait à chaque instant. Partagée en plusieurs bandes, elle tourbillonnait dans les rues, enfonçait les portes, fouillait chaque coin, chaque cachette. Mort aux Français! répétait-elle, et elle les frappait, elle les massacrait; et ceux qui ne pouvaient frapper criaient et applaudissaient. Le justicier s'était renfermé dans le palais, en état de faire une vigoureuse résistance. En un moment, une multitude furieuse entoure sa retraite et demande sa mort. Les remparts sont abattus, la foule se précipite comme un torrent; mais Jean de Saint-Remy lui échappa : blessé au visage, il profita de l'obscurité qui commençait à régner et de la confusion pour monter à cheval avec deux de ses familiers et s'enfuir à toute bride.

Cependant le carnage remplissait tout Palerme; la

nuit ne l'arrêta pas, et le jour l'augmenta encore. La rage de la vengeance ne s'éteignit que quand le sang ennemi manqua. Deux ou trois mille Français périrent dans ce premier massacre. La sépulture chrétienne fut refusée à leurs cadavres; on creusa dans la suite des fosses qui renfermèrent leurs restes, et la tradition nous rapporte qu'une de ces sépultures fut surmontée d'une croix de fer, posée par la piété chrétienne assez longtemps après la vengeance. Cette croix existe encore aujourd'hui, ou du moins celle qui l'a remplacée; on la voit dans l'angle oriental du quartier du couvent de Sainte-Anne de la Miséricorde. La tradition rapporte aussi qu'un mot servait à faire reconnaître les Français. Si l'on rencontrait quelque homme suspect ou peu connu, on le forçait, le fer sur la gorge, à prononcer le mot *ciciri*, et le sifflement suffisait pour dénoncer l'accent étranger.

Les Français semblaient avoir perdu jusqu'au souvenir de leur valeur; ils ne fuyaient pas, ils ne se rassemblaient pas, ils ne combattaient pas; mais, présentant leurs épées, ils s'écriaient à l'envi : « Tuez-moi le premier. » On ne cite qu'un simple soldat qui, découvert derrière une cloison, et déterminé à ne pas mourir sans vengeance, se jeta au milieu des assaillants en poussant des cris horribles, et en tua trois avant de mourir lui-même. Le couvent des Mineurs fut envahi, et on massacra tous les frères qu'on reconnut pour être français. Les autels ne furent pas un asile, les prières ni les pleurs ne servirent à rien; on ne pardonna ni aux vieillards, ni aux femmes, ni aux enfants. Le

peuple soulevé se rappelait la ruine d'Agoste, et criait qu'il voulait détruire jusqu'au dernier Français en Sicile. Ce dessein atroce fut trop fidèlement accompli. On tuait les enfants sur le sein de leurs mères, on tuait ensuite les mères, et on n'épargnait pas les femmes enceintes; on arracha de leurs entrailles le fruit qu'elles portaient pour l'écraser ensuite contre les pierres. Cette boucherie épouvantable, ces actes exécrables de cruauté ont fait enregistrer les Vêpres Siciliennes au nombre des plus renommés forfaits des peuples; malheureusement les Siciliens ne sont pas les seuls qui aient présenté ces scènes de désolation, et on doit plaindre, sans les excuser, les nations que la tyrannie et la misère ont poussées à ces extrémités.

Sortis de la plus violente oppression, les Siciliens embrassèrent avec enthousiasme le gouvernement le plus libéral. Le souvenir de Charles et de son administration, de la dureté des rois souabes, et de la république de 1254 qu'ils se rappelaient avec tant de plaisir; l'exemple des républiques toscanes et lombardes, l'orgueil naturel à un peuple qui vient de s'affranchir; tout les poussait à rejeter une domination quelconque. Le nom de l'Église qu'ils invoquèrent montrait qu'ils ne voulaient pas violer ses droits de suzeraineté. Roger Mastrangelo, Henri Barrois, Nicolas d'Ortoleva et Nicolas d'Ebdémonie, furent proclamés capitaines du peuple avec cinq conseillers. On inaugura la magistrature républicaine à la lueur des flambeaux, sur le terrain sanglant du combat, au milieu d'une foule bruyante et confuse; les trompettes sonnèrent, et mille

voix s'écrièrent avec enthousiasme : Bon gouvernement et liberté! L'antique étendard de la ville, l'aigle d'or en champ rouge fut déployé, et l'on y ajouta les clefs pour marquer l'obéissance à l'Église.

Jean de Saint-Remy s'était retiré au château de Vicari, à dix lieues environ de la capitale. Il trouva tout le monde au milieu des fêtes qui avaient occasionné un si grand carnage à Palerme, et l'on fut bien surpris de voir venir le justicier hors d'haleine, couvert de sang et à une pareille heure. Jean ne dit rien cejour-là ; le lendemain il appela aux armes tous les Français des environs ; et ayant rompu le silence, il les exhorta à venger la mort de leurs compagnons. En même temps arrivait l'armée de Palerme, qui s'était mise à la poursuite du justicier dès le matin. Elle entoura la place en tumulte ; et ne voyant pas moyen de l'emporter, elle se mit à faire des menaces, et à proclamer qu'on laisserait la vie sauve aux assiégés s'ils déposaient les armes et s'embarquaient pour Aigues-Mortes en Provence. Ceux-ci rejetèrent bien loin ces conditions, et firent une vigoureuse sortie. Les Siciliens plièrent d'abord ; mais ranimés tout à coup par le souvenir de la veille, ils revinrent à la charge en criant: Mort aux Français ! et repoussèrent enfin les assiégés dans la place. Ils ne voulurent plus alors entendre parler de conditions, et au mépris du droit des gens, de jeunes archers tuèrent le justicier, qui se montrait sur les murs pour en venir à un accord. Rien ne put plus leur résister; ils s'emparèrent de la forteresse, tuèrent tous les soldats, laissèrent les cadavres en proie aux chiens et aux vautours, et s'en retournèrent à Palerme.

Cependant le bruit des évènements de Palerme se répandait dans l'île. Corleone, ville populeuse et forte, se souleva la première, et mérita d'être ensuite surnommée la *Courageuse*. Elle envoya à la capitale les orateurs Guillaume Basso, Guillaume Corto ou le Court et Guiglione de Miraldo, pour lui offrir son alliance et entrer en fraternité avec elle ; les deux villes devaient se secourir mutuellement de leurs armes, de leurs citoyens et de leurs deniers, se donner réciproquement le droit de cité, et s'affranchir respectivement de toutes les charges pesant sur ceux qui n'étaient pas citoyens. Ces propositions furent unanimement acceptées; le traité fut juré le 3 avril, et Palerme promit de plus d'aider Corleone à détruire la forteresse de Calatamauro, à trois ou quatre lieues de cette dernière ville. Un certain Boniface, élu capitaine du peuple à Corleone, se mit à battre le pays des alentours avec trois mille hommes d'armes. Les biens du roi furent mis au pillage, les troupeaux destinés à l'expédition d'orient furent enlevés; on prit les châteaux occupés par les Français; on saccagea leurs maisons, et on en fit un carnage si impitoyable que, selon Malaspina, il semblait que chaque Sicilien eût à venger la mort d'un père, d'un frère ou d'un fils, ou crût faire une œuvre agréable à Dieu en tuant un Français. Le mouvement se propagea ainsi en peu de jours; mais il était si peu l'effet d'une conjuration, que plusieurs villes, après avoir massacré les étrangers, hésitaient encore à se soustraire à l'autorité du roi. Elles ne se décidèrent que quelques jours après, et se choisirent enfin des capitaines

pour combattre les Français, capitaines qu'elles envoyèrent à Palerme, dont l'exemple avait fait toute la révolution.

Quand ce noyau de représentants de la nation fut rassemblé, Palerme sentit grandir encore le courage qui l'avait animée pendant le soulèvement du mois précédent. Un peuple immense accourut de toutes les parties de la Sicile, parcourait les rues en criant : « La mort, plutôt que la domination des Français; vive la liberté et un bon gouvernement! » Alors Roger Mastrangelo, profitant de l'enthousiasme universel, se leva et prononça ce discours :

« J'entends, citoyens, des paroles courageuses, des serments terribles; mais personne ne pense à agir, comme si le sang déjà versé était l'accomplissement entier de la victoire, et non la provocation à une lutte longue et sanglante. Ne connaissez-vous plus Charles et ses millions de bourreaux, pour vous amuser à peindre des enseignes? De l'autre côté du détroit sont les troupes, les vaisseaux préparés pour la Grèce; dans quelques jours, ils tomberont sur nous. Qu'ils trouvent nos ports ouverts, que nos fautes les secondent, et les voilà qui se répandent par la Sicile, qui forcent à se déclarer pour eux les populations encore irrésolues, qui les séduisent par des promesses, qui les trompent, qui leur font choisir l'esclavage, et tourner contre nous leurs armes fratricides. Vous venez de jurer la liberté ou la mort, et vous aurez l'esclavage, et vous n'aurez pas tous la mort, parce que les bourreaux fatigués ne peuvent détruire tout une nation. Notre ruine donc, si

nous restons en repos, notre gloire si nous agissons. Avec nos forces nous pouvons soulever tout le pays jusqu'à Messine, et Messine elle-même ne doit pas rester à l'étranger ; car nous sommes de la même famille, de la même langue, et nos gloires passées, notre ignominie actuelle, et la conscience que la tyrannie et la misère sont le fruit des divisions, tout cela nous est commun. Il faut que toute la Sicile soit rougie du sang de nos ennemis, et croyez-vous qu'ils puissent y poser le pied sans y trouver leur tombe ? Songez à votre courage, à l'aspérité de nos montagnes, à la mer qui nous entoure. Le Christ, qui a apporté la liberté aux hommes, qui vous a inspiré ce saint rachat, vous tendra ses bras puissants si vous vous montrez de véritables hommes. Citoyens, capitaines des peuples, je suis d'avis d'envoyer des députés à toutes les autres villes et communes pour les engager à entrer dans la ligue ; que les armes, que la célérité, que l'audace secourent les faibles, entraînent les esprits incertains, abattent les méchants. Pour cela, divisés en trois troupes, nous allons parcourir toute l'île. Qu'un parlement général mûrisse ensuite les conseils, unisse les volontés et proclame les décrets publics. Palerme, j'en atteste le ciel, Palerme ne songe pas à dominer ; elle ne cherche que la liberté commune, et ne revendique que l'honneur des premiers périls. »

« Et le peuple de Corleone, répliqua Boniface, suivra la fortune de cette généreuse cité, qui fait l'ornement et la force de la Sicile. Corleone envoie ici ses trois mille guerriers pour vaincre ou mourir avec vous. Oui,

mais si nous devons mourir, meure avec nous quiconque suit le parti de l'Étranger à l'heure de notre rachat. Roger, vous êtes courageux dans le combat, sage dans le conseil, et vous venez de dire des paroles qui nous sauveront. Allons donc, prenons les armes pour la défense de la patrie, et marchons! »

« Marchons! marchons! » répondit la voix du peuple avec le bruit du tonnerre, et avec une rapidité inouïe les courriers montèrent à cheval, les hommes d'armes se rassemblèrent et partirent, divisés en trois troupes. L'une se dirigea à gauche vers Cefalù, l'autre à droite vers Calatafimi, et la troisième s'enfonça dans le cœur du pays par Castro-Giovanni. Tout fut bientôt soustrait à l'autorité de Charles, et le plus grand accord régna dans l'île. On donna la chasse aux Français à travers les montagnes et les forêts; on livra l'assaut aux forteresses; on poursuivit ces malheureux avec une telle rage, que ceux qui s'échappaient des mains des insurgés, dégoûtés de la vie, ou se précipitaient du haut des rochers, ou venaient se rendre d'eux-mêmes en demandant la mort. Quelques-uns cependant furent épargnés, protégés par leur vertu ou par leur bonne fortune. On n'oubliera jamais quel fut le sort de Guillaume Porcelet ou Pourcelet, gentilhomme provençal, seigneur ou gouverneur de Calatafimi, qui seul était resté juste et humain, au milieu du débordement de ses compatriotes. L'armée de Palerme, arrivée à Calatafimi, lui laissa la vie, à lui et aux siens, le traita avec respect, et lui permit de se retirer en Provence. Ce seigneur revint ensuite dans le

royaume de Naples, où il obtint plusieurs terres en fief [1].

Tous les moyens furent mis en œuvre pour gagner Messine; son importance mettait dans la nécessité d'avoir son amitié ou de la combattre. On lui envoya donc, le 13 avril, une longue lettre pour l'engager dans la cause de la révolution. Nous rapporterons en entier cette lettre, écrite en latin, et extraite des *Chroniques anonymes de Sicile*, parce qu'elle est très-propre à peindre la disposition des esprits et les mœurs du temps.

« Aux nobles citoyens de l'illustre Messine, esclaves abaissés dans la poussière et dans la fange sous le roi Pharaon, les habitants de Palerme salut, et délivrance du joug de la captivité avec le bras de la liberté. — Lève-toi, lève-toi, fille de Sion, revêts-toi de ta force, toi qui, dépouillée des vêtements de ta joie et de ta gloire, languis maintenant dans le jour de l'amertume et de l'ignominie. Mets fin à ces lamentations qui te font mépriser, et prends tes armes, ton arc et ton carquois, et secoue le joug qui pèse sur ton cou. Car déjà tes voisins t'ont couverte d'opprobres, tu es devenue l'objet de la dérision et du mépris de ceux qui sont aux alentours, des barbares et des ennemis des fidèles sujets du Christ. Tes pieds, comme ceux de Joseph, ont été déshonorés par des chaînes, et comme une esclave

[1] Il existe encore des Pourcelet en Provence; ils sont l'honneur de leur nom, et préfèrent une vie pauvre et obscure à une gloire acquise souvent par le crime, ou aux dépens du bonheur des hommes.

tu as été vendue honteusement aux impies Ismaélites. Déjà les nations te demandent : Où est ton Dieu ? Et pourquoi attends-tu encore ? Pourquoi veux-tu que ta patience te rende vile, non-seulement aux yeux de tes ennemis, mais encore à ceux de ton Créateur ? Le peuple d'Israël a-t-il souffert plus de maux, du temps de Pharaon, que n'en a causé ce grand dragon qui séduit l'univers, et qui est entré, de nos jours, dans le jardin du bienheureux Pierre, et dans la vigne choisie de l'Eglise ? C'est là ce Satan délivré de ses chaînes, qui après douze cents ans, dévorant tout, enlève la vie des hommes actuels et la gloire de leur postérité. A quoi t'a donc servi la rédemption du très-bon Rédempteur, du très-bon Sauveur, si alors arrachée à la gueule du diable, tu es maintenant devenue la proie du grand dragon et du peuple de l'Ethiopie ? Malheureux que nous sommes ! Quelle fut notre erreur, à nous et à l'Eglise notre mère ! De même en effet que Lucifer à son lever, dissipant les ténèbres, apparaît brillant et pur ; de même son arrivée nous semblait apporter la lumière et la gloire qui vient d'en haut, et nous disions, en nous-mêmes : Ne crains pas, fille de Sion, voici ton roi qui vient à toi plein de douceur, qui écartera de toi toute tribulation, et qui te délivrera de tous tes maux. Voici l'ange dont la piscine de ton cœur attend l'entrée, pour qu'il guérisse toutes tes langueurs, et qu'il t'oigne de l'huile de la joie. Voici le chérubin qui t'ouvrira les portes du paradis, le Raphaël qui te préservera des lacs de la mort, comme le fils unique de Tobie. O malheureuse pensée ! ô espérance trompeuse ! Il n'est en effet qu'un cruel

Néron, qui a tué les apôtres de Dieu, et qui s'est élancé sans pitié sur sa mère pour lui donner la mort. C'est le feu de l'éternel jugement qui dissipe tout également ; il est comme la hache déjà posée à la racine de l'arbre. Hélas! celui que nous avons cru pasteur est véritablement un loup ravissant, et celui qui nous paraissait un agneau plein de douceur, s'est montré à nous comme un lion furieux. Hélas! qui a donc ainsi fasciné notre prudence, et énervé les forces de notre esprit, pour que les nations, qui sont esclaves de l'ivrognerie, nous imposassent le joug de la servitude? Voilà sans doute l'effet de notre patience; mais si la patience est l'assaisonnement de toutes les vertus, pourquoi nous a-t-elle attiré la perte de tous les biens? Est-ce l'office du prince et du pasteur, que ceux qu'il doit conduire, nourrir et protéger, il les détruise, il les disperse, il les déchire? Nous sommes donc grandement étonnés que notre maîtresse et mère l'Eglise apostolique se taise sur la cruauté et la méchanceté de ce prince. Comment la fumée d'un si grand feu a-t-elle pu être cachée dans le voisinage, pendant que tous ces faits sont connus jusqu'aux extrémités de la terre? Nous sommes déjà tellement abaissés dans la poussière, que nous pouvons et devons dire : Bienheureux les stériles qui n'enfantent pas, et bienheureuses les mamelles qui n'allaitent pas; et qu'il ne nous reste qu'à nous écrier avec le glorieux archange Michel : Dieu, venez à notre secours. En conséquence, comme, poussés plutôt par l'inspiration de Dieu que par celle des hommes, nous prétendons recouvrer notre antique liberté, après avoir détruit entièrement tous les ser-

pents suspendus à nos mamelles, et avoir écrasé les aspics, nous vous exhortons, très-chers frères, à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu. Car voici le temps favorable, voici le jour de votre salut. Le milan et l'hirondelle connaissent le temps de leur visite, dit le Seigneur. Lève-toi donc, lève-toi, sois éclairée, cité généreuse, et chasse au loin les ténèbres de la nuit. *Prends ton grabat et marche,* puisque tu es guérie. Toi qui étais assise dans les ténèbres et qui te consumais à l'ombre de la mort, lève les yeux autour de toi, et contemple le ciel, et la nouvelle gloire de la liberté. Qu'une fausse erreur ne te trompe pas; ne te laisse pas abuser par la feinte bonté des tyrans, qui tâcheront de détourner, par leurs caresses, les effets de ta bonne intention, jusqu'à ce que leur poison puisse reprendre des forces, parce qu'il est maintenant énervé par les eaux de la grâce divine. Considère d'ailleurs que cette méchanceté tyrannique s'exerce sur des chrétiens. Il vaut donc mieux mourir courageusement dans le combat, que de voir les maux de notre nation, et de périr ensuite dans un honteux esclavage. Infortunés! pendant que dans les jours sacrés du jeûne, de la passion et de la résurrection du Seigneur, nous allions à l'église pour louer Dieu, les ministres du crime arrivant nous entraînaient en nous accablant d'injures, et nous menaient en prison en criant : *Payez, payez, Patarins.* Aucun jour, quelque solennel qu'il fût, ne pouvait être consacré à nos devoirs envers Dieu, et les fêtes introduites par les princes chrétiens, pour le louer, ne pouvaient trouver leur place sous cette tyrannique

domination. Nous étions comme des brebis errantes, comme des âmes sans foi. Crions donc maintenant vers le ciel, et le Dieu tout-puissant qui guérit les contrits de cœur aura pitié de nous, et il enchaînera nos ennemis, et il sera pour nous, contre eux, une tour inexpugnable, et les nations qui se confient dans leur cruauté seront écrasées par la puissance de sa droite. Soyez forts dans la guerre, combattez l'antique serpent, et, comme des enfants qui viennent de naître, désirez franchement le lait de la liberté, afin que vous receviez la grâce de la justice dans le siècle présent, et que vous évitiez la misère de la calamité dans le siècle futur. Nous vous saluons, très-chers frères. Donné à Palerme, le 13e jour d'avril, 10 de l'indiction. »

Pendant que les Palermitains faisaient parvenir cette lettre aux habitants de Messine, le vice-roi, Erbert d'Orléans, se préparait à la défense, et se voyait aidé par plusieurs nobles messinois, partisans de la maison d'Anjou. Il envoya d'abord six galères attaquer Palerme, sous la conduite de Richard Riso, qui n'avait pas craint, en 1268, d'affronter la flotte entière des Pisans. Renforcé par quatre galères d'Amalfi, Richard bloqua le port; et ne pouvant rien faire de plus, il proclamait le nom du roi Charles, et menaçait et injuriait les Siciliens. Mais ceux-ci répondaient : « Nous ne rendrons ni les injures ni les coups; les Messinois et les Palermitains sont frères; nous n'avons d'ennemis que les tyrans, c'est contre eux seuls que se tourneront nos armes. » Et ils arborèrent, sur les murs, l'étendard de la croix de Messine à côté de l'aigle de Palerme.

Les autorités de Messine envoyèrent cependant, le 15 avril, une compagnie de cinq cents arbalétriers pour empêcher Taormine de prendre part à la révolution. Mais le peuple chez qui se répandait le bruit du soulèvement avec tous les détails ajoutés et inventés par la renommée, et qui voyait les Français sans armes et tout tremblants se réfugier à Messine, se mit à montrer les dents aux soldats d'Erbert, qui formaient un corps de six cents cavaliers, tant Français que Calabrois, commandés par Pierre de Catanzaro. On finit par se dire des paroles injurieuses, et peu s'en fallut qu'on n'en vînt aux voies de fait. Les soldats, peu en sûreté dans la ville, se retirèrent en partie dans le château de Matagrifone, en partie dans le palais auprès du vice-roi. Celui-ci voulut alors mal à propos faire parade de bravoure. Il fit partir pour Taormine soixante-dix cavaliers, afin de garder la citadelle à la place de la garnison messinoise dont il se défiait. Celle-ci, en les voyant venir fièrement, excitée par un certain Barthélemy, les salua d'injures et les reçut à coups de flèches. Quarante Français furent tués, les autres se réfugièrent en toute hâte dans le château de Scaletta, et les arbalétriers, après avoir abattu les enseignes de Charles, marchèrent à Messine pour la soulever contre les Angevins.

La plupart des Messinois désiraient secouer le joug, mais ils n'osaient pas, et les citoyens les plus recommandables craignaient l'effusion du sang. Ce fut peut-être alors qu'une galère de Palerme, entrée dans le port, fit cesser l'irrésolution en tuant plusieurs Français; mais il est difficile, dans de tels incendies, de

distinguer d'où vient la première étincelle. Quoi qu'il en soit, le 28 avril, on entendit tout à coup crier au milieu du peuple : Mort aux Français! Mort à leurs partisans! et les massacres commencèrent; mais peu d'étrangers furent tués, parce que la plupart eurent le temps de quitter la ville. Un Messinois, nommé Barthélemy Maniscalco, arbora aussitôt la croix de Messine, et se mit à la tête du peuple; mais, soit modestie, soit opposition des nobles, il résigna son pouvoir la nuit suivante et le remit entre les mains de Baudoin Musson, qui revenait de la cour de Charles. Le lendemain, on rassembla tout le conseil de la ville, et Baudoin fut proclamé capitaine aux acclamations du peuple. On déclara l'établissement de la république sous la protection de l'Église, et l'étendard de la ville fut déployé avec une grande pompe. On élut en même temps les conseillers du nouveau gouvernement, parmi lesquels se trouvait l'historien Barthélemy de Neocastro; puis tous les officiers, jusqu'aux bourreaux, comme pour montrer que l'épée de la justice réprimerait toute tentative de désordre. Le 30 avril, on rappela les galères envoyées contre Palerme, et on envoya à la place des messages d'amitié et d'alliance.

Erbert, qui n'était plus en sûreté dans son palais, essaya de semer la division parmi ses ennemis. Il dépêcha Mathieu Riso pour tenter Musson, en lui représentant la puissance du roi. « Qu'avez-vous de commun avec les Palermitains, lui disait-il, pour imiter leur folie? En quoi le roi vous a-t-il offensé, vous et la ville? Vous, si fidèle naguère, qui étiez mon ami, qui

êtes revenu avec moi de la cour il n'y a que quelques jours, couviez-vous donc cette haine dans votre cœur? Et maintenant, au lieu de sauver le peuple de la ruine qui le menace, vous excitez encore sa fureur! Par vos plus chers intérêts, au nom de la patrie, je vous en conjure, soyez plus sage, il en est temps encore. » Baudoin ne l'écouta qu'avec dédain, et il renouvela devant lui le serment qu'il avait fait de conserver la liberté de la Sicile ou de mourir. Il l'exhorta ensuite à embrasser la même cause, et conclut en lui disant d'aller offrir la vie sauve à Erbert et à ses soldats, si celui-ci consentait à laisser les armes et les chevaux, et à s'embarquer pour Aigues-Mortes, en promettant de n'aborder en aucun endroit de l'île, ni des contrées voisines. Le vice-roi accepta ces conditions; mais il ne se fit pas scrupule de les violer, et il alla rejoindre en Calabre Pierre de Catanzaro, qui s'était enfui avant lui avec ses Calabrois, en abandonnant aussi ses armes et son bagage.

Thibaud, commandant de la forteresse de Matagrifone, et Michelet, chef des soldats réfugiés à Scaletta, se rendirent aux mêmes conditions que le vice-roi. Le premier, contrarié par le vent, ne put sortir du port; le second fut enfermé dans le château, et ses soldats dans le palais de la ville, pour les dérober à la fureur de la multitude. Ils n'échappèrent pas pour cela. Les galères envoyées à Palerme étant revenues le 7 mai, amenant de force deux des galères d'Amalfi qui les avaient accompagnées, noyèrent Thibaut et les siens dans la mer; et le peuple, échauffé par cet exemple,

fit mourir tumultuairement les soldats enfermés dans le palais. On sonna le tocsin; les rares partisans des Français se cachaient, et le peuple sanglant se précipitait en foule dans toutes les rues. Les magistrats ne s'opposèrent plus à sa fureur, et ils ne furent pas fâchés, sans doute, de le voir s'avancer au point de ne plus pouvoir reculer.

Ainsi s'accomplit la révolution de Messine. Il y périt quatre mille Français, au rapport de Villani, carnage déplorable, mais qui délivra la Sicile. Le pouvoir de Charles fut complétement abattu; onze galères tentèrent en vain de réduire Palerme ; en vain il voulut contenir les environs de Messine; il n'y eut aucune forteresse qui pût résister; il n'y eut aucune commune qui ne suivît le mouvement. Un seul château, celui de Sperlinga, se défendit longtemps, sous la conduite de Pierre Lamanno, ou Alamanno, ou Allemand[1], parce que la garnison était brave et était bien vue des habitants d'alentour. Cette longue résistance est restée en proverbe dans la Sicile, et le peuple lance ces mots à ceux qui sont en désaccord avec le grand nombre : « Sperlinga a refusé. » Les amateurs des mots latins disent : *Quod Siculis placuit, sola Sperlinga negavit.*

La Sicile fut transformée en une république fédérative pendant quelques mois, et l'on pensait si peu à

[1] Ce nom se trouve fréquemment dans les histoires de ce temps et dans les deux partis. Cela vient sans doute de ce qu'il n'était d'abord qu'un surnom indiquant l'origine de celui qui le portait.

Pierre d'Aragon, qu'on fit dater une nouvelle ère de la révolution, comme le prouvent plusieurs diplômes du temps, où on lit : « Au temps de la domination de la sainte Église romaine et de l'heureuse république, l'an premier. » Comme cette république dura encore moins de temps que celle de 1254, on ne sait pas au juste comment les affaires s'administraient. Il paraît toutefois que la plus grande union régna parmi les différentes villes, et qu'une assemblée générale ou parlement était chargée de prendre les décisions concernant les affaires communes de l'île. Comme on était menacé à tout instant de la vengeance de Charles d'Anjou, on prit de vigoureuses résolutions, et on se hâta de pourvoir à la défense de l'état. On fournit Messine de vivres pour deux ans; les archers et arbalétriers des montagnes vinrent renforcer la garnison de la ville. D'autres garnisons, sur mer et sur terre, furent préposées à la garde de Catane, d'Agoste, de Syracuse, importantes villes de la côte orientale, et de Milazzo, Patti, Cefalù, sur la côte septentrionale.

Telles furent les Vêpres Siciliennes. Mais que devient donc le rôle brillant qu'on fait jouer à Jean de Procida, que nous n'avons pas nommé une seule fois dans ce chapitre? Comment une pareille erreur historique a-t-elle pu s'accréditer? Voici les réflexions de Michele Amari, auteur de l'histoire déjà citée :

Parmi les auteurs qui parlent de la conjuration, peu sont contemporains; les autres sont plus ou moins postérieurs à ces faits, tous sont suspects de partialité. Les contemporains dont le témoignage est le plus grave,

comme l'historien Saba Malaspina, secrétaire de Martin IV, ne parlent que très-vaguement des desseins du roi d'Aragon; ils ne disent pas un mot de sa conspiration avec les Siciliens, parlent encore moins des conjurés rassemblés à Palerme, et montrent que les causes prochaines du soulèvement furent les insultes des Français, et la cause éloignée, le mauvais gouvernement qui aigrit toujours les peuples, comme le dit le Dante à cette occasion dans son *Paradis*. Ni les reproches et les excommunications des papes, ni les actes publics ne contiennent l'accusation d'une conjuration comme cause immédiate du massacre; Pierre est seulement blâmé d'avoir accepté la couronne des mains des rebelles, et de les en avoir sollicités après la révolution. L'autorité historique se trouve encore corroborée par l'évidence des causes nécessaires d'autres faits qui sont certains, savoir : que Pierre ne quitta pas l'Espagne aussitôt après le soulèvement; qu'aucun historien ne fait mention de Procida dans les scènes du massacre; qu'aucun des grands feudataires ne parut à la tête du mouvement, ni dans le gouvernement qui suivit; qu'on proclama la république et non Pierre; que tous les esprits ne pensaient qu'à la république; et qu'enfin ce ne fut qu'au bout de cinq mois que les barons, devenus les maîtres, appelèrent au trône le roi d'Aragon. De tout cela, il suit que les Vêpres Siciliennes furent le résultat d'un mouvement populaire. Ou bien il faut dire que des barons conjurés avec un roi ont proclamé la république; que des conjurés, sans être forcés par le danger, donnent le signal de la révolte dans les circon-

stances les plus défavorables; et que le parti victorieux abandonne le gouvernement à ses inférieurs, toutes choses incroyables, contraires à la nature humaine, et qui ne se sont jamais vues. Voilà donc à quoi il faut s'en tenir : Pierre intriguait; les barons, d'accord avec lui, envenimaient peut-être les dispositions du peuple, mais ils furent devancés par lui. Le peuple était poussé, sans s'en rendre compte, par l'antipathie nationale; mais il avait trop bien la conscience de ses maux, et il savait qu'il n'y avait qu'un seul remède. Les impôts pour l'expédition en Grèce, les outrages de la semaine sainte, l'attentat de Drouet, comblèrent la mesure; il se trouva une main assez hardie pour porter le premier coup, et la révolte commença. Ceux qui se mirent à la tête du peuple furent ensuite proclamés capitaines, et maintinrent la république, jusqu'à ce que les barons reprissent leur influence et que le péril devînt plus grand. C'est alors que la monarchie fut restaurée; c'est alors qu'on proclama Pierre, alors qu'éclata la conjuration, s'il y en avait une, mais pas auparavant. On chercha ensuite une cause extraordinaire à un évènement si extraordinaire; bientôt le massacre et l'arrivée du roi d'Aragon se rapprochèrent et se confondirent; on parla de conjuration, et les Vêpres en parurent le résultat. Cette opinion prit de la consistance chez les Guelfes, qui purent reprocher aux Siciliens une révolte préméditée, et excuser le gouvernement angevin. De là, on arriva à la conjuration de Procida avec trois souverains, et à cette fable étrange du massacre de tous les Français en Sicile en un seul jour, à la même

heure, comme suite d'une conspiration tramée par une nation entière pendant plusieurs années, ce qui est aussi impossible que faux. Les historiens ne firent plus ensuite que se copier l'un l'autre; et beaucoup, sans faire attention à la contradiction, rapportèrent à la fois la conjuration et le massacre non prémédité.

CHAPITRE VIII.

LA RÉPUBLIQUE.

Charles apprend la révolution. — Bulle du pape contre les rebelles et leur réponse. — Charles passe en Sicile. — Siége de Messine. — Les Français sont repoussés. — 1282.

Charles d'Anjou se trouvait avec le pape à Montefiascone quand l'archevêque de Montréal lui fit savoir par une lettre ce qui se passait en Sicile. Son premier mouvement fut celui de l'abattement et de la résignation : « Seigneur Dieu ! dit-il, puisqu'il vous plaît de m'envoyer l'adversité, qu'il vous plaise ne me faire descendre que peu à peu. » Il courut précipitamment à Naples, et là il exhala sans retenue toute sa colère. Il se promenait à grands pas, dit Barthélemy de Neocastro, son ennemi, jetant des regards farouches sur ceux qui

l'entouraient, mordant un bâton comme un chien en fureur, et s'écriant par intervalles : « Oui, j'irai, j'irai dans cette Sicile ; je brûlerai les bourgs, je détruirai les villes, j'exterminerai toute cette race de rebelles. Je laisserai ce rocher sans habitants, pour exemple de la justice d'un roi. » Les Siciliens qui se trouvaient à Naples durent se cacher ou fuir. L'armée préparée contre l'empire grec fut destinée à la Sicile, et Charles attendit avec impatience qu'il lui vînt de nouveaux avis ; mais les nouvelles de Messine augmentèrent sa colère et ses alarmes, et il se hâta d'envoyer à Philippe de France la lettre suivante qui fait voir les inquiétudes que lui inspirait la révolution :

« A très-haut prince son très-cher seigneur et neveu Philippe, par la grâce de Dieu, roi de France, Charles, par icelle même grâce, roi de Jérusalem et de Sicile, salut et bon amour et accomplissement de ses désirs.

« Sire, nous vous faisons assavoir que l'île de la Sicile est révoltée contre nous ; laquelle chose nous pourroit tourner à grand dommage, si nous n'y mettions hâtif conseil ; et pour ce, beau neveu, nous avons très-grand besoin d'avoir avec nous grand nombre de bonnes gens d'armes. Et avons mandé priant notre neveu Robert, comte d'Artois, que il doive venir à nous avec quelques cinq cents hommes d'armes. Donc nous vous prions, beau neveu, et requérons que il vous plaise de lui faire prêter tant de votre monnaie par quoi les ci-devant dits cinq cents hommes d'armes puissent venir tantôt à nous. Et tout ce que vous nous ferez savoir par vos lettres que vous lui avez fait prêter, nous le

vous ferons rendre en France. Et nous avons mandé par nos lettres, à notre cher neveu le comte d'Artois, que il doive venir à nous avec les devant dits cinq cents hommes, et que vous lui ferez délivrer la monnaie que métier sera pour lui et pour eux. Et s'il avenoit, sire, que notre neveu eût infirmité de corps, dont Dieu le gare, par quoi il ne peut venir, nous vous prions, sire, que vous nous envoyiez un bon capitaine avec lesdits cinq cents hommes d'armes. Donné à Naples, le 1er jour de la 10e indication. »

Pendant que le comte d'Anjou demandait du secours à sa mère-patrie, le pape, qui n'avait vu la révolte qu'avec horreur, l'aidait de tout son pouvoir. Le jour de l'Ascension il fit savoir à toute la chrétienté, en date d'Orvieto, que personne ne devait favoriser cette révolution ; que les désobéissants seraient déposés s'ils étaient évêques ou prélats, dépouillés de leurs fiefs s'ils étaient princes ou seigneurs, et que leurs vassaux seraient déliés du serment de fidélité. Il cassa et annula toutes les alliances faites entre les villes de Sicile; il avertit sévèrement les Palermitains, auteurs du mouvement, de se remettre sous l'autorité du roi, et les menaça, s'ils s'endurcissaient dans leur félonie, de tous les châtiments qu'elle attire. Les Siciliens répondirent à cette bulle avec respect, mais en même temps avec fermeté, ce qui fit dire à Martin IV, qu'ils faisaient comme les bourreaux du Christ qui le saluaient roi des Juifs, et lui donnaient des soufflets [1]. C'est vers ce temps

[1] Ave rex Judæorum, et dabant ei alapas.

que fut composée et probablement envoyée au pape une remontrance adressée en commun aux cardinaux et au pontife. Le style, souvent diffus, est plus souvent vif et poétique. Dans cette remontrance, les Siciliens se plaignent que Rome favorise l'inique gouvernement de Charles, et leur recommande de retourner dans la servitude de l'Egypte, sous ce joug barbare que le pape ne connaît pas, et qu'il veut remettre sur leur cou gonflé et ensanglanté pour l'avoir porté tant d'années. L'auteur met ensuite en parallèle les deux nations française et latine, exagérant le blâme de l'une et les louanges de l'autre : « Voilà donc, s'écrie-t-il, ceux qui doivent commander, administrer la justice! Qui peut voir sans frémir leurs mains toujours prêtes à la violence et au meurtre, leurs visages farouches, leurs regards menaçants? Qui peut entendre, sans trembler, leur parole arrogante, le souffle même de leur respiration ? O mort ! espérance des affligés, repos des heureux eux-mêmes, c'est après toi que nous soupirons, impatients d'aller au ciel ou en enfer, puisque nous ne pouvons pas être utiles à notre patrie. Ce que vous voyez, Pères conscrits[1], n'est pas une rébellion, c'est une résistance légitime, conforme aux droits civil et canonique ; c'est un chaste amour de la patrie, le zèle de la pudeur, la sainte défense de la liberté. Nous était-il possible de supporter plus longtemps tant de maux? Nos femmes déshonorées, les outrages les plus sanglants, les coups, les rapines, le

[1] C'est ainsi que l'auteur inconnu de cette remontrance appelle les cardinaux.

mépris, le pillage des biens des églises? Des femmes enceintes ont été tuées avec leurs enfants qui n'étaient pas encore nés; nous avons vu des horreurs que l'histoire fera connaître aux siècles les plus reculés; ainsi ils prétendaient faire périr les vices avant leur naissance, et faire disparaître le venin avec la race des serpents! » L'auteur s'adresse ensuite au pape en particulier, et attribue à sa négligence tous les malheurs qui sont arrivés, en l'exhortant à changer de conduite, si ses propres intérêts lui sont à cœur. Les idées, le style et l'emportement de cette remontrance annoncent un homme violemment indigné, et qui devait avoir beaucoup souffert de la part des étrangers. Peut-être n'est-ce pas celle-là qui fut envoyée à Rome; mais si les Siciliens ne se servirent pas des mêmes paroles, on peut s'assurer du moins que le fond des choses fut le même, car ce document porte l'empreinte sensible de la révolution, et n'eût pu être composé après coup, quand le premier feu de la vengeance fut éteint.

Martin IV, qui, tout en voulant le rétablissement de Charles, désirait épargner le sang chrétien, essaya ensuite de ramener les Siciliens par la douceur, et leur envoya le cardinal Gérard de Parme en qualité de légat apostolique, pour les engager à l'obéissance, en leur promettant son appui et son intercession auprès du roi; mais le légat devait agir avec toute la puissance de l'Église, si les révoltés refusaient de se soumettre. C'est sans doute d'après l'avis du pontife que Charles promulgua alors un édit par lequel, après avoir rejeté le mal sur la mauvaise administration des officiers infé-

rieurs, il allégeait les impôts, et promettait de rendre une exacte justice à tous ses sujets. Ainsi il adoucissait le sort de la Pouille et de la Calabre, et espérait regagner le cœur des Siciliens. Mais comme il comptait d'ailleurs fort peu, et avec raison, sur le succès de cet édit, il n'en continua pas moins ses préparatifs contre l'île. Mille Sarrasins de Lucera vinrent grossir son armée, avec des fantassins et des cavaliers de Florence et des autres villes guelfes de la Lombardie et de la Toscane; mais les Français, vassaux ou mercenaires, faisaient sa principale force. Gênes et Pise lui fournirent des galères; toutes celles de son royaume furent rassemblées, et il en fit encore venir vingt-quatre de la Provence, parce que la plus grande partie de celles qu'il avait préparées pour l'expédition de Grèce étaient renfermées dans le port de Messine. On équipa en outre un grand nombre de bâtiments de transport; et quand tout fut prêt, Charles donna l'ordre de se réunir à Catona, petite ville de Calabre, située sur le détroit vis-à-vis de Messine, qu'il se proposait d'attaquer la première. Il y envoya en avant quarante galères, avec une grande abondance de grains et d'autres provisions, et tout ce qui pourrait être utile à l'armée. Bientôt se trouvèrent rassemblés, à Catona, quinze mille chevaliers et soixante mille fantassins, et cent cinquante ou deux cents vaisseaux de guerre et de transport, forces immenses qui ne paraîtront pas exagérées, si l'on songe que Charles était à la tête d'une armée qui devait envahir l'empire d'Orient, et composée de soldats fournis par la France et l'Italie. La Sicile allait donc avoir

à combattre à la fois une armée nombreuse, des soldats aguerris, l'opposition de Rome, et la fureur d'un roi jouissant d'une grande réputation militaire dans toute la chrétienté.

Reine du Phare, Messine est assise au milieu des deux mers et tournée vers l'orient; elle a à sa gauche le promontoire de Pélore ou du Phare, à l'entrée de la mer Tyrrhénienne, et à droite, le bras de San-Ranieri, qui s'allonge dans la mer d'Ionie, et qui, rentrant dans les terres en forme de faux, donne naissance à un port parfaitement à l'abri de tous les vents. Une grande partie de la ville s'appuie sur les prolongements des montagnes de l'intérieur qui viennent se baigner dans la mer, et de là le détroit et les côtes opposées de la Calabre étalent aux regards un magnifique panorama. Vers le nord, les collines s'écartent, et à l'ouest se déploient de beaux vignobles à côté de jolies maisons de campagne, et de bosquets qui couvrent les hauteurs. L'aspect de la contrée n'est pas changé depuis le temps dont nous écrivons l'histoire, quoique Messine ait éprouvé bien des catastrophes, et qu'elle ait été presque entièrement rebâtie après les terribles tremblements de terre de l'année 1683.

Cette ville se préparait à une vigoureuse défense, et songeait surtout à se fortifier dans le port, parce qu'elle n'avait pas à craindre de sitôt qu'une armée vînt l'assaillir par terre. On coupa tous les arbres au nord de la ville, on arracha les vignes, on abattit les maisons éparses çà et là, et de leurs débris on répara les murailles. On fabriqua des machines et des armes,

on travailla sans relâche, et l'on savait que ce n'était là que le prélude de travaux plus pénibles. De solides chaînes de fer, attachées à des poutres flottantes, furent jetées à l'entrée du port pour le fermer aux navires ennemis; une jeunesse choisie garda le bras de San-Ranieri, sous les ordres de Nicolas Bivaque et de Jacques de Brugnali, et se retrancha dans l'église du Sauveur, sur l'extrémité de la pointe où se trouve aujourd'hui une forteresse du même nom. Un premier évènement parut de bon augure aux Messinois. Quarante galères ennemies, venant de Catona, n'osèrent soutenir l'approche de trente galères messinoises, et se retirèrent en hâte à Scylla, pour se mettre sous la protection d'Erbert d'Orléans et du comte de Catanzaro, rangés en bataille sur le rivage.

Les Français eux-mêmes admirèrent, à cette époque, le courage d'un religieux sicilien. Le roi Charles était arrivé à Catona, le 10 juin, avec le gros de l'armée; chaque jour venaient, de Brindes, des vaisseaux tout équipés, et les Messinois désiraient beaucoup savoir au juste les forces et les intentions de leurs ennemis. Alors, à la prière des conseillers de la ville, Barthélemy de Piazza, de l'ordre des Frères Mineurs, homme instruit, d'une conduite irréprochable et d'une grande réputation, s'offrit pour ce dessein et partit. Sans se cacher, sans rien craindre, il se rendit en Calabre. Amené devant Charles : « Que viens-tu me dire de la part des traîtres? » lui demanda brusquement le roi. « Je ne suis pas un traître, répondit-il fermement, et ce n'est pas un pays de trahison que je quitte. Poussé

par la religion et par la conscience, je viens avertir les Frères de mon ordre de ne pas favoriser vos armes injustes. La Providence vous a confié un peuple innocent, et vous l'avez laissé déchirer par les loups et par les chiens; vous avez endurci votre cœur aux plaintes et aux pleurs; alors, nous nous sommes tournés vers le ciel, et le ciel nous a écoutés, et il nous a donné la force de reconquérir nos droits sacrés. Mais, si vous espérez, en vainquant aujourd'hui, donner à nos actes le nom de félonie, sachez, ô roi, que c'est en vain que vous rassemblez tant d'hommes contre les Messinois. Ils ont des tours et des murs, et des cœurs brûlant du feu divin de la liberté; élevés au-dessus de l'humanité, ils vous attendent, préparés à mourir. Vous, songez à Pharaon! » Le roi ne voulut pas punir cette audace; et le religieux retourna dire aux Messinois quelle était la puissance de l'armée ennemie, et quelles étaient les résolutions extrêmes de Charles d'Anjou.

Les hostilités commencèrent par l'attaque de Milazzo, d'où Messine tirait la plupart de ses provisions. Les comtes de Brienne et de Catanzaro, Erbert d'Orléans et Bertrand d'Accursio, reçurent l'ordre de brûler les moissons, de faire le dégât dans tout le pays, d'enlever les troupeaux pour l'usage de l'armée, et de s'emparer ensuite de Milazzo. Ils partirent de Catona le 24 juin, avec cinquante chevaux et mille hommes de pied, sur une soixantaine de chaloupes. A la vue de ces forces, et de cent autres navires prêts à les suivre, le capitaine de Messine ne voulut pas risquer sa petite flotte, et résolut de se défendre sur terre. Il arma donc

en hâte cinq cents cavaliers et une grosse troupe de piétons avec lesquels il se rendit à Milazzo, en suivant le rivage, lorsque la flotte française, en doublant le cap de Pélore, lui eut fait connaître le but de son expédition. Mais ces bourgeois, peu accoutumés à marcher en ordre, épuisés de chaleur et de fatigue, furent tout à coup attaqués près du marais de Saint-Grégoire, à la fontaine d'Aleta. Baudoin Musson voulait soutenir l'attaque et faire venir du renfort de la ville; mais Henry d'Amelina, qui le haïssait, prétendit qu'on n'avait pas besoin de renfort, et cet avis, qui parut plus généreux, fut suivi. Les Siciliens combattirent avec bravoure, quoique fatigués et sans ordre, contre un ennemi frais et discipliné qui les mit bientôt en déroute. Henri d'Amelina périt avec un grand nombre de citoyens de marque, d'autres furent pris, entre autres un marchand nommé Henri-le-Roux, qui se racheta dans la suite pour mille onces d'or.

Angelo de Costanzo, historien napolitain du seizième siècle, raconte cette affaire autrement. Selon lui, Charles avait déjà commencé le siége de Messine. Sentant qu'il ne pouvait d'abord prendre la ville de force, il aurait cherché à détruire en détail les défenseurs de la place, et donné ordre à ses gens de montrer toujours beaucoup de lâcheté devant ceux des assiégés qui feraient des sorties. Cet ordre fut fidèlement exécuté. Cinquante hommes, commandés par Baudoin, étant un jour sortis pour escarmoucher, virent fuir devant eux un corps de français bien plus nombreux. Baudoin, de retour dans la ville, assura qu'il aurait enlevé

le camp ennemi s'il avait eu plus de gens avec lui, et il engagea toute la garnison et les bourgeois les plus courageux à faire le lendemain une vigoureuse sortie. Charles, en les voyant venir, fit partir mille lances d'élite pour se placer en embuscade dans les marais de Saint-Grégoire, et commanda à Reguier de Joinville et à Guillaume de Sabrano de ne défendre les approches du camp qu'avec mollesse, et de se retirer ensuite vers le marais comme s'ils étaient mis en fuite. Baudoin donna dans le piége. Animé par le peu de résistance qu'on lui opposait, il se mit à la poursuite des fuyards, et cette fausse victoire paraissait si assurée qu'un grand nombre de Messinois, qui voyaient tout du haut de leurs murailles, sortirent pour aller piller le camp. Mais Charles, voyant les ennemis arrivés où il les attendait, donna tout à coup le signal du combat, et les Messinois, entourés par la cavalerie française, furent presque tous taillés en pièces. Baudoin se sauva à grand'peine avec quelques autres, et peu s'en fallut que les assiégeants n'entrassent avec lui dans la place dont on lui avait ouvert la porte.

Quoi qu'il en soit le peuple cria à la trahison. On fit mourir tous les suspects, et Baudoin lui-même fut déposé de sa charge et mis en prison. On traîna par la ville les cadavres des victimes, on les laissa sans sépulture, et le ressentiment du peuple était si grand, que leurs amis n'osèrent pas les plaindre. Fière de cette victoire, et oubliant la défaite de Saint-Grégoire, la multitude se livra à la joie la plus vive et encombra toutes les rues comme en un jour de fête. Cependant

on proclama capitaine Alain de Lentini, homme d'un sang illustre, d'une grande réputation, vieillard robuste et courageux, et très-expérimenté dans la guerre. Ce fut le salut de Messine et de toute l'ile. A peine eut-il pris le commandement, qu'il mit la ville en état de défense avec plus d'intelligence, qu'il pourvut à tout, et anima tous les esprits des meilleures dispositions. Il était d'ailleurs, en même temps, capitaine de Catane et de tout le pays qui s'étend de Tuse à Agoste.

Un nouveau mois se passa de part et d'autre dans les préparatifs de l'attaque et de la défense, et c'est le 25 juillet, d'après Neocastro, qui doit être mieux informé que tout autre, que le roi s'embarqua avec sa redoutable armée. Il monta le dernier sur son vaisseau magnifiquement paré de pourpre, paraissant tenir dans ses mains le sort du monde. Toutefois il évita le port de Messine et opéra le débarquement dans la baie de Sainte-Marie Rochemadore, à quatre milles plus au sud, dans l'espoir d'attirer les assiégés dans des combats plus éloignés de la ville. Mais Alain eut soin de réprimer l'ardeur de ses concitoyens. Charles, trompé dans son attente, laissa les matelots et les soldats faire le dégât dans le pays, ce qui ne fit qu'irriter de plus en plus les Messinois. Ils mirent le feu à soixante des galères destinées pour la Grèce, fabriquèrent des armes avec le fer retiré des cendres, et se préparèrent à une résistance désespérée. Le troisième jour, Charles occupa le bourg de Sainte-Croix, qu'avaient abandonné les Messinois, et y plaça son camp. Il ne se trouva plus séparé de la ville que par le petit torrent de la

porte des Vaisseaux. Il se logea dans le monastère des Frères Prêcheurs, situé sur une colline appelée la Vigne du Roi, et il fit élever au-dessus une tour de bois pour avoir vue au-dedans de la ville. Mais les Messinois s'en furent à peine aperçus, qu'ils mirent en œuvre les balistes et abattirent la tour à coups de pierres.

On délibéra alors dans le conseil du roi pour savoir si l'on attaquerait aussitôt la ville sans lui donner le temps de s'aguerrir, ou si on la fatigüerait et la forcerait de se rendre par l'ennui et par les incommodités d'un long siége. Les plus ardents voulaient aller de suite à l'assaut; sinon, que devenait l'honneur d'une si grande armée occupée à assiéger une populace défendue par des murs de bois et de terre? pourquoi retarder une si juste vengeance? ne savait-on pas que la promptitude décide de tout à la guerre? Les autres mettaient en doute le succès d'un assaut. La ville est grande, disaient-ils; prise d'assaut, la soldatesque la mettra à feu et à sang, et quel intérêt peut avoir le roi à la ruine d'une place importante qu'il peut certainement réduire avec le temps sans effusion de sang? Le roi se rangea à ce dernier avis.

En conséquence, se bornant à l'occupation des postes extérieurs les plus avantageux, il livra, le 6 août, un violent assaut au monastère du Sauveur, pour se rendre maître de l'entrée du port. Cent messinois le défendaient; sans être effrayés par le nombre, ni ébranlés par la violence de l'attaque, ils combattirent vaillamment jusqu'à l'arrivée d'Alain avec des troupes fraîches,

et les Français durent se retirer avec perte. Cette première victoire ranima les assiégés. Le 8, ils obtinrent un succès encore plus grand au mont de la Capperrina, qu'Alain avait fortifié avec soin, parce qu'il commande la ville au sud-ouest. Les archers qu'il y avait placés ayant quitté leurs postes en désordre pour éviter la grêle et la pluie qui tombaient; les Français et les Florentins, profitant de l'occasion, accoururent en hâte. Ils étaient déjà au pied de la hauteur quand Alain, qui s'aperçut de ce mouvement, et qui vit que le salut de Messine dépendait du succès, s'élança contre l'ennemi à la tête du peuple. Le choc fut rude; Alain reprit la redoute, et la fit réparer pendant la nuit à la lueur des flambeaux : le nouveau Manlius avait sauvé le Capitole de Messine. A partir de ce moment, on fit une garde vigilante dans la ville de nuit et de jour; les femmes elles-mêmes se formèrent en patrouille. Les Français ayant voulu reprendre la Capperrina à la faveur de la nuit, tombèrent dans une de ces patrouilles; Dina et Clarence, aussi intrépides que des hommes, crièrent aux armes, sonnèrent le tocsin, et la ville fut encore une fois sauvée. Alain fondit sur les ennemis étonnés, et les repoussa jusque dans le camp du roi.

Le courage des femmes exaltait celui des hommes, et les ennemis effrayés crurent à une protection miraculeuse du ciel. On vit une dame vêtue de blanc voler au-dessus des murailles; elle tendait son voile contre les coups et les repoussait; son air majestueux et divin épouvantait les assaillants, qui s'enfuyaient glacés d'effroi, et des flèches tombaient sur eux sans qu'ils pus-

sent voir la main qui les lançait. Enfin, une épidémie mortelle envahit le camp. Les assiégeants racontaient tous ces faits aux assiégés dans des pourparlers; les Sarrasins de Lucera eux-mêmes les attestaient par leur grand Dieu, et ils demandèrent une fois quelle était donc cette déesse qui protégeait Messine. Tout cela animait de plus en plus les habitants, et ils furent remplis de la plus grande confiance dans l'aide de la Vierge mère, à qui ils attribuèrent ces miraculeuses apparitions. Après le siége, on lui éleva un temple sous le glorieux nom de la Victoire, et le souvenir du miracle s'est transmis de génération en génération.

Messine devint bientôt inexpugnable. Tout le peuple était soldat; ni âge ni sexe ne restait inutile; le travail ne rebutait personne; on endurait sans se plaindre les veilles, les incommodités de la guerre, la pénurie de tout; on se riait de la mort; toute semence de discorde avait disparu, et l'unique pensée qui occupait les esprits était le salut de la patrie. En peu de jours, des murs élevés parurent à l'endroit où on aurait pu auparavant tenter l'escalade; les endroits faibles furent fortifiés, et un contre-mur fut bâti à une juste distance des courtines extérieures. On creusait des fondements; on construisait des murailles; on ajustait des poutres, et on combattait en même temps sans distinction de condition, grands et petits, infirmes et robustes. Les nobles, les magistrats, les marchands, le bas peuple, les prêtres, les religieux, les vieillards et les enfants concouraient à la même cause, attentifs et empressés, dit Saba Malaspina, comme des essaims d'abeilles au-

tour de leurs rayons. On vit des dames élevées dans une vie délicate, couvertes de sueur sous le poids des pierres et du mortier. Elles portaient les matériaux aux travailleurs, au travers des traits lancés par les assiégeants, elles parcouraient les retranchements en portant du pain, de l'eau et du vin, et elles donnaient du cœur à tous par leurs belles paroles : « Courage! citoyens, disaient-elles. Au nom de la bienheureuse Vierge, endurez ces fatigues. Que Dieu vous conserve pour la patrie! Il nous regarde et il défendra Messine. » Et cependant les autres Siciliens, évitant l'armée ennemie au moyen des montagnes, envoyaient continuellement des soldats, des armes et des vivres. Le besoin et le péril augmentaient le courage des Messinois, et la défense devenait de jour en jour plus vigoureuse.

Charles, de son côté, persistait dans la résolution de réduire la ville sans bataille. Le cardinal Gérard fut envoyé aux assiégés, chargé de porter des paroles de clémence de la part du roi et du pape. Il fut reçu avec tous les honneurs dus à un prince et à un légat du saint-siége; on le conduisit, au milieu des applaudissements, à la cathédrale, et on lui présenta les clefs de la ville et le bâton du commandement. Les Messinois le prièrent de recevoir la Sicile au nom de la sainte Église romaine, et de leur donner un gouverneur à qui ils paieraient les impôts, mais ils repoussèrent bien loin les Français, et demandèrent qu'ils fussent chassés de l'Italie. Gérard répondit, conformément à ses instructions, que leur faute était très-grave, que l'Église pourtant les rappelait avec la tendresse d'une mère, qu'il

était chargé de les réconcilier avec le roi, et qu'il le ferait avec bien de la joie, mais qu'ils ne devaient pas parler de conditions. Il ajouta qu'ils avaient tout à espérer de la magnanimité et de la clémence de Charles, qui saurait pardonner à la ville et réserver les châtiments pour les seuls coupables; qu'il était inutile de tenter d'autres voies de salut, et qu'ils seraient contents s'ils obéissaient. « Messine, dit-il en terminant, s'en repose sur l'Église : c'est en son nom que je la résigne au roi Charles. — A Charles, non, s'écria vivement Alain en lui arrachant le bâton du commandement, non, vous vous abusez; nous ne voulons pas des Français tant que nous aurons un souffle de vie et des armes. » La multitude appuya ces paroles; et, comme il était impossible de s'entendre à cause du tumulte, on nomma trente des plus notables citoyens pour examiner avec plus de calme le parti qu'il y avait à prendre.

Les conditions proposées par ces notables furent les suivantes : amnistie générale pour le passé, les impôts exigés du temps du bon Guillaume, un gouverneur qui ne fût pas français, mais italien, et d'autres clauses d'une moindre importance. Le cardinal ne put rien gagner de plus, et il retourna auprès du roi après avoir excommunié la ville, ordonné aux ecclésiastiques de la quitter sous trois jours, et sommé les magistrats de la commune de comparaître devant le pape dans les quarante jours. Nous ne parlons pas ici d'une lettre que le pape aurait écrite aux Messinois et qui aurait été lue par le cardinal Gérard, parce qu'elle n'est

rapportée que par des historiens peu dignes de foi, et qu'elle est tout à fait en contradiction, pour la teneur et pour le style, avec les formes prudentes et mesurées de la cour romaine, et avec la politique que suivait alors le pape de concert avec le roi. Nous ne parlons pas non plus du conseil qu'aurait donné à Charles le cardinal, de recevoir la ville à ces conditions, sûr qu'il était de pouvoir les violer ensuite, parce que Gérard était si éloigné de cette politique tortueuse et perfide, que tous les Siciliens admirèrent sa franchise dans les négociations, et le regardèrent toujours comme un homme recommandable par sa sainteté, malgré ce qu'il fit contre eux.

Charles ne voulut entendre à aucune condition, et ses soldats, irrités du courage des Messinois, les harcelèrent continuellement dès ce jour, sans leur laisser un moment de repos. La place fut serrée de plus près. Un second camp fut établi dans le bourg de Saint-Jean, où se trouve aujourd'hui le prieuré enclavé dans la ville qui s'est agrandie. Ainsi la ville fut cernée au midi et au nord, par où le terrain était plus propre à l'attaque, et ne resta ouverte que du côté des montagnes commandées par le château de Matagrifone. Cela n'épouvanta pas les Messinois; mais, dans la crainte de manquer de vivres, ils se virent obligés de faire sortir ceux qui étaient les moins capables de servir, et ces malheureux tombèrent entre les mains de l'ennemi.

Cependant de funestes nouvelles arrivaient à Charles d'Anjou. Il apprenait que Pierre d'Aragon venait d'A-

frique avec une flotte puissante, qu'il avait été couronné roi à Palerme, que les Siciliens se montraient de plus en plus résolus à secouer son joug, que leurs forces se rassemblaient, et qu'enfin on songeait à délivrer la valeureuse cité, que n'ébranlaient ni les assauts, ni la famine. Il résolut donc de livrer un assaut général et désespéré le 14 septembre. A l'aube du jour, son armée se déploya dans un appareil formidable de machines et de bataillons, et faisant reluire au loin les armures des barons qui parcouraient les rangs. Charles les exhorta non pas à combattre, comme il leur disait, mais à tuer cette vile bourgeoisie. En même temps, la flotte, poussée par un bon vent du nord, investissait l'entrée du port, et à la tête de tous les vaisseaux en paraissait un d'une grandeur extraordinaire, rempli d'hommes et de machines, et destiné à briser les chaînes de l'entrée contre lesquelles il devait venir se heurter. Mais Alain avait fortifié ces chaînes avec un soin merveilleux. Derrière elles se tenaient quatorze galères armées et montées par une jeunesse éprouvée; tout auprès étaient six vaisseaux chargés de machines, et en avant de gros filets cachés sous les eaux devaient rompre l'impulsion des navires ennemis. En outre, s'élevait sur le rivage une redoute construite en bois solide, bien pourvue d'armes, et défendue par l'élite de la garnison.

Ce fut de ce côté que commença l'attaque. Le grand vaisseau de la flotte royale, en se dirigeant sur la redoute, s'embarrassa dans les filets; les Messinois mirent en jeu toutes leurs machines; ses voiles furent

rompues, et pour achever sa défaite, le vent sauta à l'est, et force fut pour le vaisseau de se retirer en très-mauvais état avec le reste de la flotte. Les assiégés purent ainsi tourner tous leurs efforts du côté de la terre, où se livrait un assaut terrible. Là, les assaillants dressaient des *chats*[1] contre la muraille, ou creusaient des mines pour la faire crouler; là où elle était plus basse, on appuyait les échelles, et on approchait les cigognes[2]; les archers, faisant tomber une grêle de flèches, s'efforçaient d'écarter des murs les assiégés. Ceux-ci ripostaient vigoureusement et lançaient une pluie de pierres et de traits; ils versaient de l'huile et de la poix bouillantes sur les plus avancés, et se servaient de feu grégeois contre les échelles. Dans une lutte si acharnée, quelques-uns des assaillants parvinrent à monter sur le mur; mais ils ne firent que trouver une mort différente de celle des autres, et expirèrent percés de coups. Alain, le visage en feu, court partout, aux palissades, aux tours, où il est le plus nécessaire, où existe le plus grand péril; il surveille les mouvements de l'ennemi, conduit la défense, remplace les guerriers harassés par d'autres plus frais, fournit des armes, exhorte et combat tout à la fois. Avec lui, les officiers, les citoyens nobles, font preuve d'un courage désespéré; son cœur passe dans tous les cœurs. « Vive Mes-

[1] Espèce de bélier pour battre les murailles.

[2] C'étaient de petites tours mobiles sur des roues intérieures, et surmontées d'une longue poutre qui servait de pont pour passer sur le mur de la ville assiégée.

sine et la liberté! » s'écrie-t-on, et ces mots redonnent des forces, redoublent la vigueur des bras et font oublier la douleur et la mort. A travers le nuage épais des traits et des pierres, on voyait courir sans crainte les femmes, portant d'énormes charges de projectiles et de vivres pour armer et restaurer les combattants. Ensuite, montrant les enfants qu'elles tenaient dans leurs bras, elles leur rappelaient qu'ils seraient les victimes de l'impie étranger, que leurs femmes et leurs filles seraient déshonorées, et que Messine serait ruinée de fond en comble, s'ils ne se défendaient jusqu'à la dernière extrémité. Ainsi enflammés par les plus saintes affections de l'âme, les Messinois se battaient comme des lions, et rendaient vains tous les efforts de leurs ennemis. On voyait, au pied des murs, une longue et hideuse traînée de machines brisées, d'armes mises en pièces, de cadavres mutilés et d'hommes se roulant dans les dernières convulsions de l'agonie. Les Français périrent en plus grand nombre que les Italiens, parce que les Messinois, qui les distinguaient à leurs enseignes, les épargnaient moins que les autres. A ce spectacle, le roi, placé à l'extrémité de l'église de Sainte-Marie, se tordait de rage, quand on dirigea contre lui une pierre lancée par une baliste. Deux chevaliers français, qui se placèrent devant le roi en cet instant, moururent à sa place, et Charles quitta précipitamment le lieu où il était. Enfin, voyant ses soldats épuisés et incapables de tenir plus longtemps, il fit sonner la retraite à l'approche de la nuit. Un cri immense répondit sur les murs à cet appel, et les bour-

geois, sortant de la ville, firent un grand carnage des Français, dont ils dépouillaient les cadavres jusque sous les yeux du roi. Et dans la ville, c'étaient des embrassements mutuels, des larmes de joie, un trépignement de bonheur inexprimable. Alain, le héros de Messine, rappela les belles actions, remercia les plus braves au nom de la patrie, et éleva au-dessus de tous les nobles femmes qui avaient montré tant de courage : peu de douleur se mêlait à cette joie, parce que les Messinois avaient presque toujours été à l'abri derrière leurs remparts. Pendant la nuit, une troupe, conduite par l'audacieux Leucio, fit un nouveau carnage des ennemis en surprenant ceux qui étaient endormis, et contenant ceux qui étaient éveillés, et revint chargée d'un lourd butin.

On peut se figurer quelle allégresse cette sanglante journée répandit dans la ville, et quelle épouvante elle jeta dans le camp. Charles n'osa pas tenter un nouvel assaut; il se contenta d'occuper toutes les issues, et de faire lancer par ses machines une grêle de pierres contre les portes. Il voulut essayer d'ébranler le dévouement d'Alain en lui offrant secrètement la grâce entière de Messine, à l'exception de six citoyens plus coupables, dix mille onces d'or pour lui en une fois, une rente de deux cents onces d'or le reste de sa vie et les honneurs et les dignités qu'il voudrait; mais Alain lui répondit avec indignation qu'il était incapable de trahir sa patrie, et le généreux sicilien continua d'encourager les Messinois, et de relever les esprits abattus par la longueur du blocus. Au reste, la pénurie ne se fit ja-

mais sentir, et une pêche abondante, que Neocastro regarde comme miraculeuse, augmenta encore les ressources des assiégés. Messine se riait donc du siége et des vaines fatigues des troupes royales, lorsque l'avènement de Pierre d'Arragon accéléra sa délivrance.

CHAPITRE IX.

PIERRE D'ARAGON.

On pense à Pierre d'Aragon. — Pierre passe en Afrique. — Parlement de Palerme. — Pierre est proclamé roi. — Fin du siége de Messine. — Retraite de Charles d'Anjou. — 1282.

Tandis que Messine faisait une si belle défense, le reste de la Sicile ne faisait qu'être spectateur de la lutte, et la première ardeur républicaine s'éteignait peu à peu. Les capitaines du peuple, tirés des rangs de la bourgeoisie, étaient successivement remplacés par des nobles, comme à Messine même, où commandait Alain, et à Catane où la femme de ce héros, nommée Macalda, était le lieutenant de son mari. Ce premier changement conduisit à un second. Parmi les nobles, les uns avaient

eu sans doute des intelligences avec Pierre d'Aragon, la plupart reconnaissaient le droit de Constance à la couronne, et, dans un si grand péril, ils ne voyaient pas de secours plus certain que le gouvernement d'un seul. Ils pensèrent donc au roi d'Aragon, et se contentèrent d'envoyer à Messine des renforts suffisants pour qu'elle se soutînt jusqu'à son arrivée.

Ces divers sentiments des bourgeois et des nobles tinrent longtemps les choses en suspens. Les intelligences avec l'aragonais furent d'abord secrètes, et le peu d'accord des historiens prouve que ce n'était pas la nation elle-même qui le demandait. Mais il est certain que celui-ci, aussitôt après la révolution, songea sérieusement à la faire tourner en sa faveur, et qu'il désirait beaucoup plus la Sicile, qu'il n'en était désiré.

Nous avons vu qu'il faisait de grands armements sans en déclarer le but, à l'époque où l'île se souleva. Ses desseins sont encore un mystère; mais il ne paraît pas vraisemblable que l'Afrique en fût l'objet, parce qu'il n'aurait pas, dans ce cas, mis tant d'obstination à les cacher au pape et au roi de France, avec la certitude d'exciter leurs soupçons. Il est certain cependant qu'il avait des intelligences très-secrètes avec le prince de Constantine, qui, menacé par le roi de Tunis, avait imploré le secours des chrétiens et offert à Pierre de le reconnaître pour son seigneur, ce qui lui ouvrait un large chemin en Afrique. Soit donc qu'il jouât double jeu, soit qu'il se servît d'une entreprise comme d'une échelle pour monter à l'autre, il sortit enfin de son long silence par la demande qu'il fit au pape de secours

contre les Sarrasins. Martin IV, mécontent de lui, ne répondit pas, et Pierre, sans plus attendre, fit ses derniers préparatifs à la fin du printemps, quand déjà certainement il connaissait les troubles arrivés en Sicile. En huit jours tout fut prêt. Il rassembla peu de cavalerie, et beaucoup d'infanterie légère et choisie. Le gros de l'armée se trouva, le 20 mai, au port Fangos, près de Tortose. Avant de partir, Pierre pourvut avec beaucoup de soin à l'administration du royaume. Il pressa le mariage de son fils Alphonse avec Éléonore, fille d'Édouard I[er] d'Angleterre, et députa les évêques de Tarragone et de Valence pour y donner son consentement paternel. Il nomma régents ce même Alphonse et la reine Constance. Enfin, par son testament, il institua le prince héritier des royaumes d'Aragon, de Valence et du comté de Barcelone; et nous lisons encore qu'il lui en fit dès lors la renonciation devant témoins, acte de prévoyance contre la cour de Rome, afin de prévenir sa déposition, et de pouvoir montrer la couronne sur la tête du fils, lorsqu'on songerait à l'enlever au père. Le 3 juin, après avoir pris congé de la reine et avoir béni ses enfants, il leva l'ancre. Les gens de la flotte ignoraient encore où on les menait. Quand on fut à environ vingt milles du rivage, l'amirante donna l'ordre de tourner vers le port Mahon, et, parcourant toute la flotte sur un bateau, il remit à chaque capitaine des instructions cachetées qu'ils ne devaient ouvrir qu'en sortant de ce port. On y resta quelques jours, jusqu'à ce que, sur des avis venus de Constantine, le roi ordonna de remettre à la voile. Alors l'al-

mosarif[1] de Minorque, sarrasin toujours menacé par les armes des Aragonais, ayant deviné le vrai dessein de Pierre, d'après la direction que prenait la flotte et d'autres indices, en manda avis en Afrique par un brigantin qui traversa les vaisseaux catalans sans être aperçu. Ceux-ci arrivèrent le 20 juin au port d'Ancale[2], et débarquèrent dix ou douze mille hommes dans la province de Constantine.

Pierre, en arrivant, trouva toutes les choses changées par l'avis venu de Minorque, ou par l'indiscrétion de son allié, ou par une autre trahison. Le port et la ville d'Ancale étaient abandonnés, et il apprit de marchands de Pise que le seigneur de Constantine était pris, et que cette ville était au pouvoir des ennemis. En voyant le rivage désert et silencieux, les soldats craignirent quelque artifice des Infidèles, et refusèrent de s'avancer dans le pays sans l'ordre exprès du roi. Pierre marcha vers Ancale avec un seul compagnon; descendant de cheval, il mit l'oreille contre terre pour recueillir le moindre bruit, et étant certain qu'il n'y avait personne de vivant dans la place, il rassura ses gens et entra le premier. Il reconnut ensuite le pays, fortifia son camp, garda tous les passages, épia tous les mouvements de ses ennemis, et se distingua dans les engagements qui eurent lieu. Nous ne raconterons pas ses exploits qu'on a embellis de traits merveilleux, et

[1] Ce titre répondait à peu près à celui de seigneur.

[2] Ce port est nommé par d'autres Collo, Antola, Altoy, Alcoyl, sans qu'on en connaisse bien la position. C'est peut-être la Calle.

beaucoup exagérés. En résumé, il y eut beaucoup de sang répandu, et les chrétiens remportèrent de grands avantages; mais ils n'étaient pas assez nombreux pour prendre Constantine et pour s'avancer dans le pays ennemi.

Après ces faits d'armes, le roi, conseillé par l'amirante Loria et par d'autres exilés italiens, songea à disposer ses troupes à une nouvelle entreprise, à parer les foudres de Rome, à capter la bienveillance des autres cours, et à vaincre l'hésitation des Siciliens. Avec l'assentiment des principaux de l'armée, il envoya au pape, sur deux galères, Guillaume de Castelnuovo et Pierre Queralto, pour lui exposer la défaite des Infidèles et lui demander les faveurs accordées dans ces guerres, savoir : un légat apostolique, la protection de l'Église pour les terres du roi et des siens en Espagne, et les dîmes ecclésiastiques déjà recueillies. Il espérait que ces faveurs le mettraient en état d'agir ouvertement, si on les lui accordait; et si on les lui refusait, elles lui donnaient un prétexte pour changer d'entreprise. Mais ses envoyés, contrariés par le vent, ou feignant de l'avoir été, abordèrent à Palerme, au lieu d'aller trouver le pape à Montefiascone, où il était alors.

Le parlement sicilien, inquiet et consterné par le siége de Messine, était rassemblé, quand ils arrivèrent, dans l'église de Sainte-Marie de l'Amiral, beau monument de l'époque normande, actuellement appelée l'église de la Martorana. On ne savait quel parti prendre, et déjà quelques-uns parlaient de fuir en exil, lorsque Queralto se présenta pour indiquer une voie de salut : « Appelez,

dit-il, appelez au trône Pierre d'Aragon ; c'est un prince d'une grande habileté et d'un grand courage ; il est tout près avec une armée aguerrie, et a d'ailleurs des droits incontestables à la couronne. » Toute incertitude disparut, et l'on convint d'offrir la couronne à Pierre, à condition qu'il observerait les lois, franchises et coutumes du temps de Guillaume-le-Bon, et qu'il emploierait toutes ses forces pour délivrer la Sicile. Nicolas Coppola de Palerme et Pain Porcella, catalans, furent désignés pour porter ces nouvelles au roi en Afrique. Il est évident que tout ceci était un coup préparé longtemps d'avance, et que c'est véritablement alors qu'éclata la conjuration de Procida, qui n'avait pour but que de rendre Pierre d'Aragon maître du royaume de Sicile.

Castelnuovo et Queralto se rendirent ensuite à Montefiascone. Le pape les reçut avec plaisir, croyant en effet que les redoutables armements de l'aragonais n'en voulaient qu'aux Maures ; mais il ne consentit pas facilement à accorder les faveurs demandées, et répondit que les dîmes ecclésiastiques ne se donnaient pas pour toute espèce de guerre contre les Sarrasins, mais seulement pour celles dont le but était de délivrer les lieux saints. Les ambassadeurs, indignés ou plutôt feignant de l'être, n'en entendirent pas davantage, et retournèrent en Afrique. Les ambassadeurs de Palerme y étaient déjà arrivés, et avaient offert la couronne au roi. Celui-ci, pour sauver les apparences, avait répondu que leur fidélité à la maison de Souabe lui plaisait beaucoup, qu'il aimait la Sicile ; mais qu'il avait besoin de quelque temps

pour se décider dans une affaire de cette importance. Il assembla les barons de son armée. Les uns lui conseillèrent d'accepter la couronne qu'on lui offrait; les autres l'en dissuadèrent, en lui montrant qu'il attirerait la colère du pape et les armes de la France sur son royaume d'Aragon, ce qui lui ferait perdre une couronne pour l'espoir d'une autre; que d'ailleurs le roi Charles était puissant; que les gens d'Aragon, accoutumés à combattre les Maures, ne pourraient résister à la cavalerie française; que l'armée fatiguée demandait à retourner en Espagne; qu'il lui répugnerait de faire la guerre aux chrétiens; et qu'enfin c'était s'exposer que d'entreprendre une pareille expédition sans avoir consulté les *cortès* de Catalogne et d'Aragon. Pierre passa plusieurs jours sans se déclarer, et mit ce temps à profit pour disposer en sa faveur les esprits des principaux de l'armée. Quand il en fut sûr, il répondit aux ambassadeurs de Palerme qu'il acceptait la couronne aux conditions proposées; puis il écrivit au roi d'Angleterre, et peut-être aussi aux autres souverains, que les refus du pape lui faisaient abandonner la guerre d'Afrique, et qu'il allait revendiquer les droits de Constance et de ses fils. Il donna résolument l'ordre du départ et mit à la voile, suivi de vingt-deux galères, d'un vaisseau et d'autres bâtiments moins importants, et de quelques troupes de débarquement; le reste de son armée, laissé libre, repassa en Espagne.

Le dernier août, après cinq jours de navigation, il prit terre à Trapani, à la grande joie du peuple et surtout des nobles qui voyaient renaître les splendeurs de

la royauté. Les barons conduisirent le roi du rivage à la ville, soutenant sur quatre lances le voile d'or et de soie sous lequel il marchait; un d'eux tenait la bride du destrier royal, les autres suivaient à pied; des jeunes gens et de jeunes demoiselles dansaient et chantaient au son des instruments, et le peuple criait : « Bienvenu soit le roi que le ciel nous envoie pour nous délivrer des mains d'un cruel ennemi! » Paumier l'Abbé fit à Pierre de riches présents, et ses soldats reçurent une large distribution de vivres. Le 4 septembre, Pierre partit à cheval pour la capitale, où il s'était fait précéder de Raymond Marquet avec la flotte et les bagages. Le peuple de Palerme lui fit des démonstrations de joie plus grandes encore, parce que son arrivée le délivrait de la crainte des vengeances angevines. On alla à près de deux lieues à la rencontre du prince; il fut amené en triomphe, et à l'entrée de la ville les applaudissements de la foule, les cris des soldats et l'éclat des trompettes furent tels, que le bruit résonna jusqu'à Montréal, à quatre milles au sud-ouest de Palerme. Pierre fut conduit au palais, et ses gens reçurent une joyeuse hospitalité dans les maisons des particuliers.

Après les réjouissances, les illuminations et les présents d'argent, que le roi refusa, au rapport de Montaner, on songea à une plus auguste solennité. Le troisième jour, dit d'Esclot, le parlement des barons, des chevaliers et des représentants des villes et des communes se rassembla à Palerme. Pierre leur demanda s'il était vrai qu'ils l'eussent appelé au trône,

après en avoir délibéré, comme les ambassadeurs le lui avaient dit en Afrique. Un chevalier répondit que oui, et quand toute l'assemblée eut confirmé la vérité de sa réponse, il ajouta : « Que le roi daigne nous accorder les franchises du temps du bon roi Guillaume, et il laissera de lui une mémoire bénie et éternelle, et il trouvera les Siciliens prêts à faire toutes ses volontés. » Pierre les accorda et promit de faire enregistrer sa déclaration. Alors tous les nobles et députés se levèrent et lui jurèrent fidélité, et le roi leur donna un grand banquet.

Quelques historiens ont rapporté qu'il fut alors couronné roi de Sicile par l'évêque de Cefalù, en l'absence de l'archevêque de Palerme qui était auprès du Pape, mais cela est au moins fort douteux. La *chronique sicilienne* dit expressément qu'il ne fut pas couronné, mais seulement proclamé par le peuple : *non fu coronatu si non chiamatu di lu populu ;* le Pape ne lui reprocha jamais que d'avoir pris le titre de roi de Sicile, et l'on sait pourtant que dans ce temps-là la cérémonie du couronnement était essentielle à l'exercice de l'autorité. D'Esclot, qui raconte en détail l'arrivée de Pierre à Palerme, ne parle pas de cette cérémonie; et enfin il est probable que le roi d'Aragon, qui ménageait le plus possible la Cour de Rome, n'aurait pas voulu lui donner ce nouveau sujet de mécontentement. Quoi qu'il en soit, aussitôt après l'assemblée de Palerme, il s'adressa au Pape au nom de la Sicile, avec des formes plus modérées que celles de la remontrance dont nous avons parlé, comme cela convenait à un

gouvernement royal et régulier ; mais pourtant le passage suivant n'était pas propre à ramener le souverain pontife : « Vous savez, lui disait-on, qu'après le massacre, nous avons élevé l'étendard de saint Pierre et invoqué la sainte Église romaine pour notre protectrice ; mais parce que vous nous avez jugés indignes de la grâce de saint Pierre et de la vôtre, Dieu a envoyé à notre secours un autre Pierre que nous n'attendions pas. »

En même temps le roi d'Aragon tint un grand conseil avec les principaux chefs de la révolution et les exilés Apuliens venus en foule à Palerme au bruit de son arrivée. Il s'agissait de délibérer sur les moyens de repousser l'ennemi. Il n'y avait pas de temps à perdre, car déjà on murmurait dans la ville de la chétive apparence des soldats catalans, mal armés, mal habillés, noircis par le soleil, et qui ne paraissaient pas pouvoir résister à la cavalerie française. Aussi, les Siciliens demandaient-ils à s'armer eux-mêmes pour aller délivrer la généreuse Messine. Pierre profita de cette ardeur et commanda que tous les hommes de quinze à soixante ans se trouvassent dans un mois à Palerme, tout armés et avec des vivres pour quinze jours. Puis il envoya en avant des soldats d'élite par la route de Nicosie et de Randazzo ; les autres troupes devaient les suivre à mesure qu'elles seraient formées ; la flotte eut ordre de faire voile pour le Phare. Le dessein de Pierre était évidemment d'affamer Charles dans son camp, en lui coupant, par mer, toute communication avec la Calabre, et en l'empêchant de fourrager dans

les montagnes de l'île. Ceux qui font de Jean de Procida le héros des Vêpres Siciliennes lui attribuent l'honneur de ce dessein. Ce qui est certain, c'est que Pierre déclara alors solennellement la guerre, et dépêcha pour cet effet, au comte d'Anjou, Pierre Queralto, Ruy Ximénès de Luna et Guillaume Aymerich, juge de Barcelone, avec une escorte d'hommes d'armes.

Ces hérauts demandèrent à Charles un sauf-conduit par l'entremise de deux religieux carmes; mais le roi qui pensait pouvoir bientôt parler en maître, répondit aux deux religieux qu'il l'accorderait dans deux jours, et le lendemain, 14 septembre, il commanda cet assaut général que nous avons raconté dans le chapitre précédent. Le second jour de la bataille, quoique brisé de fatigue, il consentit à voir les hérauts qui, déjà arrivés la veille dans le camp, y avaient été fort mal traités. Queralto fut introduit devant le roi qui reposait sur un lit magnifique, et lui présenta ses lettres de créance. « A la bonne heure, parlez, » lui dit Charles en coupant court aux cérémonies; et jetant sur le lit, sans la regarder, une lettre que Pierre lui envoyait, il attendit, plein d'impatience, ce qu'allait lui dire le Catalan. Celui-ci exposa en peu de mots l'objet de son ambassade, en enjoignant au comte d'Anjou et de Provence (c'étaient ses expressions) de quitter la Sicile qu'il possédait injustement et qu'il avait tyranniquement gouvernée, pour la laisser au roi d'Aragon, son seigneur naturel, qui venait revendiquer les droits de ses enfants. Charles, outré de colère, se mit à ronger son bâton de commandant, et répondit, avec des

menaces, que la Sicile n'était ni à lui, ni à Pierre d'Aragon, mais à l'Église; qu'il la défendrait et saurait faire repentir de son insolence le téméraire usurpateur qui voulait s'en emparer. Il avait raison au fond, mais sa tyrannie ne laissait voir en lui que sa qualité d'étranger, et les peuples opprimés se jetaient entre les bras du premier prince qui se présentait pour les délivrer. Au reste, cette ambassade est rapportée diversement par les historiens; leurs différentes relations reviennent à ce que nous avons dit, mais nous croyons devoir faire connaître au lecteur les deux lettres que Villani fait écrire par les deux rois; il lui sera facile d'apercevoir qu'elles sont apocryphes, surtout pour la première, dans laquelle le roi d'Aragon invoque une cession du pape évidemment fausse, au lieu de parler des droits que lui donnait son mariage avec Constance. Voici la lettre de Pierre : « Pierre, roi d'Aragon et de Sicile, nous signifions à vous Charles, roi de Jérusalem et du comté de Provence, notre arrivée dans l'île de Sicile, qui nous a été accordée par l'autorité de la sainte Eglise, de monseigneur le pape et des vénérables cardinaux; et nous vous commandons, la présente reçue, de sortir de l'île avec toutes vos gens, sachant, que si vous ne le faites pas, vous verrez nos chevaliers et féaux prêts à vous causer tout dommage dans votre personne et dans vos gens. » Charles aurait répondu : « Charles, par la grâce de Dieu, roi de Jérusalem et de Sicile, prince de Capoue, et comte d'Anjou, de Forcalquier et de Provence, à vous Pierre, roi d'Aragon et comte de Valence. Nous nous étonnons

beaucoup de votre audace à venir dans le royaume de Sicile que nous a concédé la sainte Église, et partant nous vous commandons, la présente reçue, de quitter notre royaume de Sicile, comme traître envers Dieu et envers la sainte Eglise romaine, et si vous ne le faites pas, nous vous défions comme notre ennemi et comme traître, et vous nous verrez venir prêts à vous causer tout dommage, parce que nous désirons beaucoup de vous voir, ainsi que vos gens et vos forces. »

Le roi Charles laissa les hérauts entrer dans Messine pour offrir à la ville une trève de huit jours. Mais Alain, ne les connaissant pas, les renvoya, et ils retournèrent dans le camp français où on les retint jusqu'à la levée du siége. Les Messinois, qui n'avaient pas cru Queralto, furent peu de temps après assurés de l'arrivée du roi d'Aragon par Nicolas des Palizzi et par André de Procida, nobles exilés, qui leur amenaient, par l'ordre du roi, cinq cents arbalétriers des îles Baléares. Ces deux hommes vinrent avec leur troupe par le chemin des montagnes sans être arrêtés par l'ennemi, et se présentèrent à la Caperrina ; on les reconnut, on les accueillit avec joie, et ils déployèrent sur les murs l'étendard royal d'Aragon.

Tout tournait contre Charles d'Anjou. Désespérant enfin de prendre Messine, il commença à songer à la retraite. L'amiral de sa flotte, Arrighino des Mari, l'y engageait vivement, parce qu'il voyait le moment où les flottes catalanes et siciliennes réunies lui fermeraient le retour en Calabre ; mais d'autres étaient d'une

opinion contraire, et voulaient que l'on combattit la flotte ennemie, qu'on allât attaquer le roi d'Aragon, qu'on occupât les passages des montagnes, et qu'on tînt la ville assiégée jusqu'à ce que la famine la réduisît à se rendre. Pandolfe, comte d'Acerra, appuyait la première opinion; il représentait l'armée découragée, fatiguée et affaiblie par les maladies; les Siciliens, ranimés par l'arrivée du roi d'Aragon; les mauvais temps d'automne qui allaient endommager la flotte; Reggio peu fidèle, et la Calabre prête à se soulever. Il ajoutait que cette dernière province était épuisée par la guerre, que tous les environs de Messine n'étaient plus qu'un désert où l'armée périrait de faim, et que les Français risquaient de se voir bientôt eux-mêmes assiégés et renfermés entre la mer, les montagnes et l'indomptable Messine. Charles était fort de cet avis. Cependant, avant de le suivre, il tenta encore d'abattre l'opiniâtreté des Messinois en dévastant la campagne, en leur offrant des conditions très-avantageuses, et en employant la trahison; mais rien ne lui réussit, et un dernier évènement le décida à la retraite.

Un Messinois, sorti de la ville sous le déguisement d'un mendiant, fut pris par les soldats et amené devant le roi. Il dit que Messine était résolue à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, qu'on en voulait à la vie de Charles, et que cinq cents chevaliers espagnols et deux mille fantassins messinois avaient juré de se jeter en désespérés sur le camp pendant une sortie générale, aux cris de : *Au camp! au camp!* afin d'accomplir ce meurtre. Soit préméditation, soit hasard, les

paroles du prisonnier se vérifièrent comme nous allons voir, et déterminèrent le départ du roi.

Pour empêcher d'autres renforts d'arriver aux Messinois sur les traces de Palizzi et de Procida, Charles avait, le 24 septembre, fait occuper le palais de l'archevêque, peu éloigné des murs. Un de ses plus fidèles officiers gardait cet édifice avec deux cents hommes, et commandait ainsi la route de Saint-Augustin, à l'occident de la ville. Alain ne le laissa pas longtemps tranquille. Par son ordre, Leucio et d'autres officiers éprouvés sortent de nuit en grand secret avec des troupes d'élite de jeunes gens, et arrivent au palais par divers chemins. L'archevêché fut entouré de tous côtés, et Leucio s'embusqua avec une bande dans un bois d'oliviers voisin. Lorsque le disque de la lune parut derrière les montagnes de la Calabre, ce qui était le signal indiqué par Alain, les trois premières bandes poussèrent un grand cri et s'élancèrent en furieux sur l'archevêché. La garnison fut taillée en pièces, et le capitaine, surpris dans son lit, fut battu de coups jusqu'à ce qu'il mourût. Ceux qui échappèrent s'enfuirent vers les oliviers et tombèrent dans l'embuscade de Leucio, tous périrent. Mais voilà qu'au milieu du silence de la nuit, on entend un cri terrible dans la ville : Au camp ! au camp ! » Le tocsin sonne, les trompettes retentissent, on frappe sur les chaudières et sur les portes, c'est un fracas terrible. En même temps, les portes de la ville s'ouvrent, et la foule en sort avec impétuosité. Le camp, surpris et bouleversé, était dans une affreuse confusion. Sans écouter ni les ordres, ni

les reproches, les soldats courent çà et là, demi-nus, à travers les tentes; les uns se sauvent vers les montagnes, la plupart vers la mer, croyant déjà sentir l'épée du roi d'Aragon. Éveillé subitement, Charles s'enfuit comme les autres vers la mer, frappé du cri Au camp! au camp! jusqu'à ce qu'enfin, revenu à lui-même, il rougit de sa frayeur, et parvint à apaiser le tumulte. Les Messinois rentrèrent chargés de butin, et quand il fit jour, ils montrèrent sur la muraille le bras du capitaine tué à l'archevêché, en accablant d'injures le roi et ses soldats qui venaient le regarder. Tel est le récit de Néocastro. Montaner parle seulement d'une glorieuse sortie faite par les *almogavères* [1] que Pierre avait envoyés : c'est sans doute la sortie que nous venons de raconter, et Montaner aura passé sous silence le courage des Messinois, comme Néocastro a fait de celui des auxiliaires.

Dès lors, Charles ne pensa plus qu'à la retraite; et, quoiqu'il tînt sa résolution secrète, ses soldats, qui la pénétrèrent, se démoralisèrent entièrement, au point que ni les outrages des ennemis, ni l'honneur militaire, ne faisaient plus sur eux d'impression. La reine Béatrix, qui était dans le camp, partit la première, et l'on embarqua ensuite les machines de guerre. Mais quand le roi fut aussi parti, tout le camp se débanda, et les soldats se précipitèrent vers les vaisseaux sans ordre et sans précaution. On voyait dans le camp et

[1] Corps de soldats d'infanterie légère qui combattaient à peu près comme les *guérillas* modernes.

dans les environs, épars çà et là, des chevaux morts et vivants, des harnais, des habits, des grains et des provisions de toute espèce. Les Messinois profitèrent de la confusion pour faire une vigoureuse sortie, qui força les Français de construire à la hâte un rempart pour protéger l'embarquement : le duc de Bourgogne se chargea de le défendre avec une grosse troupe de cavaliers. Les Messinois firent encore un grand butin, et rapportèrent, entre autres choses, dans la ville le pavillon de la commune de Florence, qu'ils suspendirent dans la principale église.

Tel fut le succès de ce siége mémorable. Palerme avait donné le signal et soulevé la Sicile; mais on peut dire que Messine acheva et consolida l'ouvrage commencé par la capitale. Le capitaine, les citoyens et les femmes de Messine acquirent une gloire immortelle; la muse naissante de l'Italie chanta cette héroïque défense; et les autres villes de la Sicile, admiratrices de tant de courage, voulurent imiter dans la suite le luxe même et les modes de la cité victorieuse. La gloire, au reste, doit appartenir tout entière aux Messinois et aux Siciliens; car il n'y avait guère que quelques centaines d'Espagnols et autant de Génois, Vénitiens, Pisans et Anconitains, qui combattissent avec eux. C'étaient des bourgeois, qui n'avaient jamais manié les armes avant le siége, et qui n'avaient pour se protéger que des murailles de terre tombant en ruine. Il faut avouer que la défense des places était alors plus facile qu'aujourd'hui; mais le vainqueur de Mainfroi connaissait à fond l'art de la guerre, telle qu'elle était faite de

son temps; ses capitaines étaient expérimentés, et ses soldats accoutumés au métier des armes. Pourvus de toutes sortes de machines, obéissants, disciplinés, ces soldats montaient à soixante mille au commencement du siége, tandis que le nombre des Messinois atteignait à peine ce chiffre, en y comprenant les enfants, les vieillards et les malades. Le siége dura soixante-quatre jours, et l'armée ennemie, si fière en arrivant, si magnifique et si nombreuse, s'en retourna couverte de honte, dépouillée de tout, avec tout le désordre d'une déroute. On pourrait penser que Charles commit de graves fautes dans l'attaque; mais comment le supposer d'un capitaine si expérimenté? Comment surtout le croire, lorsque Montaner, son admirateur, affirme qu'il conduisit le siége avec beaucoup d'habileté? Il faut en conclure que le courage des Messinois fut leur principale ressource, et ce peuple n'est pas le seul qui ait montré ce que peut une nation animée d'un même esprit contre un ennemi qui en veut à son indépendance.

CHAPITRE X.

PIERRE D'ARAGON.

Pierre vient à Messine. — Combats sur mer. — Parlement de Catane. — Duel entre les deux rois. — Charles laisse la lieutenance au prince de Salerne. — Pierre en Calabre. — Arrivée de Constance en Sicile. — Commencement du refroidissement des barons siciliens pour Pierre. — Parlement de Palerme. — Départ de Pierre pour la Catalogne. — 1282-1283.

Le premier soin des Messinois, après la levée du siége, fut de reconnaître la campagne, dans la crainte d'une surprise de la part des ennemis. Certains de n'avoir plus rien à craindre, ils envoyèrent à Pierre, pour l'inviter à visiter leur ville. Pierre, avant de se rendre à leurs vœux, leur fit une réponse gracieuse, dans laquelle il regrettait de n'avoir pu se mesurer avec les Français, et il se mit en route pour Messine avec toute son armée, en suivant les côtes septentrionales, parce

qu'il voulait chasser de Milazzo une troupe de mille Français qui étaient restés dans la citadelle. Cette troupe se rendit à la première sommation, et le roi s'arrêta à Sainte-Lucie pour y passer la nuit.

On se remit en route sans attendre le jour, le 2 octobre. Les lieux qu'on traversait avaient été ravagés par les ennemis; on n'y apercevait ni paysans, ni troupeaux, ni aucune trace de culture, mais ils étaient animés par des bandes de Messinois venant au-devant du roi. Pierre accueillit tout le monde avec empressement, et surtout Alain de Lentini, qu'il fit placer à côté de lui, à qui il découvrit franchement les soupçons qu'on avait voulu lui inspirer sur sa fidélité. C'est ainsi qu'on arriva à la ville, à la suite d'un peuple immense, des prêtres et des citoyens les plus recommandables. Pierre était seul à cheval; il trouva sur son passage toutes les rues ornées de tapis d'or et de soie, et jonchées de branches vertes et d'herbes odoriférantes. Il se rendit d'abord à l'église, rendit des actions de grâces à Dieu, et se mit ensuite à converser familièrement avec les citoyens, se montrant affable et gracieux envers tous, louant la beauté des édifices de la ville, et s'informant de tous les détails de chaque chose. Il dut être agréablement frappé de l'aspect des remparts dont l'état témoignait de l'opiniâtre résistance des Messinois, et du délabrement d'un grand nombre de maisons que les habitants avaient à moitié démolies pour en tirer des matériaux de fortifications. Enfin, on arriva au palais, où le roi donna un grand festin, et admit à sa table les principaux bourgeois et Alain de Lentini. Les

réjouissances publiques remplirent les jours suivants; les Messinois fraternisèrent joyeusement avec les soldats de Pierre, et la ville ne respira plus, dit Néocastro, que l'allégresse, la paix et le repos.

Cependant il fallut bientôt reprendre les fatigues de la guerre. La flotte ennemie était encore dans le détroit, on ne pouvait être tranquille, tant qu'on l'aurait si proche de la Sicile. Le 9 octobre, Jacques Pérez, fils naturel du roi, était entré dans Messine avec vingt-deux galères catalanes; Pierre en avait fait équiper quinze autres dans le port, pendant que la ville se livrait aux réjouissances de son arrivée. Après avoir rassemblé en tout cinquante-deux navires, il se mit à harceler l'ennemi, malgré l'inégalité de ses forces, pour profiter du découragement des Français et de l'ardeur des Siciliens. Sans écouter ceux qui le dissuadaient de cette entreprise, il monta lui-même sur les navires catalans, harangua les équipages, les bénit au nom de Dieu en leur promettant la victoire, et revint à terre. Le 11 octobre, les Catalans rentrèrent sans avoir pu atteindre une première flottille angevine. En ayant aperçu une autre plus considérable vers Reggio, ils s'unirent aux Messinois, et firent voile résolument sur elle. Le roi Charles, outré de cette audace, fit sortir toutes ses galères, au nombre de soixante-deux; mais le mauvais état dans lequel elles étaient et l'aspect terrible de la flotte ennemie, les effrayèrent et leur firent regagner la terre. Les Siciliens et les Catalans les suivirent en les défiant au combat et en les accablant d'injures, et retournèrent ensuite à Messine en triomphe. Trois jours

après, quinze galères siciliennes en attaquèrent quarante-huit qui avaient quitté Reggio, et elles avaient affaire à des adversaires si découragés, qu'elles en prirent vingt-deux. On avait vu de la Calabre le combat s'engager; et la flotte sicilienne était si faible, que les ennemis, sûrs de la victoire, avaient fait des feux de joie sur le rivage, ce qui avait jeté une grande inquiétude dans Messine. Cette inquiétude s'accrut, quand on aperçut le lendemain un grand nombre de voiles se diriger vers le port. On distingua ensuite les enseignes; celles d'Aragon et de Sicile se déployaient dans les airs, tandis que celles d'Anjou traînaient dans la mer. Ce fut alors une joie universelle. Les vainqueurs amenaient quatre mille cinq cents prisonniers. A la chute du jour on alluma de grands feux de joie, et l'on répondit ainsi aux feux trompeurs qui avaient brillé en Calabre le soir précédent.

Pierre se conduisit avec beaucoup d'habileté à l'égard des prisonniers. Deux jours après, retenant seulement les Provençaux, il fit rassembler les autres dans la plaine de la porte Saint-Jean, et leur parla avec douceur. Il leur dit de reconnaître quelle différence il y avait entre lui et Charles d'Anjou; celui-ci les aurait fait mettre à mort, lui les renvoyait libres sans rançon, à la seule condition qu'ils promettraient de ne plus porter les armes contre la Sicile, et qu'ils feraient savoir aux peuples de la Pouille et de la Principauté, qu'ils pouvaient faire le commerce avec l'île, où on les recevrait avec plaisir, tant qu'ils viendraient avec des intentions pacifiques. Il offrit de prendre à son service

ceux qui y consentiraient, et fournit aux autres des barques, des vivres et de l'argent. Les prisonniers partirent, racontant dans toute la Péninsule la générosité du nouveau roi de Sicile, et dirent que les Siciliens ne voulaient pas autre chose que l'expulsion des étrangers.

Deux semaines avaient suffi pour donner aux Messinois une confiance sans bornes, ôter aux ennemis toute envie de repasser dans l'île, et indisposer contre eux les esprits de la terre ferme. Pierre partit ensuite pour Catane, afin de montrer au val de Noto le visage et l'affabilité du nouveau prince. Un parlement fut aussitôt assemblé dans l'église cathédrale : « Vous pouvez maintenant, dit le roi, jouir sans crainte de votre liberté ; vos franchises seront respectées ; le gouvernement sera juste et réparera les abus de celui qui est tombé. Je sais que le bien des sujets est celui du monarque ; la tyrannie vous a épuisés, la liberté vous rendra le bonheur et la richesse. » Il abolit en même temps les collectes et les odieuses servitudes de l'armement des vaisseaux ; il assura que jamais ces abus ne reparaîtraient sous son gouvernement et sous celui de ses successeurs, et que jamais le roi ne lèverait, de son autorité privée, des impôts généraux ni partiels. Le parlement lui accorda alors des subsides pour la guerre présente, et Pierre retourna sans retard à Messine le 24 octobre.

Les Siciliens victorieux fomentaient le mécontentement dans la Péninsule, et Charles, pour en prévenir les mauvais effets, avait écrit aux magistrats du continent en ces termes, dès les derniers jours de septembre : « De peur que les bruits du vulgaire, messagers incon-

sidérés des évènements, et superstitieux narrateurs de nouveautés, n'aient violé la vérité en vous rapportant, à vous et à nos fidèles sujets, le succès de nos armes, nous voulons vous en instruire nous-mêmes clairement, et vous dérouler la suite de ce qui s'est passé. Vous saurez donc, qu'arrivé en Sicile avec une nombreuse et puissante armée, pour assiéger la fameuse ville de Messine, nous avons là placé heureusement notre camp, et qu'y restant jusqu'au samedi vingt-sixième jour du présent mois avec cette même armée, nous avons tellement pressé par mer et par terre ce pays, naguère couvert de moissons et de vignes et fier de ses richesses; nous l'avons tellement dévasté par le fer et par la flamme, que rien n'est demeuré debout jusqu'aux remparts de la ville, qui n'ait été ou coupé par le fer, ou brûlé par le feu, ou ruiné misérablement. D'ailleurs, après avoir coupé, brûlé et détruit ces vignes magnifiques qui faisaient l'ornement de la campagne, nous n'avons pas laissé la ville en repos; les coups multipliés de nos machines ont renversé de nombreuses maisons et de nombreux édifices, et ont ébranlé entièrement les murs dans plusieurs endroits. Enfin, nous avons tant fait souffrir la ville, nous avons détruit tant de ses habitants, qu'il n'était pas douteux qu'elle ne se rendît bientôt. Cependant, considérant que la fécondité de l'automne, détruite autant par le temps que par la dévastation, ne pourrait être d'aucune utilité pour les Messinois; considérant que l'hiver étant proche, la rage du Phare interromprait les communications nécessaires à la subsistance de notre armée, ayant délibéré avec notre pru-

dence et avec la maturité de nos conseils, nous avons levé notre camp pour un peu de temps, et repassant le Phare sains et saufs avec toute notre armée, nous sommes arrivés dans notre ville de Reggio. Au retour du beau temps, nous irons de nouveau dans notre île de Sicile, avec les mêmes forces et toutes celles que nous procurera notre puissance, tant en troupes de terre qu'en troupes de mer, et assistés de la protection divine, nous fondrons sur lesdits Messinois et sur les autres rebelles siciliens, avec tant de courage, que l'audace effrontée de ces rebelles sera abattue, et que notre puissance foulera sous nos pieds leurs cornes superbes. Donné à Reggio le dernier jour de septembre, 11e de l'indiction[1]. »

Cette confiance apparente n'empêchait pas Charles de prendre toutes sortes de précautions pour mettre les côtes de Calabre à l'abri des incursions de l'ennemi; il posa des vedettes, forma des patrouilles, et ordonna que des signaux de feu pendant la nuit, de fumée pendant le jour, jetassent l'alarme au premier danger. En effet, la flotte aragonaise et sicilienne parcourait la mer Tyrrhénienne, et effrayait toutes les côtes de Calabre et de Pouille. Charles, pour porter remède à ce mal, fit réparer pomptement toutes ses galères, et, congédiant toutes les milices féodales et les auxiliaires italiens, il ne garda que les Français et les troupes régulières, montant à sept mille chevaux et dix mille hommes de pied. Il les distribua en fortes garnisons à Catona et

[1] Archives du royaume de Naples.

dans d'autres places maritimes de la Calabre, et il resta à Reggio avec la plus forte. Ensuite, pour n'avoir pas l'air de rien faire, il envoya défier le roi Pierre, alors à Messine.

En conséquence, Simon de Lentini, de l'ordre des Frères Prêcheurs, alla trouver le roi d'Aragon, et lui reprocha en face les réponses évasives qu'il avait données sur le but de son armement, la guerre qu'il faisait à un parent sans la lui avoir déclarée, l'occupation injuste du royaume de Sicile, et il ajouta que le roi Charles était prêt à prouver tous ces griefs les armes à la main. A ces reproches de déloyauté et de trahison, Pierre s'élança de son siége, le visage enflammé de colère, et se mit à se promener à grands pas; mais redevenu bientôt maître de lui-même, il fit cette réponse mesurée : « La mort de Mainfroi et de Conradin ont depuis longtemps rompu toute alliance entre le comte d'Anjou et moi; je possède la Sicile par le droit de ma femme et par le choix des peuples; celui qui me reproche la trahison ment, et je suis prêt à le prouver en combat singulier. » Il envoya ensuite au roi Charles des messagers, avec lesquels on disputa longtemps sur les conditions du duel. Le comte d'Anjou, peu soucieux de se mesurer à son âge avec un adversaire jeune et robuste, voulait qu'on prît plusieurs chevaliers de part et d'autre pour décider la querelle, et le roi d'Aragon, s'en tenant au combat singulier, offrait de venir sans cuirasse contre Charles couvert de toutes armes, et il récusait le combat en Calabre, à moins qu'on ne lui donnât le prince de Salerne en otage. Enfin, il

fut convenu que les deux rois combattraient, chacun à la tête de cent chevaliers, et s'efforceraient de prouver: Charles, comme provocateur, que Pierre était entré dans le royaume de Sicile sans droit, et sans l'avoir défié auparavant; Pierre, comme défenseur, que l'occupation de la Sicile et tout ce qu'il avait fait contre Charles, ne pouvaient le déshonorer ni le faire rougir devant qui que ce fût. Par lettres patentes du 26 décembre, on députa, de part et d'autre, six chevaliers pour déterminer le lieu, l'époque et le mode du combat. Assemblés dans le palais de Messine, ils conclurent qu'on combattrait en champ clos dans le comté de Bordeaux en Gascogne, comté neutre qui appartenait à Édouard d'Angleterre; que les chevaliers seraient armés de toutes pièces et se battraient à toute outrance, et que les deux rivaux devraient se présenter, le 1er juin 1283, à Édouard, ou à son délégué. Celui des deux rois qui ne viendrait pas au jour fixé avec ses champions, serait tenu pour vaincu, parjure, trompeur, félon, infidèle et traître, dépouillé du nom et de la dignité de roi. Les deux princes jurèrent ces articles sur les Évangiles. Selon l'usage, pour garantie de ces serments, quarante barons et capitaines des deux partis jurèrent aussi que, loyalement et de bonne foi, ils feraient tout leur possible pour assurer l'accomplissement du combat, et que, si leur prince manquait de parole, ils ne paraîtraient plus en sa présence, et ne l'aideraient plus ni de leurs bras, ni de leurs conseils. Deux actes, en bonne et due forme, furent souscrits par eux et par les rois, celui de l'aragonais à Messine, et celui de l'angevin à Reggio,

tous deux en date du 30 décembre. Sur l'acte angevin on remarque le seing d'un Jean Villani, parent peut-être de l'historien florentin; on remarque, sur l'acte aragonais, les noms d'Alain de Lentini, du comte Ventimille, de Roger Loria, de Gautier de Caltagirone et de Jacques Pérez. Les historiens du parti de l'un et de l'autre roi les accusèrent réciproquement, dans la suite, d'avoir été de mauvaise foi. Charles, selon les Gibelins, ne cherchait qu'à attirer le roi d'Aragon hors de la Sicile, pour la reprendre plus facilement; et Pierre, selon les Guelfes, avait la même intention contre son rival, dont la présence en Italie le gênait beaucoup. Nous verrons dans la suite comment se termina cette affaire.

Pierre ne profitait pas moins des allées et venues nécessitées par le duel pour connaître avec précision les forces et la position des ennemis qu'il s'apprêtait à combattre vigoureusement. Résolu de faire une descente en Calabre, il commença par infester ce pays de troupes légères qui devaient protéger son débarquement. Ayant appris de Bertrand de Cannellis, qui revenait du camp français, que deux mille cavaliers et autant de piétons faisaient une garde négligente à Catona; pressé d'ailleurs par les prières de ses almogavères, qui ne désiraient que bataille et butin, il fit partir de Messine, le 6 novembre après le coucher du soleil, quinze galères montées par un gros corps d'infanterie, et commandées par Pérez, son fils naturel, à qui il ne découvrit ses volontés que dans une lettre qui ne devait être ouverte qu'en mer. La garnison de Catona fut prise à l'improviste; on fit un grand carnage et beaucoup de prisonniers; le reste

s'enfuit à Reggio, où on les poursuivit jusqu'au jour, quoique les ordres du roi fussent contraires. Pierre fut fort mécontent de cette témérité de Pérez, et malgré l'amour qu'il lui portait et la gloire dont le succès le couvrait, il lui ôta le commandement : le jeune prince dut à l'intercession des barons l'exemption d'un plus grand châtiment, car Pierre pensait qu'il avait besoin d'une entière obéissance pour ne pas exposer sa fortune à la témérité de ses officiers, contre un ennemi si puissant que Charles d'Anjou. Des intelligences ouvrirent ensuite aux Aragonais les portes de Scalea dans la principauté. Frédéric Mosca, comte de Modica, fut nommé gouverneur de la nouvelle conquête. Enfin, Pierre établit à l'extrémité de la Calabre cinq cents hommes d'armes, qui, retranchés dans les bois de Solano, harcelaient sans cesse la garnison de Reggio, enlevaient les convois, infestaient les routes et coupaient toutes les communications.

Avec ces escarmouches et les négociations du duel arrivait la fin de la sanglante année 1282, laissant après elle les semences d'une longue guerre. Les motifs, l'argent et les hommes ne devaient pas manquer de sitôt. Outre que Charles était très-puissant par lui-même, il était fortement soutenu par le Saint-Siége; les villes guelfes d'Italie lui fournissaient des soldats et de l'argent, et, au delà des Alpes, se trouvaient les Français toujours prêts à répandre leur sang sur les champs de bataille. A la première nouvelle du massacre, le prince de Salerne courut de Provence à Paris pour appuyer les demandes de son père, et apaiser le procès que

Charles soutenait contre la reine Marguerite de France à l'occasion de ses comtés de Provence et de Forcalquier. Il obtint de Philippe-le-Hardi un secours de 15,000 liv. tournois, et la permission de lever environ mille hommes d'armes. Ceux-ci, conduits par le prince et par les comtes d'Alençon, d'Artois et de Bourgogne, du sang royal de France, et défrayés en partie par le pape, passèrent en Italie en deux bandes, auxquelles se joignirent un assez grand nombre de chevaliers, et arrivèrent vers l'automne dans les Calabres, où se vidèrent toujours les querelles des royaumes de Sicile et de Pouille. Dans le même temps, le pape accordait à Charles, à cause du danger de la guerre actuelle, le droit de mettre des garnisons dans les forteresses du Mont-Cassin et dans toutes les autres que possédaient les gens d'église dans son royaume, sous la promesse formelle de les leur restituer au premier avis du Saint-Siége. Rassuré sur la défense de ses états par toutes ces dispositions, le comte d'Anjou résolut de passer en France, comme pour se rendre au duel, quoiqu'il y eût encore cinq mois à attendre, mais sans doute pour mieux suivre les négociations pendantes entre lui et les cours de France et de Rome. A cet effet, il créa vicaire-général du royaume Charles, prince de Salerne, son fils unique, surnommé le Boîteux, et il lui remit ses pouvoirs le 12 janvier 1283, en présence des magistrats et des officiers de l'état. Puis, de l'avis des comtes d'Alençon, d'Artois, de Bourgogne, de Squillace, d'Acra, et de Catanzaro, il changea la ligne de défense depuis le rivage de la mer Tyrrhénienne jusqu'au cours du Mé-

taure, soit parce que les Siciliens affamaient toute la pointe de la Calabre, soit pour les attirer plus avant dans le cœur du pays et les faire envelopper par sa cavalerie. Il abandonna donc Reggio et ses environs, fit camper le gros de son armée dans les plaines de San-Martino et de Terra-Nova, et laissa de fortes garnisons dans les pays d'alentour. Les habitants de Reggio feignirent si bien d'être les ennemis acharnés des Messinois, et de craindre tout d'eux quand ils seraient sans défense, qu'il leur permit de se rendre, s'ils étaient trop pressés, sans avoir à encourir le reproche de félonie. Aussi, à peine fut-il parti, qu'ils envoyèrent des ambassadeurs à Messine, pour se remettre, eux et leur ville, entre les mains du roi Pierre.

Déjà le roi d'Aragon avait tout préparé pour le passage. Roger Loria devait commander la flotte; les Catalans et les Siciliens étaient rassemblés à Messine, et les barons le suivaient dans son expédition. L'armée était renforcée par une poignée de cavalerie, par des corps choisis d'archers et d'arbalétriers, et surtout par les almogavères, infanterie légère, qui tirait son nom d'un mot mauresque. Ces almogavères étaient vêtus d'une saie courte, d'un bonnet de cuir et d'une ceinture; ils n'avaient ni chemise, ni targe [1]; ils étaient chaussés de gros souliers et de guêtres; ils portaient sur leurs épaules leur nourriture dans un bissac, avaient au côté une épée courte et aiguë, et dans les mains une lance terminée par un large fer et deux javelots qu'ils

[1] Espèce de bouclier.

lançaient de la main droite d'abord, pour ne plus se servir ensuite que de leur lance, soit pour attaquer, soit pour se défendre. Leurs chefs, plutôt guides que capitaines, s'appelaient aussi d'un nom arabe *adélilles*. Ces farouches guerriers ne s'assujettissaient à aucune discipline et ne recevaient aucune paie, mais ils gardaient tout le butin qu'ils faisaient, à l'exception d'un cinquième pour le roi. Endurcis contre la faim, la rigueur des saisons, la difficulté des lieux; tout différents des autres hommes, au rapport des historiens contemporains, ils emportaient avec eux autant de pains qu'ils voulaient courir de jours, et du reste se contentaient d'herbes sauvages, quand ils ne trouvaient pas autre chose. Sans bagages, sans aucune superfluité, ils s'aventuraient à deux ou trois journées de marche dans le pays ennemi, fondaient tout à coup sur les soldats surpris et se retiraient aussi vite; plus habiles et plus audacieux la nuit que le jour, plus à leur aise dans les montagnes et dans les bois que dans les plaines, invincibles partout où la cavalerie ne pouvait combattre. Pierre en fit le nerf de son armée dans la montueuse Calabre, et il en tira le parti le plus avantageux dans cette guerre. Ses autres troupes n'étaient pas non plus inutiles : les Espagnols, accoutumés à vivre au milieu des montagnes, et les Siciliens, nés dans un pays qui en est hérissé, légers, audacieux, prompts à résoudre et à exécuter, formaient tous d'excellents soldats.

L'ambassade de Reggio pressa le départ de Pierre. Dès le lendemain, 14 février, il fit voile vers cette ville, ayant avec lui dans sa galère, parmi ses plus

fidèles barons, le brave Alain de Lentini. Il fut reçu avec d'autant plus de joie, que la mer, si longtemps fermée, laissait enfin abonder les vivres dans la ville. Une partie de l'armée logea dans les maisons des particuliers; l'autre, qui ne trouva pas de place, dressa des tentes dans la campagne. Toute la Calabre se mit en mouvement, et l'on commença à envoyer en secret des messages au roi. Geraci se déclara la première, et Pierre y envoya Roger Loria, et Roger, comte de Pagliarico, l'un pour s'emparer de la place, l'autre pour en être gouverneur. Pour lui, le 23 février, il alla à la découverte de l'armée ennemie, accompagné d'un seul cavalier, de trente almogavères et d'un guide, à travers des vallons profonds et des bois épais, jusqu'aux postes avancés des Français. Puis il revint à Reggio, conduisit ses gens par les bois de Solano, et les fit camper à huit milles du gros de l'armée ennemie, assez près des premiers postes, sur un plateau élevé nommé la Couronne, position à l'abri d'un assaut et commandant toutes les vallées environnantes. Là, les Grecs du pays, accoutumés à passer au milieu des ennemis sans exciter de soupçons, lui donnaient avis des moindres mouvements des Français, et Pierre restait tranquille comme si ces forêts l'avaient englouti, attendant une occasion favorable, pendant qu'on proclamait déjà partout sa lâcheté et son inhabileté.

Il sortit bientôt de son inaction. Cinq cents cavaliers, commandés par Raymond de Baux, dormaient sans défiance et sans ordre à Lagrussana, près de Sinople, lorsque tout à coup un grand bruit les réveilla.

C'étaient les almogavères qui fondaient sur eux comme une bande de loups affamés. Ils égorgent, ils pillent, tuent Raymond confondu parmi ses soldats, et se retirent en hâte avec leur butin. Peu après, le roi apprend que Henri Barrotta, trésorier de Charles, chargé de six mille onces d'or pour la solde de l'armée, s'est arrêté à Séminare, où il n'y a que huit cents cavaliers français. La faiblesse de la garnison, et plus encore, l'argent, l'allèchent. Le 13 mars, au soir, il part avec trois cents cavaliers et cinq mille almogavères, et arrivé à trois milles de Séminare, il leur dévoile son dessein. Le généreux Alain voulut l'en détourner. « Quelle gloire reviendrait-il au roi, disait-il, de ce pillage nocturne, et de ce carnage inutile ? C'était s'abuser que de croire qu'on pourrait garder Séminare si près du camp ennemi. Il valait donc bien mieux laisser cette misérable ville et marcher au camp. Là était le prince de Salerne, avec la fleur de la cour de France ; les ennemis étaient sans défiance ; il fallait les investir résolument, et l'audace donnerait le succès ou du moins une gloire assurée. » On ne sait pas comment le roi reçut ces paroles, ni les pensées qui purent traverser son esprit contre le héros de Messine, mais il ne changea pas d'avis. Une troupe qui s'approcha des murs n'éprouva qu'une faible résistance, et les autres s'étant promptement emparés des portes, toute défense devint inutile. Le roi, comme s'il connaissait parfaitement la ville, piqua droit au logement du trésorier, mais il ne trouva pas l'argent qui était parti la veille. Alors s'étant placé hors des murs pour prévenir toute attaque de l'exté-

rieur, il laissa ses almogavères inonder la ville. Barrotta, réveillé par le tumulte, périt en défendant vaillamment sa vie. Les Français prirent la fuite dans un désordre complet, mais ils étaient si bien disciplinés, que cinq cents se rallièrent à une demi-lieue de là en attendant le jour, et rentrèrent à Séminare au départ des Espagnols. Cependant cette ville avait été mise au pillage; on n'avait épargné que la vie des habitants, sur l'ordre très-exprès du roi. Au point du jour, les Catalans et les Siciliens retournèrent à la Couronne, sans être inquiétés par les ennemis qui étaient si découragés, que le prince de Salerne voulut en vain les mener à l'assaut. Le lendemain, ce prince envoya un escadron de cavalerie à Séminare, et fit évacuer cette ville, sur ce qu'on lui dit qu'il était impossible de la mettre à l'abri d'un nouveau coup de main.

Ces expéditions nocturnes, cette manière irrégulière de faire la guerre, procurèrent au roi d'Aragon plusieurs villes des environs du camp français. Les soldats de Charles-le-Boîteux se décourageaient de plus en plus et se consumaient sans combattre, tandis que la réputation de leur ennemi s'accroissait de jour en jour. Les Catalans et les Siciliens étaient pleins d'une ardeur qu'entretenaient de continuelles victoires et un riche butin. Ces troupes, dit Malaspina, ne songeaient guère qu'au butin, elles faisaient des prisonniers pour avoir une forte rançon, elles enlevaient les troupeaux pour en vendre la peau; Montaner lui-même avoue qu'elles risquaient les combats les plus hardis pour s'enrichir, et qu'elles ne faisaient, pour cela, attention ni au nom-

bre, ni à la force de leurs ennemis. Dans un de ces engagements un almogavère fut fait prisonnier et conduit au prince de Salerne. A la vue de ce petit homme, mal habillé, d'un aspect repoussant, le prince s'écria qu'une nation si chétive et si sauvage ne pouvait avoir de courage. L'almogavère répliqua qu'il était le dernier de sa nation, mais qu'il était prêt à se mesurer avec le meilleur chevalier français, à condition que, vaincu, on le traiterait comme on voudrait, et que vainqueur il obtiendrait sa liberté. Ces combats singuliers étaient fort du goût de cette époque; le prince de Salerne y consentit; on rendit ses armes à l'Espagnol, un vaillant chevalier français se présenta, et le combat eut lieu hors des retranchements. Le chevalier prit champ et s'élança sur son adversaire; mais celui-ci, évitant d'un saut la lance dirigée contre lui, donna au chevalier un vigoureux coup de javelot à l'épaule; il le fit tomber, courut à lui, coupa les cordons de son casque et lui mit le couteau sur la gorge. Le prince fit des présents à l'almogavère et le renvoya libre. Pierre voulut combattre de courtoisie, et rendit aux Français dix prisonniers, en ajoutant qu'il en rendrait toujours dix pour un des siens.

Les troubles qui commençaient à renaître en Sicile forcèrent le roi d'Aragon d'y retourner. La reine Constance y était alors. Le roi l'avait fait venir pendant qu'on traitait du duel, afin qu'elle gouvernât la Sicile pendant son absence, et elle était partie de Catalogne avec ses plus jeunes enfants, Jayme ou Jacques, Frédéric et Yolande, amenant avec elle Jean de Procida,

que les historiens les mieux informés font alors venir pour la première fois en Sicile, et dont ils ne font pas une seule fois mention depuis ses conférences entre lui, Loria et le roi, jusqu'à ce voyage de Constance. A la vue de la fille de Mainfroi et de ses jeunes enfants, la multitude fit éclater sa joie, excitée en même temps par la nouveauté, et par les victoires remportées dans la Péninsule. Mais beaucoup de soupçons naissaient dans l'esprit du roi et des barons. Ceux-ci trouvaient qu'on n'était pas assez reconnaissant de la couronne qu'ils avaient donnée, et celui-là appelant félonie la moindre apparence de mécontentement, commençait à mettre en usage toute sa politique pour abattre les plus audacieux. Il est probable que le mécontement était fomenté par la négligence que mettait le roi à ramener les temps du bon Guillaume dont on se formait des idées exagérées et fabuleuses; mais Pierre n'était pas un prince facile à mener, et n'aurait jamais consenti à maintenir des franchises qui entravassent le moins du monde l'autorité royale. Les Siciliens enviaient aussi la faveur des Catalans et se plaignaient du peu de part qu'on leur donnait dans le gouvernement. Déjà on disait qu'on n'avait pas changé la tyrannie en liberté, mais qu'on n'avait fait que changer la personne du prince et celle des seigneurs, et ces murmures trouvaient accès, non-seulement chez les barons, mais encore chez les principaux citoyens. Ils ne pouvaient demeurer inconnus au roi. Comme il était à Geraci, le 8 avril, un espion des ennemis qu'on lui amena, lui révéla les intelligences que le prince de Salerne avait en

Sicile. Gautier de Caltagirone, dit l'espion, s'était engagé à lui remettre toute l'île entre les mains, si, au départ du roi d'Aragon pour Bordeaux, il envoyait, dans l'un des ports du val de Noto, cinquante galères et une bonne troupe de cavalerie. Ce Gautier, seigneur de Butera et d'autres fiefs, le plus puissant du val de Noto, et fameux dans les histoires de la conjuration de Procida, s'était offert auparavant à être un des cent champions du roi; trompé ensuite dans ses projets ambitieux, ou se défiant du gouvernement, il en vint à un tel excès d'obstination, que, seul des barons siciliens, il refusa de suivre Pierre dans son expédition de Calabre. Le roi n'eut donc pas de peine à croire l'espion. Malaspina dit seulement que l'espion fit connaître vaguement des machinations tramées en Sicile, et que ces indices, joints aux soupçons antérieurs, firent supposer une conjuration contre la reine et ses enfants, conjuration tramée par quelques barons et par Paumier l'Abbé, originaire de Trapani, mais citoyen de Palerme, et très-riche en terres et en troupeaux dans le val de Mazzara. Peu importent les noms : des intelligences existaient, et c'était assez pour faire trembler le roi d'Aragon. D'ailleurs Pierre, son frère, était venu le trouver en Calabre, et lui rappelait le combat qui devait avoir lieu à Bordeaux, en lui disant que le jour approchait, que jamais parjure n'avait souillé le sang royal d'Aragon, et qu'il ne devait pas le premier se montrer perfide et lâche aux yeux de toute la chrétienté. Tout cela détermina le roi. Il abandonna, en frémissant, l'expédition de Calabre, licencia son armée, et s'embarqua, le 14 avril,

avec ses Espagnols chargés d'un immense butin. Gautier s'était rendu, quelques jours auparavant, à son camp de Solano, mais il était bien tard pour se purger des graves soupçons qui pesaient sur lui.

La reine Constance vint avec ses enfants trouver le roi à Messine. Le 25 avril, les magistrats de la ville furent convoqués en parlement pour délibérer sur l'administration de l'état pendant l'absence de Pierre. Il présenta ses enfants avec de grands témoignages d'affection, et prononça ces paroles : « Je suis obligé de quitter ce pays, que j'aime autant que ma propre patrie. Je vais, en présence de toute la chrétienté, confondre l'orgueil de notre superbe ennemi, et venger mon honneur dans le jugement de Dieu, parce que j'ai dévoué toute ma vie à votre bonheur, Siciliens, mon nom, ma personne, ma couronne et ma vie. Et je ne m'en repens pas, car je vois déjà mon entreprise bénie par le Tout-Puissant ; les ennemis sont loin de la Sicile ; ils sont abattus et serrés de près sur le continent ; vos lois et vos libertés sont restaurées ; vos richesses, votre gloire, votre prospérité s'accroissent chaque jour. Je vous laisse une flotte victorieuse, des capitaines éprouvés, des ministres fidèles, votre reine et les petits-fils de Mainfroi. C'est à vous, Siciliens, que je confie ces jeunes princes, la plus chère partie de moi-même, et je suis sans inquiétude sur leur sort. Mais, comme les hasards de la guerre sont impossibles à prévoir, je veux donner une nouvelle garantie à vos droits. A ma mort, Alphonse aura l'Aragon, la Catalogne et Valence ; Jayme, mon second fils, me succè-

dera sur le trône de Sicile. Pendant mon absence, la reine et Jayme rempliront les fonctions de vice-roi. Et vous, soyez soumis à l'autorité paternelle qui vous régit; soyez courageux contre les ennemis, et sourds aux fallacieuses promesses de ceux qui veulent vous vendre à eux. » Puis il dit, en se tournant vers Alain : « Je mets la reine sous votre protection; que mes enfants soient les vôtres; et vous, mes enfants, honorez ce héros comme votre père. » Le parlement approuva fort le discours du roi, qui délivrait la Sicile de la crainte de devenir province dépendante d'un royaume étranger. Le mécontentement s'apaisa pour un temps, et les honneurs accordés à Alain de Lentini achevèrent de réconcilier la nation. Alain fut créé grand justicier[1]; Roger Loria, grand amiral; Jean de Procida, grand chancelier, et le catalan Guillaume Calcérando, lieutenant du roi dans le commandement de l'armée. Les emplois inférieurs furent aussi communs aux Siciliens et aux Espagnols, et le roi voulut que rien ne se fît sans qu'on en eût informé la reine. Après avoir fait toutes ces dispositions, il partit de Messine le 26 avril, et ne se sépara d'Alain qu'après l'avoir investi des seigneuries de Buccheri, Palazzolo et Odogrillo, l'avoir affectueusement embrassé, et lui avoir fait don de son propre cheval de bataille, de son épée, de son casque et de son bouclier.

Il ne restait plus au roi d'Aragon qu'une inquiétude. Gautier de Caltagirone, Bonjean de Noto, Tano Tusco,

[1] Peut-être l'était-il déjà depuis le 30 décembre 1282.

Bayamond d'Héraclée, Jean Mazzarin, Adénolfe de Minée et beaucoup d'autres barons remuaient dans le val de Noto. Pierre résolut de leur montrer l'autorité royale de plus près. Il ordonna à l'infant et à Alain de le suivre à quelque distance, et se rendit à Minée le 28 avril. Il les y attendit, conclut avec eux qu'il ne fallait pas laisser aux rebelles le temps de se concerter, les envoya à Noto, et alla lui-même directement à Caltagirone pour y trouver Gautier. Celui-ci ne l'attendit pas, et se retira dans la forte place de Butera. Quand Pierre le vit si peu hardi, il le méprisa, et, sans autre délai, se rendit à Trapani pour hâter son départ.

Alain apaisa la révolte sans répandre le sang. Au commencement de mai, il se présenta à Noto, laissant le jeune prince à quelque distance de la ville. Accompagné de quatre hommes seulement, il enfonça la porte, que personne ne défendait, et cria aux habitants d'aller au devant du roi. Le peuple se pressa aussitôt en foule autour de lui, et courut en effet à la rencontre de l'infant, car il n'était pas mal disposé au fond, et les clameurs de Gautier et de ses partisans ne l'avaient ébranlé qu'un instant. D'ailleurs, la multitude résiste rarement à l'ascendant d'un grand nom et d'une action hardie. Tous abandonnèrent Bonjean, qui était accouru avec des menaces, et qui fut obligé de se rendre à Alain. Tano Tusco, qui s'enfuyait, fut pris, et la torture lui fit tout révéler.

A Butera, Gautier ignorait ces évènements, et ne songeait pas à se mettre sur ses gardes, quand il vit arriver, le 3 mai, l'infant et Alain avec une forte es-

corte. Jayme s'arrêta au bord du fleuve avec ses gens; Alain monta la colline, força les portes sans éprouver de résistance, comme à Noto, et invita aussi le peuple à sortir au-devant de Jayme pour lui témoigner sa fidélité et sa joie. Les habitants, peu attachés à Gautier, au nom d'Alain, au nom de l'infant, ne songèrent plus qu'à lui faire honneur, et descendirent la colline pour se rendre au bord du fleuve, en maudissant Gautier et ses partisans. Alain n'oubliait pas le rebelle. Il monte au palais et entre. Soixante soldats toscans tout armés étaient à table avec Gautier, mangeant et criant, lorsque l'intrépide vieillard se présenta devant eux, et les salua hardiment. L'étonnement et l'incertitude les rendirent muets; ils attendaient ce que dirait leur chef, qui ne bougea pas. La joue appuyée sur la main, le coude sur la table, Gautier regardait fixement Alain, sans savoir lui-même si son regard était menaçant ou troublé. Alain craignit de s'être trop avancé. Il se récueillit un moment, et d'un ton résolu : « A quoi penses-tu, Gautier, lui dit-il; tu aurais tendu la main au plus vil de tes mercenaires, et tu lui aurais rendu le salut; et le chevalier Alain, Alain, ton ami, c'est ainsi que tu le reçois chez toi! Or, je viens ici parce que je suis ton ami plus que tu ne le penses. Vois à qui tu t'es fié! Vois tes vassaux qui se précipitent au-devant de l'infant Jayme, et qui le conduisent en triomphe! Allons, viens lui faire hommage avec moi, puisqu'il te reste encore un moment pour échapper à une perte certaine. » Gautier hésitait et demandait qu'on lui promît qu'il ne serait pas conduit au combat de Bordeaux.

Alain lui répliqua qu'il n'aurait pas dû lui-même solliciter cette faveur du roi, qui ne lui demandait ni ses conseils, ni son bras. Enfin, Gautier consentit à faire à l'infant de feintes démonstrations de soumission. L'infant les accueillit avec bienveillance, sans y croire, et se contenta de voir éteintes les premières étincelles de la révolte, et d'avoir évité ou différé celle de ce puissant baron. Il se montra ensuite à Palerme, et courut de là à Trapani, où le roi l'attendait, plein d'inquiétude. Pierre se réjouit beaucoup du succès, et il ordonna qu'on mît à mort les principaux chefs de la conjuration de Noto, et qu'on veillât attentivement sur Gautier. Le 11 mai, après avoir de nouveau recommandé à Alain le royaume et sa famille, il partit de Trapani avec un vaisseau et quatre galères. Il emmenait avec lui, pour être son champion à Bordeaux, Paumier l'Abbé, dont il voulait ainsi récompenser le zèle et le courage, selon les uns, mais selon les autres pour le surveiller de plus près, à cause des soupçons qu'il avait conçus sur sa fidélité.

CHAPITRE XI.

PIERRE D'ARAGON.

Nouveaux préparatifs de la maison d'Anjou contre la Sicile. — Le pape Martin IV publie la croisade contre Pierre. — Révolte de Gautier de Caltagirone. — Bataille du port de Malte. — Le duel de Bordeaux. — Bataille du golfe de Naples et prise de Charles-le-Boîteux. — 1283-1284.

Cependant Charles d'Anjou proposait une seconde expédition contre la Sicile. Il voulait frapper les grands coups dans l'été de l'année 1283, pour profiter de l'absence du roi d'Aragon. Il rassembla pour cela des forces moins considérables que l'année précédente, parce que l'argent lui manquait, et qu'il ne voulait pas aggraver les impôts, de peur de mécontenter ses peuples déjà si disposés à se soulever. Il paraît, d'après le rapport de l'espion dont nous avons parlé, que les chefs

de la contre-révolution en Sicile s'entendaient avec le comte d'Anjou pour coopérer au succès de ses armes. Afin de regagner les cœurs, Charles travaillait aussi à réformer les abus du gouvernement dans la Péninsule. Enfin le pape l'aidait de tout son pouvoir, en suscitant des ennemis à Pierre, en épouvantant ses amis et en le menaçant jusque dans son royaume d'Aragon.

Dans son voyage de Rome à Paris, Charles s'était arrêté quelques jours à Marseille, et avait là recommandé à son vicaire en Provence de fréter vingt galères, de les faire monter par les meilleurs hommes de mer du comté, et de les envoyer en Pouille au mois d'avril ou de mai au plus tard. Lui-même étant retourné à Marseille et les ayant trouvées toutes prêtes, les mit sous les ordres de deux Marseillais, Barthélemy Bonvin, et Guillaume Cornut qui jura de lui remettre entre les mains l'amiral ennemi mort ou vif. Le prince de Salerne équipait de son côté quatre-vingt-dix galères qui devaient se trouver à Reggio vers le milieu du mois de juin. Il avait abandonné en avril les malheureux quartiers de San-Martino, où ses troupes étaient décimées par la disette et par les fièvres, et où il avait perdu Pierre, comte d'Alençon, à la grande douleur de toute l'armée. Il plaça son camp sur le rivage auprès de Nicotra, pour être plus à portée de l'embarquement. Il fit réparer huit galères dans ce port, et prépara tout pour le passage en Sicile. Mais avant de changer son ancien camp, il avait tenu dans les plaines de San-Martino un parlement solennel, dont il faut ici rendre compte.

Ce parlement s'assembla le 30 mars 1283. Le prince y demanda des subsides aux prélats, comtes, barons, bourgeois et prud'hommes réunis en grand nombre. On les lui accorda en considération de la réforme commencée par les capitulaires du 10 juin 1282, auxquels on ajouta de nouveaux chapitres publiés et sanctionnés dans ce parlement. On y disait sans détour l'horrible servitude et la misère dans lesquelles le royaume était plongé par suite de l'antique tyrannie des Souabes, et par les abus récents des ministres et officiers du roi, qui agissaient ainsi contre ses paternelles volontés. De grandes faveurs furent accordées ou confirmées aux ecclésiastiques, concernant leurs biens, leurs personnes, leurs maisons et leur discipline. On révoqua les impôts qui déplaisaient le plus aux barons; on modéra le service militaire; on abolit les empêchements qui s'opposaient aux mariages des filles nobles; on rétablit le privilége d'être jugé par ses pairs; toute contrainte pour les servitudes imposées au profit du trésor public fut annulée. Pour le grand bien de toute la nation, le prince affranchit de tout droit de douane le transport des vivres d'un lieu du royaume à l'autre; il promit de faire frapper de bonne monnaie; il défendit les visites faites par les magistrats chez les particuliers; il diminua la taille imposée pour les meurtres non prouvés; il permit les mariages des filles des criminels d'État; il corrigea les abus commis par les officiers publics; et enfin il statua que le fisc ne pourrait revendiquer aucun bien que sur la décision des magistrats, et ne s'attribuerait pas la dot des femmes des exilés; que

les artisans ne seraient plus forcés de travailler pour les vaisseaux du roi, ni les villes de se fortifier à leurs dépens, et que les justiciers et autres officiers sortis de charge seraient tenus de rester quarante jours dans le pays pour répondre du mal qu'ils auraient fait. Quant aux collectes et aux autres impositions générales ou partielles, le prince décréta que les sujets du royaume jouiraient de tous les droits et franchises du temps du bon Guillaume. Mais comme ces droits et franchises n'étaient pas bien déterminés, il remit au pape de les préciser dans l'espace de deux mois, et ordonna que deux députés de chaque circonscription judiciaire se rendissent à cet effet auprès du pontife : en attendant, les villes ou provinces n'étaient tenues à rien donner, ni prêter, hormis dans les cas établis par les constitutions. Le prince termina en rappelant l'observation des récents capitulaires du roi Charles et de ceux qu'on venait de rédiger, et en envoyant des inspecteurs dans tout le royaume. Voilà les fruits que la Péninsule recueillait de la révolution de Sicile, et le pape, content de toutes ces améliorations, et n'ayant plus à voir dès lors en Charles que le soutien du Saint-Siége, songea plus sérieusement que jamais à lui faire recouvrer la Sicile.

Dès l'année précédente, en apprenant le succès des tentatives de Pierre, Martin IV avait publié une bulle dont voici la substance, d'après Fleury : « Il y reprend l'affaire de Sicile depuis la déposition de Frédéric par Innocent IV au concile de Lyon; il rapporte la révolte de Sicile contre le roi Charles, la monition publiée à

Orvieto le jour de l'ascension, et la légation du cardinal-général Gérard; il vient à l'entrée du roi Pierre en Sicile, qu'il traite d'invasion injuste, parce que le droit qu'il y prétendait par sa femme, comme fille de Mainfroi, était nul, Mainfroi lui-même et son père Frédéric ayant été privés de ce royaume par l'Eglise romaine. Pour mettre d'autant plus le roi d'Aragon dans son tort, le pape Martin rapporte comment le roi Pierre, son aïeul, vint à Rome pour se faire couronner, fit serment de fidélité au pape Innocent III, offrit et soumit son royaume à l'Église romaine et lui promit un tribut annuel à perpétuité. Le pape Martin en prend sujet d'accuser Pierre III de perfidie, aussi bien que pour avoir feint d'aller contre les Infidèles, afin de tourner ses armes contre le roi Charles, croisé pour les combattre, sans l'avoir défié auparavant, c'est-à-dire, sans lui avoir déclaré la guerre. De là le pape conclut que le roi Pierre et ses adhérents ont encouru les censures de la monition publiée le jour de l'Ascension. C'est pourquoi il les dénonce expressément excommuniés, et leurs terres soumises à l'interdit; il défend au roi d'Aragon de prendre le titre de roi de Sicile, ni d'en exercer aucune fonction. Il étend les censures sur l'empereur Michel Paléologue, comme raisonnablement suspect d'avoir aidé le roi Pierre dans l'invasion de la Sicile; il déclare nuls tous les traités faits au sujet de cette entreprise; il menace de procéder contre tous ceux qui y ont pris part, ecclésiastiques ou séculiers. Enfin il déclare au roi d'Aragon, que s'il ne se retire du royaume de Sicile dans la Purification; aux autres plus éloignés,

s'ils ne se soumettent aux ordres de l'Église dans le premier d'avril prochain; et à Paléologue, le premier de mai, il expose leurs personnes et leurs biens meubles à quiconque voudra s'en saisir, les prive de tous les fiefs et autres biens qu'ils tiennent de l'Église, et absout leurs vassaux du serment de fidélité, se réservant après ce terme, celui de priver Pierre du royaume d'Aragon, et de procéder contre lui suivant la qualité de ses crimes. Daté du 18 novembre 1282. »

Pierre se montra rebelle à cet avertissement, comme nous l'avons vu, et au commencement de l'année suivante, Martin IV publia contre lui une croisade avec les mêmes indulgences que pour la Terre-Sainte. Enfin le 19 mars il le déposa par une bulle où il disait: « Nous le privons du royaume d'Aragon, de ses autres terres et de la dignité royale, et nous exposons ses états à être occupés par des catholiques, suivant que le Saint-Siége en disposera, déclarant ses sujets entièrement absous du serment de fidélité, lui défendant de se mêler en aucune manière du gouvernement dudit royaume, et à toute personne de quelque condition que ce soit, ecclésiastiques ou séculiers, de le favoriser dans ce dessein, ni de le reconnaître pour roi, de lui obéir ou de lui rendre aucun devoir. » Cette sentence fut publiée à Orvieto sur la grande place de l'Église.

Le pape s'efforçait en outre de dissuader Édouard d'Angleterre de marier sa fille avec le fils aîné du roi d'Aragon, à cause de l'excommunication de ce roi, et de l'affinité de la princesse avec Alphonse, puisqu'ils étaient parents au quatrième degré. Il engageait les Vé-

nitiens à rejeter l'alliance de l'aragonais, permettait à Charles de différer le paiement du cens dû à l'Église, et exhortait les prélats et les ordres militaires de Castille à prendre les armes contre Sanche, héritier présomptif de la couronne, révolté contre son père, et allié de Pierre. Martin IV était d'autant plus opposé au roi d'Aragon qu'il voyait la Romagne soulevée par le comte Guy de Montefeltro, et Rome même agitée par les intrigues du nouveau roi de Sicile. Sa politique ne faisait d'ailleurs que continuer la longue lutte de l'Eglise contre la maison de Souabe, et pour lui Pierre n'était véritablement qu'un usurpateur, puisque la Sicile était fief du Saint-Siége.

La tempête contre Pierre éclata d'abord en Sicile. A peine le roi se fut-il éloigné, que Gautier de Caltagirone, revenu à lui, se déclara ouvertement. Il attaqua la garnison de Caltagirone, en fit un grand massacre, s'empara de la ville et répandit la terreur dans tout le val de Noto. L'enfant Jayme qui parcourait le nord de l'île, en recevant partout des témoignages d'affection, fut lui-même fort troublé de ces nouvelles, mais il songea à une vigoureuse répression. On écrivit à Guillaume Calcerando, et à Ansalon, justicier de la province, de se présenter en amis à Caltagirone, d'y faire venir secrètement des armes et des soldats, et de s'emparer ensuite de Gautier, par un coup de main. Ils le firent: Gautier n'était pas à la hauteur de son rôle, et la rébellion n'était pas appuyée par le peuple. On prit avec lui François des Todi et Mainfroi des Monti, et il fallut si peu de temps que l'infant accourant

en personne pour réprimer le mouvement, apprit en route à Piazza que tout était terminé. Jayme arriva à Caltagirone le 21 mai; le lendemain, Gautier et ses complices, convaincus de rébellion, furent condamnés à mort par le grand justicier Alain, et aussitôt décapités dans la plaine de Saint-Julien, aux acclamations de la multitude qui criait : « Tuez, tuez ! » Bonjean et son compagnon furent mis à mort à Minée. Le 27 mai tout était tranquille, et l'infant faisait son entrée solennelle à Messine.

Là il fallut préparer sans retard la flotte contre une première attaque de l'ennemi qui, ignorant la répression rapide de la contre-révolution, se montrait en nombre dans les mers de Sicile, et songeait à ravitailler le fort de Malte, assiégé par les Siciliens sous la conduite de Mainfroi Lalance, maître du reste de l'île. Roger Loria se tenait prêt dans le port de Messine avec vingt-deux galères catalanes et siciliennes, quand il eut avis des mouvements de la flotte ennemie. La reine dépêcha aussitôt à Malte un bâtiment de quarante rames pour ordonner aux Siciliens d'abandonner le siége du fort, et de se retrancher dans la ville; Loria de son côté mit à la voile et alla à la recherche de la flotte provençale. De l'île d'Ustica il la suivit à Trapani, en restant deux journées en arrière, et quand il toucha à Gozzo, il apprit qu'elle était à Malte où elle avait déjà débarqué des troupes, et que la ville était assiégée, quoique sans succès. Sur cela, le 8 juin 1283, il quitta Gozzo au milieu de la nuit, et arriva au port de Malte avec ses vingt-deux galères. C'était la première affaire que Roger

dirigeait en qualité d'amiral; il s'agissait d'établir la prééminence maritime des Siciliens ou des Provençaux. Dédaignant donc d'assaillir l'ennemi au dépourvu, il fit retentir tous les instruments de musique de sa flotte, envoya défier Cornut, et s'inquiéta peu de voir cent soldats français quitter le fort pour monter sur les galères. L'amiral ennemi fit reconnaître les galères siciliennes, et plein de confiance sur le faux avis qu'on lui donna qu'il n'y en avait que douze, il commença l'attaque avec ses vingt-sept, au point du jour.

Les combattants étaient égaux en courage et en fierté, et presque égaux en force, parce que les Provençaux, quoique plus nombreux, mettaient trois hommes à chaque rame, tandis que les Siciliens n'en laissaient que deux, et formaient avec les troisièmes un corps d'arbalétriers frais et dispos. On s'attaqua de part et d'autre avec une égale fureur, en lançant des flèches, des pierres et des matières enflammées. Loria commanda aux siens de se mettre à l'abri le mieux qu'ils pourraient, et de soutenir le choc, en laissant combattre seulement les arbalétriers. L'affaire se continua de cette manière jusqu'à midi, et il y eut beaucoup de sang répandu. Les Provençaux pressaient vivement les Siciliens, et ceux-ci restaient sur la défensive. Mais, lorsque Loria s'aperçut que les projectiles manquaient aux Provençaux qui les avaient en vain dépensés, et qu'ils commençaient à lancer tout ce qu'ils trouvaient sur les galères, il fit engager vivement la bataille. Il pousse le cri: « Aragon, sur eux! » Et les Siciliens et les Catalans tout frais et bien pourvus d'armes et de pro-

jectiles, lancent des traits et des pierres, heurtent les navires ennemis, mettent en pièces leurs rames, leurs proues et leurs flancs, et enfin sautent à l'abordage l'épée à la main. Rien ne résista. Bonvin prit le large avec huit galères délabrées et couvertes de sang, le reste ne fut qu'une proie facile à prendre. Mais Guillaume Cornut s'acharnait au combat contre Loria. Il sauta sur la galère de l'amiral, s'ouvrit un passage avec sa hache d'armes, cherchant partout son rival, et l'atteignit auprès du grand mât. Il le blessa à la cuisse d'un coup de javeline, et il allait l'achever avec sa hache d'armes, lorsqu'une pierre la lui fit tomber de la main. Roger prit son temps, arracha la javeline enfoncée dans la blessure, la lança contre Guillaume, et le perça de part en part. Ainsi finit la bataille. Les Siciliens perdirent cinq cents hommes; les Provençaux en perdirent près de huit cents, sans compter un nombre presque égal de prisonniers. Bonvin, arrivé à cinq milles de Malte, fit jeter les cadavres à l'eau, et couler à fond trois de ses galères incapables de tenir la mer, et avec les cinq autres, seul reste de la flotte, il alla annoncer ce combat en Provence, où il y avait peu de personnes qui n'eussent à pleurer un parent ou un ami. Le fort se rendit ensuite à Mainfroi Lalance; Malte et Gozzo fournirent Loria de munitions et d'argent. Celui-ci ayant abordé à Syracuse, fit partir des courriers pour toutes les villes de l'île afin d'y donner la nouvelle de la victoire, et il fit aussi informer le roi en Aragon. Puis il se rendit à Messine, traînant à la remorque les navires capturés, les drapeaux ennemis et

les prisonniers. La reine envoya les douze principaux en Aragon ; on fit travailler les autres dans l'arsenal de Messine et aux réparations des murailles, et on se contenta de mettre en prison le sicilien Nicolas de Riso. L'amiral ne s'endormit pas au milieu des louanges de la cour, des applaudissements et des réjouissances de la ville: pour ôter aux ennemis jusqu'à l'envie d'attaquer la Sicile, il répara sa flotte en peu de jours, inquiéta les côtes de la Calabre et de la Principauté, et alla braver les Provençaux jusque dans le port de Naples. La garde voulut le repousser à coups de flèches, mais ses arbalétriers eurent bientôt balayé le rivage. Alors il fit mettre le feu aux navires du port, se rendit de là à Ischia et à Capri, dont il s'empara sans peine, et retourna passer l'hiver en Sicile, après avoir fait un grand butin.

Pendant ces exploits de Loria, les deux rois faisaient grand bruit de leur duel. Le pape employa tous ses efforts pour le prévenir. Il adressa à Charles une lettre le 5 février 1283. « Je vous parle avec sévérité, parce que je vous aime, lui écrivait-il ; je réprouve ces conditions du combat et ces imprécations contre le parjure, parce que tout cela ne prouve que la vanité et la férocité et non le droit. Ne vous apercevez-vous pas de l'artifice de l'aragonais qui, moins puissant que vous par ses troupes, vous engage à vous mesurer à armes égales? D'ailleurs ces combats sont défendus par la religion aussi bien aux princes qu'aux particuliers. Ne persistez donc pas dans votre dessein ; vicaire de Jésus-Christ, je vous délie de vos serments, parce qu'ils

sont mauvais ; si vous persistez, vous encourrez les censures et les autres châtiments de l'Église. » Les cardinaux de Saint-Nicolas et de Sainte-Cécile appuyèrent de vive voix cette lettre. Une autre lettre envoyée à Edouard d'Angleterre lui défendit, sous les mêmes peines, de s'établir juge du camp et de laisser entrer les combattants en Gascogne. Peu de temps après le pape écrivit encore à Philippe-le-Hardi pour le même effet. Il ne put vaincre l'opiniâtreté de Charles, et la cour de France entra dans les idées chevaleresques du comte d'Anjou. Quant à Édouard, requis par Charles de s'expliquer, il répondit qu'il lui enverrait des messagers, et lui envoya en effet au bout de quelque temps Godefroi de Grandville et Antoine Bek, porteurs d'une lettre où il concluait ainsi : « Quand même le royaume de Sicile et d'Aragon devraient m'en revenir, je ne consentirais jamais à laisser accomplir un combat si cruel en ma présence, ou dans mes terres, ou dans quelque autre lieu où je pourrais l'empêcher. « Kar sachez de vérité, lit-on dans cette lettre, qe pur gainer teus deus reaumes come celui de Cezile e de Aragon nous n'en serrions gardeins du chaump où la susdite bataille se fest ; mes mettrons peine et travail en totes les maneres que nous saverons qe pes e acord fust mist entre vous, come celui qe mout le vodroit. » Édouard fit signifier au prince de Salerne qu'il avait donné à Charles un non absolu, et il envoya les mêmes députés à Pierre d'Aragon. A la fin, pour se tirer d'embarras en enlevant toute sûreté au champ du duel, il ordonna au sénéchal de Bordeaux de mettre la ville

à la disposition de Charles et du roi de France, ce qui devait faire récuser le combat au roi d'Aragon, puisque le lieu choisi n'était plus sur un terrain neutre.

Cependant les deux rivaux s'occupaient activement de cette affaire. Pierre, étant encore en Sicile, confia à son fils Alphonse le soin de choisir ses champions. Celui-ci en inscrivit cent cinquante, afin d'être sûr d'en avoir cent; c'étaient des Catalans, des Aragonais, des Italiens, des Siciliens, des Allemands, même un fils du roi de Maroc, disposé à se convertir au christianisme s'il était victorieux. Charles faisait fabriquer à Paris cent armures excellentes, et il avait choisi trois cents champions pour la même raison que son adversaire; parmi les cent premiers, soixante étaient Français et les autres Provençaux. Philippe lui-même se fit inscrire sur la liste, et commanda à tous ses barons de se trouver au duel, ce qui mit tout le royaume en mouvement: tous les nobles s'armaient dans l'espoir de participer au combat, ou au moins d'y assister, et ils se rendaient en foule à Bordeaux, comme si la guerre était déclarée. Le comte d'Anjou fit préparer une lice spacieuse, oblongue, et entourée de gradins en forme d'amphithéâtre, avec deux logements pour les deux partis, fortifiés de palissades et de fossés, l'un à l'entrée de la lice, l'autre à l'opposé, parce qu'il n'y avait qu'une porte pour entrer et sortir. Mais, comme le logement destiné aux Aragonais était le plus éloigné de la porte, on dit que les Français avaient résolu, si Pierre était vainqueur, de faire occuper la porte par des gens du dehors, et de massacrer les Aragonais renfermés dans les

palissades. L'armement universel de la France éveillait de plus grands soupçons, surtout parce que les environs de Bordeaux étaient occupés par les Français.

Pierre quitta Trapani le 11 mai, et fit force de voiles, dans la crainte de ne pas arriver à temps. Une bourrasque l'assaillit au sud de la Sardaigne. Voyant que les voiles étaient inutiles, il fit doubler les rameurs de deux galères, quitta son vaisseau, et descendit sur l'une d'elles avec trois chevaliers seulement. Il commanda de gagner l'île à tout prix, sans se soucier ni de la tempête, ni des pirates qui infestaient ces parages, et dit à l'amiral Raymond Marquet, qui le conjurait de ne pas s'exposer à tant de périls : « Non, puisque je me trouve à la bataille, je ferai tout ce que peut faire un mortel. Mon dessein, quoi qu'il soit, est irrévocable ; il vaut mieux montrer à la fortune un visage intrépide, que de faire de vains efforts pour lui échapper. » Il se reposa un moment à terre, et se rembarqua par un vent d'ouest qui le mena en vue de l'Afrique. Il maudit alors le sort qui le contraignait à manquer de parole, et l'inquiétude et la fatigue ne lui permirent de prendre aucune nourriture pendant trois jours. Au bout de ce temps, il toucha à Minorque. Là, il reprit des forces, traversa la mer jusqu'à Cullera, et arriva le 19 mai à Valence avec ses trois chevaliers.

Il n'était pas encore remis de ce voyage, lorsqu'il apprit tous les mouvements des Français, qui devaient le détourner d'aller à Bordeaux. Il ne crut pas pouvoir mener avec lui une assez grande armée pour affronter le danger ; d'autre part, il ne voulait pas manquer à sa

parole, ni se jeter sans défense dans les mains de ses ennemis; mais il trouva bientôt un expédient. Il ordonne à ses champions, déjà arrivés près des frontières, de rester chacun où ils ont appris les menées de leurs adversaires. Il dépêche Gilbert Cruyllas au sénéchal du roi d'Angleterre pour lui demander des sûretés pour le champ, et fait partir à cheval chaque jour un courrier pour recevoir de fréquents avis, et accoutumer cette route à la vue des hommes du roi d'Aragon. Ensuite il monte à cheval avec trois de ses plus affidés chevaliers, Blasco Alagona, Bérenger Pierretaillée et Conrad Lalance, et part sans autre escorte, accompagné d'un marchand de chevaux de Sarragosse, qui faisait son commerce en Gascogne et connaissait très-bien le pays. Pierre recommanda à ce marchand le plus grand secret, et personne à la cour ne connut ce voyage, pas même l'infant Alphonse. Le roi s'était armé d'une cotte de mailles cachée sous ses habits, d'une celade [1] sous son bonnet, et avait roulé autour de lui un vieux manteau bleu. Il avait un javelot à la main, et une valise sur son cheval, afin de se faire croire le domestique du marchand. Ses compagnons étaient fort mal vêtus, tandis que le marchand avait un costume fort distingué et un équipage de maître. Dans les auberges, il maltraitait le roi et ses chevaliers, logeait seul, et se faisait servir à table et présenter de l'eau par le roi. C'est ainsi qu'ils prirent la route de Tarragone, montés sur de rapides palefrois qu'ils

[1] Espèce de casque.

changeaient à chaque poste. Quand on leur demandait qui ils étaient, le marchand répondait qu'il voyageait avec ses domestiques pour ses affaires. Enfin, après avoir échappé à tous les périls, ils arrivèrent près de Bordeaux le 31 mai à trois heures de l'après-midi.

Aussitôt le roi envoya à la ville Bérenger, fils de Cruyllas, qui alla secrètement trouver son père, et engager de concert avec lui le sénéchal anglais Jean de Greilly à venir avec un notaire trouver un de ses amis qui avait une affaire importante à lui communiquer. Jean ne vint qu'au soir. Pierre, se faisant passer pour un nouvel ambassadeur, demanda si le roi d'Aragon pouvait venir. Jean répondit sans balancer qu'il ne le pouvait pas, parce que les environs étaient remplis de soldats français, et que le roi Édouard n'avait pas assuré le champ, et ne pourrait même pas le faire en unissant ses forces à celles du roi d'Aragon; que c'était là ce qu'il avait certifié à Cruyllas peu de temps auparavant. Pierre lui demanda à voir la lice; lorsqu'il y fut arrivé, il rabattit son capuchon sur ses épaules et se découvrit au sénéchal. Celui-ci le supplia, au nom de Dieu, de fuir ses ennemis. Le roi, monté sur son cheval de bataille, fit trois fois le tour de l'arène; au milieu, il dit solennellement au sénéchal et au notaire qu'il était venu pour maintenir sa parole, et qu'il ne dépendait pas de lui qu'il ne combattît, mais que la perfidie de ses ennemis s'y opposait. Il fit dresser une protestation en forme; de Greilly y attestait la venue du roi d'Aragon, et l'ordre donné par Édouard de mettre la ville entre les mains de Charles et de Phi-

lippe. Pierre laissa ses armes au sénéchal, le pria d'attendre quelque temps avant de divulguer le fait, et s'en retourna à la hâte, en prenant la route de Bayonne. Il atteignit cette ville tout harassé, parce qu'il y avait trois jours qu'il n'avait fermé l'œil, et il y promulgua une protestation; il envoya des lettres et des messagers à tous les princes de la chrétienté, et, s'attendant à la guerre, il rappela tous ceux de ses sujets qui étaient en France.

Charles était à Bordeaux depuis le 25 mai. Lorsqu'il eut appris, le jour même du duel, l'apparition de son rival, il envoya aussitôt des chevaux à sa poursuite; mais l'avance qu'avait Pierre rendit vain son dessein. Il fit de durs reproches à Greilly, et alla jusqu'à le faire garder dans le palais; il le délivra toutefois en voyant les bourgeois s'ameuter, à cause de cette violence faite au gouverneur. Ensuite, armé de toutes pièces avec ses champions, il resta dans la lice jusqu'à midi, pendant qu'une armée française, les uns disent de trois mille, les autres de cinq mille hommes, encombrait les environs de la ville. Charles protesta avec fierté, et cria hautement que Pierre était faux et lâche; mais il était, dans le fond, désolé de cette aventure, et appelait son rival non un homme, mais un démon, et pire qu'un démon, parce qu'au signe de la croix le diable s'enfuit, tandis qu'on ne pouvait rien employer contre Pierre. Il quitta Bordeaux le 11 juin, et fit promulguer en Italie un long libelle, renfermant tous les torts du roi d'Aragon, et un torrent d'injures contre lui. Ainsi se termina cette comédie. Comme nous l'avons déjà

dit, les historiens ont jeté le blâme sur l'un ou sur l'autre de ces princes, selon le parti qu'ils avaient embrassé. Il serait ennuyeux et inutile d'entrer dans cette discussion. Mais il est indubitable que les deux rivaux se présentèrent au champ, quoique la manière dont Pierre s'y présenta ait fait croire à plusieurs qu'il n'y vint pas ; il est indubitable aussi qu'Édouard ne parut pas et n'assura pas le champ. On était convenu de se trouver à Bordeaux le 1er juin, et de ne combattre que devant le roi d'Angleterre ou son délégué. Tous deux ainsi éludèrent en réalité le traité et l'observèrent en apparence, et c'est peut-être tout ce qu'ils avaient voulu.

En Italie, la punition de Gautier, la défaite de Malte, l'audace de Roger Loria, forcèrent le prince de Salerne à remettre l'exécution de son projet de descente en Sicile à l'année suivante. Cependant il restait toujours à Brindes avec le comte d'Artois, dans l'espoir de s'embarquer d'un jour à l'autre. Ce prince était actif et soigneux; mais ces qualités, qui sont souvent l'apanage des hommes médiocres, le laissaient bien loin de son père : il se donnait beaucoup de mouvement, et n'achevait rien; il faisait de grands préparatifs, et les voyait tout à coup ruinés, et alors tout attentif à son entreprise de Sicile, il négligeait de soulager le peuple comme il l'avait promis à San-Martino. Aussi le royaume de Naples souffrait-il toujours impatiemment le joug des Angevins. En Sicile, au contraire, le gouvernement modéré de la reine Constance calmait peu à peu les peuples ; toute cette année se passa tranquillement, et

depuis la bataille de Malte, les Siciliens et les Catalans vécurent dans la plus parfaite intelligence. Dans de telles circonstances, la reine crut pouvoir tenter un coup hardi contre lequel ne put pas se prémunir le vice-roi de Naples.

Les vivres furent très-chers dans l'hiver de 1283 à 1284. Scaléa, San-Lucido, Cetraro, Amantée, pressées par la disette, offrirent de se donner à Constance, si elle leur fournissait des vivres et pourvoyait à leur défense. Ces intelligences furent conduites par quelques habitants de Scaléa, exilés pour des meurtres et réfugiés en Sicile. La reine accepta, et envoya huit galères montées par des almogavères, avec quelques bâtiments chargés de grains, ce qui fit subitement baisser le prix des vivres et soulagea beaucoup le pays. Les almogavères se mirent à infester tout le val de Crati et la Basilicate. Le justicier du val marcha contre eux avec une grosse troupe de cavalerie. Ils l'attendirent dans un défilé, le défirent avec un grand carnage, et le poursuivirent jusqu'au château de l'évêque de Cassano, où ils mirent le siége. Le comte de Modica, venu de Sicile avec un autre corps d'almogavères, ravagea encore pendant ce temps la Basilicate. Il prit plusieurs châteaux, et Saint-Marc, dont l'église des Frères Mineurs fut convertie en forteresse. Le prince de Salerne voulut en vain s'opposer à ces conquêtes : les levées de troupes se faisaient difficilement, les Catalans ne reculaient pas, et ces malheureuses provinces étaient en proie à toutes les horreurs de la guerre.

Charles d'Anjou et le prince de Salerne travaillaient

chacun de leur côté à l'expédition de Sicile ; mais ils sentaient tous d'eux vivement le manque d'argent. Le prince de Salerne employait tous les moyens pour en trouver en Italie ; les deniers ecclésiastiques, les impôts, les emprunts, il prenait tout. En même temps il achetait des soldats par toute l'Italie, en Toscane, en Romagne, en Lombardie ; il traitait avec les communes et avec les *condottieri*, à qui il promettait d'autant plus hardiment le paiement, qu'il était moins sûr de pouvoir l'acquitter. Il appela sous les armes tous les barons du royaume, et en gagna beaucoup au moyen de nouvelles concessions. Il recommanda aux capitaines guelfes de Florence de solliciter à Pise les galères promises, et il en emprunta d'autres aux Génois, pendant que son père en amenait d'autres de Pise. Jacques de Brusson, vice-amiral, reçut le commandement de la flotte. Le prince pourvut avec une extrême diligence à l'équipement des navires, aux provisions de bouche, aux machines de guerre, dirigées par les Sarrasins de la colonie sicilienne de Lucère, dont il prit à sa solde beaucoup d'archers à cheval, d'hommes d'armes et de fantassins ; on ne parle que de soldats, de munitions, de vaisseaux, dans les registres de la chancellerie de Naples à cette époque. Enfin, Charles-le-Boîteux se fit faire une magnifique armure ; il était plein d'ardeur alors et ne respirait que la guerre, qui devait bientôt lui faire éprouver tant d'ennuis, qu'il n'osa plus, dans la suite, reprendre la carrière des armes. Le royaume de Naples tout entier retentissait du bruit des armes et des soldats ; jamais expédition plus terrible n'avait été

dirigée contre la Sicile. Les Angevins gardaient les côtes avec beaucoup de soin, et voulaient d'abord se rendre maîtres de la mer, pour clouer la flotte sicilienne dans ses ports, et envahir ensuite l'île et la mettre à feu et à sang. Trente galères étaient prêtes à Naples, quarante à Brindes; et quand toutes les forces se furent réunies à Ustica, cent navires de bataille et un plus grand nombre de bâtiments de transport n'attendaient que le signal pour fondre sur la Sicile.

Jean de Procida, grand chancelier, fut informé à temps de ces préparatifs. Le conseil de la reine se rassembla : le péril était grave, le roi éloigné, la flotte peu nombreuse, et l'armée n'était pas prête. On prit le parti le plus audacieux et le meilleur, celui d'attaquer résolument l'ennemi avant qu'il ne fût devenu invincible. Trente-quatre galères et un plus grand nombre de bâtiments moins considérables furent donc armés en hâte dans le port de Messine, et remplis de troupes d'élite, de bonnes armes et d'équipages choisis. Quand tout fut prêt, Constance fit venir l'amiral en présence des officiers et des pilotes, et lui rappela qu'il avait été nourri du même lait qu'elle, et élevé à sa cour : « N'oubliez pas, ajouta-t-elle, l'affection et le dévouement que vous avez toujours montrés à la maison royale d'Aragon; cette flotte porte sa fortune; l'honneur du roi, sa couronne, la reine et son fils n'ont plus que deux refuges, Dieu et Roger Loria. » L'amiral s'agenouilla; et selon l'usage de l'hommage féodal, mit ses mains dans les mains de la reine, et lui répondit : « L'étendard royal d'Aragon ne fut jamais vaincu, il ne le sera pas aujourd'hui.

O reine! confiez-vous au Dieu tout-puissant. » Les autres guerriers prêtèrent serment en pleurant d'attendrissement; Constance les congédia; le peuple les salua au sortir du port, et pria Dieu et la Vierge de leur accorder la victoire. L'amiral fit débarquer ses troupes sur un rivage voisin et en fit la revue, en les haranguant avec la concision d'un soldat : « Avant quinze jours, leur dit-il, nous aurons une grande bataille; nous aurons contre nous deux flottes : l'une sortie du port de Naples, l'autre venant de Provence. Il y a soixante galères; mais armés comme nous sommes, nous n'en craindrions pas cent. » Et les soldats répondirent : « Marchons! marchons! la victoire est à nous. » On côtoya la Calabre, et l'on entra dans le golfe de Salerne. Le bruit se répandit à Naples que Pierre était subitement revenu d'Espagne. Un Génois, nommé Navarro, fut envoyé avec un vaisseau pour s'assurer de la vérité de ce bruit, et il rapporta un nouvel avis aussi faux que le premier, en ne comptant de loin dans la flotte que vingt galères et quelques autres bâtiments plus petits. Les vingt-huit galères du prince, dit-il, seraient plus que suffisantes. Ce récit encouragea le jeune Charles, qui ordonna aussitôt d'aller à l'ennemi; mais les Napolitains, qui ne l'aimaient pas, refusèrent de s'armer pour lui.

Cependant Roger évitait d'entrer dans le port de Naples, parce qu'il ignorait où était Charles avec sa flotte provençale, et voulait choisir son temps pour attaquer ou le roi ou son fils. Il jeta donc l'ancre à Capri, et résolut de faire une démonstration sur Baïes, pour essayer

d'attirer le prince hors du port. Dans le cas où il ne réussirait pas, il voulait faire mine de retourner en Sicile, revenir à Ponza pendant la nuit, et attendre dans ce canal la flotte du roi. En conséquence, il se mit à ravager les côtes. Mais alors il apprit par un brigantin de Charles, qui tomba en son pouvoir, que le roi n'était qu'à une ou deux journées de là, avec trente galères provençales et dix galères de Pise. Il craignit alors plus fortement que jamais la réunion des deux flottes ennemies, et rassembla le conseil de ses plus expérimentés capitaines. On décida qu'il fallait attaquer le prince sans différer, et à quelque prix que ce fût. Roger se prépara aussitôt. Il arma deux galères de Gaète qu'il venait de prendre, ce qui lui faisait en tout trente-six galères, sans compter les galions, et il envoya le catalan Jean Albert avec une fuste[1] pour reconnaître la flotte de Naples. Il en apprit ainsi la force réelle. A l'aube du jour, il doubla le cap de Pausilippe, et arriva en vue de Naples.

On était au cinq juin 1284. Les déprédations faites par les Siciliens dans les jours précédents, les renforts des nobles qui tenaient pour la cour, l'audace des ennemis, tout excita l'ardeur du peuple de Naples qui se mit à demander la bataille à grands cris. On sonna le tocsin; Français, Italiens, vilains et chevaliers s'armèrent et coururent aux vaisseaux avec tant de précipitation que peu s'en fallut que des bâtiments ne fussent submergés. Les principaux seigneurs conseillaient

[1] Bâtiment de corsaire.

aussi le combat, les uns pour paraître fidèles, les autres pour montrer du courage, et le comte d'Acerra, favori du vice-roi, l'invita à monter lui-même sur la flotte pour inspirer plus d'ardeur aux soldats. Ni les raisons, ni l'autorité du cardinal Gérard qui lui rappelait la défaite de Messine, l'habileté des Siciliens et les ordres de son père, ne purent empêcher le prince de tomber dans le piége que lui tendait Roger Loria, et ne firent que l'exciter davantage à suivre les conseils du comte d'Acerra. Charles-le-Boîteux commanda d'avance un grand festin pour célébrer la victoire, et prit avec lui Jacques de Brusson, vice-amiral, Guillaume l'Étendard, Renaud Galard, les comtes de Brienne, de Montpellier et d'Acerra, le frère Jacques de Lagonesse et une foule de barons. Il avait en tout vingt-huit ou trente galères montées par des indigènes, et n'avait que peu de Français et de Provençaux.

Loria, feignant de fuir, tourna vers Castellamare, pour avoir le soleil à dos et pour attirer les ennemis en haute mer et profiter du désordre de la poursuite. Ceux-ci se mirent en effet à lui donner la chasse, en poussant de grands cris. Avant toutes les autres galères, voguaient celles de Richard Riso et Henri Nizza, deux Siciliens qui criaient à Loria en lui montrant des chaînes : « Où fuis-tu, courageux héros? c'est en vain que tu veux nous échapper; regarde, voici les liens qui t'arrêteront. » Les Siciliens ne répondaient rien. Au bout de quatre lieues, ils s'arrêtent, tournent les proues, et l'amiral, parcourant la flotte sur un bateau, les exhorte à avoir confiance : « Voyez, disait-il, le dé-

sordre de la flotte ennemie; nous n'avons à combattre que des gens qui n'ont jamais vu la guerre ni la mer. Laissons-les crier et frappons. » Il rangea vingt galères en ordre de bataille, plaça les arbalétriers sur les ponts, et ordonna au reste des vaisseaux de former l'arrière-garde et de ne combattre que dans un extrême besoin. Alors on poussa le cri : « Aragon et Sicile ! » et la flotte sicilienne tomba sur les ennemis déjà déconcertés par ce changement soudain de disposition.

Dès le premier choc, dix-huit galères de Naples, de Sorrento et de la Principauté prirent la fuite, laissant le prince avec sa galère, quatre autres de Naples, deux de Gaète et une de chacune des villes de Salerne, de Vico et de Scio. Il ne s'agissait plus, pour les Français, de vaincre, mais de sauver leur honneur. Quoiqu'ils ne fussent pas accoutumés aux batailles navales, ils combattirent avec un courage digne de louange. Les Catalans et les Siciliens, plus faits à ce genre de guerre, heurtaient les galères, fracassaient les rames, lançaient des feux sur le tillac, rendaient les ponts glissants avec le savon et le suif qu'ils jetaient, éblouissaient l'ennemi par un nuage de poussière, et décochaient à la fois une grêle de flèches; rien ne rebutait les Français qui se défendaient avec acharnement. Le sang coula à flots, et enfin quand ces preux de France eurent presque tous succombé, le nombre l'emporta. Il ne restait plus que la galère du prince : elle était cernée de toutes parts et à moitié au pouvoir de l'ennemi, mais la fleur des braves qui défendaient le prince, peu capable de combattre à cause de ses infirmités, fit des

preuves incroyables de valeur. A leur tête, Galard, homme d'une force herculéenne, tuait autant d'hommes qu'il en frappait, et précipitait les autres dans la mer. Pour mettre fin à cette opiniâtre résistance, Loria commanda de couler à fond la galère ; les Siciliens l'ébranlèrent par le dedans, pendant que des plongeurs la perçaient en dehors. Elle fut bientôt ouverte en six endroits différents ; on cria aux combattants qu'elle sombrait, mais ils ne l'entendirent pas. Enfin, Galard se rendit en disant : « Sauvez-la, la victoire est à vous ; c'est ici qu'est le prince, les meilleures épées de France se rendent à vous. » L'Étendard cria qu'on sauvât la personne du prince. Celui-ci, lorsqu'on lui demanda son épée, ne voulut la remettre qu'à un chevalier : ce fut l'amiral qui la reçut. Il accepta la main que lui offrait Roger pour quittter la galère qui s'enfonçait. Neuf galères furent prises. Une d'elles avait voulu fuir, mais Roger envoya à sa poursuite avec ordre de la ramener sous les plus rudes châtiments, et on lui obéit, parce qu'on le savait homme à tenir sa parole ; grand par ses qualités, grand par ses défauts, d'une valeur éprouvée et d'une dureté farouche. Galard, Guillaume l'Étendard, de Brusson, le comte de Berry et beaucoup d'autres chevaliers français et italiens furent faits prisonniers avec le prince de Salerne.

Un incident risible succéda au combat. Loria avait reçu Charles-le-Boiteux avec de grandes marques d'honneur, et le prince, richement vêtu, était assis sur le pont de la galère de l'amiral, au milieu d'un cercle de chevaliers, lorsqu'une barque de Sorrento s'ap-

procha avec des députés de la ville. Ceux-ci, prenant le prince pour l'amiral, lui offrirent quatre corbeilles de fleurs de figuier et deux cents agostales d'or, en disant : « Plaise à Dieu que, comme vous avez pris le fils, vous ayez aussi le père, et souvenez-vous que nous avons été les premiers à nous révolter. » Le prince sourit et dit à Loria : « Voilà des sujets bien fidèles à leur roi. »

Le château de l'Œuf, près de Naples, retentissait de lamentations féminines. La princesse de Salerne, du haut de ce rocher, avait vu l'engagement et la fuite, et la disparition de la galère royale. Elle ne pouvait détacher ses yeux de la mer, et regardait encore à l'arrivée de la nuit, quand le cardinal vint la trouver, le visage pâle et tremblant, tout épouvanté de ce qui se passait dans la ville. Puis, arrivèrent deux galères siciliennes avec une lettre du prince. L'amiral avait profité de ses craintes pour lui demander la liberté de Béatrix, fille de Mainfroi, qui était passée du berceau dans les fers, et était comme ensevelie dans sa prison. Le prince écrivait de remettre aussitôt en liberté la noble demoiselle, et les Siciliens ajoutaient que si on refusait, ils trancheraient la tête à Charles à la vue de Naples. La princesse courut chercher Béatrix, lui fit de riches présents, la revêtit d'habits magnifiques, et la supplia d'intercéder pour son époux. La fille de Mainfroi fut amenée sur la flotte avec de grands honneurs. On mit à la voile. Riso et Nizza furent décapités sur la galère de Loria, comme traîtres et maudits, et la flotte rentra dans le port de Messine.

Quand, de cette ville, on aperçut les voiles au loin, tout le peuple inquiet se précipita sur le rivage; mais quand on vit les insignes de la victoire et les galères conquises, et qu'on apprit la captivité du prince de Salerne et d'un grand nombre de barons, l'allégresse fut universelle et éclata par des témoignages extraordinaires. Le peuple, presque toujours insultant dans son triomphe, accabla d'injures les prisonniers, et déjà l'on entendait le cri terrible : « Mort aux Français ! » lorsque la reine vint apaiser le tumulte. Quelques historiens disent même que deux cents prisonniers furent massacrés. On conduisit le prince et Guillaume l'Étendard au château de Matagrifone, où on les laissa sous la garde des soldats et des bourgeois. La reine Constance ne voulut pas que ses fils vissent le prince dans cet état d'humiliation. Les chevaliers eurent pour prison les maisons des principaux citoyens. Enfin la reine embrassa sa sœur en versant beaucoup de larmes, et en remerciant le ciel de l'avoir délivrée, comme par miracle, des mains de ses ennemis.

Cependant la défaite des Angevins avait mis Naples en révolution. La populace soulevée criait par les rues : « Meure le roi Charles et vive Roger Loria ! » Pendant deux jours on saccagea les maisons des Français; on massacra ceux qui tombèrent sous la main, et les autres n'échappèrent à la mort que par une prompte fuite. Ils voulaient se retirer en Calabre auprès du comte d'Artois, mais le cardinal et les barons les rassurèrent, et leur dirent d'attendre que ce feu de paille se consumât de lui-même, parce qu'il ne pouvait durer. En effet

l'autorité du cardinal, les avances de la cour, et la fidélité des barons napolitains eurent bientôt tout fait rentrer dans le devoir. Charles d'Anjou châtia les principaux rebelles quand il arriva deux jours après. Le mouvement qui s'était propagé jusqu'à Gaète et dans d'autres villes s'apaisa peu à peu, et l'ordre fut rétabli dans la Péninsule.

CHAPITRE XII.

PIERRE D'ARAGON.

Vengeance de Charles contre Naples. — Siége de Reggio. — Succès des Siciliens. — L'île des Gerbes. — Alain de Lentini. — Mort de Charles d'Anjou et de Martin IV. — Honorius, pape. — 1284-1285.

Le jour même de la bataille, Charles quittait la mer de Toscane pour entrer dans celle qui baignait les côtes de son royaume, et, accompagné de vingt galères, poussé par un vent favorable, il voguait plein de nouvelles espérances, lorsque la nouvelle de la défaite l'atteignit à Gaète. La mort et la captivité de ses plus vaillants chevaliers l'affligea plus que la perte de sa flotte; la captivité de son fils ne le touchait que médiocrement, et il regrettait seulement que ce fût un gage tombé dans les mains de ses ennemis. Les habitants de Gaète,

prêts à se révolter à l'instigation de ceux d'entre eux qui avaient été exilés sous le gouvernement angevin, tremblèrent à l'arrivée du roi, qui, sans s'arrêter à les punir, quitta leur ville, incertain s'il poursuivrait Loria, ou s'il irait droit à Naples. Il suivit le dernier parti. Arrivé en vue de Naples le 8 juin, il ne voulut pas entrer dans le port, et se retirant à quelque distance, il menaça de brûler la ville. Gérard et les nobles eurent bien de la peine à le détourner de ce dessein. « Sire, disaient-ils, la populace est excusable, ils étaient fous. — Et moi, répliquait-il, je punirai les sages qui ont souffert ces folies. » Toutefois, il se contenta du supplice de cent cinquante des plus coupables, et songea à une nouvelle descente en Sicile. Il se voyait à la tête de forces imposantes; la Pouille, effrayée de sa puissance, était plus soumise que jamais, et il put se croire dans les plus beaux jours de sa domination en Italie. Il prépara donc à Naples sa flotte et les restes de celle de son fils, et il ordonna à celle de Brindes de se tenir prête. Puis il changea les officiers de l'armée et les magistrats des villes, et fit écrire aux villes de l'Italie, à Pise en particulier, que la flotte des rebelles siciliens s'était enfuie à son approche; qu'il lui restait des soldats, des marins, quatre-vingt-six galères, autant de galions, et une nombreuse postérité pour lui succéder au trône; et qu'il allait définitivement soumettre la Sicile et exterminer les rebelles. En même temps il demanda de l'argent au pape qui lui en accorda, et tâcha de s'en procurer encore dans la Toscane et dans la Lombardie.

C'était le quatrième grand armement qui menaçait la Sicile. Charles fixa le rendez-vous à Reggio, quoique les ennemis en fussent alors les maîtres. Il alla à Brindes le 24 juin, et fit partir la flotte de Naples sous le commandement de deux amiraux, l'un provençal et l'autre italien, en leur donnant l'ordre de tourner la Sicile pour y répandre la terreur, et aussi pour éviter le passage du détroit où se trouvait Loria, et de se joindre enfin à la flotte de la mer Adriatique. Les deux amiraux s'emparèrent en chemin d'un vaisseau marchand catalan, dont ils jetèrent l'équipage à la mer; ils insultèrent quelques points de la Sicile, rejoignirent l'autre flotte à Cotrone, et revinrent de concert avec elle faire le siége de Reggio, vers le milieu du mois de juillet. Le roi y arriva aussi par terre avec dix mille cavaliers et quarante mille fantassins, s'il faut en croire Barthélemy de Néocastro. Il ne doutait pas que Reggio ne se rendît, et voulait de là passer aussitôt en Sicile.

Reggio était une ville peu fortifiée, mais elle était défendue par le brave catalan Guillaume de Pont, et par une petite garnison sicilienne et catalane, dans laquelle on comptait trois cents Messinois. Les habitants et la garnison savaient d'ailleurs qu'ils n'auraient aucune merci à attendre du vainqueur. Ils soutinrent vaillamment les plus rudes assauts, tandis que le roi voyait ses troupes découragées, et manquait de vivres. Ce siége donna aux Messinois le temps de se rassurer. Ne sachant plus s'il devait ou non passer le détroit, Charles resta à Catona jusqu'à la fin du mois de juillet,

et revint à Reggio pour presser le siége qui n'avançait pas. Il s'en éloigna encore, fit de nouvelles provisions d'armes et de vivres, entretint des intelligences en Sicile, dont il nomma vicaire-général le comte d'Artois, retourna de nouveau au siége de Reggio, et finit par l'abandonner le 13 août, après avoir en vain essayé un dernier assaut. Il se rendit à Catona avec toutes ses forces.

Alors Loria, qui avait été contraint de se renfermer dans le port de Messine, pensa à reprendre l'offensive. Le peuple courut aux armes avec joie; l'infant Jayme animait tout par sa présence, et bientôt les Messinois recommencèrent à inquiéter les galères ennemies qui s'écartaient de la flotte.

On a peine à croire à quoi aboutirent les armements du comte d'Anjou. Il cessa tout à coup de combattre. Les uns disent que c'est parce qu'il avait envoyé deux légats à Messine pour traiter du rachat de son fils, et que Pierre d'Aragon traîna les négociations jusqu'à la fin de l'été; d'autres ajoutent que Charles fut retenu par la crainte de voir mettre à mort le prince de Salerne, comme l'en menaçaient les Siciliens. Ces causes ont pu influer sur la conduite de l'angevin, mais d'autres encore durent l'engager à une retraite qui lui coûtait tant. Malaspina et le roi lui-même attribuèrent dans la suite cette retraite au manque de vivres. Il faut ajouter que l'armée murmurait et devenait de jour en jour plus indocile; les désertions étaient nombreuses et bravaient la vigilance du roi, et les ordres sévères et cruels qui demandaient la perte d'un pied

pour les déserteurs sarrasins ou chrétiens, avec la différence qu'on ne devait couper que le pied gauche à ceux-ci. Charles ne pouvait rien obtenir. De plus il avait Reggio qui le menaçait par derrière, et la Sicile qui préparait une nouvelle expédition : en fallait-il davantage pour le forcer à reculer? Le ciel lui-même, dit Néocastro, semblait se déclarer contre les étrangers. La flotte de Charles fut assaillie d'une violente tempête qui la mit tout en désordre, tandis que la pluie et le vent désorganisaient l'armée de terre. Les ennemis de Charles au contraire réussissaient dans toutes leurs entreprises, et la témérité même tournait à leur gloire. Le trait suivant en est une preuve entre mille autres. Le roi d'Aragon, à la nouvelle des armements de son rival, avait envoyé d'Espagne le vice-amiral Raymond Marquet, avec quatorze galères. Marquet naviguait dans les eaux de Milazzo. Villaraut, chevalier catalan, commandant de cette place, l'ayant aperçu de terre, lui dépêcha en hâte une barque pour lui faire savoir que la flotte ennemie encombrait le détroit. « Le roi, répondit Raymond, m'a commandé de conduire ces vaisseaux à Messine, nulle force humaine ne pourra m'empêcher d'obéir. » Et il continua sa course. Villaraut en donna avis à l'infant. La flotte sicilienne sortit au-devant de l'audacieux catalan, et ils rentrèrent ensemble à la vue des ennemis, sans être inquiétés.

Loria ne voulut pas laisser Charles opérer tranquillement sa retraite. Quand il s'aperçut qu'il s'y disposait, il mit en mer cinquante-quatre galères, assembla

les troupes et le peuple sur la place de Saint-Jean-de-Jérusalem, et parla ainsi au milieu d'un profond silence : « Voici la seconde fois que s'enfuit l'usurpateur de Naples ! Vous voyez sa flotte en désordre. Nous avons deux fois vaincu les Provençaux ; les Français ne savent pas combattre sur mer ; le reste de ses troupes n'est composé que de Toscans et de Lombards soudoyés, et de sujets qui le haïssent ; ce sont d'ailleurs des Italiens qui n'ont pas oublié que nous leur avons rendu leurs prisonniers, qui savent notre humanité dans la guerre, et, pourquoi ne pas le dire, la constance que nous mettons à chasser l'étranger du pays. Mais vous, Catalans et Siciliens, vous ne différez que de langage et vous ne formez qu'une seule nation ; vous avez été éprouvés dans les mêmes batailles, et que pouvez-vous craindre de cette multitude indisciplinée ? Attaquez-la donc, détruisez-la, pendant que le ciel est pour nous ! — Au combat, aux vaisseaux ! » s'écria toute l'assemblée, et on y courut en tumulte, et on leva l'ancre sans attendre les ordres de l'amiral. Le vent et un courant rapide portaient les Siciliens droit à Reggio, où les attendait peut-être une perte certaine, lorsqu'un comite s'écria : « Halte ! halte ! amenez les voiles. Ne voyez-vous pas que nous allons donner sur le rivage sans pouvoir combattre les Français. » On lui obéit instinctivement, et la flotte fut sauvée. On changea de direction, et on jeta l'ancre près du Pélore, à douze milles de l'ennemi.

L'amiral fit donner l'assaut à Nicotra, défendue par Pierre-le-Roux, comte de Catanzaro, avec cinq cents

chevaux, deux mille hommes de pied et autant de gens de la ville, qui n'étaient pas sur leurs gardes, à cause du voisinage du roi. Loria commença l'attaque au milieu de la nuit. Quoique surpris, le comte eut le temps de faire couler à fond huit galères qui étaient dans l'arsenal, et il s'enfuit avec le reste. Il y eut donc peu de sang de répandu, mais Loria fit un riche butin. On mit le feu à la ville, pour empêcher les ennemis de profiter de sa position; et les malheureux Nicotrins, sans asile et sans ressource, se répandirent dans la Calabre, et surtout à Monteleone et à Mileto. Un chevalier de Nicotra, qui avait quitté le parti du roi d'Aragon après l'avoir embrassé, fut décapité à Messine pour crime de félonie. Un autre nommé Pierre Pelliccia fut plus sévèrement puni. Gouverneur de Reggio au nom de Pierre, il avait fait mettre à mort, à la demande du peuple ameuté, sept des principaux de la ville; mis en prison pour cette action, il parvint à s'échapper. Loria l'ayant repris à Nicotra, confia son châtiment aux enfants de ses sept victimes, et ceux-ci le mirent en pièces.

Au point du jour, l'amiral aperçut la flotte de Charles faisant voile pour la mer Ionienne, en remontant vers Cotrone. Il la poursuivit, et vers le soir les deux flottes se trouvèrent près de Castelvetere, à quatre milles de distance l'une de l'autre. Cette circonstance engagea Roger à explorer lui-même la position et les forces de l'ennemi. Monté sur une barque de pêcheur, il se glissa silencieusement parmi les vaisseaux, écoutant ce que disaient les gens de la flotte. Les uns le louaient, quoique leur ennemi, les autres parlaient contre le roi, qui

n'était plus capable de rien, selon eux ; la plupart désiraient retourner dans leurs foyers. Il courut alors un grand danger, dont son heureuse fortune le tira, comme de beaucoup d'autres. « Qui vive dans la barque? cria une sentinelle. — Pauvre pêcheur au service du roi, » répliqua aussitôt l'amiral. Il se hâta de rejoindre les siens, et, prenant trois cents hommes avec lui, il alla assaillir Castelvetere. La petite troupe arriva sans bruit sous les murs de la ville ; les lances liées ensemble formèrent des échelles, et un messinois, nommé Fasano, monta le premier. Il tomba dans la garde, qui était éveillée, tua trois hommes et fut tué à son tour. Mais, pendant ce temps, d'autres messinois qui l'avaient suivi ouvrirent les portes, et la place fut mise au pillage avec un plus grand carnage qu'à Nicotra : la nuit suivante, l'amiral s'empara encore de Castrovillari, à quinze milles dans les terres; en revenant sur ses vaisseaux, après cette expédition, il prit Cerchiaro et Cassano, et donna ensuite par mer un assaut à Cotrona. Enfin, il fit voile pour la Sicile, laissant le roi, qui reconduisait en hâte sa flotte et son armée dans la Pouille.

D'autres faits d'armes s'accomplissaient du côté de la mer Tyrrhénienne. Matteo Fortuna, capitaine de deux mille almogavères, était resté pendant tout l'été sur les terres conquises dans la Basilicate, chose qui paraîtrait incroyable, si l'empressement de Charles à passer en Sicile ne l'expliquait pas. Animé par l'exemple de l'amiral, Matteo s'empara d'un seul coup de la ville et du château de Morano, pendant une nuit pluvieuse, et il prit ensuite Montalte, Regine, Rende, Laino, Ro-

tonde, Castelluccio, Lagonegro, et d'autres pays du val de Crati et de la Basilicate. Les armes du roi étaient éloignées, tandis que l'exemple de Nicotra était présent, et que les peuples étaient tout disposés à la révolte. Deux religieux calabrois, de la famille de Lattari, parcouraient le pays en excitant les principaux citoyens à secouer le joug; on se procura secrètement des bannières aux armes de Sicile, et il ne fallait plus qu'un souffle pour décider les Calabrois à se déclarer. Tropéa donna le signal; Strangoli, Nicastro, Squillace y répondirent, et la chute de Charles parut si certaine que le français Jean d'Ailly, seigneur de Fiumefreddo dans le val de Crati, vint à Messine en faire hommage à l'infant. Mileto, Monteleone et d'autres pays balançaient encore, mais, sans le comte d'Artois, toute la Calabre eût été perdue. Celui-ci, averti de ce qui se passait, accourut avec ses chevaliers et s'arrêta à Monteleone pour réprimer les désirs de nouveauté qui y naissaient, et couper le passage à une bande d'almogavères qui infestaient les environs. Il réussit, et l'aragonais Henri-Pierre de Vacca, envoyé par Jayme avec l'autorité de vicaire du roi en Calabre, se vit dans l'impossibilité de gagner du terrain, à cause du petit nombre de ses soldats.

On doit accuser l'amiral Loria de ces mauvais succès. Soit envie, soit cupidité, il négligea d'aider de sa flotte ceux qui combattaient du côté de la mer Tyrrhénienne, et se mit tout entier à une expédition de pirate, comme s'il n'y avait plus d'ennemis à craindre. L'île des Gerbes, à peu de distance du continent de

l'Afrique, entre Tunis et Tripoli, dans la petite Syrte, attira son attention par sa fertilité et les richesses de ses habitants. Il proclama que cette entreprise serait très-glorieuse au nom chrétien et très-utile à ses gens, parce qu'il s'agissait de ruiner des chiens d'infidèles qui regorgeaient de biens. Ses marins applaudirent à ce projet : ils invoquèrent le nom de Dieu et de la Vierge, et firent voile pour les Gerbes. Ils y arrivèrent le 12 septembre. Pendant la nuit, ils placèrent une galère entre l'île et le continent, et fondirent sur les habitants sans défense. On massacra ceux qui fuyaient comme ceux qui résistaient; on enferma ceux qui se réfugiaient dans les cavernes; la plupart furent amenés en esclavage, et l'on fit un butin immense. Les insulaires se rachetèrent ensuite à prix d'argent, et jurèrent fidélité à la couronne de Sicile. L'amiral fit construire une forteresse et obtint plus tard cette île en fief. Les Gerbes appartinrent quelque temps à la Sicile; elles ne furent perdues pour elle que dans les dernières années de Frédéric III. Roger Loria termina la campagne par plusieurs autres succès en Calabre, et revint enfin hiverner en Sicile, où il montra plus que jamais son caractère inquiet, sanguinaire et ambitieux.

Les affaires se brouillaient dans cette île. Les barons indigènes ne voyaient pas sans jalousie la domination étrangère des Aragonais, et le parti de la cour, grossi par les exilés calabrois et apuliens, exagéraient encore leur mécontentement dans leurs rapports à l'infant et au roi. Ce dernier parti, enhardi par la retraite de Charles et par les succès de Loria, se fatigua de la

modération qu'il avait montrée jusque-là, et songea à écraser sans ménagement l'opposition de l'intérieur. On fit d'abord décapiter deux hommes, Simon de Calatafimi et Piéraccio d'Agoste, l'un comme fauteur des Français, et l'autre comme ennemi de la révolution et traître au serment qu'il avait fait de se retirer en Angleterre, parce qu'on le surprit revenant à Naples. Ensuite l'héroïque Alain de Lentini succomba sous les coups de la perfidie de Jayme, dont le catalan Montaner fait l'éloge en lui appliquant ce proverbe de son pays : Épine ne pique si elle ne naît aiguë. Tel fut, en effet, l'infant : à vingt ans, il était déjà d'une dissimulation consommée.

L'arrogance de Macalda, épouse d'Alain, précipita la ruine de ce grand homme. Elle allait jusqu'à se moquer de Constance, et refusait de l'appeler reine ; elle ne l'appelait que la mère de don Jayme. Elle méprisait toutes ses avances, et ne paraissait à la cour que pour l'effacer par la richesse et l'éclat de sa parure. La reine lui avait fait offrir de tenir sur les fonts avec Jayme un de ses enfants nouveau-né ; l'altière Macalda refusa cet honneur, sous prétexte qu'elle craignait le froid de l'eau pour son enfant, et trois jours après elle le faisait baptiser dans l'église et tenir sur les fonts par des bourgeois. On remarqua aussi que la reine s'étant fait, dans une maladie, porter en litière au sanctuaire de la Vierge à Montréal, Macalda, le jour suivant, se fit porter de même par toutes les rues de la ville dans une litière couverte d'écarlate. Toutes ces tracasseries féminines étaient regardées à la cour comme des crimes.

On crut facilement qu'Alain excitait sous main sa femme à montrer cet orgueil et ce mépris de Constance. On résolut alors un coup d'état dans le conseil de Jayme. L'infant se transporte à Palerme, et donne secrètement avis aux Catalans des environs, chevaliers, officiers du fisc ou fantassins occupés à la garde des forteresses, de se trouver tous à Trapani dans un jour fixé : il envoie dans cette ville neuf galères catalanes, s'y rend lui-même avec une bonne escorte de cavalerie, et ne le fait savoir que quelques jours après à Alain, qui, disgracié de la cour, se rendit à Trapani, avec Macalda, par une autre route. Quelques jours après, Jayme feint de le faire rentrer dans ses bonnes grâces, l'invite inopinément à venir dans le conseil qu'il a convoqué, et, se tournant vers lui, lui parle des périls dont on est menacé, malgré les dernières victoires. Le roi, disait Jayme, semblait abandonner la Sicile où il n'envoyait aucun secours; Alain seul pouvait l'engager enfin à y songer; c'était à lui de sauver le pays et le trône, et d'aller trouver le roi pour en obtenir promptement des soldats. Les conseillers de l'infant appuyèrent ce qu'il venait de dire. Alain les comprit; il ne vit pas moyen d'éviter le piége, et répondit qu'il irait en Espagne. Le même jour, 19 novembre 1284, il s'embarqua, et, après avoir essuyé une violente tempête, aborda à Barcelone. Pierre l'accueillit avec un visage riant, l'écouta avec bienveillance, loua sa fidélité, et lui annonça qu'ils retourneraient ensemble en Sicile. Alain ne se laissa pas prendre à tous ces témoignages d'affection qui ne trompaient personne.

On ne peut douter que Pierre ne fût l'auteur du voyage d'Alain en Espagne, et que l'infant n'ait agi que d'après ses ordres. La popularité dont jouissait ce héros lui faisait ombrage; la noble opposition qu'il avait faite, quand on voulut condamner à mort le prince de Salerne, n'avait pas peu contribué à augmenter les inquiétudes de la cour; et la conduite de Macalda, comme nous l'avons dit, avait fait le reste. Cette disgrâce jeta la consternation dans l'île, et accrut l'audace du parti aragonais. L'amiral, fort de l'influence que lui donnaient ses triomphes, et suivi d'une foule d'exilés du royaume de Naples, se mit à parcourir les rues de Messine et à crier trahison contre les meilleurs partisans d'Alain. La populace ameutée, demandant la mort des prisonniers français, courut à la maison d'Alain, où il y en avait un grand nombre, et au palais, qui en renfermait cent cinquante sous la garde de vingt soldats catalans. Le courage des soldats égala la férocité de la populace. Ils résistèrent de toutes leurs forces, et ne pouvant plus tenir devant le nombre des assaillants, ils débarrassèrent les prisonniers de leurs chaînes, les armèrent du mieux qu'ils purent, et leur dirent de défendre avec eux leur propre vie. Une grêle de pierres et de tuiles tombaient des fenêtres et des toits sur la foule qui se pressait au pied des murs. Alors les exilés crièrent au feu, et entourèrent le palais de matières combustibles. Les malheureux assiégés, suffoqués par la fumée, durent crier merci, mais on n'eut aucune pitié; ils sautaient des fenêtres, et on les repoussait dans les flammes, et, s'il faut en croire Ma-

laspina, il y eut des cannibales, parmi les exilés napolitains, qui mangèrent les entrailles des prisonniers rôtis par le feu de l'incendie. Tout périt. Néocastro, qui ne parle pas de cette affaire, dit qu'il n'y avait que soixante prisonniers; un autre historien porte leur nombre à deux cents et fait mention de l'incendie. L'humanité de la reine, et la forteresse de Matagrifone, sauvèrent les autres français et le prince de Salerne.

On tint ensuite un parlement à Palerme pour délibérer sur le sort de ce prince. Tous s'accordèrent à demander sa mort pour venger le supplice de Conradin; il n'y eut que les Messinois qui furent en dissentiment avec Jayme et avec Constance. Les historiens, toutefois, ne sont pas d'accord sur ce fait : les uns disent que les Siciliens voulaient la mort, et que le roi fit grâce au captif; les autres disent absolument le contraire. Il est plus probable que le peuple et le roi étaient du même sentiment, mais que le roi, content d'effrayer les Français par la vue de la hache suspendue sur la tête du jeune prince, voulut en même temps se donner le mérite de la générosité en lui laissant la vie. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'à cette époque, on transféra Charles-le-Boîteux au château de Cefalù, pour enlever tout moyen d'agir en sa faveur ou contre lui. Les autres prisonniers furent délivrés sous le serment qu'ils firent de ne jamais porter les armes contre la Sicile, mais on sait que ces serments ne sont guère observés; Galard seul fut fidèle à celui-ci.

Cependant Macalda, malgré la disgrâce de son mari, était venue à Messine dans l'espoir de tout bouleverser

pour relever sa fortune : elle acheva de perdre Alain. La cour, irritée, déclara Alain coupable de haute trahison ; ses biens furent confisqués, et l'on fit périr par la main du bourreau, à Girgenti, le 13 janvier, Mattéo Scaletta, frère de Macalda, qui avouait, disait-on, la trahison. Macalda, elle-même, et ses enfants furent mis en prison, le 19 février, dans le château de Messine. Elle ne fut pas abattue de ce revers, et toujours gaie et fière, elle passait le temps à jouer avec ses amis et un prince arabe enfermé dans le même château. Le jour qu'elle apprit que l'amiral voulait lui enlever les titres du fief de Ficarra, elle s'écria avec fierté : « Voilà une belle faveur que t'accorde ton maître ! Nous l'avions appelé pour être notre allié, et non notre roi; et il usurpe l'autorité, et fait ses esclaves de ses égaux. C'est à nous de nous garder, mais tu peux lui dire que je n'échangerais pas mes chaînes ni le gibet, contre son trône souillé de ses injustices. » Il paraît néanmoins que l'infortune consuma ce courage qu'elle ne pouvait dompter, et que Macalda ne tarda pas à mourir en prison, car l'histoire ne parle plus d'elle dans la suite.

Alain, de son côté, ne resta pas longtemps libre auprès de Pierre. On le retint en Catalogne, dans le camp du roi, avec ses neveux, Adénolfe de Minée et Jean de Mazzarin. Un courrier, disait-on, avait été trouvé porteur de lettres d'Alain adressées au roi de France, et renfermant des preuves manifestes de trahison ; il y demandait des sûretés pour ses neveux, promettait de se rendre auprès du roi, et se faisait fort d'amener la

Sicile à se révolter en faveur de la maison d'Anjou. Pierre montra ces lettres à Alain qui les récusa, et on se contenta d'abord de le surveiller; mais ses neveux tuèrent, peu de temps après, le secrétaire qui les avait écrites. Quand le meurtre fut découvert, Adénolfe le confessa à la torture, et avoua ses intelligences avec la France : Alain et Jean furent en conséquence enfermés avec lui dans le château d'Ilerda. Pierre se contenta de cette punition. Nous verrons que son fils ne fut pas aussi clément. Au reste, la trahison d'Alain est loin d'être prouvée. Le héros de Messine porta la peine de sa gloire et de l'amour qu'avait pour lui la Sicile; la jalousie de Procida et de Loria ne pouvait se reposer, tant qu'il serait puissant et honoré, et ces deux étrangers ne contribuèrent pas peu à sa perte.

Pendant que les premiers malheurs d'Alain occupaient l'attention des Siciliens, le roi Charles épuisait ses forces et celles de ses États pour tenter une fois encore de réduire l'ile rebelle. Dans sa retraite, il s'était arrêté quelques jours à Cotrone. Là, la désertion devint presque générale. A Brindes, Charles trouva de nouveaux sujets de chagrin. Il y apprit qu'un certain Conrad d'Antioche, qui avait autrefois chaudement embrassé le parti de Conradin, était entré à main armée dans l'Abruzze. La Campanie était aussi infestée par les troupes d'un Adénolfe que défit Jean d'Eppe, à la tête des troupes pontificales. Pérouse, Urbino, Orvieto étaient soulevées : partout le parti guelfe, quoique encore très-puissant, se ressentait de la secousse terrible de la défaite de Charles d'Anjou.

Le vieux comte se raidissait contre la fortune. Dévoré de soucis, fatigué par la fièvre quarte, privé de son fils, entouré d'ennemis, sans armements, sans hommes, sans argent, accablé de dettes, il faisait toujours bon visage, et mettait tout en œuvre pour réparer ses désastres. Il leva de nouvelles troupes, ravitailla les forteresses, fit fabriquer un nombre immense de flèches et d'autres armes, et engagea à son service les barons, par la permission qu'il leur donna de lever de nouveaux impôts sur leurs vassaux. Mais l'argent manquait toujours. Il publia une collecte générale, et écrivit spécialement au justicier de la terre de Bari dans les termes suivants. Nous rapportons le commencement de cette pièce, afin de faire voir comment il jugeait sa position présente :

« Si la main du roi éternel, qui nous a donné le sceptre, n'est pas affaiblie, et l'on ne peut douter de sa puissance, nous soumettrons facilement, sous sa conduite, cette petite partie de nos états qui s'est révoltée ; et il n'est pas nécessaire de vous dire comment les rebelles ont pu jusqu'à présent échapper aux filets de notre puissance, et au fouet de la correction qui leur est due. Chacun sait, et la renommée s'en est répandue jusqu'aux extrémités de l'univers, qu'aussitôt que nous avons appris la révolte générale de cette île, y ayant fait passer une partie de nos forces, nous pressions la ville de Messine, comme la tête de l'hydre, avec tant de vigueur, que déjà étouffée dans nos mains elle était près de rendre le dernier soupir, quand tout à coup un noble seigneur, don Pierre, alors roi d'Ara-

gon, qui ne nous avait jamais donné aucun signe de haine, qui, au contraire, s'était toujours déclaré notre ami, oubliant le soin de son honneur, foulant aux pieds la justice et le droit des gens, entra secrètement dans l'île, et se montra notre ennemi sans que nous pussions le prévoir. Il nous fallut donc changer le plan de la guerre. C'est pourquoi nous allâmes à Bordeaux en Gascogne pour le combattre lui-même avec cent soldats de chaque côté, et nous le pressâmes vivement d'exécuter sa promesse. Mais, contre la foi jurée, au grand détriment de sa réputation, il refusa d'en venir au jugement du combat. Néanmoins nous restâmes dans ces pays, jusqu'à ce qu'il s'agît de l'invasion du royaume d'Aragon, que décréta notre seigneur le souverain pontife, parce que ce royaume est fief de l'Église, et que doit faire le magnifique prince et seigneur Philippe, roi des Français, notre illustre neveu. Le souverain pontife a donc conféré le royaume de Pierre à Charles, fils dudit roi des Français, et Philippe doit l'envahir au printemps prochain, de sorte que celui qui convoitait un royaume étranger, perdra même le sien. Toutes ces choses étant ainsi arrangées, nous sommes revenus ici immédiatement, pour reprendre la guerre contre la Sicile. Mais le manque d'argent et de vivres nous a forcés de différer l'expédition jusqu'au printemps prochain, qui sera le dernier délai, si cette disette ne vient pas nous empêcher ou nous retarder dans le dessein que nous avons de mettre fin à tous les maux par la soumission des rebelles, et de faire jouir nos fidèles sujets du bonheur de la paix et de la justice.

Comme donc ce dessein ne pourrait facilement s'accomplir sans le secours de nos fidèles, et que nous avons la ferme confiance que dans tous nos besoins, et surtout dans celui-ci, qui importe autant aux autres qu'à nous, ils viendront à notre aide, nous espérons voir leur générosité se montrer avec éclat, et nous avons pensé qu'il fallait imposer une collecte générale sur tous nos sujets en deçà du Phare. Nous vous mandons le soin de faire exécuter nos ordres.... Avec ce secours, nous sommes assurés de réduire en peu de temps les rebelles, et nos sujets n'auront plus alors qu'à jouir du repos, sans avoir à craindre l'aggravement de leurs charges. Si toutefois quelques-unes des universités trouvaient cet impôt trop lourd, nous ne voulons pas qu'on l'exige, pourvu qu'on fasse lever exactement la dernière taxe décrétée. Donné à Brindes, le 1er jour d'octobre 13e de l'indiction (1284). »

C'est ainsi que ballotté entre le besoin d'argent et la nécessité de la douceur, Charles commandait le recouvrement de la collecte avant l'époque fixée, et en même temps il convoquait un parlement à Reggio pour le 1er jour de décembre. Il le transféra ensuite à Melfi, parce que les vivres étaient moins chers dans cette dernière ville, et s'y rendit plein d'espoir dans ce qui serait résolu. Il fut trompé dans son attente : on lui refusa de nouveaux tributs, et il se hâta de dissoudre le parlement.

Cependant l'âge, le chagrin et une fièvre continue le faisaient rapidement approcher du tombeau. Il eut beaucoup de mal à se traîner de Melfi à Reggio, pour aller

au devant de la reine Marguerite, qui venait de Provence. Leur entrevue fut fort triste, et Charles eut à peine la force de tendre ses bras tremblants à la reine. Il songea sérieusement à la réforme des abus. Il recommanda au pape son royaume mutilé et chancelant, que la captivité de son fils allait laisser sans chef reconnu et certain. Il choisit néanmoins pour son successeur le fils du prince de Salerne, Charles Martel, jeune enfant de douze ans, et lui donna pour tuteur le comte d'Artois, et pour capitaine général Jean de Montfort, comte de Squillace, sauf toujours le bon plaisir du souverain pontife. Il institua Philippe-le-Hardi tuteur, non de la personne du comte, mais des comtés de Provence et d'Anjou, tant que Charles-le-Boîteux serait en captivité, ou que, lui mort, Charles Martel ou son frère serait encore mineur, auquel effet il écrivit à Philippe, la veille de sa mort, en l'appelant la seule espérance et le seul refuge de la maison d'Anjou, et en le conjurant, par les liens de parenté qui les unissaient, de ne pas récuser cette tutelle. Puis il se confessa de ses péchés avec une grande piété, et reçut les derniers sacrements de l'Église, se confiant dans la miséricorde de Dieu, dit-il, parce qu'il n'avait fait l'expédition de Pouille et de Sicile que pour l'honneur du Saint-Siége et le bien de son âme, et non pour acquérir un royaume. C'est dans ces dispositions qu'il expira à Reggio, le 7 janvier 1285, dans la soixante-cinquième année de son âge, et la dix-neuvième de son règne. L'historien guelfe Villani rapporte que le même jour sa mort fut annoncée à Paris par le frère Arlaut des Frères Mineurs,

et Dujardin de Carmignole, tous deux astrologues fort renommés. Le sicilien Spéciale remarque qu'il y eut, à cette époque, un épouvantable tremblement de terre aux environs de l'Etna, et que le volcan vomit un torrent de laves qui, arrivées à l'église de l'ermitage de Saint-Étienne, se divisèrent en deux branches sans endommager l'édifice. Un religieux espagnol, sans raconter ces prodiges, se contente de dire la noble contenance du roi d'Aragon qui, en apprenant cette mort, s'écria, sans témoigner de joie, qu'on perdait un des plus preux chevaliers qui eussent jamais paru dans le monde.

Le corps du roi fut conduit à Naples, et enseveli dans la principale église avec une pompe royale. C'était, dit le napolitain Costanzo, un roi certainement digne d'être égalé à tous ceux de l'antiquité qui ont acquis le plus de gloire, s'il n'avait pas gâté toutes ses belles qualités par sa trop grande indulgence envers ses soldats et les officiers chargés du gouvernement, et par sa cruauté, qui se montra toujours inexorable envers ceux qui l'avaient offensé : ces deux défauts furent la cause des malheurs qui accablèrent sa vieillesse, et empoisonnèrent jusqu'à ses derniers moments. On ne saurait trop réfléchir sur cette vérité. Il semble que l'histoire n'en soit qu'une longue démonstration. Tandis que les belles qualités et les vertus des personnages qu'elle amène sur la scène les élèvent au plus haut degré de gloire et de puissance, des défauts, imperceptibles avant leur haute élévation, amènent ensuite peu à peu leur ruine, et font leur malheur et celui des peu-

ples. Et, pour ne pas sortir de notre sujet, qui était plus digne de porter une couronne que Charles dAnjou? Frère de saint Louis, chevalier plein de courage et de noblesse, renommé par toute la chrétienté, religieux et chaste, il semblait devoir faire le bonheur de ceux qui deviendraient ses sujets; mais arrivé au comble de ses désirs et content de régner, il laissa faire les indignes ministres qui abusaient de son indulgence, et crut retenir ses sujets dans le devoir en punissant avec rigueur ceux qui osaient lui résister. Qu'arriva-t-il? Une île comptant à peine alors un million d'habitants, écrasée sous ce joug de fer, leva enfin la tête pour laver un horrible outrage dans le sang des coupables, et toute la puissance de Charles vint ensuite se briser contre une seule ville défendue par des bourgeois et par quelques soldats, et la moitié de l'Europe chrétienne, l'Espagne, la France et l'Italie, fut engagée, pour de longues années, dans une guerre sanglante et inutile, pendant que les Infidèles enlevaient les lieux saints, et marchaient à grands pas à la conquête de Constantinople.

La mort de Charles d'Anjou laissait un grand vide, à cause de la captivité du prince de Salerne, Charles II. Le pape Martin IV se hâta de le combler, en ratifiant les dernières dispositions du monarque. Il écrivit au légat Gérard: « Dès le temps que le défunt roi Charles s'acheminait à Bordeaux, il nous remit par ses lettres patentes la direction de son royaume pour y réformer les abus dont se plaignaient les églises, les communautés et les particuliers; et, en dernier lieu, pendant la maladie qui l'a enlevé en peu de jours, il nous a con-

firmé ce pouvoir par d'autres lettres patentes. Or, en vertu des premières, nous vous avons chargé de vous informer exactement de l'état du royaume. Ayant reçu votre réponse, nous avons commencé à chercher les moyens les plus efficaces pour y rétablir la tranquillité, et nous nous proposons de continuer jusqu'à ce que nous en voyions l'effet. » Par une autre bulle, le pape confirma la régence à Robert, comte d'Artois, neveu de Charles, et il lui adjoignit le légat Gérard, qui devait gouverner avec lui, jusqu'à ce que le roi Charles II eût recouvré la liberté. Il s'occupa surtout de la réforme, et, pour la faciliter, prêta au comte d'Artois cent mille livres tournois. Ce secours, la sagesse et la vigueur des deux régents, soutinrent le trône, manquant de son roi qui n'était remplacé que par un enfant, contre des sujets peu soumis et un ennemi menaçant, quoique affaibli depuis quelque temps par les troubles de la Sicile et de l'Aragon. Conrad d'Antioche fut de nouveau réprimé dans l'Abruzze; et, dans les autres provinces, trois villes maritimes seulement, Gallipoli, Cerchiaro et San-Lucido, se tournèrent du côté de Pierre.

Mais la perte de Charles était à peine réparée, qu'une autre vint affliger le royaume de Naples: Martin IV mourut à Pérouse le 28 mars de la même année 1285. Les circonstances ne permettaient pas de longs délais; dès le 2 avril suivant, les cardinaux élurent, à Pérouse, Jacques Savelli, noble romain, qui fut sacré à Rome le 6 mai sous le nom d'Honorius IV. Le nouveau pape marcha sur les traces de son prédécesseur, mais il fut plus heureux que lui dans la réforme des abus du gou-

vernement angevin. Le 16 septembre il sanctionna deux statuts déjà préparés par Martin IV. Le premier confirmait tous les priviléges ecclésiastiques décrétés dans le parlement de San-Martino. Le second a rapport au gouvernement civil. Après un long préambule qui attribue entièrement la révolte de la Sicile aux avanies et aux injustices du gouvernement, étaient confirmées et étendues les lois du même parlement, avec plus de garanties encore pour les personnes et pour les biens de toutes les classes de sujets. L'inique usage de dépouiller les naufragés fut aussi interdit; le service militaire fut limité aux guerres faites dans les confins du royaume, et surtout on défendit de lever des collectes, hors dans les quatre cas féodaux (1), et l'on fixa la somme qui pourrait être exigée dans chacun de ces cas. Enfin le même statut donna aux communes le droit d'en appeler au Saint-Siége, et prononça l'interdit sur la chapelle du roi aussitôt qu'il violerait leurs franchises : c'est ainsi que l'Église usait en faveur de la liberté des peuples du pouvoir suprême que lui reconnaissait la politique européenne au moyen-âge. Honorius fit promulguer avec beaucoup de sollicitude ces décrets dans tout le royaume de Naples. On les observa pendant quelque temps, mais bientôt le gouvernement qu'ils contrariaient y porta de graves atteintes.

Le pape ne négligeait pas non plus la Sicile, et fai-

[1] C'étaient : 1° l'invasion étrangère ou une grave rébellion dans le royaume; 2° la captivité du roi; 3° sa réception ou celle de son fils comme chevalier; 4° le mariage de la fille ou de la sœur du roi.

sait tous ses efforts pour la ramener à l'obéissance. Il y envoya deux religieux de l'ordre des frères prêcheurs pour travailler les esprits et accorder des indulgences à ceux qui rentreraient dans le devoir. Les circonstances étaient favorables. Le roi d'Aragon se trouvait fort pressé en Espagne par le roi de France ; la disgrâce d'Alain avait irrité les esprits, et la constitution d'Honorius pour le royaume de Naples était plus libérale que celle qui régissait la Sicile. Les deux religieux obtinrent de grands succès, et une conjuration fut tramée contre les Aragonais. Mais l'infant eut vent de ce qui se passait. Par son ordre un certain Mattéo de Termini épia les religieux, les surprit et les fit conduire à Jayme. Ils révélèrent tout. On les renvoya à Naples, sans leur faire aucun mal, dans la crainte d'irriter le pape. On châtia sévèrement ceux qu'ils avaient gagnés, et la conjuration fut dissipée. Mais il est temps de revenir un peu en arrière pour raconter les évènements de la guerre d'Aragon.

CHAPITRE XIII.

PIERRE D'ARAGON.

Concession faite par le pape du royaume d'Aragon à Charles de Valois. — Contestations entre Pierre et son parlement. — Invasion du Roussillon et de la Catalogne. — Siége de Girone. — Mortalité dans le camp français. — Combats sur mer. — Retraite et mort de Philippe. — Charles-le-Boîteux en Catalogne. — Mort de Pierre. — 1283-1285.

Dès la descente de Pierre III d'Aragon en Sicile, Martin IV avait songé à l'inquiéter dans son propre royaume pour l'empêcher de retenir cette île. Après avoir épuisé les censures ecclésiastiques, il les appuya par les armes. Pour intéresser davantage dans sa querelle le roi de France, déjà excité par sa parenté avec le comte d'Anjou, il donna le royaume d'Aragon à Charles de Valois, second fils de Philippe-le-Hardi, et qui avait eu pour mère Isabelle d'Aragon, sœur de

Pierre. Philippe, après avoir consulté les prélats et les barons du royaume, jura au nom de son fils encore enfant; et le cardinal Chollet, du titre de Sainte-Cécile, conféra au jeune prince l'investiture des royaumes d'Aragon, de Valence et du comté de Barcelone, en lui posant sur la tête un chapeau, cérémonie bizarre qui fit appeler Charles de Valois le *Roi du Chapeau,* parce qu'il ne fut jamais maître des royaumes dont on l'investissait. Le pape ratifia le 3 mars 1284, ce qui s'était fait, et donna le 3 mai la bulle de concession en bonne et due forme. Philippe se croisa contre Pierre, et l'esprit des peuples était si favorable à cette expédition, que les croisés manquèrent d'armes et n'en continuèrent pas moins la guerre. Jayme, roi de Majorque, comte du Roussillon et frère du roi Pierre, se croisa lui-même, pour se soustraire à l'hommage féodal qu'il devait à la couronne d'Aragon; mais cette conduite le déshonora sans lui servir dans la suite.

Quand Pierre apprit la sentence du pape, il essaya, avant d'en venir à la guerre, de la faire révoquer au moyen des négociations. Il envoya au pontife des ambassadeurs demandant pour lui des sûretés, afin qu'il pût venir en personne se justifier devant le sacré collége. On n'écouta pas ses propositions. Pierre d'Aragon en appela alors à Dieu et à saint Pierre, et, sans plus songer à prétexter la donation faite de ses royaumes à son fils Alphonse, il se prépara à faire la guerre, en se moquant de la sentence de déposition, et s'appelant fièrement lui-même, non plus roi, mais Pierre d'Aragon, chevalier, père de deux rois, et seigneur des

mers. Avec la même insouciance, il se mit à faire des vers provençaux comme un troubadour. Le mouvement des lis me trouble, disait-il, mais nous verrons à la preuve si on m'enlèvera le bâton jaune et vermeil, ou si l'Espagne perdra ceux qui viennent y chercher des indulgences.

Cependant il envoya une autre ambassade en France pour se plaindre de la rupture de la foi. Ses envoyés n'obtinrent pas même la permission de voir le roi; la reine Marguerite, mère de Philippe, qui voulait parler de paix, éprouva le même refus. Édouard d'Angleterre essaya aussi vainement d'arrêter les hostilités, en écrivant des lettres à l'abbé de Saint-Denis. Néanmoins Pierre ne put jamais engager Édouard à prendre les armes en sa faveur; il ne réussit pas mieux auprès de l'empereur Rodolphe, en lui promettant de lui céder tous ses droits sur le comté de Savoie, et de l'aider contre les Guelfes d'Italie; ni auprès de Sanche de Castille, qu'il avait autrefois favorisé dans sa révolte contre son père, et qui se contenta de lui faire de belles promesses sans en venir aux effets. Toutes ces négociations occupèrent le roi d'Aragon depuis le mois de juin 1283 jusqu'au commencement de l'année 1285, et il vit les armes de France aux portes de ses États avant d'avoir pu gagner à sa cause un seul prince étranger.

Il n'était pas plus heureux dans son propre royaume. L'expédition de Sicile, entreprise sans l'assentiment des cortès, et accomplie sans avantage pour le royaume, avait indisposé les fiers Espagnols, qui voyaient encore leur propre pays exposé à l'invasion, parce que leur roi

avait voulu occuper celui des autres. L'interdit lancé sur le royaume les indisposait encore plus contre Pierre; les églises étaient fermées; on ne célébrait qu'une messe par semaine, et avec des ornements noirs; pas d'autres sacrements que le baptême aux nouveau-nés et la pénitence aux mourants; la malédiction sur une terre qu'ils avaient baignée de leur sang pour l'arracher aux infidèles. Aussi appelaient-ils la Sicile l'île de la douleur. Ils étaient d'ailleurs humiliés de voir le roi gouverner par les conseils des exilés italiens, ou de ses sujets de Sicile, sans consulter les hommes de son royaume; mais ils se plaignaient surtout de l'inobservation de leurs franchises ou *fueros*, du refus de restituer les biens dont s'était à tort emparé le roi Jayme, de la *quinta*, ou impôt du cinquième mis sur les troupeaux et levé malgré le refus des cortès d'Exea, de l'autorité méprisée du *justiza*, et enfin des changements apportés dans les juridictions des magistrats.

Tous ces mécontentements éclatèrent peu de temps après le duel de Bordeaux, à une première course que le roi Philippe fit faire du côté du royaume de Navarre, dont il était le maître. Plusieurs milliers de cavaliers et de piétons français firent le dégât jusqu'à quatre lieues dans les terres d'Aragon, sans que cela engageât les Aragonais à prendre les armes, malgré les efforts du roi, qui convoqua enfin les cortès à Tarragone. Chevaliers et bourgeois, avec un accord admirable, résolus de mettre fin aux empiètements du pouvoir royal, adressèrent leurs réclamations à Pierre, le 1er septembre 1283, en concluant qu'il devait se consulter

avec eux pour la guerre qui menaçait le pays. Le roi répondit hautement qu'il ne se conduisait pas par les conseils des autres, et qu'il consulterait les cortès quand il en aurait besoin. Ils répliquèrent qu'il devait alléger les impôts, et il répondit de nouveau qu'il ne s'agissait pas de disputer, mais de combattre. A cela, les cortès, voyant que les paroles ne serviraient à rien, se lièrent, selon l'ancien droit du pays, par une *jura*, ou ligue commune, et jurèrent de maintenir les libertés de la nation en payant de leurs biens et de leurs personnes. Quiconque violerait ce serment devait être défié en duel par les autres, comme parjure et infâme. Tous s'engagèrent à défendre ceux qui seraient poursuivis par le roi sans une condamnation du *justiza* et de ses pairs; à appeler au trône le fils de Pierre, si le roi s'obstinait à rejeter leurs demandes, et à réduire par les armes ceux qui seraient hostiles à la ligue. Pierre prorogea alors les cortès jusqu'au 3 octobre, en faisant de vagues promesses, et en indiquant Sarragosse pour le lieu de la réunion. Là il les trouva encore plus intraitables, il lui fallut céder à leurs exigences; il accorda donc tout, dans l'espoir d'en faire à sa volonté dans l'effet, et vola à la frontière de Navarre. Mais les gens de la *jura*, qui le connaissaient, se rassemblèrent, avant de retourner chez eux, dans l'église du Sauveur, à Sarragosse, y renouvelèrent leur serment, le fortifièrent en livrant des châteaux pour la garantie commune, et choisirent des députés sous le nom de conservateurs, chargés de veiller aux intérêts du pays, et d'exciter les autres à entrer dans

la ligue. Pierre dut faire des concessions semblables au royaume de Valence. Les Catalans furent moins revêches. Appelés au service militaire, ils se présentèrent avec des lances sans fer et des fourreaux sans épée. Requis de s'expliquer, ils répondirent humblement qu'ils étaient venus pour ne pas manquer au serment de fidélité prêté au roi, qui avait déchiré leurs chartes de constitutions, de libertés et de priviléges, et qu'ils le suivraient partout où il voudrait sans armes, au risque de perdre leurs biens et leurs personnes. Pierre, adouci par une telle soumission, leur rendit leurs franchises par un diplôme daté de Barcelone le 11 janvier 1283, c'est-à-dire en 1284, selon notre manière actuelle de compter, parce qu'alors l'année ne commençait qu'à Pâque.

Le roi aurait bien voulu ménager la ligue d'Aragon, mais, pressé par le besoin, il lui fallut demander le recouvrement des taxes avant le temps fixé, et la querelle se ranima. Les ligués, aussi Espagnols que lui, prirent les armes, méprisèrent ses ordres, et traitèrent en leur nom avec le gouverneur de Navarre et avec le pape. Le roi fut encore forcé de faire de nouvelles promesses, et il en éluda toujours autant qu'il put l'accomplissement. Il ne reçut donc que des secours précaires dans cette guerre, dont la Catalogne fut le théâtre. Et cependant à ces discordes s'en mêlaient d'autres d'un autre genre. A l'instigation des Français, don Jean Nuñez de Lara, seigneur d'Albarazzin, se révolta; mais il eut peu de partisans, et la ville se rendit après un long siége. Le roi y entra, rassembla le plus de

forces qu'il put, passa l'Ebre, attaqua les ennemis et fit un grand butin. Puis il fallut courir à Barcelone, ville presque aussi indépendante qu'une république, où un bourgeois, nommé Bérenger Oller, inquiétait beaucoup le parti des nobles. La présence du roi dissipa les partisans d'Oller, qui fut saisi et mis à mort le jour de Pâque de l'année 1285. De là, Pierre passa les Pyrénées avec une poignée de soldats, qui ne savaient pas où ils allaient; il tomba sur Perpignan, où était le roi de Majorque, prêt à donner passage à l'armée française par le Roussillon, prit la ville, et s'empara de la femme et des villes de Jayme, qui s'enfuit chez les ennemis. La guerre était engagée.

Philippe de France avait fait de très-grands préparatifs. La publication de la croisade attira une foule de Français, de Picards, de Provençaux, de Gascons, de Bourguignons, de Bretons, d'Anglais, de Flamands, d'Allemands et de Lombards. Les vaisseaux de Pise et de Gênes se joignirent à ceux de Provence et de Gascogne. Cent cinquante galères, un plus grand nombre de vaisseaux de transport, dix-sept mille hommes d'armes, dix-huit mille arbalétriers armés de pied en cap, plus de cent mille fantassins, une foule de valets et de goujats, quatre-vingt mille voitures composaient les forces de l'armée d'invasion, armement incroyable, s'il n'était attesté par la plupart des historiens du temps, et entre autres par d'Esclot, ordinairement bien informé. Cette multitude de soldats se trouva rassemblée à Toulouse, dans les fêtes de Pâque de l'année 1285. Elle fut là passée en revue. On déploya l'oriflamme,

que suivaient un grand nombre de barons, le roi Philippe avec ses deux fils, Philippe-le-Bel et Charles de Valois, le roi de Majorque et le légat du pape.

L'invasion du Roussillon commença avec le mois de mai. L'armée ne trouva guère de résistance, et arriva au col de Paniças, où elle éprouva, pour la première fois, les difficultés, les fatigues et les périls de l'entreprise. Le caractère de Pierre se montra dans toute son énergie. Il répondit au messager qui lui enjoignait de quitter le royaume d'Aragon, appartenant au roi Charles : « Cette terre a peu coûté à celui qui la donne et à celui qui l'accepte ; mes ancêtres l'ont acquise au prix de leur sang, c'est à ce prix que doit l'acheter quiconque veut la posséder. » Les actions ne furent pas au-dessous des paroles. Sans armée, sans argent, il fit face au danger à force de constance et d'audace. Lorsqu'il apprit la réunion de l'armée ennemie à Toulouse, sans savoir encore quelle route elle prendrait, plein de la confiance que ses sujets, quoique indisposés contre lui, ne souffriraient jamais une domination étrangère, il appela aux armes les nobles et les cités d'Aragon, pour qu'ils gardassent leurs frontières ; en Catalogne, il convoqua les communes et les chevaliers du Temple et de Saint-Jean ; et à Barcelone, le tocsin, selon l'usage, annonça au peuple que la guerre était commencée. Ensuite, sur l'avis de l'invasion du Roussillon, il courut de ce côté, y donna rendez-vous aux troupes, et, après être resté quelque temps à Jonquerra, parce qu'il n'avait pas de soldats, il s'élança, le 10 mai, au col de Paniças, avec vingt-huit cavaliers et soixante piétons

seulement. Ce col regarde d'un côté le golfe de Rosès; de l'autre, il domine une étroite gorge de montagnes moins escarpée que ne l'est le reste de la chaîne dans ce pays. Pierre fit faire beaucoup de feux en divers lieux, comme s'il avait avec lui une grande armée. Ce stratagème lui fit gagner un ou deux jours, pendant lesquels il attendit les gens de Catalogne qui se rassemblaient. Il fortifia la gorge de redoutes, fit remplir des tonneaux de sable, ramasser des blocs de rochers pour les rouler sur les ennemis, et garder les autres passages par quelques soldats qui lui arrivèrent, en si petit nombre, que c'étaient plutôt des sentinelles que des bataillons. Au milieu de ces travaux des ambassadeurs du roi de Tunis se présentèrent à lui. Il les reçut dans son camp de Paniças. Le 2 juin, on stipula pour quinze ans un traité de trève et de commerce, qui donnait réciproquement sûreté et faveur à la navigation et au commerce des deux nations, dont la Sicile faisait expressément partie, et qui assurait au roi d'Aragon le paiement de l'ancien tribut que Tunis devait payer à la couronne de Sicile. C'est ainsi que Pierre trouvait assez de tranquillité d'esprit pour conclure un traité à la veille de la ruine dont il était menacé. Il arrêta, pendant près de trois semaines, l'armée française au pied des Pyrénées, et la repoussa même une fois qu'elle voulut forcer le col. Mais un moine d'une abbaye située dans ces montagnes montra aux Français un passage à travers des précipices affreux, et par conséquent moins bien gardé, et ils entrèrent en Catalogne vers le milieu du mois de juin.

Alors Pierre, abandonnant la position de Paniças qui

ne pouvait plus lui servir, change de tactique; il licencie ses gens, leur défend d'épuiser leurs forces à la garde de quelques points peu importants, laisse lui-même Peralada après un court combat où il est vaincu, se replie sur Castellon et Girone, et convoque à la hâte les représentants des villes. Voyant ceux-ci saisis de l'épouvante qui s'est répandue dans toute la Catalogne, au point que beaucoup se réfugiaient à Valence, il les rassure par le calme de son visage, leur explique son dessein de repousser l'ennemi par tous les moyens possibles, et en obtient facilement le peu d'argent qu'il leur demande pour rassembler quelques troupes. Avec ce secours, il pourvoit Girone de vivres, ordonne aux gens incapables de porter les armes d'évacuer la ville sous trois jours, répare les fortifications, et y met une garnison de cent cavaliers et de deux mille cinq cents fantassins, tant arbalétriers qu'almogavères, sous les ordres de Raymond Folch, vicomte de Cardona. Philippe-le-Hardi vint bientôt camper sous les murs de la place, après avoir inondé de ses troupes tout le nord de la Catalogne que les populations avait laissé désert; et, comme si la conquête était achevée, le légat couronna Charles roi d'Aragon [1], et le pays fut partagé en fiefs pour chacun de ses chevaliers. En même temps toutes les côtes, jusqu'à quelques milles de Barcelone, furent

[1] C'est sans doute alors que Charles de Valois commença à se servir du sceau de roi d'Aragon, qu'on voit dans beaucoup de ses diplômes jusqu'au temps de sa renonciation entre les mains de Boniface VIII. D'un côté est le roi armé de toutes pièces, et monté sur un destrier couvert d'un long drap parsemé de lis : le roi tient l'épée haute et l'écu sur la

encombrées par la multitude des vaisseaux de la flotte, qui ne s'était signalée que par des cruautés au cap de San-Felipe, où l'amiral fit brûler les malheureux habitants de la ville, quoiqu'ils se fussent rendus à lui.

Pierre ne négligeait pas la défense de Barcelone ; il la fortifia, équipa onze galères dans son port, et réclama encore une fois le service militaire de ses sujets d'Aragon. On le lui refusa pour les raisons dont nous avons parlé. Alors il fit semblant de ne plus s'inquiéter ni de cela, ni des Français, ni de sa couronne, ni de sa vie ; il se mit à chasser et à donner de grands festins, dédaignant de s'abaisser davantage devant ses sujets, et attendant que les insultes de l'ennemi fissent ce que ne pouvait faire son autorité. Et en effet, les chevaliers catalans, d'ailleurs moins intraitables, sentant le danger si près d'eux, vinrent bientôt tout désespérés à Barcelone, prier le roi de les mener à l'ennemi. Pierre répondit avec fermeté : « Je suis seul dans cette guerre pour résister à tout le monde, et cependant je pourrais acquérir une grande gloire dans les périls qui nous entourent, si mes sujets n'étaient des lâches. Non certes, non, ce n'est pas une honte pour Pierre d'Aragon que l'ennemi fasse le dégât dans toute la Catalogne. Au reste, tant que j'aurai un cheval et une épée, je saurai vivre aussi joyeusement qu'aucun chevalier. Peu m'importe le trône ; c'est à vous de voir si le joug de l'é-

poitrine ; de l'autre côté, il est assis, couvert du manteau royal, la couronne en tête, un lis à la main gauche, et dans la droite un sceptre aussi surmonté d'une fleur de lis. La légende est : *Karolus Dei gracia rex Aragonie et Valencie, comes Barchinonie, filius regis Francie.*

tranger vous importe peu. Pour moi, je n'ai rien à vous commander, je ne veux employer aucune contrainte; mais, si vous le voulez, si vous prenez les armes, je pourrai vous montrer comment on fait la guerre. » On lui obéit, et il disposa ses troupes en deux corps, l'un à Besalu, et l'autre à Hostalric, sur le flanc de l'armée ennemie. Les Catalans, excités par les outrages des Français, et alléchés par l'appât du butin, se mirent à infester tout le pays autour d'eux. La ligue d'Aragon se résolut à envoyer quelque secours, et Pierre, relevant peu à peu sa puissance, encouragé par l'audace de ses corsaires, laissa sortir du port de Barcelone la flottille royale, sous le commandement de Raymond Marquet et de Bérenger Maillol.

Dans son plan, les batailles navales devaient faire le fond de sa défense, parce qu'il pouvait mieux balancer la fortune sur la mer, au moyen de la flotte sicilienne, sur laquelle il comptait beaucoup, à cause de ses récentes victoires de Malte et de Naples, et à cause de l'audace de ses marins et de l'habileté de l'amirante Roger Loria. Il savait en outre que la flotte française était partagée en plusieurs escadres, pour garder les ports et protéger les convois des vivres qu'on tirait de Provence, de sorte que les galères siciliennes pourraient frapper un grand coup à l'improviste, et, en interceptant les secours qui venaient par mer, affamer l'armée de Catalogne, engagée dans un pays désert, et inquiétée à chaque moment et partout par les bandes armées du pays. Il pressait donc par des lettres et des messages l'infant Jayme et l'amirante, pour qu'on lui amenât promptement la

flotte ; il envoya même un jour trois dépêches à la fois, sur trois bâtiments différents, afin que si l'une manquait, l'autre arrivât. Il manda aussi à son fils de lui remettre le prince de Salerne, comme dernier gage de salut dans l'extrémité où il était réduit. Mais Jayme, qui se regardait désormais comme roi de Sicile, et qui ne voulait pas se priver lui-même de sa flotte et du prince, différait toujours, et il fallut les ordres les plus formels de son père, ou peut-être la volonté de Loria, pour qu'il se décidât à laisser partir la flotte. Quarante galères, la plupart siciliennes, s'étaient emparées de Tarente et de plusieurs autres villes, et espéraient de plus grands avantages, lorsqu'elles reçurent l'ordre de faire voile pour la Catalogne. Pendant la navigation, elles fêtaient par des illuminations la veille de l'Assomption de la sainte Vierge, selon l'usage qui existe maintenant encore en Sicile, quand un nouveau message du roi la rencontra. On en tira un bon augure ; l'amirante encouragea ses gens, et les chiourmes firent voler avec plus d'empressement leurs vaisseaux au secours de Pierre III.

Le vicomte de Cardona tint bon tout l'été dans Girone. Philippe-le-Hardi livrait des assauts tous les jours; les *chats* battaient les murailles, les catapultes lançaient une grêle de traits ; on tentait l'escalade, on minait les courtines ; mais la garnison remédia à tout : elle opposa la ruse à la ruse, la force à la force, et brûla les machines dans les sorties. Les arbalétriers sarrasins, avec une adresse merveilleuse, atteignaient non-seulement ceux qui étaient à découvert, mais encore ceux qui se retranchaient derrière les machines et dans les

maisons, pourvu qu'ils fussent à la portée du trait et qu'il y eût une ouverture suffisante pour le passage d'une flèche. L'armée française avait en outre un plus terrible ennemi que les assiégés. Une cruelle mortalité, causée par l'ennui et par le mauvais air, s'abattit sur le camp, et fut augmentée encore par l'infection que répandaient les cadavres des chevaux qui mouraient en foule des piqûres venimeuses des taons, sortis alors pour la première fois, au rapport du peuple, du sépulcre de saint Narcisse qu'avait profané la fureur des ennemis. La contagion s'étendit avec tant de violence sur la flotte, qu'en quelques semaines les équipages furent diminués de moitié et bientôt des deux tiers. En même temps les postes de Besalu et de Hostalric faisaient des courses dans tout le pays : ils enlevaient les convois de vivres transportés sur des voitures de Rosès à Girone; ils s'enrichissaient des dépouilles de l'ennemi, vendaient les prisonniers et se rassasiaient de carnage : infatigables, faits à ce genre de guerre, entreprenants et cruels. La mer ne fut bientôt plus sûre pour les Français : les onze galères de Barcelone en attaquèrent vingt-cinq de leurs adversaires, les vainquirent et les prirent, et dès lors les corsaires, qui n'osaient plus sortir, reprirent en plus grand nombre leur guerre de détail plus funeste que l'autre.

Pierre profita de ces circonstances. Il fit connaître par tous ses états la misérable condition de l'armée ennemie, en disant qu'il suffirait d'un léger effort pour l'abattre entièrement; son fils Alphonse appela aux armes l'Aragon, pendant que lui-même appelait les Catalans. La fortune lui souriait, on lui obéit avec joie.

Puis il se rendit au sanctuaire de Sainte-Marie de Montserrat, très-renommé dans toute l'Espagne, y passa une nuit en prières devant l'autel de la Vierge, et en sortit le lendemain, comme inspiré du ciel, pour conduire à Girone cinq cents chevaliers et cinq mille fantassins. Il vint avec cette poignée de gens se poster en face de l'ennemi dont il n'était séparé que par les eaux du Tar; il campa ensuite sur le mont de Tudèle, non loin de là; et l'ayant abandonné parce qu'il ne lui paraissait pas assez avantageux, il tourna vers Besalu. Il se trouva alors dans un grand danger. Toujours courageux jusqu'à la témérité, il s'était écarté du gros de sa troupe pendant la nuit du 14 au 15 août, et égaré avec douze cavaliers seulement, il allait donner sans s'en apercevoir dans un corps de cinq cents chevaliers français. Heureusement pour lui, une partie de ses gens d'armes et quelques centaines d'almogavères qui le cherchaient, rencontrèrent les ennemis. Quand le roi vit courir çà et là des soldats, et un combat s'engager, il piqua son cheval, s'élança au milieu de la mêlée, et donna de grandes preuves de valeur. On rapporte qu'entouré par beaucoup de chevaliers ennemis, il s'en débarrassa en tuant la plupart avec sa masse d'armes, et qu'un javelot lancé de près s'enfonça dans l'arçon de sa selle: d'Esclot assure avoir vu l'arçon percé et la pointe du javelot rompu (1). Le combat était aussi acharné

[1] Ce fait aura donné lieu au récit des historiens qui prétendent que Pierre reçut au siége de Girone une blessure dont il mourut quelque temps après. C'est Gaucher de Châtillon qui aurait blessé le roi.

ailleurs qu'autour du roi; les almogavères se battaient comme des lions; mais on cite surtout comme celui qui se distingua le plus, parmi tant de braves, le sicilien Paumier l'Abbé, jeune homme qui n'avait jamais vu de bataille, et qui, entraîné hors de sa patrie par la jalousie inquiète du roi, fit alors des prodiges de valeur pour le défendre. Le catalan Montaner, se laissant aller à son enthousiasme chevaleresque en cet endroit de son récit, égale les autres preux aux Lancelot et aux Tristan, et le jeune Paumier à l'immortel Roland. Enfin, accablés de fatigue et de blessures, les Français et les Espagnols quittèrent le champ de bataille, et les deux partis s'attribuèrent la victoire. Pierre continua de harceler les ennemis, de fortifier les bonnes positions et de se montrer partout, et il pensait à quelque stratagème pour ravitailler Girone, lorsque, le 24 août, une heureuse nouvelle lui fit abandonner tout autre dessein, et le rappela en diligence à Barcelone.

C'était l'arrivée de la flotte sicilienne. Pierre ne put contenir sa joie à la vue de trente galères rangées en bel ordre, avec leurs pavillons aux armes d'Aragon et de Sicile, toutes reluisantes de boucliers et d'arbalètes, armées de bannières, de drapeaux et de tentes de soie, enfin dans le meilleur état qu'il eut pû désirer. En apercevant le roi, les équipages poussèrent de grandes acclamations. Il monta sur les galères, examina tout, et tint conseil avec Roger Loria. Celui-ci, après être resté trois jours dans le port de Barcelone, fit voile pour le golfe de Rosès, et en donna avis à la flottille catalane qui se trouvait dans ces mers.

Décimée par la mortalité, et ignorant l'arrivée de la flotte sicilienne, la flotte française la rencontra la nuit aux rochers des Fourmis, sous le cap de Saint-Sébastien, mais sans la reconnaître. Loria qui la vit envoya aussitôt quelques galères entre la terre et la flotte ennemie, et l'investit du côté de la mer avec le gros de ses vaisseaux. Il commanda d'allumer beaucoup de flambeaux sur chaque galère afin qu'elles ne se heurtassent pas entre elles, et qu'elles épouvantassent l'ennemi par l'apparence d'un nombre plus grand qu'il ne l'était en réalité. Dès qu'on fut à la portée du trait, les flambeaux s'allumèrent, et on poussa le cri de : « Sicile, Aragon, Sainte-Marie des Échelles de Messine! » L'amiral commença par donner si violemment de la proue sur une galère provençale que le choc jeta presque tout l'équipage à la mer. Les Français pris au dépourvu ne purent résister à une si furieuse attaque. Douze de leurs galères parvinrent à s'échapper en imitant les feux des Siciliens; les autres furent prises ou échouèrent, et une complète victoire resta à Loria. Ainsi fut détruite cette belle flotte qui faisait la principale force de l'invasion. Il périt plus de cinq mille Provençaux ou Français; les prisonniers durent envier le sort de ceux qui étaient morts dans le combat, car ils furent traités avec la dernière rigueur. Loria, gardant cinquante chevaliers d'importance qui pouvaient payer une forte rançon, envoya les autres au roi à Barcelone. Le cruel Pierre choisit parmi eux trois cents blessés qu'il fit attacher au câble d'une galère. Le vaisseau quitta le rivage et entraîna dans la mer cette chaîne d'infortunés, à la

vue de tout le peuple rassemblé, qui vit sans doute ce spectacle avec plaisir, puisque le catalan d'Esclot le décrit sans témoigner aucune horreur. Deux cent cinquante prisonniers qui n'étaient pas blessés, eurent les yeux crevés, à l'exception d'un seul à qui on ne creva qu'un œil, pour qu'il pût reconduire ses compagnons au roi Philippe. Quel temps! quelles mœurs! Et un roi du caractère de Pierre n'aurait-il pas rendu les Siciliens plus malheureux encore que Charles d'Anjou, s'il en était devenu le maître sans avoir de rival à redouter?

Roger Loria acheva de disperser la flotte française: il chargea les galères catalanes de ruiner les restes qui se trouvaient à Palamos et à San-Felipe; lui-même brûla et prit plus de vingt-cinq galères dans le golfe de Rosès, et ayant débarqué, il attaqua le château pour s'emparer des provisions de vivres qui y étaient entassées. Son débarquement offrit un exemple rare d'une infanterie légère qui soutient le choc d'une lourde cavalerie. Le comte de Saint-Pol était accouru avec un gros corps de cavaliers. Les Siciliens creusèrent à la hâte des espèces de fossés, tendirent des câbles entre des pieux qu'ils fichèrent en terre, et se tinrent sur la défensive avec leurs arcs et leurs arbalètes. Les Français fondirent sur eux à toute bride: les uns s'embarrassèrent dans les fossés, les autres dans les câbles, et les Siciliens, s'élançant alors sur eux, achevèrent la déroute. Le comte, dont le cheval s'abattit, fut tué, et les vainqueurs lui coupèrent une main, que les Français rachetèrent ensuite pour sept mille marcs d'argent. L'amiral

se rembarqua, et réussit à couper tous les vivres à l'armée ennemie. C'est à cette époque qu'il refusa fièrement d'accorder une trève que le comte de Foix vint lui demander au nom de Philippe-le-Hardi. Il dit que, quand même elle serait octroyée par le roi d'Aragon, il ne l'observerait pas; et comme le comte lui conseillait de ne pas faire tant de bravades, parce que la France pourrait mettre en mer trois cents galères : « Qu'il en vienne, répliqua-t-il, et trois cents et deux mille; je réponds de pouvoir garder la mer avec cent des miennes, et d'empêcher de la sillonner sans un sauf-conduit du roi Pierre : aucun poisson même ne pourrait lever la tête hors de l'eau, s'il n'attestait qu'il est du parti d'Aragon. »

Cependant Raymond Folch, qui s'était couvert de gloire dans la défense de Girone et que n'avaient pu dompter ni la famine, ni les menaces, ni les promesses, se trouva réduit à un tel excès de disette, qu'il fut contraint d'entrer en accommodement, du consentement même du roi, qui ne pouvait faire lever le siége par une bataille, et ne voulait pas d'ailleurs risquer toute sa fortune dans une seule action. La capitulation se conclut, sous la condition que la ville se rendrait si elle n'était pas secourue dans vingt jours, et, en conséquence, le 7 septembre 1285, le vicomte sortit de la place avec armes et bagages, et avec tous les honneurs de la guerre.

Mais Philippe ne put pas profiter de ce succès; il n'était plus maître de la mer, et la famine et les maladies enlevaient ceux de ses soldats qui ne tombaient

pas sous les coups des ennemis : lui-même fut attaqué par la contagion, et il commanda la retraite, après avoir laissé une garnison dans Girone. En même temps toute la Catalogne et l'Aragon s'armaient, et Pierre enflamma ses soldats de courage, en accordant de bon gré, au moment où on lui obéissait, ce qu'il avait autrefois refusé dans sa mauvaise fortune. Dans une assemblée de barons, il avoua qu'il était l'auteur des calamités publiques, parce qu'il n'avait pas prêté l'oreille aux sages conseils de ses loyaux sujets. « Maintenant, ajouta-t-il, Dieu a puni le superbe et tient encore le fouet levé sur sa tête. Mais je me repens de mes fautes, et je ne rougirai pas de vous en demander pardon. Je n'ai plus qu'une chose à attendre de vous, c'est d'épargner les misérables restes de vos ennemis et de leur faire grâce, puisque Dieu aussi fait grâce aux Espagnols. » Ce discours adroit fit pleurer de tendresse les fiers barons espagnols, et le roi obtint d'eux tout ce qu'il voulut. Il leva donc une assez forte armée, poursuivit les ennemis et les atteignit au col de Paniças. Il ne voulut pas, disent les historiens de son parti, disputer ce passage par pitié pour Philippe-le-Hardi qui était dangereusement malade, et par égard pour les prières de Philippe-le-Bel ; mais ce fut sans doute pour ne pas pousser à bout un ennemi qui était encore plus puissant que lui. Le passage de l'armée française commença le 30 septembre ; elle ne se composait plus que de quatre mille cavaliers et d'une foule inutile de piétons. Elle laissait derrière elle tous ses bagages, faute de voitures pour les transporter. Les chevaliers se pres-

saient autour de l'oriflamme et de la litière du roi, avec les princes du sang, le légat et les premiers de l'armée. Les almogavères brûlaient de fondre sur eux, mais Pierre les retint jusqu'à ce que les hommes d'armes fussent passés, et il les laissa se déchaîner sur les fantassins et sur les bagages. Loria, débarqué avec ses féroces marins, continua le carnage dans le Roussillon; on ne voyait sur la route de l'armée que des cadavres, des hommes mourant de faim, de maladie ou de blessures, et des pillards: la cavalerie eut bien de la peine elle-même à se sauver. Philippe-le-Hardi expira à Perpignan le 6 octobre, et les restes de son armée ne rapportèrent en France que le deuil, la contagion, des blessures et l'aggravation des dettes du trésor public.

Pierre ne perdit pas de temps pour mettre à profit son triomphe; il fit le siége de Girone, et résolut de s'emparer de l'île de Majorque, où il envoya cinq cents chevaux sous les ordres d'Alphonse, et la flotte de l'amirante. Ces chevaux allaient s'embarquer, lorsque, le 26 octobre, frappé par le froid du matin et saisi d'une fièvre violente à Saint-Clément, le roi fut contraint de s'arrêter et de se faire porter en litière à Villafranca de Panadès. On craignit bientôt pour sa vie; l'infant Alphonse accourut plein d'inquiétude, mais Pierre qui ne songeait qu'à l'entreprise sur Majorque, lui cria: « Pourquoi quitter la flotte? Es-tu donc médecin, pour rester à côté de mon lit? Dieu sait ce qui arrivera, mais je n'en suis que plus pressé de me rendre maître de Majorque. » L'infant repartit donc, et s'empara de l'île autant par la trahison des habitants, que par la force.

Il n'éprouva de résistance que devant une église où s'étaient retranchés les plus fidèles sujets du roi de Majorque avec des Français et des Provençaux; les Catalans furent repoussés, et l'on désespérait déjà de la forcer, lorsque, sur le conseil de l'amiral, Alphonse appela au combat les Siciliens de la flotte. « Vive la Sicile! » crièrent ensemble ces braves, et ils quittèrent aussitôt leurs galères, assaillirent l'église, l'emportèrent, et la guerre fut terminée.

Cependant Jayme de Sicile obéissant aux ordres de son père, qui aurait pu alors le faire repentir de son manque de soumission, lui envoya Charles II d'Anjou, son prisonnier. Mais auparavant il avait songé à ses propres intérêts, et dans une visite qu'il rendit lui-même au prince captif à Cefalù, il en avait obtenu la renonciation à la Sicile, en lui promettant sa fille Blanche en mariage, pour réunir les deux maisons d'Aragon et d'Anjou par les liens de la parenté? Ces conditions et ce traité étaient d'autant moins valables que Charles était en prison, et que Jayme n'était pas encore roi; on n'en prit que plus de précautions pour en assurer l'exécution; on jura sur les saints évangiles de les accomplir, et Jayme en fit une double copie, l'une pour lui et l'autre pour son père. Ce n'est qu'après ces manœuvres qu'il choisit parmi ses plus fidèles chevaliers Raymond l'Allemand, Simon de Lauro et Guillaume des Ponti, pour accompagner Charles-le-Boîteux, en leur faisant jurer qu'ils ne remettraient qu'à Pierre la personne du prince, et que s'ils étaient surpris par des forces supérieures dans leur voyage, ils lui tranche-

raient la tête et le jetteraient à la mer, afin que les ennemis ne pussent pas même avoir son cadavre. On conduisit Charles de Cefalù à Palerme ; ce fut là qu'il s'embarqua avec les trois chevaliers pour Barcelone, où il arriva au moment que Pierre était à l'extrémité.

Après le départ d'Alphonse, le roi d'Aragon se sentant près de mourir, voulut se disculper d'avoir fait la guerre au pape, par une solennelle protestation. Il appela donc auprès de lui l'archevêque de Tarragone, avec les évêques de Valence et de Huesca, et d'autres prélats et barons, et en leur présence il attesta : Que ce n'était pas pour offenser le Saint-Siége, mais pour revendiquer ses droits, qu'il avait pris le royaume de Sicile ; qu'il n'avait pas mérité l'excommunication lancée contre lui par le pape Martin, mais que cependant il s'y était soumis ; et que maintenant qu'il était près de paraître devant le jugement de Dieu, il demandait l'absolution à l'archevêque, en promettant, avec sa dissimulation accoutumée, que s'il relevait de cette maladie, il obéirait selon qu'il serait juste au souverain pontife, devant lequel il se présenterait en personne ou par des délégués. Il le jura, et l'archevêque leva l'excommunication. Comme on l'engagea à pardonner à ses ennemis, il fit délivrer les prisonniers, excepté ceux qui étaient retenus pour des crimes de haute trahison. Il ne changea rien au testament qu'il avait dicté en 1282 au port Fangos. Il se confessa à haute voix à deux religieux ; puis s'étant levé de son lit avec effort, s'étant revêtu de ses habits, et ayant fait quelques pas en tremblant, il s'agenouilla, pleura beaucoup, pria inté-

rieurement, et reçut la sainte Eucharistie. Il apprit ensuite que Girone venait de se rendre, et que Charles-le-Boîteux était arrivé à Barcelone, mais il ne lui restait plus alors qu'une lueur de connaissance, et il ne put proférer aucune parole. Enfin il croisa les bras sur sa poitrine, leva les yeux au ciel, et expira. On était au 10 novembre.

Pierre d'Aragon n'avait que quarante-six ans lorsqu'il mourut dans toute sa force, dans toute la vigueur de son esprit, au comble de la fortune, puisque l'armée française venait de se retirer, que le roi de Majorque était humilié, et que ses trois plus grands ennemis, Charles Ier d'Anjou, Martin IV et Philippe-le-Hardi n'étaient plus. Le royaume de Naples échappait à son nouveau roi; la Sicile obéissait sans murmure; la flotte catalane régnait en souveraine dans la Méditerranée, et la renommée de Pierre et sa constance avaient fini par dompter ses indociles sujets : c'est ce moment que choisit la mort. Pierre était grand et bien fait de sa personne, robuste, audacieux, persévérant, adroit, infatigable, dissimulé, capable de concevoir les plus grands desseins et incapable de négliger les plus petites choses. Il eut toutes les qualités d'un capitaine accompli. Ces qualités firent briller en lui des vertus et des vices, selon que son intérêt le demandait, car jamais il ne fit attention à la justice, quand elle contrariait son ambition. De là ses dissentimens avec les cortès d'Aragon; de là sa duplicité avec les barons siciliens; de là les fourberies et les perfidies qu'il ourdissait avec un artifice consommé, et la férocité avec laquelle il se vengeait

de ses ennemis, n'écoutant que son orgueil, et ne se souciant nullement des douleurs d'autrui. Il faut pourtant faire ici la part des temps; le christianisme n'avait pas encore pénétré la société européenne de ces principes de douceur et d'humanité qui retiennent maintenant les caractères les plus emportés, et qui ne laissent plus voir dans un ennemi vaincu qu'un homme malheureux, pour lequel on ne peut avoir trop d'égards. Au reste, la Sicile fut heureuse de rencontrer Pierre dans son péril, et de le perdre avant qu'il n'eût triomphé de tous ses ennemis, parce que cet esprit remuant avait besoin de guerroyer chez lui, quand il n'avait rien à faire chez les autres. On oublia dans la suite ses défauts; on ne vit que le bien qu'il avait fait, sans songer au mal dont il était capable, et on lui donna le surnom de Grand, que ses exploits lui avaient mérité.

La même année 1285 vit donc mourir les quatre principaux souverains qui parurent sur la scène dans la guerre des Vêpres Siciliennes : Charles Ier d'Anjou, Martin IV, Philippe-le-Hardi et Pierre III d'Aragon. Cette guerre attirait alors l'attention de toute l'Europe : c'était l'évènement culminant de l'époque. Nous avons vu qu'Édouard d'Angleterre se trouvait à moitié engagé dans la querelle; Rodolphe de Habsbourg jetait un regard attentif sur ce qui se passait dans la Péninsule, dont le nord avait appartenu à ses prédécesseurs; Michel Paléologue voyait avec plaisir les princes catholiques se faire la guerre, ce qui le débarrassait de la crainte d'une invasion imminente; le roi de Tunis lui-même était lié par un traité avec l'Aragon, et toute

l'Italie, partagée en guelfes et gibelins, prenait une part active à une querelle qui la regardait spécialement, et qui devait profondément modifier toute sa constitution. Ainsi l'Angleterre, la France, l'Espagne, la Grèce, l'Italie, la Sicile, l'Allemagne, Tunis, entraient plus ou moins dans la lutte, et toutes les forces de la chrétienté se consumaient dans cette guerre désastreuse, dont l'une des conséquences devait être la translation du saint-siége à Avignon, et par suite le grand schisme d'Occident qui désola l'Église au quatorzième siècle. D'autres causes sans doute produisirent ces malheurs; mais c'est la guerre de Sicile qui commença à aigrir les esprits et à les indisposer contre l'Église. Un historien croit même trouver la source de la haine que Philippe-le-Bel montra contre Boniface VIII, dans le scandale que lui causa, au siége de Girone où il se trouvait, la cruauté du légat, qui ne voulait faire aucun quartier aux assiégés. Ce scandale, dit l'historien, dut faire une grande impression sur l'esprit du jeune prince, et lui faire regarder à tort, certainement, les souverains pontifes comme des princes ordinaires, aussi vicieux que les autres.

CHAPITRE XIV.

JAYME I.

Naufrage de la flotte sicilienne. — Couronnement de Jayme. — Parlement de Palerme. — Supplice d'Alain de Lentini. — Seconde bataille navale dans le golfe de Naples. — On traite de la liberté de Charles-le-Boiteux. — Trêve de Gaète. — Croisade contre la Sicile. — Mort d'Alphonse d'Aragon, à qui Jayme succède. — 1285-1291.

Quand la nouvelle de la mort de Pierre III, annoncée dans l'île de Majorque à Alphonse, se répandit sur la flotte, les Siciliens conçurent un grand désir de retourner dans leur pays. En effet, il ne leur restait plus avec l'Aragon d'autres liens que ceux de l'amitié, et il y avait à craindre qu'à la mort de ce roi guerrier, les ennemis ne tentassent de recouvrer la Sicile ; et qui peut dire si ces esprits, si disposés à la défiance, ne crurent pas que les Catalans chercheraient à retenir la flotte sur

leurs côtes? Bientôt les équipages firent entendre le cri de Sicile! Sicile! et comme l'amirante, incertain, représentait que la navigation serait dangereuse dans cette saison orageuse, la multitude, échauffée par le vice-amiral, Frédéric Falcone de Messine, se mutina, et se mit à crier encore plus fort : « En Sicile! Mort à celui qui s'y refuse! » Il fallut céder, et le temps paraissant assez favorable, on partit le 23 novembre. Le vent qui s'éleva poussa la flotte à l'île de Minorque. On repartit encore, mais la bourrasque devint si forte le 5 décembre, que la flotte fut horriblement ballottée pendant trois jours dans le golfe du Lion, entre la Sardaigne et les îles Baléares. Loria donna l'ordre de prendre le large, d'allumer des feux pour éviter le choc des galères, de boucher les ouvertures faites aux bâtiments, de tourner vers le midi, et de s'abandonner pour le reste à la fortune. Mais ni l'adresse ni le courage ne purent empêcher six galères de périr avec le vice-amiral Falcone; les quarante autres furent forcées de jeter à la mer le butin fait sur les Français, et enfin, après beaucoup de fatigues, délabrées, entr'ouvertes, elles entrèrent dans le port de Trapani. L'amiral courut aussitôt à cheval à Palerme. Il y arriva le 12 décembre, annonça la mort de Pierre à la reine Constance, et la fit ensuite savoir à Jayme, qui se trouvait à Messine. Cette nouvelle causa une grande douleur dans toute la Sicile; toutes les dames prirent le deuil, et celles qui venaient à la cour consolaient, avec des marques sincères d'affliction et de dévouement, la reine accablée d'un profond chagrin.

Les notables du royaume songèrent alors au couronnement de Jayme, reconnu dans le parlement de Messine en 1283, et qui avait pris le titre de roi le 15 décembre, à la nouvelle de la mort de son père. Tous les prélats, barons et syndics des bourgs et des cités furent convoqués en parlement pour le 2 février 1286. Jayme s'y rendit avec la reine et l'infant Frédéric. L'évêque de Cefalù, l'archimandrite de Messine, et un grand nombre de barons siciliens, avec les évêques de Nicastro et de Squillace, le couronnèrent roi au nom de Dieu et de la Vierge. Le même jour, au milieu des fêtes où le luxe des puissants barons se déployait dans toute sa magnificence, le roi arma chevaliers à ses dépens quatre cents nobles siciliens; il fit présent de beaucoup de fiefs qui étaient revenus à la couronne après l'expulsion des Français, et il accorda un grand nombre de grâces, moins à cause de la joie qu'il ressentait, que pour multiplier au dedans les appuis de son trône, menacé au dehors par tant d'ennemis déclarés et d'amis incertains. C'est pourquoi, dans le même parlement, le 5 février, il octroya les constitutions et immunités, enregistrées dans le corps des lois du royaume de Sicile sous le titre de Capitulaires de Jayme. Le roi Pierre, en effet, avait plutôt promis qu'accompli des réformes dans le parlement de Catane; il n'avait fait que régler l'exercice de l'autorité royale dans celui de Messine, tandis que le parlement de San-Martino, et les décrets plus récents du pape Honorius, accordaient au royaume de Pouille de bien plus grands avantages que ceux dont jouissaient les Siciliens : ce qui força Jayme de

faire des concessions aussi libérales en Sicile, pour ôter tout prétexte au mécontentement qui avait déjà éclaté en plusieurs occasions.

Ces réformes furent calquées sur celles d'Honorius, et l'emportèrent sur elles dans quelques parties. Le roi promit de prendre sous sa protection les personnes et les biens des églises, sans leur accorder cependant autant de priviléges que dans la Pouille. Quant aux revenus publics, relevant avec soin les rudes charges qui pesaient sur les peuples du temps du roi Charles, il restreignit la collecte ou contribution générale aux quatre cas féodaux, et fixa la somme à quinze mille onces d'or pour les cas d'invasion ennemie, de rébellion ou de captivité du roi, et à cinq mille pour les deux autres cas. Il ajouta qu'on ne pourrait lever qu'une seule contribution dans la même année. Les immeubles de la couronne furent déclarés inaliénables, et on confirma l'abolition des droits de marine, déjà proclamée par le roi Pierre. L'administration de la justice civile et criminelle fut ordonnée de manière à faciliter l'expédition des affaires et à adoucir la rigueur des peines; on la purgea de plusieurs abus qui tournaient au profit du fisc, comme, par exemple, l'amende qui pesait sur les communes quand on ne découvrait pas les auteurs d'un homicide, et il fut statué que les procès devraient être terminés, au plus tard, en deux mois, ou qu'on en appellerait à la cour suprême. On admit les cautionnements ; on mit un frein à l'emportement des accusateurs; on donna des garanties spéciales dans les causes civiles contre le fisc, et de plus grandes encore dans

les accusations de crime de lèse-majesté. L'altération des monnaies, les prêts forcés faits au gouvernement, le transport des deniers publics, le pillage des naufragés, les visites à domicile, les empêchements de mariage, et une foule d'autres abus furent abolis et réformés. Le service militaire des vassaux devint plus certain et plus modéré; on abrogea l'obligation de fournir des vaisseaux de guerre; et les frères et leur postérité jusqu'à la troisième génération furent déclarés aptes à succéder aux fiefs. Enfin, on remit aux possesseurs actuels les biens meubles du roi Charles ou des siens, dont ils s'étaient emparés pendant la révolution, et on ajouta que personne ne serait tenu de rendre compte de la manière dont il aurait administré les affaires publiques sous le gouvernement des Angevins. Telles furent les principales lois que fit publier le premier enthousiasme produit par le couronnement du roi. Mais, dans la suite, on observa mal celles qui réprimaient les abus des magistrats et des officiers du gouvernement; aussi le roi Jayme fut-il obligé, par les réclamations des villes, de les renouveler peu de temps après en d'autres termes, en les sanctionnant par des peines portées contre les infracteurs, et vingt-sept chapitres furent ajoutés à ceux du parlement de Palerme.

Le second soin du nouveau roi fut de s'unir d'amitié et de commerce avec la couronne d'Aragon, dont il avait droit d'attendre des secours. Les deux rois conclurent une alliance défensive et offensive : ce fut l'amirante qui dirigea les négociations. Tous les Catalans obtinrent le privilége de charger des grains dans les

ports de Sicile, en payant des droits moindres que les autres commerçants, et ceux qui demeuraient dans l'île eurent le droit de se choisir un consul qui serait chargé de la juridiction civile seulement, sauf l'appel au roi. Ces franchises, accordées aux services qu'avaient rendus les Catalans, les déterminèrent à faire de préférence le commerce avec l'île, et deux ans après, le roi Jayme accorda encore aux citoyens de Barcelone la réduction au tiers des droits de douane, avec d'autres priviléges de beaucoup d'importance. Enfin le roi tenta aussi de se rendre le pape favorable. Il lui envoya Gilbert de Castelletto, chevalier catalan, pour lui offrir obéissance et lui témoigner son dévouement; mais Honorius répondit que les Siciliens avaient toujours de belles paroles, sans que les effets s'accordassent avec elles, et qu'il ne pouvait acquiescer à leurs demandes. Au lieu donc de donner la paix, le pape renouvela l'excommunication fulminée par Martin IV, en fixant un nouveau terme à la soumission des rebelles, et il voulut que les évêques de Cefalù et de Nicastro vinssent se justifier d'avoir participé au couronnement de Jayme.

Cependant la guerre n'était pas interrompue. Les Siciliens faisaient des courses continuelles au-delà du détroit. Une audacieuse bande d'almogavères s'empara d'un château près de Salerne. Quelque temps après, Guillaume Calcerando, envoyé pour gouverner les Calabres, prit et perdit Castrovillari et Morano, et fit une guerre si vive, que le gouvernement angevin appela tous les vassaux sous les armes pour le repousser. Mais les Siciliens réussissaient surtout sur mer. Pendant que

Loria infestait les côtes de Provence avec une escadre, Jayme équipa deux flottilles, l'une de douze galères dans le port de Palerme, sous le commandement de Bernard Sarriano, chevalier sicilien ; l'autre de vingt galères dans le port de Messine, sous le commandement de Bérenger Villaraut. La première fit voile le 10 juin pour le golfe de Naples. La prise de Capri et de Procida jeta une telle alarme dans Naples, que le cardinal Gérard fit en hâte raccommoder les chaînes du port et réparer les autres ouvrages de défense. Sarriano resta tout l'été parmi les petites îles du golfe, pour capturer les navires qui y flottaient ; au commencement de septembre, il poussa jusqu'aux côtes des États Romains, et investit le château d'Astura, où Conradin avait été pris. Enflammés par des souvenirs de vengeance, les Siciliens montèrent à l'assaut avec fureur : le fils de ce Frangipane, qui avait vendu Conradin à Charles d'Anjou, fut tué d'un coup de lance ; on massacra ses gens, et l'on mit le feu à la ville que défendait le fort. Puis les vainqueurs firent le dégât aux environs, et ils rentrèrent dans le port de Palerme. L'autre flottille revenait aussi hiverner à Messine, après avoir obtenu d'aussi grands succès. Elle était partie le 22 juin vers le cap des Colonnes, et avait parcouru les rivages de Cotrone, Tarente, Gallipoli, en capturant les vaisseaux ennemis, sans toucher à ceux qui faisaient le commerce avec Venise. Ensuite elle se mit en bataille près de Brindes, et après avoir vainement provoqué pendant trois jours la flotte angevine abritée dans le port, elle fit voile vers Corfou, où se trouvait un reste

des préparatifs faits par Charles pour la guerre de Grèce. Là les équipages débarquèrent, et attaquèrent une bande de soldats au service des Français; ils la rompirent, saccagèrent l'île, et revinrent fondre à l'improviste sur les côtes de Pouille, avant de retourner à Messine. Ainsi les Siciliens étaient maîtres des deux mers Tyrrhénienne et Adriatique; les flottes napolitaines n'osaient sortir des ports, tout le commerce du royaume était anéanti; et les côtes avaient à souffrir les ravages d'une guerre continuelle et sanglante.

C'était un beau commencement de règne pour Jayme I[er]. Mais ce jeune prince flétrit ses lauriers par un acte de cruauté provoqué par la peur. Il voyait quelques mécontentements se manifester encore çà et là, et savait qu'Alain de Lentini était près d'obtenir du roi Alphonse sa liberté et celle de ses neveux : il résolut la perte de ce héros. Il envoya pour cela en Catalogne Bertrand de Cannellis, Catalan, qui rencontra à Majorque Adénolfe de Minée. Celui-ci venait d'être relâché de prison, parce qu'Alain avait démontré son innocence à Alphonse, en lui offrant une somme de dix mille onces d'or, et qu'Adénolfe devait aller en Sicile ramasser l'argent nécessaire. Mais Bertrand brouilla le marché. Il s'empara d'Adénolfe, et le reconduisit à la cour d'Aragon, en remontrant hardiment au roi que ces trois instigateurs des troubles de la Sicile étaient dus au roi Jayme, parce que c'étaient des hommes d'importance, capables de faire révolter l'île et de perdre Jayme et ses frères, la mère des deux rois et tous les catalans qui se trouvaient avec eux. Alphonse résista d'abord, mais

l'ambassadeur s'échauffa, lui fit craindre de passer pour complice de la trahison, et l'emporta. On remit donc les prisonniers à Bertrand. Il les fit embarquer et garder soigneusement, après leur avoir dit de se confesser pour se précautionner contre les dangers d'une mer infestée de pirates et d'ennemis. On mit à la voile le 16 mai 1287. Le 2 juin, quand on ne fut plus qu'à cinquante milles de Marettimo, la chiourme joyeuse salua la Sicile, et Bertrand fit venir les prisonniers sur le tillac. Se tournant vers Alain, il lui dit de bien rassasier ses yeux de la vue de sa patrie. « O Sicile, ô patrie! s'écria l'illustre vieillard, j'ai bien soupiré après toi; heureux si je ne t'avais plus vue après les premiers vagissements poussés dans mon berceau! » Le catalan, touché peut-être de pitié, hésita quelques instants en entendant parler ainsi le libérateur de Messine, et il reprit enfin : « Seigneur, mon cœur vous a parlé jusqu'à présent; maintenant il faut que vous appreniez les ordres du roi et que vous obéissiez, » et il lui remit un écrit. Adénolfe le lut. Le roi y disait qu'Alain de Lentini, Adénolfe de Minée et Jean de Mazzarin avaient tramé une conspiration contre le royaume de Sicile et s'étaient rendus coupables d'autres méfaits, et que, jugeant trop dangereux de les garder en prison, il confiait à Bertrand le soin de les ramener de Catalogne, et de les jeter à la mer aussitôt qu'on serait en vue de la Sicile. Alain ne fut pas surpris, et vit venir la mort sans effroi. Il ne voulut pas parler de ses anciens services; il ne se plaignit pas, et, quoiqu'il dût ressentir vivement le raffinement de cruauté qui lui enlevait la

vie à la vue de sa patrie, il montra la résignation d'un chrétien, pria pour le roi et pour ses bourreaux, et ajouta ces paroles : « Voici que je termine sans gloire une vie de misères et de pleurs. Je n'ai jamais vécu pour moi, je n'ai vécu que pour les autres, et c'est pour les autres que je meurs. J'ai commis plus de crimes qu'on ne pourrait croire, et je mérite une mort plus cruelle que celle qu'on me prépare. Qu'au moins celle-ci rende la paix à ma patrie et mette fin aux soupçons ! » Ensuite il demanda la toile dont on devait l'entourer, et qui devait servir de linceul et de cercueil au héros de Messine ; les bourreaux l'en enveloppèrent et le jetèrent à la mer. Les deux jeunes neveux d'Alain périrent de la même manière. Le vaisseau du supplice aborda à Trapani, et toute la Sicile apprit avec horreur la cruelle fin de son libérateur. On se rappelait la noblesse de son sang, son courage à la guerre, sa sagesse dans les conseils et le fol orgueil de Macalda, qui le perdit, et ses amis tremblaient, et les circonspects disaient tout bas que le roi avait dû avoir de bien grandes raisons pour se résoudre à infliger un tel châtiment. Ainsi finit le meilleur citoyen, l'homme le plus illustre que la Sicile ait montré dans la guerre des Vêpres.

Dans le même temps on combattait sur la côte orientale de l'île. Les ennemis avaient bien pensé à profiter de la mort de Pierre pour attaquer la Sicile ; mais l'année 1286 s'était passée sans qu'ils osassent même s'aventurer hors de leurs ports. L'année suivante ils furent plus hardis, et choisirent le moment où l'amiral était éloigné, et où la plupart des galères étaient dés-

armées. Les deux régents de Naples soudoyèrent donc des troupes et amassèrent de l'argent. Quarante galères, cinq cents chevaux, cinq mille fantassins se trouvèrent au port de Brindes, sous les ordres de Renaud d'Avella, chevalier napolitain fort renommé, et on eut soin de tenir fort secret le but de cet armement, en rassemblant aussi à Sorrento quarante-six bâtiments, tant galères que galions, avec les premiers feudataires du royaume, et des troupes plus considérables qui devaient tenter une autre expédition.

La flotte de Brindes mit à la voile le 15 avril. Elle relâcha un moment à Malte, et vint fondre tout à coup le 1er mai sur Agoste, dans le temps que les habitants avaient presque tous quitté la ville pour aller à la foire de Lentini, et que le château était mal gardé. Renaud voulut engager à se rendre les quelques habitants malades ou infirmes qui étaient restés; mais ceux-ci, qui n'avaient pas oublié l'horrible massacre d'Agoste, répondirent fièrement que les Français les auraient toujours pour ennemis, et n'avaient à attendre de la Sicile que la haine et la guerre. Comme Renaud faisait représenter qu'il venait par ordre du pape, un vieillard infirme, nommé Paccio, répliqua : « L'Église est notre mère, mais celui qui la gouverne est notre ennemi, s'il vous a envoyés pour nous combattre. Demandez au légat si Dieu a jamais ordonné de répandre le sang chrétien pour asservir des chrétiens ! Et s'il vous dit que oui, c'est qu'il ne croit pas à l'Évangile. » Cette réponse peint au naturel les dispositions de la Sicile, soumise à l'Église, pourvu qu'elle ne fût pas gouvernée par les

Français. La ville et le château furent pris, mais les citoyens d'Agoste n'y rentrèrent pas. L'alarme se répandit dans les environs : on mit en sûreté les troupeaux, on abandonna les campagnes, et tous se préparèrent à une vigoureuse défense.

Jayme apprit ces mouvements à Messine, où il restait pour être plus à portée du théâtre de la guerre, mais sans rien faire, parce qu'il croyait l'ennemi tranquille. Il répara promptement sa négligence. Il appela aussitôt sous les armes tous les vassaux et les bourgeois des villes voisines, et envoya des ordres partout pour qu'on armât les galères. Il chercha surtout à s'attirer l'affection et le dévouement des Messinois, en les appelant son peuple privilégié, et se recommanda à Loria comme un fils à son père. Celui-ci venait d'arriver après avoir, avec ses Catalans, porté le ravage sur les côtes de Provence et assisté au couronnement du roi Alphonse. Redevenu grand comme le péril, il courut à Messine pour armer les galères, aidé par tout le peuple, qui rivalisait avec lui de zèle et d'ardeur, et ne prenait que peu de nourriture et de repos sans quitter l'arsenal. Les louanges, les caresses et l'exemple de l'amiral animaient les plus lâches. Une nuit que Roger était ainsi au milieu des travailleurs, couvert de sueur, noirci par la fumée, les bras nus, un de ses amis de cour vint lui dire que le roi, assemblé en conseil avec ses plus dévoués courtisans, écoutait les perfides insinuations de ces conseillers, qui lui représentaient l'amiral comme plein de jactance, mais bien refroidi dans son service, et peut-être même disposé à la trahison.

Le fier catalan n'en put entendre davantage, et courut au palais dans l'état où il était. Il alla droit chez le roi, reprocha à ses adversaires leur lâche présence à la cour pendant que lui affrontait les ennemis et les tempêtes, et leur assurait tant de loisirs par ses victoires ; puis, se tournant vers Jayme, il offrit sa démission. Étourdis de ce brusque procédé, les courtisans baissèrent la tête, et le roi, qui l'avait chaudement défendu pendant son absence, le pria de garder le commandement. Roger, qui ne demandait pas mieux, retourna avec une nouvelle ardeur à ses travaux, et la flotte fut prête en six jours. Jayme, laissant sa mère dans le château de Matagrifone, et sûr de la fidélité de Messine, se mit en marche le 4 mai pour Taormine, accompagné de dix chevaliers seulement. Le 6, il arriva à Aci et à Catane, où vinrent le trouver mille cavaliers et plusieurs milliers de fantassins, tant des milices féodales que des milices bourgeoises et mercenaires.

Le même jour les ennemis avaient fait une tentative sur Catane, où ils avaient des intelligences; mais le peuple, à la vue de la flotte de Roger, s'était tout entier levé en armes, et avait contenu les ennemis du dedans et du dehors. L'arrivée du roi acheva de dissiper le danger. Pendant la nuit, à l'insu de Jayme, dix cavaliers et cinquante arbalétriers catanais, conduits par le catalan Martin Lopez et messire Forte Tedeschi de Catane, poursuivirent l'arrière-garde qui passait le Simeto, et firent périr ou prirent un grand nombre de Français. Tedeschi obtint en récompense le gouvernement d'Aci. Catane offrit alors un magnifique spectacle.

Quarante galères étaient entrées dans son port ; des troupes de milices féodales arrivaient à chaque instant. Le roi songeait à convoquer un parlement pour demander de l'argent, les habitants de Catane lui en offrirent d'eux-mêmes, et l'histoire a conservé le nom d'une dame, Agathe Séminara, qui fournit à elle seule deux cents onces d'or et tous ses joyaux. On remarquait parmi les premiers de l'armée le catalan Guillaume Calcerando, et les siciliens Richard Passaneto de Lentini, Richard de Sainte-Sophie, Raymond l'Allemand, maréchal du roi, Conrad Lalance, Mattéo de Termini, Antoine Papè de Piazza ; on cite encore un jeune homme du nom de Nicolas-la-Currula, qui s'amusait souvent à combattre avec des taureaux et les abattait. Tous ces guerriers se dirigèrent sur Agoste. La flotte mit à la voile pendant la nuit du 12 au 13 mai, douze jours après l'invasion des ennemis. Le roi partit au point du jour avec toute son armée, qui comptait alors plus de mille chevaux et plusieurs milliers de fantassins, comme nous l'avons dit plus haut, tant Jayme avait mis d'activité, et le peuple d'empressement ! Il y avait bien encore des esprits chancelants, des amateurs de nouveauté, mais le péril réunissait toute la nation, et les réformes commencées gagnaient peu à peu les cœurs.

Loria arriva le premier à Agoste avec sa flotte, et comme celle des ennemis n'y était plus, il débarqua sans plus attendre et attaqua la ville. Un combat opiniâtre s'engagea dans les rues désertes entre les marins et la cavalerie française, qui eut d'abord le dessus ; mais

quand Roger, en ôtant les échelles des galères, n'eut plus laissé aux siens de salut que dans la victoire, les Siciliens revinrent à la charge, barricadèrent les rues avec des tonneaux et des poutres, et firent tant souffrir les Français avec les traits qu'ils leur lançaient, que force fut à ceux-ci d'abandonner la ville et de se retirer dans le château. Le roi en arrivant vit flotter l'étendard de Sicile sur les murs d'Agoste. Toute l'armée se mit à assiéger le château, placé dans une position très-forte, mais manquant d'eau, et mal pourvu de vivres par l'imprévoyance de Renaud, qui, ne songeant qu'à conquérir, ne s'attendait pas à avoir sitôt l'ennemi sur les bras. En même temps Jayme, sur l'avis d'un religieux de l'ordre des Frères Prêcheurs, confia le commandement de Marsala à Bérard de Ferro, ennemi particulier de Henri des Mari, sicilien du parti des Français qui devait attaquer cette ville avec leur flotte. Boniface et Hubert Camerana de Corleone, mais d'origine lombarde, renforcèrent la garnison de la ville menacée avec les hommes du pays, qui s'étaient montrés des plus ardents au moment de la révolution; des capitaines et des soldats éprouvés descendirent aussi des montagnes pour défendre Marsala par mer, et des patrouilles battirent le rivage pour découvrir la flotte ennemie. Celle-ci aborda près de Marsala; elle tenta une attaque contre la ville, mais elle fut repoussée. Henri des Mari débarqua de nouveau avec les équipages de douze galères; il n'eut pas plus de succès, et les Français, après avoir perdu beaucoup de monde, firent voile pour Naples, sans avoir causé d'autres dommages.

Le siége du château d'Agoste coûta plus de peine aux Siciliens. Conrad Lalance, au nom du roi, intima en vain à la garnison l'ordre de se rendre; il fallut faire le siége en règle. Les assiégeants élevèrent un mur pour protéger les travailleurs; les ouvriers de la flotte construisirent des tours mobiles, des cigognes, et un *chat* pour battre la muraille : ce chat fut dans la suite brûlé par les ennemis dans une sortie. Les balistes et les machines firent pleuvoir une grêle de traits d'autant plus meurtriers, qu'on les lançait de manière à ce qu'ils fissent des ricochets; et Néocastro cite un certain Châtillon, ingénieur de la flotte, qui maniait sa baliste avec tant d'adresse, qu'il était sûr à chaque coup d'atteindre l'unique puits de la forteresse. Ainsi, quoique les Français fussent à l'abri d'un assaut, à cause de l'avantage de leur position, ils n'en faisaient pas moins de grandes pertes, parce que leur nombre faisait porter coup à presque tous les traits des assiégeants. Ils étaient d'ailleurs décimés par les exhalaisons infectes des cadavres, par la rareté et la mauvaise qualité de l'eau, et par la faim qui les contraignit de manger leurs chevaux. Le trente-quatrième jour, voyant s'évanouir l'espérance d'une pluie abondante, désespérant de recevoir aucun secours, les Apuliens de la garnison se mutinèrent, et leur chef, Jean Boccatorsola, jeune chevalier napolitain, parla au légat avec beaucoup de vivacité; mais ce fut pour le malheur des mutins : Jean fut pris et décapité, et ses partisans furent mis hors du château sans armes; les Français jetèrent sur eux, du haut des créneaux, le cadavre de leur chef, et les chas-

sèrent à coups de pierres. Les malheureux voulurent se rendre dans les lignes des Siciliens, mais on les en repoussa, parce qu'on craignait une trahison, et ils passèrent trois jours entre deux ennemis, mourant de faim et de soif, et criant en vain merci. Jayme se laissa enfin toucher et leur accorda la vie. Le château se rendit le 23 juin 1287, après quarante jours de siége, et on laissa la vie sauve à Renaud d'Avella, au légat et au reste de la garnison.

Le même jour éclaira une nouvelle victoire de la flotte sicilienne dans le golfe de Naples. Loria, après avoir établi les machines nécessaires au siége d'Agoste, avait fait voile pour Marsala; n'y ayant pas trouvé les ennemis, il revint vers le roi, et de concert avec lui, il résolut d'attaquer sans délai l'autre flotte équipée sur la mer Tyrrhénienne. Il renforça donc sa flotte de cinq galères de Palerme, commandée par Paumier l'Abbé, et promit à ses soldats de leur laisser tout le butin qu'ils pourraient faire, ce qui les enflamma d'ardeur comme dans toutes les autres expéditions de l'amirante où ils avaient le même motif de courage. Roger apprit à Sorrento, le 16 juin, que la flotte était presque entièrement équipée à Cellamare; il l'alla lui-même reconnaître, et décidé au combat, il envoya porter défi à l'amiral ennemi, le noble Narzon. Celui-ci avait sous ses ordres quatre-vingt-quatre bâtiments; il y fit monter le gros de l'armée, avec un grand nombre de nobles et de chevaliers, et ces grands vassaux qui étaient presque aussi puissants que le roi, les comtes de Montfort, de Joinville, de Flandre, de Brienne,

d'Aquila, et beaucoup d'autres, ce qui fit donner à cette bataille le nom de *bataille des Comtes*. Narzon se plaça au centre, et fit monter ses guerriers d'élite dans sa galère, protégée par huit autres par devant, par derrière, et sur les flancs. Enfin il déploya sur deux grands bâtiments les deux étendards de l'Église et de la maison d'Anjou. Loria, de son côté, arbora les aigles siciliennes sur ses quarante galères, rangées en ordre de bataille. Il partagea les emplois de ses soldats, et les uns durent se contenter de lancer des flèches et des pierres, pendant que les autres iraient à l'abordage des navires ennemis. Le 23 juin, au point du jour, un coup de sifflet aigu partit de la capitane sicilienne, et la flotte se prépara au combat. Roger avait assez exhorté ses soldats par la promesse du butin; ils poussèrent le cri de Jésus-Christ! et Notre-Dame-des-Échelles, et se mirent en mouvement.

Guillaume Trara donna le premier sur l'ennemi, et se vit aussitôt entouré de quatre galères; mais celles de Sicile volèrent à son secours, le dégagèrent, et la bataille devint générale. Les Siciliens étaient un contre deux; mais ils avaient l'habitude de la mer, et leurs victoires précédentes leur donnaient une entière confiance. Cependant les Français, quoique moins expérimentés, aidés de leur nombre et de leur courage, se battirent si bien, qu'ils firent douter à Roger du succès. Ils auraient pu remporter la victoire; mais l'inaction des galères génoises, qui étaient de leur côté, vint jeter le trouble parmi eux, ranima l'ennemi, et les Siciliens furent complétement vainqueurs. Loria se rendit

maître de quarante-quatre galères; les comtes Guy de Montfort, d'Avellino, de Leuc et tous les autres comtes furent faits prisonniers; les deux derniers se rachetèrent quelques jours après; mais Montfort fut conduit à Messine, et mourut sans avoir recouvré la liberté. Cette victoire, qu'on doit attribuer en grande partie à l'habileté de Loria et au courage de ses troupes, montra quel désavantage c'est que d'avoir des galères mercenaires. Loria n'avait avec lui que des Siciliens combattant pour leur propre pays ou des Catalans aguerris et d'une fidélité éprouvée, tandis que l'amiral ennemi, outre les galères françaises, en avait un grand nombre d'autres commandées par des capitaines particuliers à qui elles appartenaient, et qui craignaient plus leur perte que celle de la bataille. Telle fut la cause de l'inaction des Génois, et cela décida de la victoire.

Après le combat, Loria envoya les prisonniers à Messine, avec Guy de Montfort, et, ne gardant avec lui que trente galères, il fit voile en diligence pour le port de Naples. Le peuple de cette ville, comme c'est l'habitude, rejetait la défaite sur l'inhabileté des régents; et, si Loria s'était pressé un peu plus, il se serait révolté, sans être retenu par l'autorité du comte d'Artois et du légat Gérard, qui étaient accourus aussitôt. On demanda une trève à l'amirante, qui la vendit pour une grosse somme d'argent, sans attendre l'ordre du roi, sans consulter l'intérêt de la Sicile, et sans s'inquiéter si elle donnerait à l'ennemi le temps de réparer ses désastres. Cette conduite donna lieu à ses ennemis de l'accuser dans le conseil du roi; mais Jean de Pro-

cida apaisa l'affaire en représentant qu'il y aurait de l'ingratitude à disgracier un homme qui avait rendu tant de services à la couronne, qui avait remporté des victoires si signalées, et qu'on ne pourrait d'ailleurs facilement remplacer. Ces raisons, et le besoin qu'on avait de l'amirante, apaisèrent le roi; et Loria fut continué dans sa charge.

Cependant le retour de la flotte à Messine ne fut pas célébré avec l'allégresse accoutumée, et le vainqueur dut sentir qu'il avait froissé le sentiment national. Il faut remarquer aussi que, dans le même temps, Jayme défendit de faire des réjouissances publiques pour la reddition d'Agoste, parce que cette ville avait été prise en combattant les bannières de l'Église : ainsi cherchait-il toujours à ménager le pape, et à séparer sa cause de celle des Angevins. Le château d'Agoste fut réparé, la ville fut entourée d'un mur d'enceinte, et les priviléges accordés à ceux qui viendraient y habiter la repeuplèrent bientôt. Les prisonniers Renaud d'Avella et l'évêque de Martorano furent échangés contre le château d'Ischia, tant les régents de Naples tenaient à les ravoir; mais ce fut au grand désavantage des Napolitains qui, pendant douze ans, ne purent se servir de leur port sans payer un florin d'or pour la sortie de chaque tonneau de vin, et le double pour l'huile, à la garnison sicilienne d'Ischia.

La trêve avait été conclue pour deux ans; la Sicile en profita pour se reposer de ses fatigues. Honorius avait alors cessé de vivre. Ce pape, quoique partisan de la maison d'Anjou, avait pourtant montré moins de

rigueur contre la Sicile. Nous avons vu qu'il ne tint pas à lui que le royaume de Naples ne fût heureux sous la domination angevine. Pendant qu'il s'occupait ainsi du bonheur des sujets, il n'oubliait pas le prince captif à Barcelone. Il entama des négociations avec Alphonse pour la mise en liberté de ce prince ; mais les conditions qui lui furent proposées lui parurent trop désavantageuses, et la négociation échoua. Pour consoler Charles, il lui permit de faire célébrer dans sa prison une basse messe et l'office divin, malgré l'interdit qui pesait sur la Catalogne. Honorius mourut le 3 avril 1287. Nicolas IV, de l'ordre des frères Mineurs, ne lui succéda que l'année suivante, le 25 février, après avoir refusé deux fois de s'asseoir sur le siége de saint Pierre. Ce pape reprit les négociations pour la mise en liberté de Charles-le-Boiteux. Édouard d'Angleterre s'y intéressait aussi beaucoup, parce qu'il craignait toujours de voir se renouveler entre l'Aragon et la France une guerre qui pourrait tourner à l'avantage de cette dernière. Feignant donc de se rendre aux prières des fils de Charles et des principaux de la Provence, il tint à Bordeaux une assemblée où se trouvaient les députés d'Aragon, de Castille, de Majorque, de France et de Rome ; puis il se rendit à Paris, où il fit conclure une trève faute de mieux. Jayme, de son côté, demandait, pour donner son consentement, qu'outre le mariage projeté à Cefalù, on lui assurât la Sicile, le diocèse de Reggio, et la suzeraineté de Tunis. Le pape ne voulait rien accorder au roi de Sicile. Alphonse, disposé en faveur de son frère par les intérêts de famille et de nation, son-

geait pourtant beaucoup plus à ses propres intérêts, et le roi de France se trouvait sollicité en sens contraire par le pape et par le roi d'Angleterre. On voit que l'affaire était fort compliquée. Édouard, ne pouvant rien obtenir de la cour de Rome, se tourna du côté d'Alphonse, fort embarrassé alors par l'opposition que lui faisaient les cortès, et effrayé des bruits de guerre qui lui venaient de France. L'aragonais hésita longtemps, et commença ensuite à abandonner les intérêts de son frère dans un accord conclu à Oléron, en Béarn. Cet accord ne contenta pas la cour de Rome, qui refusa d'y souscrire. Un nouvel accord fut conclu l'année suivante, 1288, à Campofranco. Pour lever toutes les difficultés, on laissa dans le doute ce dont on ne pouvait convenir; et Alphonse délivra son prisonnier, sans qu'il fût question de Jayme dans le traité. Charles II laissa en ôtage trois de ses fils, Louis, qui devint dans la suite évêque de Toulouse; Robert, duc de Calabre; et Jean, qui devint prince de Morée; puis il paya à Alphonse trente mille marcs d'argent, jura de revenir s'il ne pouvait obtenir la paix pour l'Aragon dans l'espace d'un an, et partit au commencement de novembre de l'année 1288. Il se rendit d'abord en Provence, puis en Italie, au printemps de l'année suivante, et n'ayant pu faire conclure la paix avec l'Aragon, pour être fidèle à sa parole, il vint se présenter au col de Paniças avec une troupe de gens armés, comme s'il voulait se remettre entre les mains d'Alphonse. Personne ne se présentant, il proclama qu'il n'avait pas tenu à lui d'être loyal,

et finit par redemander les ôtages qu'il avait laissés.

Tel fut le succès des négociations faites au delà des monts. Jayme reprit aussitôt les armes, pour revendiquer ses droits méconnus. Pour Charles II, il fit hommage de son royaume au pape, et fut couronné par lui à Rieti, le 19 juin 1289, à la grande joie de tout le parti guelfe. Il dut se rendre aussitôt après dans son royaume que les Siciliens désolaient déjà. Résolu à pousser la guerre à toute outrance, encouragé par les intelligences qu'il entretenait avec les bourgeois de Gaète, Jayme était passé à Reggio dès le 15 avril avec quarante vaisseaux, quatre cents cavaliers, et dix mille hommes de pied. Le 15 mai, il se mit en mouvement pour remonter la côte occidentale de Calabre; il marchait par le chemin de terre, et l'amiral le suivait avec la flotte, restant toujours en vue, afin de mettre plus d'ensemble dans les opérations. Sinople, Séminare, Monteleone, et beaucoup d'autres places, tombèrent au pouvoir des Siciliens. Le comte d'Artois voulut faire face à l'ennemi; mais il fut repoussé, et contraint de se retirer en hâte dans les provinces supérieures. Sa retraite donna au roi Jayme Amantée, Fiumefreddo, Castel de Paola et plusieurs autres villes : les forteresses de Castel Belvédère et de San-Gineto résistèrent. Elles étaient toutes deux commandées par Roger de San-Gineto, et bien défendues par les positions et par le courage du gouverneur et de sa femme, qui animaient les soldats de la voix et de l'exemple. Jayme, laissant Belvédère, pressa vivement San-Gineto, où se trouvait Roger, contre lequel il était fortement irrité, parce que ce gou-

verneur ayant été pris dans une escarmouche, avait obtenu la liberté en promettant de livrer la forteresse et en donnant ses deux fils en ôtage, et refusait d'accomplir sa promesse, résolu qu'il était de se défendre jusqu'à l'extrémité.

Le château tint longtemps. Enfin le manque d'eau allait le forcer de se rendre, lorsqu'une pluie abondante vint ranimer la garnison, et recommencer la lutte. Les assiégés dirigèrent les traits de leurs balistes sur la tente même du roi. A cette vue, l'amiral retrouvant toute sa férocité, fit dresser un échafaud devant cette tente, et y fit attacher les deux fils du gouverneur, en ayant soin que leur père en fût averti et les vît. Leur mère les vit aussi, et, dans son désespoir, elle se mit à courir çà et là, priant les siens, priant les ennemis, conjurant tantôt son inflexible époux, tantôt le roi de Sicile, d'avoir pitié de ces infortunés. Les assiégeants cessèrent de faire jouer leurs machines, et les assiégés attendaient en pleurant ce qu'allait commander Roger San-Gineto. Les uns disent qu'il fit cesser le jeu de ses batteries, les autres qu'il donna l'ordre de continuer à lancer des pierres. Cependant le ciel s'était couvert de nuages, le vent soufflait avec violence, la poussière empêchait de rien distinguer, lorsqu'on vit, dans un instant de calme, l'échafaud s'écrouler, sans qu'on pût savoir si c'était l'effet de la violence de la tempête, ou des pierres lancées de la forteresse. L'aîné des deux frères heurta de la tête contre un pieu aigu qui le tua. Jayme rendit à ses parents le cadavre de l'infortuné, et remit en liberté le cadet qui n'avait reçu aucune bles-

sure. Ensuite il leva le siége, parce qu'il vit que la forteresse fournie d'eau le retiendrait trop longtemps, que sa flotte risquait de faire naufrage sur ces côtes, et qu'il lui tardait d'ailleurs de mettre à profit les intelligences qu'il avait dans Gaète. Il se rembarqua donc avec toutes ses forces, et fit voile pour cette ville.

Il y arriva le 30 juin après avoir touché en passant à Scalée, à Caprée, à Procida, et s'être arrêté quelque temps à Ischia. Il mit facilement en fuite le comte d'Avellino, encore effrayé de sa captivité récente. Mais la faction qui l'avait appelé, avait trop présumé de ses forces, et se trouva prise au dépourvu, parce que le roi Charles II arrivait à Naples, aidé des secours du pape, de tout le parti guelfe, de ses milices féodales, et des Sarrasins de Lucère. Une nouvelle croisade était prêchée contre la Sicile, et les peuples y étaient si disposés, qu'on vit des dames prendre les armes et se mêler à la foule des guerriers. Le comte d'Artois fut mis à la tête de l'armée, pendant que le pacifique Charles-le-Boîteux tenait un parlement à Naples, et cherchait à gagner les Siciliens, en leur promettant le pardon, la réforme des abus, et en les assurant qu'il n'enverrait aucun français pour les gouverner, et qu'ils n'auraient à obéir qu'au légat du pape.

Ce changement, dans la position respective des deux partis, influa sur les habitants de Gaète, et ceux qui avaient des intelligences avec Jayme, furent les premiers à crier contre lui. Il fallut employer la force ouverte. Jayme se plaça sur une hauteur avec ses cavaliers et la fleur de ses soldats; le reste de l'armée

campa dans la plaine, et fit des tranchées autour du camp, pour se mettre à l'abri d'une attaque. On combattit longtemps de part et d'autre avec beaucoup de courage ; les machines des assiégés ripostaient vigoureusement à celles des assiégeants, et tout demeurait dans le même état. Les Siciliens firent le dégât dans les environs, d'un côté jusqu'au Garigliano, et de l'autre jusqu'à Fondi ; mais Gaète ne céda pas, quoiqu'elle éprouvât de grands dommages. Survint l'armée des Croisés, qui inquiéta les assiégeants jusque dans leurs retranchements, et se campa à peu de distance, après avoir éprouvé une vive résistance. Gaète se trouvait donc enfermée entre la flotte et l'armée sicilienne, et celle-ci, à son tour, prise entre la ville et les Croisés, était obligée de faire face à deux dangers. L'acharnement était égal des deux côtés ; de fréquentes escarmouches faisaient périr beaucoup de monde dans les deux partis. Leucio et Bonfiglio, tous deux messinois, qui s'étaient distingués dans la révolution de 1282, se signalèrent dans ces combats. Mattéo de Termini remporta un jour un avantage considérable. Mais il paraissait impossible que dix mille hommes pussent se maintenir entre une ville et une très-forte armée ; et l'Italie, pleine d'étonnement et d'incertitude, attendait avec impatience l'issue de ce siége.

Sur ces entrefaites arrivèrent de Syrie de funestes nouvelles : les Chrétiens venaient d'en être chassés ; le soudan s'était signalé par d'horribles cruautés à la prise de Tripoli, et les malheureux restes des fidèles assiégés dans Acre, imploraient le secours de leurs frères d'Oc-

cident. Vivement pressé par Édouard et par ses propres sentiments, le pape Nicolas ne put voir plus longtemps les chrétiens armés contre des chrétiens, pendant que la Terre-Sainte succombait sous les coups des Infidèles. D'accord avec le monarque anglais, il dépêcha au roi Charles un message qui arriva au camp de Gaète le 18 août. Charles était trop ennemi de la guerre pour résister aux sollicitations du pape, et heureux d'avoir un moyen honorable de terminer les hostilités, il prêta l'oreille aux propositions faites pour une trêve.

Les députés chargés de parlementer allaient librement d'un camp dans un autre. Dans une de ces allées et venues, les chevaliers français, au rapport de Néocastro, étant entrés dans la tente du roi de Sicile, et la voyant toute remplie d'armes brillantes, pensèrent avec douleur à l'aspect qu'offrait celle de leur roi, où l'on ne voyait que des livres et des ornements d'église, toutes choses plus convenables à un clerc qu'à un chevalier. On ne tomba pas facilement d'accord sur les conditions de la trêve. Les députés angevins voulaient toujours obtenir la reddition de la Sicile. Le fier Loria s'écria brusquement en présence du roi Jayme, qu'il n'abandonnerait pas cette île, quand même tout le monde se croiserait contre elle. Enfin on convint d'une trêve qui durerait depuis le mois d'août 1289 jusqu'à la Toussaint de l'an 1291, aux conditions suivantes : Toute hostilité cessera sur terre et sur mer, excepté dans les Calabres et dans quelques autres lieux désignés; Jayme pourra, par mer, ravitailler et munir les

pays occupés par lui dans la Péninsule; il ne pourra conduire sa flotte devant ceux qui obéissent à Charles; en cas d'infraction de la trève, on prouvera le dommage fait devant les magistrats de la partie lésée, savoir : Jean de Montfort, pour Charles, et Roger Loria, pour Jayme, et le roi dont le coupable sera sujet fera réparation dans les quarante jours. Une clause remarquable de ce traité, montre à quelles bandes indisciplinées la Sicile devait une partie de ses victoires : elles portait que les almogavères étaient exclus de la trève, et que Jayme ne serait pas responsable de leurs actes; il promettait seulement de ne pas les favoriser, et de ne leur donner ni des capitaines, ni des renforts de troupes mercenaires. Les barons de Charles furent fort indignés de cette trève, parce que, se voyant dix contre un, ils espéraient pouvoir enfin se venger de tous les affronts que leur avaient fait essuyer les Siciliens. Conformément aux conventions, Charles leva son camp le premier, et Jayme leva le sien trois jours après. Il s'embarqua avec toutes ses troupes le dernier jour du mois d'août, et aborda le 7 septembre à Messine, non sans avoir couru un grand danger au promontoire de Palinure, où il fut assailli d'une violente tempête. La trève fit du bien aux deux partis; elle donna aux Siciliens le temps de se reposer de tant de fatigues, et leur fit beaucoup d'honneur, puisqu'elle leur laissait toutes les conquêtes faites sur le continent.

A son retour à Naples, Charles-le-Boîteux trouva les ambassadeurs du royaume de Hongrie qui venaient lui offrir la couronne de ce pays, parce qu'elle lui revenait

par droit de légitime succession, du chef de sa femme la reine Marie, la plus proche héritière du roi défunt. Comme il lui parut peu sûr de s'éloigner du royaume de Naples, il ne voulut pas charger sa tête de cette nouvelle couronne, et répondit aux ambassadeurs qu'il leur enverrait Charles Martel, son fils aîné, à qui sa mère Marie cédait tous ses droits. Cette réponse satisfit les Hongrois, et avant de laisser partir le nouveau roi, on le couronna solennellement à Naples, quoiqu'il dût être encore couronné une fois en Hongrie. Mais on n'était pas fâché d'avoir l'occasion de donner des fêtes aux Napolitains, et d'occuper ainsi l'activité des barons mécontents de la paix. Pendant ces fêtes, un parti de nobles hongrois appela au trône André, quoiqu'il ne fût pas parent du dernier roi en ligne directe. Une guerre civile s'en suivit. Charles Martel n'eut guère que le titre de roi de Hongrie, pendant le reste de sa vie. La couronne ne fut assurée dans la maison d'Anjou que sous son fils Charles-Robert ou Charobert, vers l'an 1310.

La trêve de Gaète ne fut pas mieux observée qu'on n'avait lieu de l'espérer, à cause des clauses qui laissaient les armes à la main aux almogavères, et qui permettaient à Jayme de pourvoir à la défense de ses conquêtes. Tantôt par amour du pillage, tantôt par représailles, tantôt à cause des almogavères, on continuait de faire mutuellement des courses sur mer et sur terre. Ces infractions tournèrent presque toutes à l'avantage des Siciliens, qui s'enrichissaient par la vente de leurs prisonniers. L'amiral Loria, qui ne pou-

vait rester en repos, avait eu soin de se ménager un prétexte plausible. A la première infraction de la part des ennemis, qui y avaient été provoqués, il dit bien haut qu'il n'avait pas deux paroles, et qu'on devait savoir qu'il observerait la trève de la même manière que ses adversaires. Dans le même temps les armes siciliennes s'illustraient aussi dans le Levant. Loria reconduisit avec une flotte Morgan, prince arabe, qui promettait de payer sa rançon ; mais à peine eut-il mis le pied sur la terre mahométane à Tolomitta, que le perfide arabe le fit tomber dans une embuscade; Loria se défendit avec bravoure, se débarrassa des infidèles, et contraignit le prince à lui compter l'argent dont on était convenu. De retour en Sicile, il y trouva Jean de Greilly, ce sénéchal d'Edouard qui s'était si bien comporté à Bordeaux envers le roi Pierre, et qui revenait d'Acre pour solliciter des secours de l'Eglise. Jayme reçut Greilly avec de grands honneurs, et lui donna sept de ses galères. Mais l'Italie était surtout attentive alors aux démarches que l'on faisait pour arriver à une paix définitive.

Il fallait que cette paix vînt du saint-siége, puisqu'il s'agissait d'un fief de l'Eglise, et le pape Nicolas, effrayé des succès du soudan Khalil-Aschraf, se montrait fort disposé à la conclure. Néocastro apporte encore une autre raison. Selon lui, quelque temps après la conclusion de la trève, un vieil ermite du mont Etna, nommé Jérôme, vint se présenter au pontife, pour lui révéler les avertissements que le ciel lui avait donnés en faveur de la Sicile, et ses paroles apostoliques per-

suadèrent le pape. Quoi qu'il en soit, Nicolas envoya au roi de Sicile un religieux catalan pour lui faire espérer de trouver grâce auprès du saint-siége, s'il consentait à mener toute sa flotte au secours de Saint-Jean-d'Acre. Jayme répondit que si on le reconnaissait roi de Sicile, et si on lui accordait une trève de cinq ans avec des secours d'argent, il était prêt à passer en Terre-Sainte avec trois cents cavaliers, dix mille piétons, et trente galères. Loria ajouta qu'il y joindrait à ses dépens, tant il était devenu puissant, dix galères, cent cavaliers et deux mille fantassins. Mais les Siciliens se défièrent des bonnes dispositions du pape, et Pandolfe de Falcone, avec d'autres seigneurs, détournèrent le roi de cette entreprise. Sur leur avis, Jayme envoya au pape Jean de Procida, qui, colorant de spécieux prétextes le changement de dispositions du roi, termina en disant qu'il voulait différer l'expédition de Terre-Sainte jusqu'à la conclusion définitive de la paix entre lui et l'Eglise. Le pape, qui voulait une paix générale, remit l'affaire jusqu'à celle qui devait se conclure entre l'Eglise, la France, l'Aragon, Naples, Majorque et Charles de Valois, avec la médiation d'Edouard d'Angleterre. Charles-le-Boîteux pressait vivement les négociations, pour obtenir la délivrance de ses fils restés en ôtage entre les mains d'Alphonse. Il passa même en France à la cour de Philippe-le-Bel, et fit les plus grands efforts afin d'arriver à cette paix désirée, mais il ne réussit pas pour lors.

De toutes parts, on désirait la paix, et cependant les hostilités continuaient toujours. L'interdit porté contre

le royaume d'Aragon n'avait pas été levé; Charles de Valois revendiquait ses droits, et le pape les soutenait. Une nouvelle invasion menaça la Catalogne. Les cortès, qui ne pouvaient se résoudre à souffrir pour les intérêts d'autrui, envoyèrent, au mois de septembre 1289, des ambassadeurs en Sicile pour demander vingt galères auxiliaires, puisque c'était à l'occasion de cette île que l'Aragon et la Catalogne se voyaient exposés à une seconde guerre. La discorde se mit entre le parlement et Alphonse, et le parlement défendit au roi de faire aucune négociation par lui-même pour la paix, mais de choisir à cet effet douze commissaires de la nation. Alphonse, vaincu par la nécessité et par l'ennui d'être toujours en lutte avec ses sujets, rompit les derniers liens qui l'attachaient aux intérêts de son frère de Sicile, afin d'éviter le danger qui allait fondre sur lui. On convoqua en Provence un congrès où le pape envoya le cardinal Gérard et le cardinal Benoît Gaetani, afin que l'influence de leur dignité et leur capacité dirigeassent les opérations de l'assemblée. On fit d'abord dire à Jayme qu'il pouvait envoyer ses députés, ou du moins on lui donna l'espoir qu'ils seraient admis; mais, quand arrivèrent, au mois de juin 1290, Gilbert de Castelletto et Bertrand de Cannellis, le roi d'Aragon leur fit signifier de ne pas se présenter, et de ne pas entraver la paix qu'il négociait pour lui-même, parce que, quand la sienne serait faite, il serait plus facile à Jayme de se faire écouter. Les cardinaux légats conclurent un traité avec Charles II de Naples et Philippe-le-Bel, le 19 août, par lequel, la paix étant faite avec l'Aragon, mais non

avec la Sicile, le roi de France pouvait continuer à jouir de la dîme qu'on lui avait accordée pour trois ans, en donnant au pape quatre cent mille livres tournois pour les dépenses de la guerre de Sicile. Si on ne pouvait conclure la paix avec l'Aragon, le roi de France n'était tenu qu'à donner deux cent mille livres; le pape s'engageait, dans ce cas, à l'aider contre le roi d'Aragon, et Charles II s'y engageait aussi, s'il pouvait recouvrer auparavant la Sicile, qui devait être le premier théâtre de la guerre. Le roi Charles se rendit au congrès avec les douze commissaires du roi Alphonse et du parlement d'Aragon, en présence des deux légats, et de quatre députés du roi d'Angleterre. On se rassembla à Tarascon; puis le traité fut signé à Brignolles, le 19 février 1291. Alphonse promit de demander pardon au pape, d'abord par des ambassadeurs, et ensuite en personne, dans l'espace de dix mois; de faire la guerre en Terre-Sainte; de rendre à Charles les ôtages, l'argent et les prisonniers de guerre; de rappeler tous ses sujets de la Sicile, et de ne fournir aucun secours au roi Jayme. En retour, Charles s'engagea à procurer l'assentiment de Philippe-le-Bel et de Charles de Valois. L'Église devait alors révoquer la concession de l'Aragon faite à ce dernier prince, et lever l'interdit. Les rois de Majorque et de Castille furent invités à se joindre aux contractants. Le lendemain de la signature du traité, les deux légats le firent connaître aux cours de France et de Rome. Néocastro ajoute qu'on reconnut la suzeraineté d'Alphonse sur l'île de Majorque, que l'Aragon dut payer à l'Église un cens annuel de trente

onces d'or, et qu'on fixa les forces qu'Alphonse devait envoyer en Palestine, et celles qui seraient employées contre Jayme de Sicile. Alors fut levé tout obstacle au mariage d'Alphonse avec une fille d'Édouard d'Angleterre; et Charles-le-Boîteux ne tarda pas non plus à donner sa fille Marguerite à Charles de Valois, avec les comtés d'Anjou et du Maine, pour en obtenir sa renonciation à la couronne d'Aragon.

Alphonse ne jouit pas longtemps de la paix qu'il avait obtenue. Blâmé déjà pour l'abandon qu'il avait fait des intérêts de son frère, il se fit encore plus blâmer en fournissant des munitions navales aux Génois pour un armement de soixante galères à la solde du roi de Naples, qui, dès le mois de mars 1291, se prépara à réduire la Sicile. Au moment où l'avenir se présentait à Alphonse sous le plus riant aspect, dans la force de son âge, à vingt-sept ans, lorsque le calme était rétabli dans son royaume, à la veille de son mariage avec la fille d'Édouard, la mort l'enleva après une maladie de trois jours, le 18 juin de la même année. On n'avait encore pu mettre aucune partie du traité à exécution. Comme Alphonse mourait sans enfants, sa couronne revenait à Jayme de Sicile. C'est ainsi que la Providence se jouait d'un seul coup des longues méditations des politiques et des subtiles négociations qui avaient amené le traité de Tarascon. Jayme, au premier avis de la mort de son frère, se hâta de convoquer un parlement à Palerme. Il parla aux députés avec beaucoup d'affection, jura un éternel amour à la Sicile, et s'embarqua le 12 juillet pour l'Espagne. Il laissait comme lieutenant son frère

Frédéric; la flotte sicilienne était en bon état, et une grande partie de la Calabre était conquise. Aussi la réputation du roi était-elle à son apogée. En effet, s'il s'était montré quelquefois cruel et perfide, depuis huit ans qu'il gouvernait la Sicile, soit comme vice-roi, soit comme roi, il avait aussi donné de fréquentes marques de bonté, et ses défauts se trouvaient couverts par les constitutions libérales accordées à la nation, par ses talents militaires et par ses audacieuses entreprises contre les ennemis de la Sicile. D'ailleurs, sous son gouvernement, l'île reflorissait; les taxes étaient légères, les franchises étaient généralement respectées, et la gloire faisait pardonner le reste. On concevra donc facilement que les Siciliens aient alors accompagné de leurs vœux le roi qu'ils devaient couvrir de malédictions quelques années après.

CHAPITRE XV.

JAYME I.

Commencement du règne de Jayme en Aragon. — Roger Loria en Pouille et en Grèce. — Traité de Jayme avec Charles II. — Célestin V. — Boniface VIII. — Frédéric est appelé au trône de Sicile. — 1291-1296.

L'habile Pierre III n'avait pas voulu réunir les deux royaumes de Sicile et d'Aragon, parce que la distance, et plus encore la fierté nationale des deux peuples, ne souffrait pas cette union. C'est pour cela qu'il avait appelé Alphonse au trône d'Aragon et Jayme à celui de Sicile, d'abord par son testament de Port-Fangos, avant de s'être rendu maître de l'île, et ensuite dans le parlement de Messine. Au moment de la mort, il ne statua rien de nouveau sur sa succession, dans la crainte

d'encourir l'excommunication ; mais il est probable qu'il fit savoir de vive voix l'intention où il était de voir les deux royaumes séparés. C'est pour cela qu'Alphonse, le 10 mars 1286, voulant plutôt exécuter les dernières volontés politiques de son père que prévenir l'éventualité de sa mort, à laquelle sa jeunesse et sa santé ne devaient pas le faire penser, institua Jayme son héritier, à la condition qu'il laisserait la Sicile à Frédéric; il laissa d'ailleurs la seconde expectative de la couronne d'Aragon à Frédéric, dans le cas où Jayme préfèrerait la Sicile ou mourrait sans enfants, mais à la condition aussi que Frédéric résignerait l'île à Pierre, leur plus jeune frère. L'ambitieux Jayme était loin d'approuver ces dispositions. Aussi laissa-t-il au hasard de sa mort le partage des deux couronnes, et refusa-t-il opiniâtrément de le faire auparavant, aussitôt qu'il eut quitté la Sicile, en disant qu'il ne restait pas de loi écrite de son père touchant cette matière, et qu'Alphonse, son frère, n'avait pu lui imposer de conditions. Ainsi, la couronne de Sicile resta sur sa tête, et lorsqu'il fut couronné à Sarragosse, le 24 septembre 1291, il protesta qu'il montait sur le trône d'Aragon par le droit que lui donnait sa naissance et non par un legs de son frère Alphonse. Il affermit son autorité dans son nouveau royaume, en accordant toutes les franchises et garanties que réclamèrent les cortès, en se fiançant avec une enfant de neuf ans, fille de Sanche, roi de Castille, et en concluant, au mois de novembre de la même année, la paix avec ce roi, qui était le fauteur de tous les troubles d'Aragon. Il fit cesser aussi les

guerres particulières des grands vassaux, et réprima les larrons qui infestaient le pays. Enfin il alla jusqu'à demander un secours en argent au soudan d'Égypte, à qui il envoya Roméo de Maramond et Raymond l'Allemand, chargés, pour le gagner, de vanter les victoires de leur maître et sa puissance, qui le mettait au-dessus des autres rois d'Espagne. C'est ainsi qu'il se riait des menaces de la cour de Rome qui lui défendait de régner sur l'Aragon. Fier de sa puissance, il ne ménageait plus rien ; son caractère se montrait enfin tel qu'il était, et ses actes justifiaient tout ce que le pape avait fait jusque-là contre lui.

Nicolas IV, Philippe-le-Bel et Charles-le-Boîteux firent tous leurs efforts pour engager Gênes dans la guerre contre Jayme. Mais cette république nourrissait alors un esprit d'opposition contre le saint-siége, et, quoiqu'elle tînt à l'amitié du roi de France, dans l'intérêt de son commerce, elle tenait autant, pour la même raison, à l'amitié de la Sicile et de l'Aragon, et elle redoutait d'entrer en lutte avec les flottes de ces deux royaumes, pendant qu'elle avait déjà à combattre contre les autres républiques marchandes de l'Italie septentrionale. Cependant les guelfes de Gênes avaient fait un accord avec le roi de Naples, et des corsaires de leur parti, sous prétexte de piller les galères pisanes, attaquaient également les navires catalans qui se trouvaient avec elles; mais l'interruption du commerce entre Gênes et la Sicile, suite de ces courses, ne montrait que mieux les périls d'une guerre déclarée, et les marchands sont habiles à prévoir toutes les chances

de perte qui peuvent en résulter. Déjà la Sicile s'était émue; on voyait avec douleur l'absence de l'amiral, qui s'était rendu auprès du roi en Catalogne, où il ne s'occupait qu'à étaler son luxe et sa puissance et à combattre dans les tournois les plus fortes lances de l'Espagne. Frédéric et ses conseillers surent prévenir le danger. On envoya à Gênes un député tout dévoué en apparence aux intérêts communs, mais en secret aux Doria, aux Spinola et à tout le parti gibelin. Ce député représenta aux Génois leur antique alliance avec la Sicile et l'Aragon; l'excessive ambition et l'avarice de la maison d'Anjou, si funeste à leur république; la présomption qu'il y aurait, en traitant comme des ennemis leurs anciens amis, à espérer soumettre facilement la Sicile; l'imprudence enfin qu'ils commettraient en s'exposant à ruiner leur commerce et à forcer la Sicile de se joindre aux Vénitiens et aux Pisans, leurs éternels rivaux. Les efforts du pape vinrent se briser contre les intérêts des marchands génois, et ceux-ci, gagnés encore par d'autres députés venus d'Aragon, renouvelèrent l'alliance avec Jayme, et décrétèrent que la république s'abstiendrait de tout acte hostile envers la Sicile, et qu'aucun particulier n'aurait le droit de s'armer contre cette île, sous quelque prétexte que ce fût. Pour achever la réconciliation, et pour éviter en même temps la vengeance du terrible Loria, on rendit l'année suivante à l'amiral un vaisseau chargé de grains pour Pise, capturé par des corsaires génois, et on y ajouta une indemnité de deux mille deux cents livres. La république garda fidèlement ses promesses. Les ambassadeurs du roi Charles, du

comte d'Artois et du pape essayèrent en vain de la gagner par de magnifiques promesses; ils ne purent obtenir que l'assurance d'une exacte neutralité, et partirent sans avoir remporté d'autres avantages, quoique Gênes fût alors divisée en deux partis entièrement opposés, qui excitèrent une guerre civile deux ans après.

Cependant les affaires d'Orient allaient fort mal pour les Chrétiens. Au printemps de l'année 1291, Acre succomba sous les armes du soudan d'Égypte. Le massacre des chrétiens, le triomphe des infidèles, répandirent la consternation en Europe, et on n'épargna pas les plaintes contre le saint-siége. Le pape, plus affligé que tous les autres et déplorant sans doute cette guerre de Sicile qui favorisait les progrès des Mahométans, ne voulut plus s'occuper que de la croisade. Il écrivit les lettres les plus pressantes aux princes de la chrétienté et n'épargna rien pour exciter leur zèle. Les préparatifs de cette croisade, qui n'eut pas lieu, donnèrent deux ans de plus de repos à la Sicile. Quoique la trêve de Gaète fût expirée, on continua de rester tranquille; tout se réduisait presque à quelques courses sur les terres ennemies, à la prise et à la reprise de quelques châteaux de peu d'importance. Ainsi, don Blasco Alagona s'empara de Montalte, défit Gui de Primerano, guerrier français de réputation, et retourna en Catalogne, accusé d'avoir détourné les deniers publics. L'amiral lui-même, revenu en Sicile, ne poussa que très-faiblement la guerre. Les deux évènements les plus considérables de ses expéditions furent

la défaite de Guillaume l'Étendard, et ses courses dans l'Archipel : nous allons en dire quelques mots.

Sachant qu'aucun armement ne se faisait dans les ports de Brindes et de Naples, Loria fréta trente galères, et partit pour Cotrone au mois de juin 1292. Guillaume l'Étendard, qui se trouvait dans cette ville, allait en sortir avec quelques centaines de cavaliers pour attaquer les garnisons siciliennes restées en Calabre. A la vue de la flotte, Guillaume courut se poster en embuscade au lieu dit les Châteaux, sous le cap Rizzuto. L'amiral, qui s'en aperçut, prit avec lui une poignée de soldats, fit partir le reste par un autre chemin, et attaqua ainsi de deux côtés l'embuscade française. L'Étendard reçut trois blessures et ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Les Siciliens tuèrent peu de monde, mais firent beaucoup de prisonniers, parmi lesquels se trouva un certain Richard de Sainte-Sophie, qui, chargé de la défense de Cotrone pour le roi Jayme, l'avait autrefois remise aux Angevins. Roger lui fit aussitôt trancher la tête. Puis, content de cette escarmouche, et certain que l'Etendard, blessé, ne pourrait faire grand'chose en Calabre, il fit voile pour l'Archipel, sous prétexte de combattre les feudataires français de la Morée et les galères que les Angevins avaient dans ces mers, mais en effet pour faire le butin, montrant ainsi la route aux aventuriers qui devaient être les fléaux de la Grèce après la guerre de Sicile. Corfou, Candie, Malvoisie, Scio furent pillées ou mises à contribution, parce que, disait-il, elles avaient porté secours aux Français; à Malvoisie on fit

aussi prisonnier l'archevêque, dont on tira dans la suite une forte rançon. De là, Roger passa, en longeant les côtes de la Morée, à Coronée et à Chiarenza; à Modon il battit complétement les Grecs qui lui avaient dressé des embûches. De retour à Messine, avec plus de butin que de gloire, il apprit que les corsaires de Positano et d'Amalfi molestaient les navires marchands de l'île. Il avait donc résolu, de concert avec l'infant Frédéric, de porter sur ces rivages quarante galères et deux mille soldats d'infanterie légère, dans la campagne suivante; mais les nouvelles négociations, entamées pour la paix, l'empêchèrent d'exécuter ce dessein.

Jayme se trouvait en Aragon aussi embarrassé que l'avait été son frère Alphonse, et la Sicile devait nécessairement souffrir des embarras de son roi. Dix années d'une guerre sans succès avaient montré à ses ennemis qu'elle ne pouvait être vaincue qu'en Espagne. On reprit donc les négociations rompues par la mort d'Alphonse.

Jayme était menacé, à la fois, par les prétentions de Charles-de-Valois et de Philippe-le-Bel et par les foudres de Rome; à ces embarras se joignirent ceux que lui suscita Sanche de Castille, qui, pour éviter de se trouver pris entre la France et l'Aragon pendant la guerre, chercha à faire sa paix en particulier, pour lui et pour les partisans secrets qu'il avait dans le royaume d'Aragon. Alors Jayme, assuré par la volonté expresse des cortès et de toute la nation, qu'il ne pourrait retenir les deux royaumes sous son sceptre,

songea à abandonner la Sicile, source pour lui de tant de travaux, et qui ne lui donnait d'ailleurs ni plus d'argent ni plus d'obéissance que l'Aragon, à cause des limites posées au pouvoir royal, de la modération des impôts et des dépenses nécessitées par la défense. La mort de Nicolas IV, arrivée le 4 avril 1292, la guerre qui éclata l'année suivante entre la France et l'Angleterre, la longue vacance du saint-siége qui ne fut rempli qu'en 1294, différèrent bien la conclusion de la paix, mais ne purent l'empêcher, parce que la situation intérieure de l'Aragon s'opposait à la continuation de la guerre. Jayme s'y décida d'autant plus volontiers qu'on lui offrit des terres et de l'argent, et surtout l'espérance de rester maître de ce qu'il avait conquis sur son oncle Jayme, roi de Majorque. Il prépara le traité, comme cela était dans son caractère, en dissimulant, et ayant l'air de ne pas s'inquiéter de ce qui le préoccupait le plus. Les moins clairvoyants purent croire qu'il avait joué les Angevins, lorsqu'il laissa tomber de sa tête la couronne de Sicile pour la mettre sur la tête de Frédéric; il est certain au contraire qu'il sortit de ces négociations à sa honte et à son dommage, et c'est ce qui arrive souvent avec justice à ceux qui ne vont au but que par des voies tortueuses et de perfides détours. Au reste, pour être juste, il faut dire que Jayme, qui voulait sincèrement la paix, puisqu'il en avait besoin, était obligé de cacher ses projets à cause de l'inquiète défiance des Siciliens, qui craignaient toujours de voir le sang d'Anjou redevenir leur maître, et plus encore à cause de son frère Fré-

déric, qui était l'idole de la nation, et dont il devait ménager les intérêts, au moins en apparence.

L'amour des Siciliens pour Frédéric était fondé. Ce prince, en Sicile depuis son enfance, y était devenu fort distingué, non moins dans l'art militaire et dans le maniement des armes, que dans l'étude des belles-lettres, alors en grand honneur dans ce pays. Frédéric les aimait tant, qu'il s'occupait à composer des vers en langue romance, et qu'il fut l'ami de Dante, avant que ce fier gibelin ne l'eût dédaigné comme prince lâche et sans cœur. Brillant de jeunesse, beau et avenant de sa personne, d'un esprit prompt, d'une conversation agréable, d'un abord prévenant et gracieux, et frère du roi, il faisait les délices des Siciliens. On pouvait encore bien augurer de la maturité de sa raison, en le voyant modéré, ami de la justice, et cherchant en tout la prospérité du pays, qu'il faisait jouir de l'abondance et de la paix. En un mot il avait les qualités les plus capables de le rendre cher au peuple, et d'inspirer au prince et aux sujets une mutuelle confiance. Ainsi le parti national en Sicile se serrait auprès de Frédéric, espérant avec lui maintenir les fruits de la révolution des Vêpres, sans avoir besoin de renverser le trône, ni avoir à craindre la domination aragonaise.

Jayme n'avait qu'un parti à opposer à cette volonté générale de la nation : c'était celui des exilés de terre ferme qui s'étaient réfugiés en Sicile après les Vêpres, surtout depuis l'arrivée du roi Pierre. Ces exilés avaient été fort utiles dans les expéditions de Calabre, mais ils tenaient plus au roi qu'au pays, parce qu'ils espéraient

que le roi s'emparerait du midi de la Péninsule et leur distribuerait des fiefs et des charges. Les Catalans et les Aragonais, fort nombreux en Sicile, faisaient la force de ce parti, et ils étaient aussi odieux aux Siciliens que les exilés, à cause de la jalousie qu'excitaient les récompenses dont on les gratifiait. Enfin quelques Siciliens se joignaient aux exilés et aux Espagnols. C'est de ce côté que Jayme chercha un appui. Jean de Procida l'aida puissamment par ses manœuvres auprès du roi de Naples, et sa conduite en cette occasion démontre surabondamment la fausseté du rôle qu'on lui fait jouer dans la conjuration des Vêpres Siciliennes.

Au commencement de l'année 1292, le roi Charles et le pape Nicolas IV avaient envoyé à Jayme Boniface de Calamandrano, grand-maître des Hospitaliers, homme d'une grande réputation dans la guerre, et d'une grande dextérité dans le maniement des affaires. Jayme profita de la mort du pape, qui arriva sur ces entrefaites, pour temporiser, en répondant que les Siciliens étaient ses égaux en droits politiques, et non des sujets impuissants, et qu'il voulait les consulter. Il leur manda donc le catalan Gilbert Cruyllas, qui aborda à Messine le 2 avril 1293. Les partisans de la révolution furent consternés. On disait bien vaguement qu'il s'agissait de faire la paix avec Naples, la France et l'Église; mais le désarmement de la flotte et le licenciement des troupes mercenaires inspiraient de sérieuses inquiétudes à ces hommes qui avaient tout à craindre de la domination angevine. Un parlement s'assembla aussitôt. Quelques-uns condescendirent aux

vues de Jayme, la plupart repoussèrent la paix, dans laquelle ils ne voyaient qu'un piége, et on résolut d'envoyer au roi des députés pour connaître mieux sa volonté. Les députés choisis, aux applaudissements de tout le peuple, furent trois messinois, les chevaliers Frédéric-le-Roux et Pandolfe de Falcone, et le jurisconsulte Roger Geremia; et trois Palermitains, Jean de Caltagirone, Hugues Talach et Thomas Guillaume. Ce fut à Barcelone qu'ils se présentèrent au roi.

Jayme leur fit un très-bon accueil. Il leur dit qu'il avait grandi au milieu des Siciliens, qu'il avait pris leurs mœurs, leurs usages et leurs sentiments, et qu'en conséquence, il ne pouvait désirer autre chose que le bien de leur pays. « C'est pour cela, ajouta-t-il, que je veux négocier de concert avec vous, non comme prince, mais comme citoyen de la même nation. » A ces mots, les ambassadeurs se regardèrent l'un l'autre sans savoir que répondre. Falcone parla enfin au nom des autres, et fit sentir au roi combien le parti révolutionnaire craignait le retour des Angevins. Il osa même lui dire que, puisqu'il était fatigué de combattre pour la Sicile, il n'avait qu'à laisser le royaume à l'infant Frédéric, et que si Frédéric à son tour redoutait une couronne qui demandait du courage, les Siciliens étaient disposés à appeler au trône un autre Frédéric, rejeton de la maison de Souabe, et à tenter tous les moyens, plutôt que d'avoir jamais à obéir à la maison d'Anjou. Falcone parla longtemps sur ce ton, mais Jayme ne s'en émut pas. Il loua les ambassadeurs de leur zèle, et jura de défendre lui-même la Sicile en versant jusqu'à la der-

nière goutte de son sang. Puis il les congédia, et ne tarda pas à s'aboucher avec le roi Charles, entre Junquera et Paniças. Les négociations furent tenues fort secrètes, parce qu'on attendait l'élection d'un nouveau pape pour la confirmation des clauses du traité. Mais le parti national de Sicile, excité par les plus ardents partisans de la révolution de 1282, se détacha de plus en plus de Jayme, pour se rallier autour de l'infant Frédéric, qui n'était pas fâché de voir les peuples s'éloigner de son frère.

Enfin les cardinaux élurent Pierre de Mouron, instituteur de l'Ordre des Célestins. C'était un saint vieillard qui vivait dans une austère retraite, et qui était peu propre aux affaires politiques. A la nouvelle de son élection il versa d'abondantes larmes, et n'accepta qu'avec une grande répugnance. Il fut sacré à Aquilée, le 29 août 1294, et prit le nom de Célestin V, pour honorer l'Ordre dont il faisait partie. Charles-le-Boîteux, et son fils Charles-Martel, avaient travaillé à son élection, et ils avaient sur lui une grande influence. Ils en obtinrent facilement la confirmation du traité fait avec Jayme d'Aragon. En voici les principaux articles : 1° Charles procurera la réconciliation de la maison d'Aragon avec l'Église, et la révocation de toutes les sentences portées contre le roi Pierre et contre ses enfants, Alphonse, Jayme et Frédéric ; auquel effet il poursuivra la renonciation du roi de France et de Charles de Valois à leurs prétentions sur l'Aragon ; 2° Jayme d'Aragon rendra au roi Charles ses trois fils, Louis, Robert et Raymond, Bérenger et tous les autres

qu'il tient comme ôtages ou prisonniers, et toutes les terres ou les places qu'il tient au-delà du Phare; 3° trois ans après la Tóussaint prochaine, 1294, il rendra l'île de Sicile à l'Église romaine, qui la tiendra un an entre ses mains, et ne la restituera à personne sans le consentement de Jayme. Ce traité fut approuvé par Célestin, sauf le consentement du roi de France et de son frère Charles, et c'est par là qu'il manqua.

La renonciation de Célestin V à la papauté acheva de changer encore une fois la face des affaires. L'inexpérience de ce pape, la simplicité de ses manières, et aussi sa droiture, firent bientôt beaucoup de mécontents. Comme il n'avait jamais cessé de regretter sa chère solitude du mont de Majella, près de Sulmone, il conçut alors un vif désir d'y rentrer. Il s'en ouvrit à quelques amis; le bruit s'en étant répandu, le peuple de Naples, où il était, vint enfoncer les portes de son palais, et il fut obligé de venir apaiser les fureurs de ce peuple, qui ne savait supplier que la menace à la bouche et les armes à la main. C'est un récit touchant que celui de la lutte du saint religieux pour quitter la pourpre, et nous croyons que nos lecteurs, fatigués du récit des guerres civiles, des batailles et des cruautés qu'elles entraînent, nous sauront gré d'avoir ici transcrit la narration qu'en fait Fleury.

« Cinq jours après, dit l'historien ecclésiastique, il assembla les cardinaux et leur représenta comment il avait passé sa vie dans le repos et la pauvreté, les douceurs qu'il y avait goûtées, les grâces qu'il avait reçues de Dieu, à qui il rapportait tous ces biens sans

se rien attribuer; puis il ajouta avec larmes : « Mon âge, mes manières, la grossièreté de mon langage, mon peu d'esprit, le manque de prudence et d'expérience, me font craindre le péril auquel je suis exposé sur le saint-siége; c'est pourquoi je vous demande instamment votre conseil. Puis-je céder en sûreté, et ne sera-t-il pas utile à l'Église que je renonce à un métier que je ne connais pas? » Les cardinaux, après y avoir bien pensé, lui conseillèrent de s'essayer encore quelque temps, évitant les mauvais conseils qui nuiraient aux affaires et à sa réputation, et ils lui promirent un heureux succès s'il voulait les croire. Cependant ils lui conseillèrent d'ordonner des processions et des prières publiques, pour demander à Dieu qu'il fît connaître ce qui serait le plus utile à son Église.

« On fit donc une procession solennelle depuis la grande église de Naples jusqu'au château du roi, où logeait le pape... Le pape parut céder aux supplications du roi, des évêques et du peuple... C'était au commencement de décembre, vers la Saint-Nicolas, et tout le monde, le roi même, croyait que Célestin ne pensait plus à renoncer.

« Mais le treizième du même mois, jour de Sainte-Luce, il tint un consistoire où, étant assis avec les cardinaux, revêtu de la chape d'écarlate et des autres ornements de pape, il tira un papier fermé, et, après avoir défendu aux cardinaux de l'interrompre, il l'ouvrit et le lut en ces mots : Moi, Célestin, pape, cinquième du nom, mu de causes légitimes d'humilité, du désir d'une meilleure vie, de ne point blesser ma

conscience, de la faiblesse de mon corps, du défaut de science et de la malignité du peuple, et pour retrouver le repos et la consolation de ma vie passée, je quitte volontairement et librement la papauté, et je renonce expressément à cette charge et à cette dignité; donnant dès à présent au sacré collége des cardinaux la pleine et libre faculté d'élire canoniquement un pasteur à l'Église universelle. A cette lecture, les cardinaux ne purent retenir leurs soupirs et leurs larmes; et Matthieu Rossi, le plus ancien diacre, par ordre de tous, dit à Célestin : Saint Père, s'il n'est pas possible de vous faire changer de résolution, faites une constitution qui porte expressément que tout pape peut renoncer à sa dignité, et que le collége des cardinaux peut accepter sa résignation. Célestin l'accorda. Rossi dicta la constitution, et elle fut depuis insérée au texte des Décrétales.

« Alors Célestin sortit du consistoire, et les cardinaux, après en avoir délibéré, admirèrent sa résignation, et l'ayant fait rentrer, l'exhortèrent à demeurer tranquille, et à prier pour le peuple qu'il laissait sans pasteur. Mais l'état où ils le virent leur fit encore répandre des larmes; car il avait quitté toutes les marques de sa dignité et avait repris l'habit de simple moine. Il avait tenu le saint-siége cinq mois et quelques jours depuis son élection, et depuis son sacre trois mois et demi. »

On peut croire que les prières du saint religieux furent exaucées; car, dix jours après son abdication, le 24 décembre 1294, les cardinaux élurent le cardinal Benoît Gaétan, qui prit le nom de Boniface VIII. Ce

pape fut le digne successeur des Grégoire VII et des Innocent III. Dès les premiers jours de son règne, il voulut être le pacificateur de l'Europe, et il poursuivit, au péril de ses jours, cette noble et sainte mission. Son avènement fut accueilli en Italie par les plus grands témoignages d'estime. Après un pontife qui avait tenu le sceptre d'une main débile, on concevait les plus grandes espérances de l'énergie et de l'expérience de son successeur. Boniface avait pris une grande part aux affaires de l'Église, et s'était trouvé mêlé aux négociations les plus importantes avec les princes de l'Europe. En 1280, le pape Nicolas III l'avait adjoint au cardinal Matthieu ou Mattéo Rossi, pour conclure un traité entre Rodolphe, roi des Romains, et Charles Ier, roi de Sicile. L'année suivante, Martin IV l'éleva au cardinalat. Il fut ensuite envoyé à Charles pour le dissuader d'accepter le duel avec Pierre d'Aragon. Nicolas IV lui donna une légation en Pouille. Il se trouvait donc parfaitement au courant des affaires de Sicile, et ce furent elles qui attirèrent d'abord son attention.

La grande difficulté venait de la Sicile même, indisposée déjà contre Jayme, ennemie irréconciliable du nom français, et prête à mettre sur la tête de Frédéric la couronne à laquelle Jayme voulait renoncer. Il était donc très-important de gagner Frédéric. Boniface VIII l'engagea à venir le trouver : il réussit; et l'infant, accompagné de Procida et de Loria, arriva à Villetri, où il était. Le pape le reçut avec tous les témoignages d'une véritable affection. Il fit relever Frédéric qui s'était prosterné devant lui, et l'embrassa avec tendresse.

En voyant sa bonne mine, et la grâce avec laquelle il portait ses armes : « Gentil prince, lui dit-il, il paraît bien que vous êtes accoutumé à cette charge dès votre enfance. » Puis, se tournant vers Loria, il lui demanda sans colère pourquoi il s'était déclaré l'ennemi de l'Église. « Très-saint Père, répondit l'intraitable amiral, ce sont les papes qui l'ont voulu. » On s'occupa ensuite des affaires sérieuses. Pour compensation de l'abandon de la Sicile, Boniface promit à Frédéric la jeune Catherine de Courtenay, fille de Philippe, avec le titre d'empereur d'Orient, et tous les droits que lui donnait ce titre; il lui promit aussi de l'aider à les revendiquer, et convint de lui fournir en quatre ans cent trente mille onces d'or. Il paraît que le pape réussit à gagner Frédéric : c'eût été éviter l'effusion de beaucoup de sang chrétien. Le jeune prince, plein des plus ambitieuses espérances, retourna en Sicile, et tâcha de préparer les esprits aux changements qui allaient s'opérer.

Alors le pape pressa la conclusion du traité. Les ambassadeurs d'Aragon, de Naples et de France, se réunirent devant lui à Anagni, le 5 juin 1295. On confirma le traité déjà ratifié par Célestin V, sauf les quelques modifications à introduire à cause de l'adhésion de Frédéric. Charles de Valois et le roi de France renoncèrent à leurs prétentions sur l'Aragon; Jayme obtint la remise de trente mille marcs d'argent qu'il devait rendre à Charles II, et de plus l'acquisition de cent mille marcs, comme dot de Blanche, fille de Charles, qu'il devait épouser au lieu de la fille de

Sanche. Un article secret lui concédait même l'investiture de la Sardaigne et de la Corse. Les exilés de Naples obtinrent leur pardon, et la jouissance paisible des biens qu'ils avaient acquis en Sicile. Ainsi cette paix arrangeait tout sans embarras; Frédéric seul aurait pu s'en plaindre, mais il y avait donné son consentement. Malheureusement, les Siciliens n'y étaient pas disposés, et nous allons voir tout à l'heure qu'il fallut encore en revenir à la voie des armes.

En attendant, Boniface ratifia le traité le 21 juin; il donna une dispense pour le mariage de Jayme avec Blanche, à cause de leur parenté; et le jour de la Saint-Jean, pour assurer davantage une paix si utile, il fulmina l'excommunication contre quiconque y mettrait des obstacles. Puis il envoya un religieux en Sicile pour entretenir la reine Constance dans ses bonnes dispositions, et il adressa à Frédéric l'archevêque de Messine, avec plein pouvoir de lever l'interdit qui pesait sur l'île, et de terminer les affaires pendantes. En même temps, il écrivit à Catherine de Courtenay qu'il avait promis sa main au vaillant Frédéric, et qu'il la priait de consentir à ce mariage. Il sollicita aussi Philippe-le-Bel de s'entremettre pour obtenir le consentement de la princesse, et il eut soin de tenir Frédéric au courant de tout ce qu'il faisait, dans la crainte que les conseillers qui l'entouraient ne le fissent changer d'avis.

Enfin, il essaya de gagner l'amiral Roger Loria. Ce seigneur était devenu aussi puissant que ses maîtres. Il possédait en Sicile les fiefs d'Aci, Castiglione, Franca-

ville, Novare, Linguagrossa, Tremestieri, Saint-Pierre-sur-Patti, Ficare et Tortorici; en Espagne, ceux de Cocentayna, Alcoy, Ceta, Calis, Altea, Navarrès, Puy de Santa-Maria, Balsègue et Castronuevo. Il s'était d'ailleurs beaucoup enrichi par ses courses sur mer, la rançon de ses prisonniers et son commerce; et la gloire qu'il s'était acquise à la guerre, la terreur qu'il inspirait, le rendaient le personnage dont il était le plus important de se concilier l'amitié. Boniface avait déjà pressenti ses dispositions, lorsqu'il était venu à Anagni avec Frédéric; il lui envoya Boniface de Calamandrano, pour lui offrir en son nom, comme fief de l'Église, l'île des Gerbes, qu'il avait autrefois conquise. Son but était en même temps de placer près de la côte d'Afrique un homme et des soldats capables d'inquiéter les infidèles de ces pays. Mais ce n'était pas assez pour l'ambition de Loria; ce guerrier, avide de gloire et de butin, incapable de rester en repos, voulait un plus grand théâtre à ses exploits, et s'il n'aspirait pas au titre de roi de Sicile, il prétendait du moins en être le souverain maître. La paix contrariait donc ses vues, et il ne la laissa pas se consolider.

Cependant tout allait, jusque là, selon les vues du pape : le mal vint d'abord du côté où on l'attendait le moins. Catherine de Courtenay, probablement d'après le conseil de Philippe-le-Bel, refusa de se marier avec Frédéric, sous prétexte qu'une princesse sans terre ne pouvait épouser un prince sans terre. Elle persista opiniâtrément dans son refus, malgré les instances du pape. Frédéric, irrité du rôle qu'on lui faisait jouer,

entra alors dans les vues des Siciliens, et résolut de garder le trône de Sicile. Mais il voulait paraître contraint de prendre la couronne, pour ne pas se mettre entièrement à dos le parti des étrangers, tout dévoué au roi Jayme. Quand ceux-ci pénétrèrent le dessein de l'infant, ils crièrent bien haut que Jayme n'avait pas renoncé à la Sicile, et que Frédéric serait un usurpateur s'il montait sur le trône. Le grand justicier Raymond l'Allemand, homme consciencieux et loyal, était à leur tête; on comptait encore parmi eux Procida, Mattéo de Termini, Mainfroi Chiaramonte et plusieurs autres. Ne pouvant réussir à entraîner la nation, ils se renfermèrent dans leurs châteaux, et une guerre civile devint imminente.

La reine Constance la prévint, en envoyant en Catalogne de nouveaux ambassadeurs chargés de demander à Jayme quelles étaient ses volontés. Le parlement assemblé pour les choisir élut Cataldo Rosso, Santoro Bisalà et Hugues Talach. Frédéric, de son côté, dépouillant la dissimulation qui ne pouvait plus lui servir, se déclara ouvertement pour le parti sicilien, et se mit à parcourir l'île, en sa qualité de vice-roi, pour accroître sa réputation et le nombre de ses adhérents, par les sages réformes qu'il faisait, par la vigilance de son administration et l'affabilité de ses manières.

Lorsque les ambassadeurs arrivèrent en Catalogne, les articles du traité étaient déjà ratifiés par les cortès. Le roi Charles et le légat du pape étaient en marche pour Perpignan et Peralada, avec la future reine d'Aragon, et Jayme se rendait à leur rencontre par Girone

et Villa-Bertram. Ces lieux, naguère en proie aux horreurs de la guerre, respiraient partout l'allégresse. Les peuples accouraient en foule proclamant Blanche *la reine de la sainte paix*, et appelant de tous leurs vœux la levée de l'interdit qui les affligeait depuis si longtemps. Les ambassadeurs joignirent le roi, le 29 octobre, à Villa-Bertram, où il n'était plus qu'à quelques milles du cortége de son épouse. Ils furent introduits devant lui, en présence de tous les grands du royaume. Jayme avoua tous les articles du traité sans en témoigner de repentir. Alors le fougueux Cataldo s'écria : « O vous tous, qui passez par ce chemin, arrêtez-vous, et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne! » Et, après cette lamentation biblique, il se mit à reprocher au roi, de concert avec ses collègues, sa cruauté et sa perfidie à l'égard de ses sujets de Sicile. Puis ils protestèrent solennellement contre la conduite de Jayme, et lui déclarèrent que, puisqu'il les abandonnait, ils se trouvaient, comme tous leurs compatriotes, déliés envers lui de leur serment de fidélité, et libres de choisir le gouvernement qui leur conviendrait le mieux. Le roi consentit, et sur leur demande, leur délivra par écrit sa renonciation à la couronne de Sicile. Ils repartirent le même jour. Jayme les congédia en leur recommandant sa mère et sa sœur : « Quant à Frédéric, ajouta-t-il, je n'en parle pas, parce qu'il est chevalier, et qu'il sait ce qu'il a à faire, et vous aussi. » C'est du moins ce que Frédéric fit répandre ensuite dans la Sicile. Une violente tempête assaillit les ambassadeurs à leur re-

tour, et Bisalà, poussé sur les côtes de Provence, y fut retenu prisonnier jusqu'à ce que les Messinois, ses concitoyens, le rachetassent. Le 30 octobre Jayme rentra dans la communion de l'Église : le légat leva l'interdit; on proclama, en plein parlement, la fin du grand procès de Sicile, et Charles II remit à Jayme, à sa mère, à Frédéric et à Pierre toutes les offenses qu'ils lui avaient faites. Le lendemain Jayme se transporta à Figueras et rendit à Charles ses trois fils et les autres ôtages; il prit son épouse, et célébra ses noces le premier novembre.

Jusqu'à cette époque les Siciliens étaient en suspens; mais quand ces nouvelles furent certaines, avant même le retour des ambassadeurs, Frédéric, discontinuant son voyage à travers le val de Mazzara, convoqua à Palerme les comtes, barons, chevaliers et syndics des villes en deçà du Salso. Là, il fit connaître la cession de l'île statuée par le traité de paix, et la réponse faite par Jayme. On était au 11 décembre. Le parlement appela tout d'une voix Frédéric au trône; mais avant de lui donner irrévocablement le titre de roi, on voulut consulter une assemblée plus générale, et on ne lui donna alors que le titre de seigneur de Sicile. Il indiqua donc un parlement général à Catane pour le 15 janvier 1296, en ordonnant que non-seulement les syndics s'y trouvassent, mais encore les citoyens des villes et des communes qui avaient le plus d'autorité par leur richesse, leur sagesse et leur renommée. Il n'accepta la domination sur l'île qu'en protestant de la sainteté de sa cause et de la confiance

qu'il mettait en Dieu et dans les Siciliens, à la défense desquels il se dévouait corps et biens. Dès lors il accepta le titre de seigneur de Sicile, et pressa vivement la réunion du parlement de Catane.

Aussitôt qu'ils apprirent la renonciation de Jayme, les trois seigneurs renfermés dans leurs châteaux vinrent faire leurs soumissions au nouveau maître, pour prouver qu'ils n'avaient voulu qu'empêcher un usurpateur, et non favoriser l'étranger. Peu de temps après arrivèrent des ordres de Jayme, qui rappelait de Sicile les Catalans et les Aragonais, et commandait l'abandon des forteresses. C'étaient l'Allemand et Bérenger Villaragut qui étaient chargés de ces ordres. Ils furent exécutés d'une manière assez singulière. Les officiers de Jayme se présentèrent aux portes des châteaux, et crièrent trois fois à haute voix : « Y a-t-il quelqu'un qui prenne la forteresse au nom de l'Église? » Personne ne répondant, ils se retirèrent avec les garnisons, laissèrent les portes ouvertes, les clefs appendues, et les municipalités en prirent aussitôt possession au nom de Frédéric. Plusieurs chevaliers espagnols retournèrent dans leur pays, beaucoup d'autres s'attachèrent à la fortune du nouveau roi. Parmi ces derniers se trouvaient Hugues des Empuri et Blasco Alagona, qui s'était enfui de la cour de Jayme, après sa renonciation. On attendait encore d'Espagne d'autres nobles aventuriers qui devaient venir en Sicile, sans s'inquiéter du mécontement de Jayme, parce que, d'après les franchises du pays, ils pouvaient se mettre au service de qui ils voulaient.

Tous les mouvements que s'étaient donnés le pape et les cours de Naples, de France et d'Aragon devenaient donc inutiles pour ce qui concernait la Sicile. Le 15 janvier 1296, les représentants de la nation s'assemblèrent en grand nombre dans l'église cathédrale de Catane; on comptait parmi eux tous les nobles Catalans et Aragonais qui préféraient Frédéric à son frère. Roger Loria prit le premier la parole; Vinciguerra de Palizzi parla à son tour, et tous deux, de concert, s'offrirent à jurer les premiers fidélité à Frédéric. Les autres députés furent du même avis, et tous, d'accord avec le peuple, proclamèrent Frédéric roi de Sicile. On décréta que le couronnement se ferait à Palerme. C'était le second roi de Sicile qui portait le nom de Frédéric, et cependant il prit le titre de Frédéric III, probablement par erreur, parce qu'on aura cru que Frédéric le Souabe, Frédéric II comme empereur, avait été Frédéric II aussi comme roi de Sicile, tandis qu'il n'était que le premier.

Boniface VIII avait voulu prévenir les malheurs qu'allait entraîner la royauté de Frédéric. Le 2 janvier il avait écrit à l'infant pour lui rappeler ce dont on était convenu l'année précédente, et lui faire espérer que Catherine de Courtenay ne s'opiniâtrerait pas dans ses refus. Il finissait par le conjurer de se garder d'usurper la couronne. Il fit les mêmes instances auprès de la reine Constance. Le même jour il adressa aux Palermitains et aux autres Siciliens un bref plein de mansuétude, dans lequel il leur disait comment l'Église voulait profiter de la renonciation de Jayme pour faire leur

bonheur, et il cherchait à apaiser leur inquiétude en les assurant que le cardinal nommé pour les gouverner serait celui qu'eux-mêmes choisiraient. Mais rien ne pouvait sur ces esprits défiants; ils croyaient toujours voir les Angevins près de rentrer dans leur île, et n'écoutaient aucune proposition. Pierre Ansalon, qui maniait adroitement la parole, répondit brièvement à Calamandrano, que le pape avait envoyé : « Sachez que les Siciliens ne souffriront jamais une domination étrangère ; sachez qu'ils veulent Frédéric pour leur roi. Et voyez (dit-il en montrant son épée), c'est de là que nous attendons la paix, et non de toutes vos perfides négociations ! Sortez donc de la Sicile, si vous n'aimez mieux mourir ! » Calamandrano s'en retourna sans avoir rien gagné, et dut assurer au pape qu'il n'y avait plus d'espoir que dans les armes.

CHAPITRE XVI.

FRÉDÉRIC III.

Commencement du règne de Frédéric. — Nouvelles constitutions. — Guerre de Calabre. — Bataille d'Ischia. — Le roi Jayme vient à Rome. — Loria quitte le service de Frédéric. — 1296-1297.

De toutes les parties de la Sicile, au commencement de l'année 1296, on voyait venir à cheval, du côté de Palerme, les seigneurs ecclésiastiques et civils, les syndics des cités, des bourgeois, des vassaux et une foule innombrable de peuple, pour assister au couronnement de Frédéric. La veille de Pâque, toutes les rues de la capitale étaient jonchées de myrte; les portiques, les temples, les palais étaient ornés en mille formes bizarres de draps d'or et de soie. L'illumination rendait

aux rues la clarté du jour; la cathédrale, toute resplendissante des feux joyeux de la fête, apparaissait au loin comme une masse enflammée. Le fracas des trompettes, des cornets et des cymbales retentissait aux oreilles en sons plus agréables que l'harmonie des plus doux instruments, et par-dessus tout dominaient les chants bruyants du peuple, qui passa toute la nuit en divertissements. Le lendemain, qui était le 25 avril, Frédéric fut sacré et couronné roi de Sicile; il revint au palais monté sur un cheval, revêtu des habits royaux, le diadème en tête, le sceptre à la main gauche, le pommeau à la droite, et accompagné des acclamations d'un peuple immense. Il arma chevaliers plus de trois cents jeunes gens de nobles familles; il créa des comtes et donna des fiefs. Roger Loria fut nommé grand-amiral; Conrad Lalance remplaça Jean de Procida dans sa charge de grand chancelier; Blasco Alagona, Arnaud de Ponce, déserteur de Calabre, Guillaume de Cartigliano, et d'autres guerriers éprouvés, furent nommés capitaines de l'armée. Les réjouissances publiques furent accommodées au goût de l'époque et aux mœurs guerrières du pays : c'étaient des cavalcades, des tirs et des joûtes. Il y eut dans le palais des tables ouvertes à tout le monde; et toutes ces fêtes durèrent quinze jours. C'est probablement à cette époque, et dans le premier enthousiasme de son règne, que Frédéric composa un morceau de poésie provençale, adressé à son fidèle Hugues des Empuri, qui lui répondit dans le même mètre et sur les mêmes rimes. Les vers des deux poètes montrent que le jeune roi se

préparait gaiement à la guerre, qu'il se confiait dans les Siciliens, attendait du secours des Espagnols, et n'osait trop compter sur le roi d'Aragon, irrésolu, incertain entre le penchant qui le portait à favoriser Frédéric, et la crainte de ses ennemis, qui le menaçaient de la guerre s'il le faisait. Frédéric y défie les hommes et la fortune de le renverser du trône; Hugues y paraît plus sûr du courage du jeune roi que de sa capacité et de sa prudence. Ces deux compositions, si elles n'ont pas le mérite d'une belle poésie, servent au moins à l'histoire, parce qu'elles peignent fidèlement l'esprit de Frédéric et la position politique dans laquelle il se trouvait.

On fit, dès le commencement du nouveau règne, des changements dans la constitution de l'état. Pierre et Jayme avaient restauré les bonnes lois normandes, réformé les abus et allégé les charges; Frédéric, forcé par les circonstances, les dépassa encore en libéralité. Il promit, et il sut tenir ses promesses, d'observer la justice que le Dieu tout-puissant commande aux rois de la terre. Pour ôter à ses sujets les inquiétudes que pouvaient leur donner ses premières intelligences avec Boniface VIII, il jura sur sa foi et sur le terrible jugement de Dieu, de maintenir de tout son pouvoir l'état actuel de la Sicile, et de ne se laisser jamais, par ambition ou par tout autre motif, entraîner à faire ce qui était au delà d'une juste défense. Un lien plus fort l'attacha à son serment : il jura qu'il ne ferait jamais, sans le consentement de la nation, de ligue, de paix ou de guerre, ni avec l'Église romaine, ni avec les autres

puissances. Il partagea aussi le pouvoir législatif avec le parlement. Il fut prescrit que tous les ans, le jour de la Toussaint, les comtes, barons et syndics des communes s'assembleraient pour délibérer avec le roi sur les intérêts de la chose publique, et que le roi serait tenu, comme tout autre, à l'observation des lois décrétées par le parlement. Ce fut encore le parlement qui fut chargé de la censure des magistrats et officiers publics. Il dut enfin choisir tous les ans douze nobles siciliens, formant une espèce de cour des pairs, pour juger sans appel les causes criminelles des barons, important privilége des temps normands, et qui témoignait de l'influence de la noblesse.

Frédéric confirma les franchises accordées par ses prédécesseurs, en ajoutant que, dans les cas douteux, l'avantage resterait aux sujets. Il réforma aussi la législation dans ce qui a rapport aux crimes de lèse-majesté. Les particuliers ne purent plus intenter une accusation de félonie; ce droit fut réservé au prince, qui avait le choix du tribunal où il voulait qu'elle fût portée, selon les constitutions de l'empereur Frédéric ou les usages de Barcelone. Enfin le roi voulut que, sur les biens confisqués pour cause de haute trahison, on prélevât une partie destinée à la femme du condamné, ou qu'on accordât à elle et à ses filles des secours pour vivre. Et pour éviter tout sujet de discorde, il défendit sévèrement l'usage des dénominations de félon, de guelfe ou de *ferracano*, devenus alors des injures. Tel est en substance le premier livre des constitutions de Frédéric.

Le second ne renferme que quelques réformes concernant les abus de l'administration de la justice, parce que Jayme y avait suffisamment pourvu. On y remarque cependant les statuts suivants : Les quatre justiciers, chargés de connaître les causes criminelles dans toute l'île , excepté Palerme et Messine qui, par privilége, avaient des magistrats spéciaux, durent être des Siciliens, nobles et riches, renouvelés tous les ans et salariés par le trésor. Des *sortieri*, ou gardes municipaux, furent institués dans les communes domaniales. Tout homme trouvé sans lumière dans les rues après le troisième coup de cloche, fut passible d'une amende d'un agostal d'or. Le chapitre seizième permet aux comtes, barons et soldats de porter l'épée et le poignard. Le dix-neuvième dispense les bourgeois d'accompagner les prisonniers. Les chapitres suivants établissent l'unité des poids et mesures, non pour la Sicile tout entière, mais pour chacune des deux parties qui se trouvent séparées par le Salso (ancien fleuve Géla); ils fixent des règles pour empêcher les inconvénients de la main-morte dans les biens légués aux églises, obligent les ecclésiastiques à contribuer aux charges de l'État sur leur patrimoine particulier, et répartissent l'impôt d'après la fortune des contribuables. Dans les chapitres trente-unième et trente-deuxième, on décrète que les officiers du trésor doivent être Siciliens, capables, obligés d'exercer leur charge en personne , et on détermine le temps et le mode dans lesquels ils auront à rendre compte de leur gestion. Le troisième livre s'occupe de l'administration féodale. Frédéric s'enga-

gea à concéder de nouveau les fiefs tombés dans le domaine royal. Dérogeant aux lois de l'empereur Frédéric II et à toutes les coutumes féodales, il permit l'aliénation des fiefs, sous la condition du dixième payé au fisc, et de quelques autres formalités. Il confirma et étendit même les chapitres de Jayme concernant la succession des collatéraux et le temps du service militaire, et il améliora le sort des marins de la flotte.

La nation obtint donc le droit de paix et de guerre, le droit d'être gouvernée par des lois librement votées, des impositions modérées, une administration de la justice plus expéditive et plus douce, la sûreté publique, des faveurs accordées au commerce et à l'agriculture; et la loi qui permet l'aliénation des fiefs n'est pas la moins remarquable, à cause de son opposition aux coutumes alors existantes. Frédéric jura solennellement d'observer ces constitutions, et il attesta son serment dans le dernier chapitre. Peu de temps après il confirma les priviléges accordés aux Catalans par son frère, et rendit communs à tous les sujets espagnols de Jayme, ceux qui étaient particuliers à la ville de Barcelone.

Mais il fallut bientôt songer à la guerre. A la nouvelle du couronnement de Frédéric, Boniface avait publié contre lui une bulle « où il reprend sommairement l'affaire de Sicile depuis l'invasion de Pierre, roi d'Aragon. Ensuite venant au couronnement de Frédéric, il le traite de crime horrible et d'usurpation punissable, le déclare nul, aussi bien que l'élection qui l'a pré-

cédé, défend à ce prince de prendre le nom de roi ni de se mêler du gouvernement de la Sicile, et lui ordonne de revenir à l'obéissance du saint-siége dans l'octave de la Saint-Pierre, sous peine de procéder contre lui spirituellement et temporellement. Il défend à tous les fidèles, sous peine d'excommunication, de lui donner aucun secours, ni aux Siciliens, et il révoque tous les priviléges qui lui ont été accordés par le saint-siége. » Ces menaces ne produisirent aucun effet. Boniface avait des ennemis jusque dans le sacré collége. Il eut à réprimer en même temps Jacques et Pierre Colonna qui, depuis l'abdication de Célestin V, avaient toujours refusé de reconnaître le nouveau pape, et qui alors favorisaient les desseins de Frédéric. Boniface fut obligé de fulminer une bulle contre eux; ils se soumirent; mais l'année ne se passa pas sans une nouvelle révolte.

Frédéric profita des embarras du pape. D'ailleurs, il était temps de se hâter, car déjà plusieurs places de Calabre étaient retombées au pouvoir de Charles-le-Boîteux; la Roche Impériale avait été prise par Jean de Montfort; il n'y avait plus que son château qui résistât, et le brave Blasco Alagona ne pouvait que retarder les progrès de l'ennemi, parce qu'il n'avait pas assez de troupes avec lui. Frédéric tint donc la dernière assemblée du parlement de Palerme, demanda des soldats, parcourut rapidement son royaume, et se prépara à passer dans la Péninsule. Loria eut bientôt équipé la flotte, et le roi, déployant pour la première fois à la guerre l'étendard des aigles souabes noires en

champ blanc, écartelées avec les raies jaunes et vermeilles de la maison d'Aragon, passa le détroit avec une très-forte armée, et fut accueilli à Reggio avec de grands témoignages de joie. Cette ville était restée attachée à Frédéric, avec quelques autres, malgré les ordres de Jayme. Blasco, pour tenir en respect celles qui pensaient à une défection, assiégeait vigoureusement Squillace. Frédéric dirigea aussitôt sa marche sur cette ville. Quand il vit sa position, il demanda si elle avait d'autre eau que celle des deux rivières qui passaient au pied de la colline. Sur la réponse négative qu'on lui donna, il fit descendre à terre les gens de la flotte, les répandit sur la côte escarpée qui domine les rivières, et s'empara de tous les passages des alentours. Les assiégés mourant de soif, brûlés par la chaleur, à la vue de cette eau limpide à laquelle ils ne pouvaient atteindre, firent une sortie désespérée; mais repoussés par Mattéo de Termini, ils furent obligés de se rendre, parce qu'ils n'avaient pas de moyen d'éviter de mourir de soif. Le roi de Sicile quitta Squillace et s'arrêta quelque temps à Rochelle, pour délibérer sur les opérations de la guerre contre Pierre-le-Roux, qui s'était fortifié dans Catanzaro, et avait fait reconnaître son autorité dans presque toute la province.

Alors s'alluma parmi les capitaines siciliens une querelle qui devait avoir des conséquences bien fâcheuses pour Frédéric. Roger Loria, fier de sa renommée et de sa puissance, était trop persuadé d'être l'unique ou le principal soutien du trône. Sans cesse sollicité

par les ennemis qui lui offraient, à lui et à Procida, et à tous les étrangers partisans de la révolution de Sicile, de grands avantages et de hautes positions, il ne tenait plus au roi qu'autant qu'il lui laisserait gouverner l'île à son gré. Pour ces raisons, les autres barons, qui se sentaient aussi braves que lui, étaient remplis de jalousie contre lui, et en devenaient d'autant plus chers à Frédéric. L'occasion de montrer ses sentiments ne pouvait tarder à se présenter. Le roi voulait prendre d'assaut Catanzaro, dans la pensée qu'avec cette place le reste du pays se soumettrait ; Loria, parent du comte de Catanzaro, fut d'un avis contraire, et conseilla d'occuper d'abord les environs, afin que la famine contraignît la place à se rendre. Les barons n'osèrent parler contre l'amiral en sa présence, de peur qu'il ne les accablât de reproches si le succès ne suivait pas leur avis; mais ils eurent soin, par leurs gestes et par des mots couverts pires que des explications franches, de montrer quelle était leur pensée. Frédéric les comprit, et commanda de marcher contre Catanzaro. L'amiral reçut ordre de préparer les machines pour le siége. Le fier Loria se tut et obéit; mais il est facile de deviner ce qui se passa dans son cœur.

On résolut de tenter l'assaut du côté où le château était placé sur un terrain plus uni. Il s'agissait de combler le fossé de troncs d'arbres et de fascines. Frédéric, plein d'ardeur, conduisit lui-même ses gens dans un bois voisin. Lui-même mania la hache avec vigueur. Son exemple donna tant de courage à ses soldats, qu'en peu d'heures, un énorme amas de bois fut porté sur le

glacis. Toute la nuit les trompettes retentirent ; les assiégés craignant à tout moment une attaque, n'osèrent se livrer au repos, et les Siciliens, impatients du pillage que leur promettait le roi, passèrent la nuit à préparer leurs armes. Dès le point du jour, aussitôt que le signal fut donné, ils comblèrent le fossé en un clin d'œil, et les gens de mer montèrent à l'escalade. Mais un ordre les arrêta tout court. Le comte ayant reconnu l'amiral parmi les combattants, lui offrit d'entrer en accommodement, et se recommanda à lui en considération de leur parenté. L'amiral lui fit signe de se taire, pour que les soldats n'entendissent pas ce qu'il disait, et commanda de faire halte, d'abord à son de trompe, puis de la voix et avec des menaces, en parcourant les rangs, parce que les Siciliens, se croyant sûrs de la victoire, ne voulaient pas quitter l'assaut. Loria courut ensuite auprès du roi ; il en essuya un premier refus ; mais, sans y faire attention, il renouvela ses instances, entraîna les barons dans son sentiment, et fit tant qu'il obtint la cessation de l'attaque, à la condition que Catanzaro et les autres terres du comté se rendraient, s'il ne venait pas de secours du roi de Naples sous quarante jours. Le comte accepta ces conditions, prêta serment et donna des ôtages. Toute la terre Giordana entra dans la trêve, à l'exception de Sanseverina, encouragée par son archevêque à rester fidèle à ses serments envers Charles II. Cette ville se rendit cependant, après que Catanzaro eut vu passer les quarante jours sans être secouru. Frédéric alla camper près de Cotrone, qui avait accepté les mêmes con-

ditions, et retenant avec lui douze galères, il envoya l'amiral, avec le reste de la flotte et trois cents chevaux, sur les frontières de la Basilicate, au secours de la Roche Impériale, que Jean de Montfort pressait vivement. Loria y débarqua avec son audace accoutumée. Il s'approcha de l'armée ennemie, et réunissant ses forces à celles d'Arnaud de Ponce, prieur de Sainte-Euphémie, qui combattait pour la même cause, il ravitailla la Roche à la faveur de la nuit, en y faisant transporter en croupe par des cavaliers, et à dos par des piétons, des sacs de grains, tandis qu'on occupait les ennemis dans une escarmouche. Puis il alla livrer un assaut à Policoro, près de l'embouchure de l'Acri; il s'empara des vivres destinés à l'armée de Montfort, et des cent cavaliers qui en formaient la garnison. Enfin il revint tout joyeux au camp de Cotrone; mais un malheureux accident fit éclater le mécontentement qui régnait entre le roi et lui.

Pendant la trève, une rixe s'était élevée entre les habitants de Cotrone et les soldats français de la garnison. Les bourgeois ayant eu le dessous, appelèrent les Siciliens à leur secours. Ceux-ci ne se firent pas prier; ils coururent à la ville, renouvelèrent la lutte, et entrèrent confusément avec les Français qui se réfugiaient dans le château, en mettant tout à sac et à sang. Frédéric faisait alors sa méridienne. Réveillé par le tumulte qui agitait tout le camp, il saisit sa masse d'armes, sans prendre le temps de s'armer autrement, monta à cheval, et piqua droit au château. Il le trouva forcé, et les siens emportaient déjà leur butin. Furieux,

il leur reprocha sévèrement leur manque de foi, et en tua même plusieurs qui se trouvaient sous sa main. Ensuite il fit rendre tout le butin, paya sur sa cassette ce qui ne se retrouva pas, rendit deux prisonniers français pour chacun de ceux qui étaient morts dans la mêlée, et fit faire des excuses au commandant de la place, nommé Régibal, pour cette violation de la trêve. Mais il ne rendit pas le château. Il permit seulement à Régibal de s'embarquer avec ses soldats et ses biens, et rendit compte à l'amiral par une lettre de ce qui venait de se passer.

Il paraît que Régibal avait déjà eu le temps de faire parvenir cette nouvelle à l'amiral, en se plaignant de la rupture de la trêve, dont il s'était fait le garant, et en le priant de ne pas se déshonorer par la participation à un tel acte de perfidie. Quoi qu'il en soit, à la nouvelle qu'il reçut, Loria furieux s'écria : « C'est ma faute ! » Et courant précipitamment au camp, il se mit à reprocher fièrement au roi cette action : « C'est une guerre de barbares que vous faites, lui dit-il; vous avez souillé votre nom d'une tache ineffaçable. Pour moi, je ne veux plus être le jouet de ceux qui vous donnent des conseils si perfides. Non, je ne veux pas participer à ce qui se fait. Les bras croisés, je verrai, du haut de Castiglione, quelle sera l'issue de cette guerre. Et il viendra un temps où les traîtres qui me calomnient devant vous, trembleront en face du péril. » Frédéric, qui se contenait à peine, lui répondit en souriant avec dédain : « Ne faites pas tant de bruit de vos services que l'on connaît, et qui ont été payés au

delà de leur prix. Les conditions avec Cotrone ont été faites au nom du roi, c'est au roi qu'il appartenait de garder sa foi, et il l'aurait fait s'il avait pu. Mais il ne pourra jamais souffrir un insolent orgueil. Que l'amiral quitte l'armée, s'il le veut, et qu'il aille où bon lui semblera. » A ces mots il monta à cheval, et laissa là Roger Loria. Conrad Lalance, fidèle au roi et parent de l'amiral, s'entremit ensuite pour les réconcilier. Il réussit au moins à sauver les apparences, mais les envieux de l'amiral surent profiter de cette circonstance pour le rendre de plus en plus suspect à Frédéric.

Cependant les armes siciliennes prospéraient en terre-ferme. Le roi Charles ayant reçu des messages du comte de Catanzaro, résolut, après une longue délibération, quoiqu'il manquât d'argent, de fortifier les places maritimes de la Pouille, sans se fatiguer vainement à défendre la Calabre. Voilà pourquoi il n'avait pas secouru Catanzaro, qui s'était rendu avec tout le comté et la terre Giordana. Frédéric avec l'armée, Loria avec la flotte, firent ensuite lever le siége de la Roche Impériale. Le roi, parcourant les Calabres en vainqueur, reçut la soumission de Sanseverina, ravagea les environs, et encouragé par le succès, se mit à menacer les provinces supérieures. L'amiral traversa le golfe de Tarente, et s'avança dans le pays jusqu'à Leuc, qu'il assaillit la nuit à l'improviste, prit et livra au pillage. S'étant rembarqué, il se présenta devant Otrante, qui ne fit aucune résistance, et comme son port lui parut commode, il le fortifia, y laissa trois ga-

lères avec une garnison d'élite, et alla tenter un coup sur Brindes.

Mais il fut prévenu par 600 chevaliers français. En conséquence il fit débarquer ses gens, se retrancha à la Rosée avec des pieux et des cordes, selon sa coutume, et se mit à ravager le pays. Un jour qu'il conduisait lui-même ses cavaliers jusqu'au pont de Brindes, les fantassins qui le suivaient s'avancèrent au-delà du fleuve pour y chercher une eau plus limpide dans un lieu que Loria ne tarda pas à reconnaître comme très-propre à cacher une embuscade. Aussitôt il monta sur le premier cheval qui se trouva sous sa main, et courut leur crier de revenir. Il ne s'était pas trompé. Au même instant sortirent de l'embuscade une troupe de cavaliers français qui s'élancèrent droit pour couper la retraite. Roger tourna bride, regagna le pont à grand'peine, demanda son cheval de bataille, et tout haletant ramassa autour de lui quelques hommes d'armes pour défendre le pont, qui pouvait causer la perte ou le salut de sa troupe. Déjà le capitaine français Godefroi de Joinville et un autre noble guerrier avaient atteint le milieu. Les Siciliens étaient perdus, si Peregrino de Patti et Guillaume Palotta ne se fussent jetés seuls à la défense du pont. Ils firent d'abord tête aux deux Français, et ensuite à la troupe des cavaliers accourus pour forcer l'étroit passage. Couverts de sang de la tête aux pieds, criblés de blessures, ils défendirent le pont jusqu'à ce que l'amiral accourût en criant : « Loria, à la rescousse! » Alors l'affaire devint plus chaude. Les armures volaient en pièces sous les coups des épées et des masses d'ar-

mes ; on combattait front contre front, poitrine contre poitrine. L'amiral et Joinville se rencontrèrent. Celui-ci lève sa masse pour frapper; Roger le prévient et lui enfonce sa lance entre la cuirasse et le casque. Alors, brûlant de se venger, Joinville enfonce les éperons dans les flancs de son destrier pour le précipiter sur son ennemi, mais il ne trouva que la mort : l'animal emporté dépassa le but, et jeta son maître avec lui dans le fleuve. Le combat ne finit pas pour cela. Enfin les arbalétriers siciliens donnèrent, et tirant sur la foule des ennemis serrés sur le pont, ils la percèrent, l'éclaircirent et la mirent en fuite. Beaucoup périrent dans le fleuve ; on fit quelques prisonniers. Loria ne put poursuivre les fuyards; ses soldats hors d'haleine et aussi épuisés que les ennemis, étaient incapables d'en faire davantage. Sans cela, ils auraient pu entrer, ce jour-là, dans la ville, et Brindes eût été prise.

Les plus grands embarras de Frédéric ne lui venaient pas de Charles II. Le génie infatigable de Boniface VIII se mettait toujours à la traverse de ses succès. L'octave de la Saint-Pierre, terme de rigueur fixé au roi de Sicile pour sa soumission, était passé ; le pape songea à se faire obéir. Il avait, dès le 21 janvier 1296, créé Jayme d'Aragon gonfalonier, amiral et capitaine général du saint-siége contre tous les infidèles et désobéissants à l'Église, et lui avait fourni soixante galères tout équipées, en lui accordant la moitié du butin qu'il pourrait faire, et l'investiture de la Corse et de la Sardaigne. Il le sollicita alors de venir lui-même à Rome, comme il l'avait autrefois promis. Jayme sans doute

l'aurait fait volontiers ; mais embarrassé dans la guerre de Murcie et de Castille, et voulant encore ménager son frère, il résolut de tenter auparavant la voie de la conciliation

Le député du roi d'Aragon, Pierre Corbelles, des Frères Prêcheurs, arriva auprès de Frédéric, à la fin de l'été, pendant que celui-ci était occupé à la guerre de Calabre. Il tâcha de l'engager à la paix, lui fit craindre les armes de Jayme, et lui proposa, de la part de son frère, un abouchement avec lui dans l'île d'Ischia. Frédéric répondit qu'il ne pouvait rien faire sans le conseil de ses barons, parce qu'il s'agissait des intérêts de l'île entière. Il convoqua en attendant ceux qu'il avait auprès de lui, et il était si éloigné de vouloir la paix, qu'il les encouragea lui-même, lorsqu'il les vit hésiter sur le parti à prendre dans de telles circonstances. Loria était fort d'avis que Frédéric témoignât de la condescendance aux vœux de son frère, et qu'il s'abouchât avec lui, parce que s'il l'avait contre lui, il lui serait à peu près impossible de conserver sa couronne, au lieu que dans une conférence il pouvait espérer de le gagner. Mais Vinciguerra de Palizzi et Mattéo de Termini, toujours jaloux de l'amiral, et se défiant de ses intentions, entrèrent dans les idées du roi. Roger n'était pas homme à laisser passer ainsi les choses. Il insista sur la nécessité qu'il y avait à s'accorder avec Jayme, et avança que l'avis contraire serait cause de la ruine du roi et du royaume. On ne l'écouta pas davantage, et Frédéric, laissant pour son lieutenant en Calabre, Blasco Alagona,

reprit en hâte la route de Messine, convoqua un parlement, et rappela Loria avec sa flotte. Celui-ci, indigné du mépris qu'on lui témoignait, avait déjà écouté les propositions que lui faisaient les ennemis dans la terre d'Otrante. Barthélemy Machosès de Valence, que Jayme lui avait envoyé au mois d'août sous prétexte de lui enjoindre de résigner le fief de Gerace en Calabre, avait tenté de le détacher du parti sicilien. On soupçonnait même que les premiers fils de ces intrigues avaient été liés dès l'époque de l'exaltation de Frédéric au trône, lorsque les barons aragonais fidèles à Jayme quittèrent la Sicile. Jayme avait aussi tâché de gagner la reine et les principales villes de l'île. Aussi l'amiral, à son retour à Messine, après s'être abouché avec Corbelles, espéra-t-il amener à ses vues le parlement qui s'assemblait, et le déterminer à entrer en accommodement. Quand les barons et les syndics des cités furent réunis à Piazza, vers le milieu du mois d'octobre, il se mit ouvertement à agir pour se faire des partisans, et n'épargna ni les promesses, ni les menaces. Mais il trouvait deux redoutables ennemis dans Mattéo et Vinciguerra, qui se donnèrent beaucoup de mouvement pour détruire l'effet de ses menées, et passèrent même les nuits qui précédèrent l'ouverture du parlement, à tourner les esprits en faveur de Frédéric, et à conjurer les représentants de ne pas laisser partir le roi.

Les débats furent très-animés. Quand on eut exposé l'objet de l'ambassade de Jayme, liberté fut donnée à tous d'expliquer librement leur pensée. La plupart

étaient d'avis de rejeter la demande du roi d'Aragon, tant à cause de leur attachement pour Frédéric, que dans leur propre intérêt. Loria alors se leva. Il avait les larmes aux yeux ; et témoignant, soit par conviction, soit par feinte, un grand attachement pour la Sicile, il s'écria : « Ne vous trompez pas vous-mêmes. Vous devez bien voir qu'il nous sera impossible de résister aux forces réunies de Jayme et de Charles, qui reprendront en un moment les Calabres, et porteront en Sicile la faim, l'incendie et le carnage. Je prévois que la Sicile paiera par des flots de sang son entêtement insensé. Et quel danger y a-t-il donc à aller trouver le roi Jayme? Ne pouvons-nous pas espérer qu'il prendra nos intérêts par amour pour notre roi Frédéric? Mais s'il vient en ennemi, songez au nombre de Catalans et d'Aragonais qui abandonneront vos rangs ; car ils peuvent prendre les armes pour qui il leur plaît, mais ils seraient traîtres s'ils combattaient contre les étendards d'Aragon. » Ce discours excita un grand tumulte ; les partisans même de l'amiral craignaient de l'approuver par leurs paroles, et l'approuvaient cependant par leurs signes ; les autres parlaient hautement contre lui. Aussi fit-on beaucoup de bruit et ne conclut-on rien ce jour-là.

Le lendemain le roi trancha la question en déclarant ouvertement ses sentiments : « Je ne répèterai pas, dit-il, les paroles qui ont été prononcées ; on n'en a dit que trop. Je pense qu'un abouchement avec Jayme ne ferait qu'envenimer la haine qui existe entre ce soldat de nos ennemis, et moi, qui me suis dévoué tout en-

tier à la Sicile. Entre la Sicile et ses ennemis, il n'y a pas de moyen d'accommodement ; il faut ou qu'elle soit libre comme aujourd'hui, ou qu'elle consente à retomber dans la cruelle servitude qui l'accablait. C'est sur cette alternative que vous avez à délibérer, et non sur mon voyage à Ischia. Mais vous, Loria, qui venez de nous rappeler mystérieusement les lois et les coutumes de l'Aragon, n'oubliez pas que je suis roi en Sicile, autant que Jayme peut l'être ailleurs, et que s'il me fait une injuste guerre, il n'y aura de traître que celui qui me trahira. Quant aux périls qui vous effraient, ils ne doivent pas vous sembler si grands ; rappelez votre ancien courage, et songez que Dieu combat contre les injustes et les superbes. » La résolution prise par le parlement fut conforme aux sentiments exprimés dans ce discours : l'abouchement fut abandonné. Frédéric le fit savoir à l'ambassadeur ; il lui donna son congé, et se prépara à une vigoureuse résistance.

Mais nous ne devons pas passer sous silence les autres actes du parlement de Piazza, qui ne s'occupa pas seulement des affaires de la politique générale. La faveur accordée alors à l'élément municipal nous montre évidemment la prépondérance du parti populaire, et la tendance que Frédéric avait à s'appuyer sur lui, plutôt que sur la noblesse, devenue turbulente et peu fidèle. Il fut décrété que les seigneurs des châteaux ne devaient pas se mêler des affaires des communes voisines, ni des élections des magistrats communaux. Les possesseurs de fiefs ne purent plus prétendre à au-

cun droit sur le passage des troupeaux, ni imposer à leur gré des gabelles sur les vivres, ni tromper les vassaux sur les limites de leur pouvoir. On prohiba l'aliénation des fiefs hors des cas déterminés par le dernier parlement; on obligea les barons à séjourner dans la Sicile, ou du moins à ne faire que de courtes absences, et le prince seul put donner son consentement au mariage de leurs filles avec les fils des ennemis de l'état. D'autres statuts, en proclamant l'indépendance des faibles vis-à-vis des puissants, mirent de nouvelles digues aux abus des officiers publics contre les biens des particuliers. On créa dans chaque commune un ministère public composé de trois citoyens obligés par serment à dénoncer tous les abus des justiciers ou autres officiers, et les méfaits attentatoires à la liberté des personnes : on les appela *jurés*, à cause du serment qu'ils prêtaient. On proclama la liberté universelle de l'importation et de l'exportation des vins et des autres denrées. Défense fut faite d'enlever les personnes ou les lits, ou de démolir les maisons pour les dettes contractées envers le trésor public; les soldats furent d'ailleurs exempts de payer les collectes. On renouvela la défense d'injurier qui que ce fût par les odieuses dénominations de guelfe ou de ferracano, et on réhabilita dans leurs emplois ceux qui étaient suspects de ces opinions politiques, sans qu'aucune charge pesât sur eux. On usa aussi d'une grande douceur envers les esclaves grecs et sarrasins, fort nombreux alors en Sicile, à cause de la guerre de corsaires qui se faisait. Des statuts s'occupèrent de la conversion

des derniers et du retour des premiers à l'orthodoxie, mais on défendit aux chrétiens d'avoir des rapports avec les juifs, et à ceux-ci de posséder des emplois publics et d'exercer la médecine. La peine de mort fut prononcée contre les empoisonneurs, les sorciers, les devins et les enchanteurs qui répandent, dit le statut, des erreurs profanes et trompent les peuples par des fourberies impies. On défendit aussi soigneusement les jeux de hasard, et on recommanda les exercices militaires. Le zèle de la religion dicta un décret contre les usurpations des biens ecclésiastiques, et un autre portant défense de fournir aux Infidèles des armes de fer ou du bois de construction. Une remarque générale à faire sur ces capitulaires de Piazza, c'est qu'à l'exception de la peine capitale portée contre les empoisonnements et les maléfices, toutes les autres peines sont pécuniaires, ou consistent dans la confiscation des biens; très-peu de cas sont punis par la prison à temps; dans un seul cas pour les jeux défendus est décrétée la peine des coups. Le prince se réserva le châtiment de quelques abus de ses officiers, et la fixation de la durée de l'emprisonnement. Revenons à l'histoire.

Ischia était toujours au pouvoir des Siciliens. Vers la fin de septembre, les Napolitains tentèrent de la reprendre au moyen de neuf galères bien équipées, afin de se délivrer du honteux tribut qu'ils étaient obligés de payer pour leurs vins. Pierre Salvacossa n'avait que cinq galères; elles combattirent si bien qu'elles prirent chacune un vaisseau ennemi. Les quatre autres s'enfuirent, et Charles-le-Boîteux, sortant pour cette fois

de la douceur de son caractère, en fit mettre à mort les capitaines. Désespérant de pouvoir réussir tout seul, il eut encore une fois recours à Boniface, qui pressa plus vivement Jayme de venir au secours de l'Église. Jayme fit ses préparatifs, et, au mois de février 1297, il fit un dernier effort auprès de son frère, en lui envoyant l'évêque de Valence et Guillaume de Namontaguda, pour l'engager à une conférence dans l'île d'Ischia. Frédéric, selon sa coutume, répondit qu'il en référerait à son parlement; les ambassadeurs répliquèrent que Jayme, de son côté, obéirait au pape, et Frédéric ajouta qu'il ne serait pas pour cela l'ennemi de son frère, et encore moins des Catalans et des Aragonais. Les deux ambassadeurs espagnols s'en retournèrent fort mécontents; Frédéric en envoya aussi en Espagne sans plus de succès, parce que les Espagnols, goûtant enfin les douceurs de la paix, n'étaient plus disposés à se brouiller avec le roi de France.

L'hiver se passa ainsi. Jayme arriva en Italie à la fin du mois de mars. Le pape lui confirma aussitôt, par une bulle, l'investiture de la Corse et de la Sardaigne, mais il se réservait de pouvoir retirer cette bulle dans l'espace d'un an, si cela était utile aux affaires de Sicile, ce qui prouve qu'il ne perdait pas l'espoir de gagner Frédéric. Cependant Jayme prit la couronne des deux îles; il jura de reconnaître la suzeraineté de l'Église, et obtint du pape que son royaume restât sous la protection du saint-siége tant qu'il serait absent d'Espagne. Peu de temps après il se fit accorder un délai pour la restitution de Majorque à son oncle Jayme; il

fiança sa sœur Yolande à Robert, héritier présomptif de la couronne de Naples, et fit une étroite alliance avec Charles II pour réduire la Sicile. Il ne préparait pas encore ses forces, mais il s'occupait activement, par des messages, d'attirer Loria à son parti.

L'amiral, résolu de se détacher de Frédéric, qu'il ne pouvait gouverner, se conduisait avec une fierté de plus en plus grande. Un jour que le roi était à cheval, accompagné de Conrad Lalance, sur le rivage qui va de Musala à Messine, il les aborda, et montra à Frédéric des lettres qu'il avait recues de Jayme pour en venir à une entrevue. Frédéric, trop confiant, ou peut-être trop fier pour paraître avoir peur, lui donna la permission de partir, et lui accorda même deux galères pour aller en Calabre fortifier ses châteaux contre les dangers de la guerre dont on était menacé. Mais quand Loria retourna à Messine avant d'aller à Rome, il trouva le jeune roi dans des dispositions toutes différentes. Excité par les insinuations des courtisans, Frédéric avait réfléchi sur ces intelligences de Loria avec les ennemis, et sur ces soldats, ces armes et ces vivres qu'il amassait dans ses châteaux; mais comme son habileté ne répondait pas à son courage, il prit, dans son hésitation, le plus mauvais parti qu'il pût choisir : il ne voulut ni caresser, ni perdre ce grand homme; il l'offensa, et lui offrit lui-même le prétexte que l'amiral cherchait depuis longtemps pour éviter la honte d'une trahison. Celui-ci étant venu, devant toute la cour, pour baiser la main du roi, selon l'usage, Frédéric la lui refusa dédaigneusement, et répondit brusquement à

Loria qui se relevait pour lui demander raison de cet affront : « C'est parce que tu es d'intelligence avec nos ennemis. » Il poursuivit d'un ton encore plus animé, et finit par lui commander de ne pas mettre le pied hors de la salle. Tous les assistants restèrent dans un morne silence. Personne n'osait mettre la main sur l'amiral, et lui, étonné de la colère du roi, n'osait sortir ; il se retira dans un coin de l'appartement, tout frémissant de rage Vinciguerra et Mainfroi Chiaramonte, qui n'aimaient probablement pas Roger Loria, mais qui voulaient sauver l'honneur du roi, s'interposèrent pour garder les apparences ; ils supplièrent le roi de s'apaiser et de permettre à Roger de sortir, et ils se rendirent sa caution, dans le cas où il ne viendrait pas à Messine au jour qui lui serait désigné. Il faisait déjà nuit ; Roger fut laissé libre, et sortit du palais.

Aussitôt il court chez lui, avec un visage rayonnant de joie. Il invite à souper les amis qui étaient venus le complimenter sur son retour de Calabre, et pendant qu'on sert le repas, il s'échappe par un escalier secret, monte à cheval accompagné de trois amis éprouvés, et prend la route de Castiglione à bride abattue. Il y arriva le lendemain matin, et ce n'était pas trop tôt, car déjà Frédéric, excité par ses ennemis, l'avait rappelé auprès de lui. Cette hésitation du roi fut la cause d'une agitation générale en Sicile. Les nombreux partisans de Loria, résolus de courir les chances de la fortune avec lui, allèrent le trouver tout armés. Il fortifia promptement les châteaux de Novare, Tripi, Ficarra, Castiglione, Aci, Francaville et d'autres lieux qui dé-

pendaient de lui, et sa position devint formidable. Quand ses deux répondants vinrent le sommer d'obéir au roi, en lui offrant des sûretés de sa part, Roger, trop fier ou sentant bien sa faute, refusa nettement; il paya les sommes énormes données en cautionnement pour lui, et se regarda dès lors comme délié de tout lien d'honneur. Toutefois il ne fit pas la guerre et ne demanda pas non plus sa grâce. Frédéric, de son côté, n'osa l'attaquer, pour ne pas allumer une guerre civile pendant qu'il avait tant d'ennemis au dehors. Mais il ne faisait que retarder un peu l'inimitié déclarée de l'amiral.

La reine Constance le tira d'embarras pour le moment, avec la même adresse qu'elle avait mise deux ans auparavant pour prévenir la défection de Jean de Procida. Appelée à Rome par Jayme, son fils aîné, avec Yolande, dont on devait célébrer les noces, elle se décida à s'éloigner de Frédéric, dans l'espoir de réconcilier les deux frères et de se faire relever elle-même de l'excommunication qui troublait sa conscience. Elle demanda pour son voyage la permission de Frédéric, qui lui laissa une liberté entière, et, sous prétexte de s'en faire accompagner, elle fit partir de Sicile l'amiral, qui pouvait d'un jour à l'autre commencer la guerre, et Jean de Procida, qui n'était pas moins suspect que lui. Ainsi fut sauvé l'honneur des deux partis. Loria, ayant reçu de Frédéric un sauf-conduit jusqu'au lieu de son embarquement, ne voulut pas abandonner ses forteresses avant d'avoir recommandé à tous ses vassaux de rester fidèles, et d'obéir en tout à son neveu Jean Loria,

lorsqu'il viendrait à Castiglione. La reine et la princesse Yolande se séparèrent de Frédéric en versant des larmes. Elles étaient accompagnées de l'évêque de Valence et des deux redoutables barons; elles quittèrent Milazzo avec quatre galères et firent voile pour Rome. Le roi Jayme accueillit sa mère et sa sœur avec de grands honneurs, et leur dit qu'on attendait pour le lendemain Robert, duc de Calabre, à qui Yolande avait été fiancée par l'entremise du pape. Constance vit avec joie se former ces nouveaux liens de parenté, qui étaient un gage de la paix future. Le roi Charles vint avec le duc de Calabre et deux autres fils. Son entrée à Rome fut magnifique ; il y avait longtemps que la capitale du monde chrétien n'avait vu tant de pompe. Une foule innombrable de barons et de chevaliers accompagnaient les princes, tous vêtus de riches habillements. Le pape, qui s'entendait à tout ce qui est grand, contribua de son côté à relever l'éclat du mariage, et voulut qu'il se célébrât devant lui.

Quand les fêtes furent terminées, on s'occupa des affaires sérieuses. Les prières de Constance ne purent empêcher la guerre qui se préparait. Jayme repartit pour la Catalogne, afin d'équiper sa flotte. Loria, en qualité d'ami et d'amiral de Charles, se rendit dans ces ports du royaume de Naples, que son nom seul faisait trembler depuis quinze ans. Le roi d'Aragon le créa amiral à vie de tous ses royaumes, en lui accordant une pleine autorité, et un champ illimité à ses rapines ; le mariage de sa fille Béatrix avec Jayme d'Exerica, du sang royal d'Aragon, fut résolu. Le pape lui donna en

fief la terre et le château d'Aci en Sicile, qui relevaient de l'évêque de Catane, et il leva l'excommunication lancée contre lui et contre Jean de Procida. Ce dernier fut de plus réintégré dans ses biens du royaume de Naples, comme le portaient les premières conventions faites entre Jayme et Charles.

Ainsi abandonnaient en même temps la Sicile, dont ils se déclaraient les ennemis, ces deux hommes si célèbres dans la révolution des Vêpres, liés étroitement par la même fortune et une commune ambition, compagnons dans l'exil, dans les espérances, dans la défense de la nouvelle dynastie de Sicile, et enfin dans la défection. Le premier, élevé dès l'enfance à la cour de Pierre, fut un homme d'une ambition démesurée, d'une grande capacité dans la guerre, le premier amiral de son temps, et l'un des plus habiles capitaines; mais sanguinaire et farouche, avare, hautain, insatiable de récompenses. Il rétablit la réputation des armées navales en Sicile; il forma les Siciliens à la victoire, et fut le plus puissant appui du nouveau royaume. Il se tourna contre lui quand il se vit des rivaux en pouvoir, sans qu'on puisse dire s'il était plus exposé à l'envie qu'envieux lui-même, et il souilla la gloire de son nom, parce qu'il délaissa Frédéric au moment où ce prince paraissait sans ressource. Il garda toujours l'empire des mers, mais avec moins d'éclat, car les Siciliens, ses anciens compagnons d'armes, le vainquirent quelquefois. A peine la paix de Caltabellotta eut-elle clos ce drame sanglant dont il avait été le principal acteur, qu'il mourut de maladie à Valence, comme si

ce génie exterminateur n'avait plus rien à faire au monde, et ses os allèrent se reposer, selon sa recommandation, dans un tombeau placé au pied de celui du roi Pierre. Jean de Procida était loin d'égaler Loria, et cependant la fortune capricieuse fait sonner bien plus haut son nom. Du ministre habile du roi d'Aragon, les traditions erronées ont fait un libérateur de ses concitoyens. On l'a placé à côté des Timoléon et des Brutus; on a attribué à lui seul ce qui ne fut que l'effet des passions et de la nécessité qui poussaient les Siciliens. Aux qualités qu'il posséda, la sagacité, l'audace, la promptitude, l'expérience dans le maniement des affaires, on a joint les vertus civiles qu'il n'eut jamais, qu'il viola souvent. Il mourut dans l'obscurité à Rome au commencement de l'année 1299, d'autres disent au mois de septembre, avant d'avoir pu recouvrer tout ce qu'il possédait dans le royaume de Naples.

Parmi ces grandes figures de sujets ou de princes qui brillent dans la guerre des Vêpres siciliennes, celle de la reine Constance apparaît plus calme et plus pure. Cette princesse était belle de sa personne, plus belle encore par ses vertus de femme et de mère, et par sa religion solide. La triste fin de Mainfroi empoisonna la fleur de ses ans; puis, quand elle eut vu les revers de Charles d'Anjou, elle eut toujours à craindre pour ce qu'elle avait de plus cher au monde : il lui fallut pleurer la mort de deux de ses fils, l'inimitié des deux autres, et le sang souabe qui coulait dans ses veines dut se révolter aux noces de sa fille qui l'unissaient à la maison d'Anjou. Elle était née et fut élevée à Palerme ;

revenue en Sicile, par suite des évènements extraordinaires que nous avons racontés, elle la gouverna avec douceur après le départ de Pierre, et elle se montra toujours bonne pour ses sujets, et même pour l'insupportable Macalda. Quoique la couronne de Sicile lui appartînt par le droit du sang, elle la laissa volontiers à Pierre d'abord, et ensuite à ses fils; et cette modération ne venait pas du manque de talent et de courage, car elle sut montrer ce qu'elle était dans les circonstances les plus pénibles où se trouva la Sicile, et lorsque deux fois son adresse sauva Frédéric de la faction contraire à ses intérêts. La bénédiction du pape apaisa les justes inquiétudes de sa conscience; elle vit ensuite se calmer les tempêtes qui avaient agité la Sicile, et la même année 1302, elle finit ses jours à Barcelone, où elle s'occupait à fonder des monastères et à faire d'autres bonnes œuvres que lui suggérait sa piété.

CHAPITRE XVII.

FRÉDÉRIC III.

Rébellion des fiefs de l'amiral en Sicile. — Jayme fait le siége de Syracuse. — Défaite de Jean Loria. — Jayme échoue. — Il revient une seconde fois en Sicile. — Bataille du cap de Roland. — 1297-1299.

Loria voulut tenter un coup hardi, pour commencer son service dans le parti qu'il venait d'embrasser. Il choisit une des meilleures galères de celles qui se trouvaient dans le port de Naples, la fit monter par les plus habiles marins et les plus audacieux matelots, et fit voile pour la Sicile, dans l'intention de faire révolter l'île contre Frédéric; mais lorsqu'il arriva à la hauteur de Lipari, il rencontra les galères que Frédéric avait envoyées à la garde des côtes de la Sicile, et il ne dut

son salut qu'à la vitesse de sa fuite, et peut-être aussi à la crainte qu'eurent les quatre galères ennemies d'en venir aux mains avec le redoutable amiral. Ce contre-temps fit échouer le dessein de Loria. Frédéric dès lors ne garda plus aucune mesure, et, pour effrayer ceux qui voudraient se soustraire à son autorité, il fit citer et condamner comme rebelle son ancien amiral, et prononça la confiscation de ses biens. Il était temps. A la nouvelle de l'arrivée de son oncle, Jean Loria, jusque là très-cher à Frédéric, avait subitement quitté la cour pour exciter des troubles dans l'île. Il se rendit d'abord à Castiglione, dévoué à l'amiral. Puis il tenta en vain la fidélité de Randazzo, où le peuple mit en fuite ses partisans; il saccagea le village voisin de Mascali; mais c'est tout ce qu'il pouvait faire en l'absence de Roger. Frédéric, sans perdre de temps, le déclara ennemi public, fit assiéger les forteresses que l'amiral possédait en fief, et vint lui-même camper devant Castiglione, place la plus importante que tinssent les rebelles, et dans laquelle s'étaient renfermés Thomas de Lentini, ce Guillaume Palotta, qui s'était tant distingué au pont de Brindes, et beaucoup d'autres guerriers de renom, amis ou parents de l'amiral. On était dans l'été de l'année 1297. Frédéric perdit bientôt l'espoir d'emporter la place de force; mais le nombre des défenseurs du château l'empêcha de résister longtemps. Roger Loria, en quittant la Sicile, y avait laissé peu de vivres, parce qu'il ne pensait pas que Jean aurait besoin de s'y renfermer avec tant de monde; et Jean, de son côté, avait rassemblé le plus de soldats qu'il put, dans l'es-

poir que Jayme et Charles ne tarderaient pas à faire la guerre et à le délivrer. Il fut donc obligé de se rendre au bout de quelques jours, sous la condition d'avoir la vie sauve avec ses gens, et de pouvoir emporter ses biens. Les ennemis de Loria conseillèrent au roi de violer cette condition, et de ne pas manquer l'occasion de retenir ses principaux adversaires ; car avec Jean se trouvaient Roger Loria, fils aîné de l'amiral, et un grand nombre de personnages importants, outre ceux que nous avons nommés plus haut. Frédéric ne les écouta pas, et Jean passa en Calabre avec tous ceux qui voulurent le suivre. Francaville s'était déjà rendue aux Messinois, chargés de la soumettre. Le château d'Aci, très-bien fortifié, et bâti sur une roche baignée par la mer, résista aux assauts des Catanois. Mais Frédéric y étant venu après la reddition de Castiglione, fit construire une tour en bois, de la hauteur des murs, et mobile sur des roues intérieures, avec une cigogne ou pont qu'on pouvait jeter sur les murs. La garnison ne tarda pas à se rendre, et la révolte excitée par l'amiral fut éteinte en Sicile.

Roger n'était pas plus heureux en Calabre. Ne pouvant attendre que l'armée du roi Charles fût prête, il se mit à la tête d'une troupe de cavaliers pour inquiéter les conquêtes que les Siciliens avaient faites dans la Péninsule, sous sa conduite. Il mêla les intrigues à la force des armes, et finit par amener à une entrevue le fidèle Blasco Alagona. Il l'exhorta à suivre le parti du roi Jayme, leur commun maître, et à imiter tous ces seigneurs qui avaient quitté la Sicile pour ne pas man-

quer à leurs serments. Mais Alagona répondit qu'il n'abandonnerait jamais Frédéric dont il n'avait qu'à se louer, et Loria ne réussit qu'à le rendre suspect à ce prince pour quelque temps. Alagona fut rappelé, et l'amiral profita de son absence pour amener à se rendre la ville de Catanzaro, dont la citadelle promit aussi de se soumettre si elle n'était pas secourue sous trente jours. Frédéric, occupé en Sicile, ne pouvait que remédier faiblement au mal. Cependant il renvoya promptement en Calabre Blasco, qu'il combla d'honneurs, avec Calcerando et Montecateno; mais la plus grande partie des feudataires mit beaucoup de lenteur à partir de Sicile, et la veille du trentième jour, Blasco n'avait encore pu réunir à Squillaci que deux cents cavaliers, tandis que Loria en avait quatre cents avec lui. Préoccupé de sa position, il essayait en vain de prendre un peu de repos, quand un de ses éclaireurs accourut lui dire tout épouvanté, que Godefroi de Mili venait d'arriver au camp ennemi avec trois cents chevaux. Blasco sauta aussitôt en bas de son lit, saisit le courrier par le bras, en lui disant : « Tais-toi, ou tu es mort; qu'aucun de mes soldats ne le sache! » Et élevant son courage à la hauteur du péril, il résolut de tenter le sort des armes. Avant le jour, il se consulta avec les deux autres capitaines, et après avoir fait manger sa troupe, il prit le chemin de Catanzaro. Il arriva vers le soir auprès de la ville dans une plaine resserrée entre deux torrents et nommée Sicopotamo, et il trouva Loria qui venait au devant de lui pour le combattre.

Celui-ci avait sept cents cavaliers, avec vingt-quatre bannières de barons rangés sur trois lignes. Il se mit à la tête du premier escadron; Reforcé, chevalier provençal, commanda le second; le troisième obéit aux ordres de Godefroi de Mili. Vingt-quatre hommes d'armes siciliens étant partis avant le combat, il ne resta à Blasco que cent soixante-six cavaliers : il les disposa, à cause de leur petit nombre, sur une seule file, à l'exception d'une compagnie qu'il plaça à l'avant-garde sous les ordres de Martin Oletta. Pour lui, il se mit au centre de bataille; Calcerando commanda la droite, et Montecateno la gauche. Des almogavères et des marins pour protéger ses flancs furent disposés sur les rives des deux torrents. C'est dans cet ordre qu'il attendit l'ennemi.

L'amiral commença l'attaque avec le premier escadron; mais il ne put rompre l'avant-garde sicilienne, quoiqu'il s'élançât sur elle d'un lieu plus élevé. Il fallut donc en venir à un combat régulier, et cela gêna le mouvement de Reforcé, qui accourait de toute la vitesse des chevaux avec le second escadron dans l'espoir d'achever la victoire, et qui fut obligé de s'étendre sur les flancs des Siciliens, où il eut à essuyer une grêle de traits et de pierres lancés par les almogavères. Godefroi de Mili, arrivant à son tour avec son escadron, et ne sachant plus que faire à cause de cette résistance imprévue, se plaça à côté de Roger Loria, parce que la plaine ne permettait pas de s'étendre davantage, et ce mouvement nuisit à Loria, au lieu de l'aider. L'action, si vive partout, l'était encore plus autour des deux

chefs. Tous deux voulaient absolument l'emporter ; l'un parce qu'il était accoutumé à vaincre, et qu'il avait l'avantage du nombre; l'autre parce qu'il ne voulait pas rester au-dessous du courage de ses gens, ni tourner pour la première fois le dos à l'ennemi. Roger, blessé au bras et ayant eu son cheval tué sous lui, disparut un instant au milieu de la mêlée; sa bannière assaillie par une troupe de Siciliens déterminés, commença à s'abaisser, et l'enseigne qui la portait, blessé au visage et n'apercevant plus son maître, se mit à reculer. Alors Blasco le poursuit, en criant d'une voix terrible : « En avant, chevaliers ! en avant! l'ennemi recule. » Ces mots donnent aux Siciliens un courage surhumain; ils entament les escadrons ennemis, les mettent en désordre et les dispersent. On entend crier d'un côté Alagona, de l'autre Aragon ; mais ce dernier cri n'est plus celui de la victoire. Godefroi de Mili acheva la déroute : dans la confusion de la mêlée, il lui sembla entendre Alagona crier à ses côtés; il se crut perdu, et se mit à fuir en entraînant avec lui les autres escadrons. Beaucoup de nobles chevaliers périrent du côté de l'amiral ; Reforcé fut pris et s'échappa en corrompant ses gardes; la nuit donna aux autres le temps de se sauver. Le fier Loria, blessé et démonté, ayant été oublié par les siens dans leur fuite, se cacha sous une haie, attendant à chaque moment les Siciliens et la mort. Heureusement pour lui un de ses domestiques l'aperçut, et lui donna son propre cheval. L'amiral monta dessus en pleurant de rage ; il devança les fuyards et se réfugia à Badolato. Il récompensa, dans la suite, magnifique-

ment celui qui l'avait arraché à une mort certaine, au péril de sa vie. Mais si la tête de Roger ne figura pas au nombre des trophées des vainqueurs, ils n'en furent pas moins joyeux de lui avoir fait essuyer sa première défaite. Ce triomphe était d'autant plus glorieux pour eux qu'ils n'étaient qu'une poignée d'hommes, et qu'ils avaient à combattre l'un des plus fameux guerriers du temps et des forces bien supérieures aux leurs. Ils retournèrent le lendemain à Squillaci, et Calcerando reprit la ville de Catanzaro, sans que les ennemis osassent lui tenir tête.

Quelque temps après, Bernard Sarriano, audacieux capitaine de vaisseau, ayant abandonné le parti de Frédéric, assaillit l'île de Malte avec une petite flottille, et tenta un coup de main sur Marsala ; mais, repoussé dans l'une et l'autre entreprise, il retourna dans les ports du royaume de Naples, sans attendre Frédéric, qui, au premier avis de ses attaques, avait armé en hâte une trentaine de galères qu'il voulait commander lui-même. Cette année 1297 et l'hiver suivant se passèrent sans aucun autre fait d'armes important. Frédéric, de concert avec Mainfroi Chiaramonte et Vinciguerra de Palizzi, essaya d'abord de se défaire de l'amiral, en le faisant attaquer par une troupe d'hommes résolus et gagnés par une grande récompense ; puis il le fit défier à un duel où il aurait eu pour champion le brave défenseur de Girone, Raymond Folch, vicomte de Cardona, qui devait traiter Loria de félon et le tuer, ou du moins l'attirer en Espagne. Mais rien de tout cela ne réussit. Un certain Montaner Pérez de Sosa, envoyé par Fré-

déric en Catalogne pour traverser les préparatifs de guerre qui se faisaient, ne trouva pas non plus d'appui dans le peuple, et il eut même bien de la peine à s'échapper des mains du roi Jayme, qui se disposait à la guerre avec une grande ardeur. Loria d'ailleurs ne pouvait rester en repos. Irrité de sa défaite à Catanzaro, mais toujours aussi fier que s'il avait remporté une victoire, il alla trouver le roi Charles, accusa Godefroi de Mili de trahison et de lâcheté, et dit qu'on ne pourrait jamais rien faire sans le roi d'Aragon. Loria, Charles et le pape pressèrent donc Jayme vivement, et celui-ci ayant équipé près de quatre-vingts galères, conclut une trêve avec le roi de Castille, et arriva à Ostie au commencement de l'été de l'année 1298.

L'heure du plus grand péril avait sonné pour Frédéric. Il créa amiral le génois Conrad Doria, homme de mer d'une grande réputation, et il équipa soixante-quatre galères, sur lesquelles il fit monter, outre les soldats de la flotte, sept cents cavaliers qui ne pouvaient que l'embarrasser sur mer, et qui n'étaient pas assez nombreux pour lui rendre de grands services sur terre. Il résolut de quitter lui-même la Sicile, pour prévenir l'arrivée des flottes d'Aragon et de Naples. Monté sur la capitane, il y fit déployer l'étendard royal de Sicile, et suivi d'une longue file de galères, il alla parcourir le golfe de Naples, au son des trompettes, pour défier l'ennemi qui ne se présenta pas. Puis il jeta l'ancre à Ischia, et après y être resté quelque temps, il retourna inopinément en Sicile. Spéciale prétend que ce fut d'après le conseil de son frère, qui, voulant faire

plus de bruit que de mal, lui envoya dire de Rome de ne pas risquer sa fortune si loin de la Sicile. Mais l'animosité que se témoignèrent les deux frères dans toute cette guerre, rend ce fait peu vraisemblable ; il est plus probable qu'effrayés des forces de la flotte ennemie qui s'approchait, et ne sachant comment achever une entreprise au-dessus de leurs forces, Frédéric et Doria, plus braves soldats qu'habiles capitaines, ne virent pas autre chose à faire que de retourner en Sicile. Frédéric se mit à fortifier les châteaux et à ordonner la défense des côtes. Jayme se rendit de Rome à Naples avec sa flotte; et après de longues hésitations, il fit voile pour la Sicile le 24 août 1298, avec une flotte formidable et une puissante armée. Robert, duc de Calabre, le suivit bientôt; le cardinal Landolfe Volta les accompagnait en qualité de légat du pape.

Le débarquement s'opéra près de Patti, qui se rendit sans faire de résistance, le 1er septembre. On choisit ce côté de la Sicile pour commencer l'expédition, sur l'avis de Loria, qui y avait possédé plusieurs châteaux, et qui n'était pas fâché de les reprendre. Les alliés comptaient d'ailleurs sur les intelligences qu'il pouvait y avoir. C'était au nom de l'Église qu'on faisait la guerre à Frédéric, et la Sicile ne devait retourner ni à Jayme ni à Charles. On pouvait espérer de grands succès à cause de la réputation dont jouissaient les principaux chefs. Au nom de Loria se joignait celui de Jayme, devenu odieux au peuple, il est vrai, mais cher encore à plusieurs barons, respecté par beaucoup d'autres accoutumés à lui obéir, et redouté de tous, à cause de

l'habileté et de la valeur qui l'avaient illustré. On n'apprit le débarquement qu'avec frayeur dans toute l'île. Les châteaux de Milazzo, de Novare, de Montfort, de Saint-Pierre sur Patti et quelques autres, se rendirent. Mais le reste tint ferme. Le roi d'Aragon, après avoir employé près de deux mois sans faire d'autres progrès, songea à chercher un port où sa flotte pût hiverner, et il jeta les yeux sur celui de Syracuse. Il alla vers cette ville à la fin d'octobre, après avoir mis de bonnes garnisons dans les lieux dont il était le maître. Son armée campa sur le rivage, et se mit à faire le dégât dans la campagne. Ensuite on dressa des machines contre la citadelle; on donna de furieux assauts par mer et par terre; mais rien ne put ébranler la constance de la place, commandée par le brave Jean Chiaramonte. Jean ne voulut jamais écouter les propositions du roi d'Aragon. Il découvrit une conjuration formée par quelques clercs qui, sur la promesse de dignités ecclésiastiques, s'offraient à livrer aux ennemis la tour de la porte Saccara, et il en punit de mort les auteurs. La famine vint sévir à son tour; mais les Syracusains ne se découragèrent pas. Jayme les assiégea en vain pendant quatre mois et demi. Le fer et les maladies consumaient peu à peu son armée, et il ne pouvait pas plus s'étendre sur la côte orientale de l'île que sur la côte septentrionale. Cependant Buscemi, Palazzolo, Sorino, Ferla, Buccheri se rendirent. Cette dernière ville retourna bientôt à Frédéric. Jayme envoya, pour la reprendre, le comte d'Urgel avec une bonne troupe de cavaliers et de fantassins; mais les bourgeois les reçurent si mal, qu'ils

furent obligés de se retirer en désordre. La ville ne fut pas moins reprise : pendant la nuit, les habitants effrayés de leur propre courage, et craignant que l'ennemi ne revînt avec de plus grandes forces, l'abandonnèrent sans l'attendre. Telle est la multitude lorsqu'il n'y a pas de chef pour la conduire.

Frédéric, ne pouvant opposer des forces égales à celles de l'ennemi, rassembla le plus qu'il put de soldats à Catane, et eut soin de se tenir toujours ni trop loin, ni trop près de lui, pour l'empêcher de se répandre dans l'île, sans avoir besoin d'en venir à une bataille. La cité de Patti, qui venait de se remettre sous son pouvoir, ne lui fit pas abandonner sa tactique, quoiqu'elle l'invitât à faire le siége du château où s'était retirée la garnison ennemie. Il se contenta d'y envoyer une troupe de Catalans sous la conduite de Hugues des Empuri, de Messinois sous la conduite de Benincasa d'Eustazio, et de Catanois commandés par Napoléon Capet. Pour lui, sans quitter Catane, il exhortait les Syracusains à tenir ferme, en leur accordant des franchises extraordinaires, en rétablissant les anciennes limites de leur territoire, et en leur donnant la propriété de plusieurs emplois. Non loin du roi se tenait Blasco Alagona avec une poignée d'hommes audacieux. Il voltigeait, dit Spéciale, autour du camp ennemi, comme un loup qui n'ose attaquer les mâtins furieux, mais que la faim pousse au carnage. Sur ces entrefaites, Jean Barrois, baron sicilien d'une illustre origine, abandonnna le parti de Frédéric, et donna aux alliés les châteaux de Naso et de Cap-de-Roland, dans le

nord, et la forte place de Pietraperzia, dans le cœur de l'île. Alors les soldats de Jayme commencèrent à s'aventurer plus loin dans l'intérieur des terres. Alagona le sut, et leur prépara une embuscade à Giarratana, pour leur couper le retour de Pietraperzia. Une nuit donc, que l'orage et le tonnerre rendaient plus favorable à ses desseins, il tomba tout à coup sur une bande qui retournait au camp chargée de butin et sans défiance, et il n'eut pas de mal à la vaincre dans un pays qu'elle ne connaissait pas. Bérenger, Raymond Cabrera, Alvaro, frère du comte d'Urgel, et beaucoup d'autres furent faits prisonniers; peu échappèrent. Blasco, fier de sa première victoire sur les Catalans, ramena à Frédéric tous ses captifs liés dix par dix, à l'exception des personnages les plus importants qui marchaient, sans être liés, sous une bonne escorte.

Les Siciliens remportèrent sur mer un avantage encore plus signalé. Jayme, ayant appris le siége du château de Patti, dépêcha à son secours trois cents cavaliers commandés par l'amiral, et vingt galères chargées de vivres sous la conduite de Jean Loria. L'amiral traversa hardiment le pays ennemi, arriva à Patti, en fit lever le siége, et s'en retourna sans malheur aussi promptement qu'il était venu. La flottille de Jean arriva à son tour et ravitailla le château, mais elle ne fut pas aussi heureuse à son retour. Frédéric ne voulant pas perdre l'occasion de combattre une partie séparée de la flotte ennemie, accourut de Catane à Messine et exhorta les habitants à monter sur leurs vaisseaux. Il n'eut pas de peine à les enflammer. Ils avaient

déjà préparé seize galères, lorsque les éclaireurs vinrent rapporter que la flottille catalane était dans les eaux de Myrtos. On aperçut ensuite les premières galères qui, abandonnées par le vent, s'efforçaient de passer le détroit en ramant. Aussitôt toutes les rues de Messine retentirent du bruit des trompettes; les jeunes gens et les vieillards coururent à la mer; le frère, dit Spéciale, excitait le frère, le père encourageait ses fils qui le suivaient au danger; dans tous les cœurs était la résolution de périr ou de se venger de ces Catalans, auteurs de tant de déprédations, et qui venaient faire la guerre à ceux qui les avaient autrefois délivrés par la victoire de Rosès. Les Messinois se précipitèrent donc en désordre au combat, mais avec une telle fureur que le désordre ne nuisit pas au succès. L'affaire fut bientôt terminée; les Catalans, contrariés par le vent, ne purent résister; seize galères furent prises, les quatre autres se sauvèrent, mais Jean Loria resta parmi les prisonniers. Les vainqueurs furent accueillis à leur retour par les acclamations du peuple et les remerciements du roi; la foule se précipita dans les églises pour déposer sur les autels les offrandes vouées pendant la bataille. On renferma dans le château les prisonniers les plus importants; les autres, catalans pour la plupart, furent mis dans les prisons de Messine et de Palerme, et les Siciliens, irrités d'avoir pour ennemis ceux qui combattaient autrefois avec eux, ajoutèrent les moqueries à la punition, et les désignèrent par le surnom de *garfagnins* ou *garsagnins*, épithète dont on ne connaît pas bien la signification. Les historiens con-

temporains ne la donnent pas; Du Cange la rapporte seulement, sans donner d'autre explication que celle de Testa, qui croit qu'elle répond au mot *entaillé*, parce que la plupart des prisonniers auraient été blessés dans le combat; mais M. Amari croit plutôt que le mot *garfagnin* dérive de *agraffare*, prendre de force, dénomination justement appliquée à ces soldats qui ne vivaient que de pillage.

Ce désastre des alliés ne put être compensé par l'acquisition de Gangi, où se rendirent Barrois, Thomas de Procida et Bertrand des Cannellis, pour exciter la ville à se bien défendre contre les Siciliens. Ceux-ci se présentèrent sous la conduite de Mattéo de Termini, grand justicier, fort en faveur à la cour de Frédéric, et accompagné alors de Henri Ventimille, comte de Gérace et d'Ischia; les habitants de Gangi opposèrent, en effet, une vigoureuse résistance, et les Siciliens ne purent que ravager leur territoire. Mais le combat du Phare eut une conséquence bien plus importante. Lorsque les quatre galères échappées aux Siciliens arrivèrent au camp de Syracuse, Jayme, Robert et le légat tinrent conseil avec les principaux capitaines de l'armée, sur la difficulté qu'il y avait à s'emparer de Syracuse. Les soldats périssaient par milliers; la flotte était délabrée, et comment la réparer dans un pays ennemi? En outre, et c'était peut-être la plus forte raison, la longueur de cette guerre ruineuse ne permettait plus de payer les Catalans. Dans de telles circonstances, Pierre Cornel, capitaine renommé du roi Jayme, n'eut qu'à parler de faire retraite pour qu'on s'empressât de suivre

son avis. On recueillit sur les vaisseaux les armes et les tentes les plus précieuses, on mit le feu au reste, et la flotte tourna les proues vers le nord. Jayme laissa cinq cents cavaliers et deux mille fantassins dans les forteresses dont il s'était emparé, et il fit redemander à Frédéric les seize galères capturées, en promettant de ne plus revenir en Sicile pour le combattre. Sans doute on eût bien fait de l'écouter alors, et Vinciguerra soutenait chaudement cet avis, en montrant clairement que ce n'était pas trop de sacrifier un peu de vengeance pour obtenir un si grand bien. Conrad Lalance, au contraire, excita Frédéric à profiter de sa fortune, et à courir sus aux catalans en fuite, sans entendre à aucun accommodement. Le roi, qui ne savait se conduire que par les conseils d'autrui, suivit par habitude celui de Conrad. Les députés de Jayme furent donc renvoyés sans réponse favorable ; et Frédéric, irrité d'un mot de Loria qu'on lui rapporta quand il était dans ces mauvaises dispositions, pressa le supplice de Jean Loria et de Jacques Rocca, condamnés à mort comme coupables de trahison. Cette vengeance coûta dans la suite bien des larmes et du sang à la Sicile. Cependant Frédéric, plein de haine contre son frère, prépara aussitôt une flotte, et se mit à sa poursuite pour le combattre. Il ne put réussir : une tempête s'éleva, et Jayme aima mieux l'affronter que de s'exposer à la colère d'un frère en fureur. Après avoir perdu deux galères entre les îles d'Éole, le roi d'Aragon arriva dans le port de Naples au mois de mars de l'année 1299. Là, Blanche lui donna un fils. Ensuite, il faillit mourir dans

une courte maladie, et à peine fut-il en convalescence qu'il se rendit en hâte en Espagne pour mettre à l'abri d'un coup de main ses frontières menacées. Frédéric, maltraité par la tempête, rentra dans le port de Messine. Dans le même temps, Chiaramonte réduisit Pietraperzia. Le roi en personne réduisit ensuite Gangi, en forçant de capituler les trois barons dont nous avons parlé, et il recouvra aussi les forteresses dont les ennemis s'étaient emparés dans les environs de Syracuse. Celles de la côte occidentale se seraient aussi rendues, malgré les secours envoyés de Naples, si elles n'avaient été délivrées par le nouveau passage des catalans en Sicile.

Le printemps de l'année 1299 vit recommencer les hostilités. Le pape prit le royaume d'Aragon sous la protection de l'Église, afin que ses voisins ne le troublassent pas pendant l'absence du roi; il acccorda à Jayme les dîmes ecclésiastiques de ses royaumes, afin de subvenir aux frais de la guerre, et il pressa son retour en Italie. Jayme se montra fidèle aux promesses faites au pape et à son beau-père Charles; il arriva à Naples vers la fin d'avril. Le 24 du mois suivant, tout fut prêt pour une nouvelle invasion. Il paraît que c'est vers ce temps qu'une espérance inattendue de liberté s'offrit aux trois fils de Mainfroi, Henri, Frédéric et Enzo. Charles II, pour faire plaisir au roi Jayme, ou pour tout autre motif qui ne nous est pas connu, ordonna à un de ses chevaliers, le 25 juin, de les retirer du château de Sainte-Marie-du-Mont, et de les envoyer en liberté à Naples, convenablement vêtus et pourvus

de chevaux. Mais on ne voit pas que cela ait été exécuté. Sans doute la raison d'État fit donner un contr'ordre, et, d'accord avec Jayme, Charles laissa ensevelis dans leur prison les fils de Mainfroi, afin de ne pas compliquer encore davantage les affaires de la succession à la couronne de Sicile. Le secret fut si bien gardé qu'on les crut morts, mais les archives du royaume de Naples prouvent qu'ils vécurent au moins jusqu'en cette année 1299.

Quoi qu'il en soit, Jayme eut soin de se faire donner le plus d'argent qu'il put, par le roi de Naples. Il fut convenu que Charles paierait le reste des dépenses de la dernière campagne, dépenses estimées de la valeur de 20489 onces d'or. Ces lourdes charges accrurent la pénurie de la cour de Naples, qui se vit obligée de solliciter la générosité de ses sujets, et d'engager ses joyaux à des marchands toscans pour en avoir de l'argent. Tout cela affaiblissait le gouvernement de Charles, contraint d'employer des moyens odieux pour recouvrer les impôts ; ses sujets se trouvaient naturellement disposés au mécontentement ; il avait toujours à craindre qu'ils n'eussent des intelligences avec ses ennemis. On conçoit donc facilement, comment tant de flottes et tant de soldats ne servaient à rien pour la réduction de la Sicile, puisqu'on ne pouvait rien continuer, et qu'on ne pouvait guère compter sur la fidélité de soldats mercenaires et mal payés. Charles dut même acheter la flotte du roi espagnol, et il ne fournit de son côté que quelques galères, avec des rameurs et des vivres, fruits de ses emprunts. Il était mieux monté en

soldats; les milices féodales et les compagnies d'aventuriers lui formaient une armée assez considérable, mais qui ne put cependant chasser de la Péninsule les troupes siciliennes, composées aussi d'aventuriers sans discipline et mal payés. Ses efforts joints à ceux de Jayme ne réussirent qu'à reprendre quelques châteaux et quelques îles en vue de Naples. Il fut bien aidé en cela par Roger Sanseverino, comte de Marsico, et par Roger Sangineto, que nous avons vu si impitoyable à la défense de Sangineto. On envoya la flotte catalane contre Ischia, Procida et Capri, et l'on y débarqua des valets de Naples, de Capoue et d'Averse, qui se mirent à y faire le dégât. Le succès de ce débarquement est resté inconnu, mais on sait que ces trois îles résistèrent jusqu'à la bataille du cap de Roland. Sanseverino se rendit au château l'Abbé, situé sur la pointe méridionale du golfe de Salerne, et que les Siciliens gardaient depuis treize ans; c'était moins pour y livrer un assaut, que pour amener à se rendre au moyen d'intelligences les almogavères qui le défendaient. Forcé par cette garnison, ou peut-être par les habitants de la ville, Apparent de Villeneuve, commandant de la place, consentit à se rendre au commencement du mois de mars, sous la condition d'avoir la vie sauve et la permission d'emporter ses effets, ainsi que ses gens, si, sous trente jours, il ne recevait pas de secours de Frédéric. Le délai étant expiré, le château fut remis entre les mains de Robert et Philippe, fils de Charles le Boîteux, qui étaient venus au siége. La Roche Impériale et Ordéolo, terres de la Basilicate et du val de

Crati, retournèrent aussi sous le pouvoir du roi de Naples. Le château de Squillaci tint ferme. Bérenger des Intensi, chevalier catalan, remit Otrante sans résistance, passa à l'ennemi avec ses aventuriers, et parut d'une fidélité si suspecte, qu'on l'emprisonna. Jayme lui accorda sa grâce dans la suite. D'autres capitaines se rendirent encore, parce qu'ils n'étaient pas payés par le roi de Sicile. Ainsi Jayme traita avec le châtelain de Saint-George en Calabre, et le gagna à son parti. Gui de Spitafore, gouverneur au nom de Frédéric, de la terre de Taverne en Calabre, se laissa séduire par Sangineto et obtint en fief pour sa défection la terre qu'il était chargé de défendre. Sangineto obtint au même prix la reddition de Martorano, situé dans la même province. Le faible Charles II s'entendait mieux à corrompre les garnisons qu'à les vaincre; il sentait bien pourtant que ce moyen est peu honorable pour un roi, et pour s'excuser, dans les deux diplômes donnés à l'occasion de la reddition de Martorano et de Taverne, il répète cette maxime digne du citoyen de Florence : l'honneur est ce qui allège le mal, en jouant sur les mots latins *honor* et *onus*, honor *est quod* onus *alleviat*.

La conduite de Frédéric était plus noble, et beaucoup plus en rapport avec le caractère chevaleresque de l'époque. Il convoqua un parlement à Messine, et, revêtu des insignes de la royauté, il commença son discours par ces paroles du prophète : « Meurs à la guerre, plutôt que de voir les maux de ton peuple. » Puis il dépeignit vivement l'ingratitude de Jayme qui

venait, avec deux princes de la maison d'Anjou, attaquer cette île qui avait fait sa gloire, et lui montrer sa reconnaissance en ravageant et saccageant les campagnes, en ruinant les cités, et en faisant couler à flots le sang sicilien. Il oubliait sans doute qu'une partie de ces maux devaient lui être attribués, mais les Siciliens étaient disposés à rejeter tout sur la tête du roi d'Aragon, et cela lui suffisait pour les enflammer. « Maintenant donc, poursuivit-il, sauvons les richesses de notre pays et prévenons l'invasion des ennemis, pendant que les forces du royaume sont entières; combattons en mer ces anciens ennemis dont vous voyez les drapeaux vaincus suspendus dans nos temples, et ces nouveaux adversaires plus injustes que les premiers, et que nous avons déjà repoussés une fois. Nous avons pour nous le droit des gens; nous combattrons pour notre patrie et pour nos foyers. » L'impatience des députés abrégea ce discours; on cria guerre! guerre! et tous les Siciliens, barons et bourgeois, se prêtèrent de grand cœur au dessein du roi. Une flotte de quarante galères fut équipée. L'ennemi était déjà en mer. On ne perdit pas de temps; Frédéric monta sur la capitane, richement ornée; on déploya les voiles, et le peuple de Messine, accouru en foule sur le rivage, salua les guerriers par des applaudissements, des larmes et des vœux.

La flotte catalane avait quitté le port de Naples le 24 juin. Elle portait le roi d'Aragon, Robert, duc de Calabre, Philippe, prince de Tarente, et Roger Loria; celui-ci brûlant de venger la mort de son neveu;

les catalans impatients de laver la honte de leur défaite, et Jayme pressé de finir une guerre qu'il faisait à contre-cœur. Ils étaient arrivés aux îles d'Éole, et se dirigeaient vers la côte de Sicile la plus rapprochée d'eux, lorsqu'une galère de Frédéric, venue à la découverte, les aperçut, et retourna promptement en donner avis au roi, qui venait de sortir du détroit. Les Siciliens firent force de rames pour prévenir le débarquement; mais, soit que l'avis fût venu trop tard, ou que les vents fussent contraires, ou que l'amiral Loria eût mieux manœuvré, les catalans avaient déjà gagné le rivage de Saint-Marc, à l'embouchure de la Zappulla, jeté l'ancre et disposé leurs galères en ordre de bataille, lorsque la flotte de Frédéric les aperçut en tournant le cap de Roland. Un cri de joie s'éleva de tous les bâtiments siciliens à la vue de l'ennemi; le cri de guerre *aour, aour,* emprunté aux marins catalans, retentit au loin, et, sans attendre le signal, sans se donner le temps de se ranger en bataille, ces insulaires furieux se dirigèrent contre les vaisseaux de Loria. Frédéric eut beaucoup de mal à réprimer cette témérité d'autant plus aveugle qu'on attendait d'heure en heure de Cefalù l'arrivée de huit galères, commandées par Mattéo de Termini. D'ailleurs le jour allait finir, et les navires ennemis étaient si solidement fixés au rivage et attachés entre eux, que les flottes de Venise et de Gênes réunies à la flotte sicilienne n'auraient pu, au dire des gens expérimentés, les faire sortir de cette position formidable. Les équipages obéirent enfin aux ordres réitérés du roi, mais ils ne s'apaisèrent pas pour cela. « Que

veut-il donc, s'écriaient-ils, est-ce qu'il dort? Oublie-t-il qui nous sommes? Frédéric est devenu lâche; ou bien, c'est qu'il craint pour son frère, et qu'il veut l'arracher de nos mains. » Enflés d'orgueil par tant d'années de victoires, ces guerriers ne regardaient plus ni leur nombre, ni l'habileté de l'amiral ennemi, et cette nuit d'été leur parut d'une longueur mortelle. Le ciel était pur et serein, nul vent n'agitait l'air, pendant que tant de colère bouillonnait dans ces cœurs, et que tous ces esprits exaltés ne rêvaient que gloire et vengeance. Jayme fit débarquer les chevaux et les bagages avec les hommes qui ne pourraient que l'embarrasser dans une bataille; il fit venir les garnisons des châteaux qui tenaient pour lui sur cette côte, et, dès le point du jour, entouré de ses barons, il exhorta sur le rivage ses gens à faire leur devoir. Il leur parla de l'obéissance qu'ils devaient au saint-siége, de leurs ancêtres qui avaient toujours combattu pour la foi. « Si j'ai quelque temps hésité, ajouta-t-il, je suis enfin revenu dans la bonne voie, averti que l'âme de mon père ne pourrait trouver de repos, tant que la Sicile serait rebelle. Entre mon amour pour mon père et mon amour pour mon frère, il n'y avait pas à balancer. Et depuis que je suis revenu à mon devoir, quelles offenses n'avons-nous pas reçues de cette race indomptable de Siciliens, à laquelle nous avons appris à combattre! La voici, moindre en nombre, moindre en vaisseaux, elle ose attaquer les hommes et Dieu lui-même! Châtiez-la, Catalans! »

Ensuite il monta avec son armée sur les cinquante-

six galères rangées en bataille sur une seule ligne ; les ailes étaient fort étendues, pour déborder la ligne sicilienne, beaucoup moins longue. Le roi se plaça au centre avec le fils du roi Charles. Frédéric lui faisant face, ayant dix-neuf galères à sa droite, et vingt à sa gauche. A la poupe de la capitane se trouvait Bernard Raymond, comte de Garsiliato, et à la proue, Hugues des Empuri, créé comte de Squillaci ; au milieu Garcias de Sancio gardait l'étendard royal avec une poignée de guerriers d'élite. Des deux côtés se trouvaient des connaissances, des amis, des parents; deux frères étaient à la tête de deux flottes; c'était comme dans une guerre civile. La mêlée n'en fut que plus furieuse. Elle commença peu après le lever du soleil, le samedi 4 juillet 1299. Derrière les Catalans était le rivage de Saint-Marc, à leur droite le cap de Roland ; les Siciliens venaient de la pleine mer. On entendit le bruit des trompettes, les cris des marins, la chute précipitée des rames, et en un instant fut comblé l'espace qui séparait les deux flottes.

Dès le commencement de l'action, Loria ordonna à six galères de faire une fuite simulée vers la pleine mer, et de venir prendre ensuite en flanc les galères siciliennes, quand l'action serait engagée. Les Siciliens lancèrent d'abord leurs traits, et avec beaucoup de succès. Mais Gomband des Intensi, qui avait un frère parmi les ennemis, jeune homme fier et désireux de gloire, croyant à la fuite des six galères, crut à la victoire, et pour avoir le temps de se signaler, s'élança sur la ligne ennemie, après avoir coupé le câble qui

l'attachait aux autres bâtiments. Il se trouva aussitôt pris en flanc par deux galères et en proue par une troisième. On en vint à l'abordage. Gomband répara sa témérité en faisant des prodiges de valeur, quoiqu'il fût mortellement blessé. La mêlée fut horrible. Les galères se heurtaient de proue et de flanc; les rames tombaient sur les rames pour les briser; une grêle de traits et de pierres pleuvaient sur les combattants. Il était midi, qu'on ne pouvait pas encore dire de quel côté serait l'avantage. Frédéric cherchait à en venir aux mains avec Jayme; heureusement les navires qui se trouvaient entre les deux frères épargnèrent aux deux partis le spectacle affreux de leur haine. Le ciel était en feu, il faisait une chaleur accablante; la fatigue, la peur, la rage, la perte de leur sang, firent éprouver aux combattants une soif brûlante. Ni le vin, dit Spéciale, ni l'eau ne pouvait l'éteindre. Gomband haletant, exténué, voulut prendre un moment de repos; il s'appuya sur son bouclier et expira. Sa témérité avait préparé la défaite, sa mort la commença. Les ennemis s'emparèrent de sa galère; les autres galères siciliennes, embarrassées par les câbles qui les rattachaient ensemble, se gênaient plus qu'elles ne s'aidaient, lorsqu'elles virent tomber sur elles par derrière les six galères envoyées à cet effet par Roger. Alors tout espoir de vaincre fut perdu; elles ne cherchèrent plus qu'à se défendre, résistèrent encore quelque temps, et la fuite commença.

Quand Frédéric vit plier les siens, résolu de mourir, il pria Blasco de rester à ses côtés, et allait se jeter en désespéré à travers les navires ennemis, lorsque, acca-

blé de chaleur et de fatigue, il tomba évanoui sur le tillac. Les braves qui l'entouraient se virent alors dans un extrême embarras. Que faire de la personne du prince? A chaque moment on craignait de le voir expirer. Le comte de Garsiliato était d'avis qu'on rendît à l'ennemi l'épée de Frédéric, parce que c'était, selon lui, le seul moyen de le sauver. Hugues des Empuri s'y opposa vivement. Il commanda de faire voile vers Messine, et, à force de rames, le capitaine s'échappa avec douze autres galères. Blasco, qui combattait sans perdre le roi de vue, apercevant la fuite de sa galère, ne pensa plus qu'à le suivre, et commanda à son enseigne de plier son étendard. Celui-ci répondit qu'il ne pourrait jamais voir Blasco Alagona abandonner la bataille, et il se frappa si violemment la tête contre le grand mât, qu'il tomba sans connaissance, et mourut le lendemain. Il s'appelait Fernand Pérez. D'autres faits étranges arrivèrent dans cette déroute. Vinciguerra Palizzi, qui venait d'être créé grand-chancelier à la place de Conrad Lalance, mort quelque temps auparavant, évita la mort que voulait lui donner l'amiral, son ancien ennemi, en sautant sur une petite barque qui le conduisit dans une autre galère, tandis que la sienne était entourée par quatre bâtiments de Roger Loria. Alafranc de Saint-Basile et d'autres nobles ne se sauvèrent qu'en se jetant à la nage. Les autres, vaincus par le nombre, combattirent jusqu'à la fin comme des furieux. Les ennemis envahirent enfin leurs galères, et un horrible carnage commença. L'amiral criait de toutes ses forces : « Vengez Jean Loria ! » Et ses gens massacraient les soldats

et les chevaliers, ou les jetaient à la mer. La lassitude seule arrêta cette boucherie, et l'amiral parcourait encore les galères ennemies pour tuer ceux qu'on avait épargnés. Sa fureur cherchait surtout les Messinois. Frédéric et Perron-le-Roux, Ansalon et Raymond Ansalon, Jaccopo Scordia, Jaccopo Capèce, et d'autres nobles de Messine périrent. Quand on fut las de tuer, on fit des prisonniers et l'on se mit au pillage. Pierre Salvacossa s'enfuit à Ischia, qu'il avait autrefois vaillamment défendue, et la rendit pour obtenir sa grâce des vainqueurs. Dix-huit galères furent prises; six mille Siciliens perdirent la vie.

Telle fut la sanglante journée du cap de Roland. C'était la première défaite que les Siciliens éprouvaient sur mer depuis dix-sept ans. La victoire de Roger fut si complète, qu'il n'y eut personne qui ne jugeât la cause de Frédéric perdue irrévocablement. Mais Jayme ne sut pas ou ne voulut pas en profiter, et le contraire de ce qu'on prévoyait arriva.

CHAPITRE XVIII.

FRÉDÉRIC III.

Jayme retourne à Naples et ensuite en Catalogne. — Succès de Robert en Sicile. — Conjuration de Catane. — Bataille de la Fauconnerie où est défait et pris le prince de Tarente. — Combat de Gagliano. — 1299-1300.

Jayme en faisant la revue de ses troupes, le lendemain de la bataille, ne put s'empêcher de s'écrier, à la vue de tant de morts : « Non, je n'ai pas vaincu, c'est une journée maudite. » Les prisonniers siciliens qu'on amena devant lui, lui firent sentir encore plus vivement le malheur d'un tel triomphe. Un d'entre eux, vieillard vénérable, mais exalté par sa défaite, et par tout ce qu'il avait souffert depuis le départ du roi d'Aragon, lui cria tout haut : « Nous ne vous redeman-

dons pas le sang que nous avons versé pour vous maintenir sur le trône, car vous ne pourriez pas le rendre ; mais que la Catalogne, si fière de sa liberté et de son honneur, nous rende les navires siciliens qui l'ont sauvée, et que la tempête a engloutis dans le golfe du Lion ! » Ces paroles peignent au naturel les sentiments qui agitaient les Siciliens, et elles devaient faire beaucoup d'impression sur les Catalans qui ne tiraient que peu d'avantage de cette guerre. En effet, Jayme avait tout le mal, et c'était pour la maison d'Anjou qu'il voulait faire des conquêtes. Il est vrai que la Corse et la Sardaigne n'étaient pas une médiocre récompense pour son ambition, mais ses peuples étaient peu touchés de ce qui ne pouvait intéresser que lui. Aussi Jayme ne pensa-t-il plus qu'à prendre du repos. Après être repassé en Calabre pour prendre à Nicotra les milices du royaume de Naples, qui y étaient rassemblées, et les avoir amenées en Sicile, il convoqua les principaux de l'armée, avec le duc de Calabre et le prince de Tarente, Robert et Philippe, et leur manifesta ses intentions : « J'ai rempli, dit-il, la promesse que j'ai faite au souverain pontife ; les forces de la Sicile sont abattues, et vous pouvez maintenant, sans mon secours, en achever la conquête. L'armée est en bon état ; il n'y a plus qu'un léger effort à faire, et j'aurais voulu terminer avec vous cette entreprise ; mais la nécessité me rappelle en Catalogne. » Robert, désireux d'acquérir de la gloire, fut charmé du parti que prenait le roi d'Aragon, et Jayme fit voile pour Salerne avec le prince de Tarente. Le roi Charles voulut en vain l'engager à res-

ter; ni ses prières, ni ses offres, ni les faveurs accordées aux marchands catalans, ne purent retenir l'Aragonais, impatient de se débarrasser de cette guerre. Il se rendit de Salerne à Naples, s'inquiéta peu de l'accueil froid que lui fit le roi, et repartit pour l'Espagne, mécontent de tout le monde, mécontent de lui-même, tourmenté par les nouveaux alliés qu'il abandonnait, et maudit de Frédéric et des Siciliens.

Cependant l'adversité, en donnant de l'expérience à Frédéric, lui permit de relever ses affaires. Lorsqu'il revint à lui, se voyant entraîné loin du combat, il demanda en désespéré ses armes et la mort : « Jamais, s'écria-t-il, jamais je ne retournerai vaincu en Sicile. » Mais il céda bientôt à des conseils plus sages et plus courageux, et il se décida à lutter encore et à régner. Il arriva à Messine. La ville était plongée dans le deuil; on n'entendait partout que des gémissements. On savait partout la perte de la bataille; mais tout le reste était encore inconnu. On disait vaguement que le roi était mort, et les suites d'un tel malheur faisaient l'occupation de tous les esprits. Aussi, quand on le vit revenir fuyant sur sa capitane ensanglantée, avec les restes de sa flotte, se livra-t-on à une grande joie, sans plus penser au désastre qu'on venait d'éprouver, parce qu'on voyait luire une dernière espérance de salut. Le peuple l'entoura en foule, criant que rien n'était perdu, puisque le roi vivait, et lui offrant tout son sang pour la défense de la Sicile. Frédéric répondit comme il convenait, que tout est entre les mains de Dieu, que la vie de l'homme est mêlée de succès et de revers, et qu'il ne

fallait pas être abattu par une défaite unique après dix-sept ans de triomphe. « Rien en effet n'est perdu, dit-il, puisqu'il nous reste des bras, des armes et de l'argent; ayons de la constance, et la fortune reviendra vers nous; personne n'est capable de dompter la Sicile, si elle est unie et résolue de tout sacrifier pour se défendre. » Il écrivit aussitôt à Palerme et aux autres villes pour relever leur courage : il attribua la défaite aux galères qui s'étaient embarrassées les unes dans les autres, dissimula la grandeur de la perte, et exhorta tous ses sujets à tenir ferme contre les premières attaques des ennemis. Le peuple répondit à son appel. Mais, sachant bien que le temps seul et la victoire pourraient rétablir ses affaires, il se tint d'abord sur une prudente défensive, laissa les ennemis librement parcourir les campagnes, en se contentant de bien défendre les places fortifiées, et lui-même résolut de se rendre à Castrogiovanni, l'ancienne Enna, ville très-forte, bâtie sur une montagne, et qui, située vers le centre de l'île, est très-favorable pour la protection du reste de la Sicile. Dans ce dessein, il laissa à la garde de Messine, Nicolas et Damien Palazzi, frères de Vinciguerra, plaça des gouverneurs affidés dans les autres lieux importants, et se disposa à prendre le chemin de la côte orientale pour la surveiller et se rendre ensuite à Castrogiovanni.

Les Angevins songeaient de leur côté à profiter de la victoire du roi d'Aragon. Capri, Ischia et Procida retombèrent entre leurs mains. Salvacossa, qui avait livré Ischia, fut créé *protontino* d'Ischia, ce qui revenait à la dignité de vice-amiral de la flotte, et il reçut du roi

Charles plusieurs fiefs en Sicile. En même temps Charles, reconnaissant que la cruauté de l'administration de son père et la violation des anciens priviléges avaient été les principales causes des Vêpres, voulut gagner les Siciliens en leur assurant tous ces priviléges par un diplôme, donné en date du 24 juillet, et flatter leur orgueil national en créant Robert vicaire-général et perpétuel de l'île, ce qui les empêchait de dépendre du gouvernement napolitain. Mais il comptait moins sur ces moyens pacifiques que sur la guerre, et il envoya le plus qu'il put de gens, de vivres et d'argent au duc de Calabre, chargé de poursuivre l'entreprise au delà du détroit.

Robert ne gagna d'abord que lentement du terrain. Castiglione, Rochelle et Placa, anciens fiefs de Loria, se rendirent à l'amiral. Francaville aurait suivi leur exemple, mais elle fut retenue par la crainte de la garnison de la citadelle, commandée par Conrad Doria. Randazzo, dans le val Demone, opposa une vigoureuse résistance. Robert fit le dégât dans les environs et donna un violent assaut; mais les habitants tinrent bon, et le duc fut obligé de se retirer. Comme il manquait de vivres, il tourna vers le fertile pays qui environne l'Etna, et se rafraîchit dans Aderno, qui se rendit sans résistance. Il campa ensuite sous les murs de Paterno. Cette place était commandée par le vieux comte Mainfroi Maletta, ancienne créature de l'empereur Frédéric, homme d'une illustre naissance, et jusque-là fidèle aux Souabes et aux Aragonais. Mais la vieillesse avait énervé son courage, et il se rendit au bout de deux

jours. Son exemple fut funeste au parti de Frédéric. Buccheri le suivit. L'amiral s'empara de Vizzini par trahison. Puis il joignit ses forces à celles de Robert, à Palagonia, et tous deux vinrent mettre le siége devant Chiaramonte. L'assaut fut livré avec tant de fureur, que les habitants, qui criaient qu'ils voulaient se rendre, ne furent pas entendus. Les assiégeants, vainqueurs, commirent d'horribles cruautés dans la ville, la première que les Angevins emportaient de force dans cette guerre. On passa les hommes au fil de l'épée, on écrasa les enfants contre les pierres, on tua même les femmes enceintes. Cette conduite fit beaucoup de tort à la cause angevine, quoiqu'on dût plutôt attribuer ces horreurs à la vengeance du terrible Loria qu'aux ordres de Robert. Les Siciliens se rappelèrent tout ce qu'ils avaient souffert autrefois, et comme ils n'obtenaient pas même de grâce lorsqu'ils criaient merci, ils ne virent plus de salut que dans une résistance opiniâtre. La guerre la plus avantageuse qu'on aurait pu faire à Frédéric, était de traiter les vaincus avec douceur; mais qu'attendre de vainqueurs qui abusaient si cruellement de leurs succès? L'armée de Naples tourna ensuite vers Catane. Elle campa dans les vignes de l'Arena, mais elle se retira presque aussitôt, parce que le duc de Calabre attendait plus de la trahison que de la force, contre une ville si importante, et défendue par Blasco Alagona. Pour donner le temps d'agir à la conjuration, il livra l'assaut à Aidone; Giovenco des Uberti le repoussa une première fois, mais le lendemain il entra en accommodement. Piazza ne fut pas d'aussi facile com-

position. Guillaume Calcerando et Paumier l'Abbé, à la tête de soixante cavaliers, traversèrent les lignes des assiégeants, et disposèrent la ville à une vigoureuse défense. Le duc de Calabre et l'amiral livrèrent en vain de violents assauts, et firent en vain des propositions avantageuses. Les habitants répondirent qu'ils mourraient plutôt que de se rendre, et leurs actes soutinrent leurs paroles. Il fallut lever le siége après avoir perdu beaucoup de monde. Robert se vengea de sa honte sur les campagnes voisines et se retira à Paterno.

Cependant Frédéric, sachant le péril qui menaçait Catane, était accouru de Messine et n'y avait pas trouvé l'ennemi. Joyeux de cet évènement, il convoqua les habitants à une assemblée, et chercha à les encourager par ses paroles. Virgile Scordia, regardé comme un homme orné des vertus des anciens Romains, et l'un des plus considérables de la ville, lui répondit au nom de tous : « Qui pourrait échanger la liberté dont nous jouissons sous un tel prince, contre la tyrannie étrangère? Nous n'avons pas oublié ce que nous avons souffert autrefois. Ces murs sont encore teints du sang français, pour avertir les Siciliens de redouter la vengeance de nos anciens tyrans. Il n'y a personne aussi qui ne soit prêt à donner sa vie pour Frédéric, élevé au milieu de nous, que nous avons porté dans nos bras, et qui est devenu notre roi et notre père. S'il y a ici, ô Sire, un insensé qui nourrisse contre toi des pensées perfides, que la terre s'ouvre sous ses pieds, et que la foudre le réduise en cendres! » Ainsi parla

ce traître, qui venait de s'engager à livrer Catane aux ennemis. Frédéric, trompé par ces fausses apparences, songeait déjà à ce qu'il devait faire pour récompenser dignement cet homme; et, aussi confiant cette fois qu'il avait été soupçonneux dans d'autres occasions, il ne voulut rien croire aux paroles d'Alagona, qui lui révélait de graves indices des pratiques de Virgile Scordia. Il appela Virgile le père de la patrie, et répondit à Blasco qu'il aimerait mieux perdre Catane que douter un instant de la fidélité de ce vertueux citoyen. Blasco indigné, résigna le commandement de la ville, et le roi le remit à Hugues des Empuri, brave guerrier, mais peu habile, tout en comptant beaucoup plus sur la faveur populaire dont jouissait Scordia, que sur le talent de Hugues. Puis il alla visiter Lentini, Syracuse et d'autres places importantes du val de Noto, et fit un long séjour à Castrogiovanni, où il accorda de nouveaux priviléges aux habitants de Caltagirone, afin de combattre ses ennemis avec les armes qu'ils employaient contre lui.

Il y avait à Catane un certain Napoléon Capet, bourgeois d'une moindre importance que Virgile, mais d'une égale ambition. Tous deux recherchaient à l'envi la faveur du peuple et la munificence du roi, et ils étaient pour cela ennemis depuis longtemps. Ils se réconcilièrent pour livrer la ville. Virgile, ne pouvant réussir sans avoir pour lui tous les mauvais citoyens, condescendit à demander l'aide de Napoléon; celui-ci, fier de cette condescendance, accepta la proposition avec joie, et l'intérêt commun leur fit pardonner leurs

mutuelles offenses. La trame ne fut ourdie qu'entre eux deux; ils cachèrent leur dessein même à leurs partisans, jusqu'à ce que l'occasion favorable se présentât. Elle ne tarda pas. Le roi, résolu d'entrer en campagne, parce que l'ennemi manquait de vivres et se trouvait repoussé des lieux les plus importants, demanda à Catane un secours de six cents hommes. Il en écrivit pour cela à Hugues. Celui-ci se consulta avec Virgile pour savoir comment demander ce secours aux habitants. Virgile l'assura que, pour l'obtenir, il n'avait qu'à convoquer le peuple pour le lendemain dans l'église de Sainte-Agathe, et qu'il se chargeait du reste. Il profita de l'intervalle pour s'entendre avec Napoléon, et pour exciter le peuple à se révolter, en lui faisant croire qu'il s'agissait de ses propres intérêts. Ainsi la conjuration, jusqu'alors inconnue, s'étendit en un instant à un grand nombre, sans qu'il y eût de danger, à cause du peu de temps qui devait s'écouler jusqu'au moment où elle éclaterait. Les clients, les amis, les parents des deux chefs furent avertis; on enrôla tous ces gens qui n'aiment que le désordre, et qui sont toujours nombreux dans une cité populeuse, et on assigna à tous le rôle qu'ils avaient à remplir.

Le lendemain, l'église de Catane se trouva pleine d'une foule innombrable. Napoléon s'y rendit avec les conspirateurs tout armés. Virgile, qui s'était rendu chez Hugues, l'accompagna dans l'église. Quand on eut fait silence, le comte déclara les volontés du roi. Il n'avait pas fini de parler, qu'un homme du peuple, dégaînant son épée, se mit à crier la paix! la paix! et

il lui donna un coup d'estramaçon dans le visage. Les autres conjurés entourèrent aussitôt le comte, se rendirent maîtres de sa personne, et se mirent à parcourir toutes les rues en criant la paix! la paix! Quiconque tardait à répondre à ce cri s'y voyait contraint par des menaces, et toute la ville fut en quelques heures en pleine révolution. Hugues s'enfuit sur une barque à Taormine. La populace saccagea les maisons; mais, soumise à Virgile, elle renvoya les officiers du roi sans leur faire subir aucune insulte. Robert fut aussitôt appelé; on lui remit la ville entre les mains; on l'accueillit avec une grande joie, et le prince accorda toutes les faveurs qu'on lui demanda. La défection de Catane arrêta tout court l'effort que Frédéric allait faire contre l'ennemi, et elle fut la cause de la prolongation de la guerre. Beaucoup de places se rendirent. Noto, Buscemi, Ferla, Palazzolo, Cassaro, reconnurent l'autorité de Robert. Raguse chassa le lieutenant de Mainfroi Chiaramonte, et appela dans ses murs Guillaume l'Étendard, qui était à Vizzini. La position de Frédéric devint plus désespérée qu'après la bataille du cap de Roland.

Le pape Boniface fut très-joyeux des nouvelles qu'il recevait de Sicile : il put enfin espérer que la paix serait bientôt rétablie, et il fit tout ce qu'il put pour avancer cette heureuse conclusion. Il envoya le cardinal Gérard, du titre de Sainte-Sabine, prélat révéré en Sicile comme un saint, afin d'amener plus promptement les peuples à la soumission. Il exhorta le roi Charles et ses fils à profiter de leurs succès, et il était

si habile, qu'il engagea fortement Philippe, prince de Tarente, à ne pas faire, comme il en avait le dessein, une descente sur les côtes occidentales de l'île, parce qu'il prévoyait que Frédéric pourrait facilement le repousser de ce côté. Mais le jeune prince n'écouta pas ses sages avis; il voulait acquérir de la gloire, et son père, faible avec ses enfants, et impatient de terminer la guerre, ne voulut pas s'opposer à ses désirs.

On équipa quarante galères dans le port de Naples, et l'on rassembla tout ce qui restait de barons français ou italiens, de milices et de troupes mercenaires. Philippe fut mis à la tête de l'armée, et entouré d'un conseil d'hommes expérimentés. La flotte avait pour vice-amiral Pierre Salvacossa. On mit à la voile au commencement du mois de novembre, et l'on cingla vers Trapani, afin de ravager la partie occidentale de l'île, qui, intacte jusqu'alors, fournissait à Frédéric toutes ses subsistances. Celui-ci, effrayé du nouveau péril qui le menaçait, assembla le conseil de ses capitaines. Blasco Alagona parla ainsi: « Je crois que le roi ne doit pas quitter l'inexpugnable position dans laquelle il se trouve à Castrogiovanni. Le prince de Tarente n'a pas avec lui assez de gens pour tenter quelque chose d'important, parce que les Siciliens résisteront partout avec courage et opiniâtreté, et si le roi allait à sa rencontre, il est à craindre que le duc de Calabre ne se mette aussi en mouvement, et que nous ne nous trouvions pris entre deux armées, ce qui amènerait la perte du royaume en une seule journée. Remercions Dieu de l'imprudence de nos ennemis, qui auraient dû réunir

leurs forces à Catane, pour empêcher le roi de tenir la campagne. Je ne puis que blâmer le dessein d'aller au-devant du prince pour en venir aux mains et retourner ensuite en arrière, parce que le prince n'est général que de nom, et que c'est en effet Roger Sanseverino qui commande. Or ce vieux guerrier saura éviter la bataille, et donnera le temps au duc de Calabre d'arriver. Qu'on me confie donc quelques troupes: je me contenterai d'abord de harceler l'ennemi; je l'attirerai à une bataille en lui faisant voir que je n'ai que peu de forces, et je jure de vaincre les Angevins ou de rester sur le champ de bataille. » Personne ne voulut récuser cet avis. Sur les marches du trône, aux pieds de Frédéric, était assis un certain Sanche Scada, qui n'était renommé ni pour son éloquence, ni pour son habileté. Personne ne faisait attention à lui, et il se contentait d'écouter et de regarder les autres, lorsque le roi, après avoir interrogé tous ses conseillers, se tourna vers lui pour la première fois; aussitôt, secouant la tête d'un air triste, il se mit à prononcer ce discours avec véhémence :

« O roi, il est insensé l'avis qui vous conseille de rester inactif pendant qu'on attaquera Philippe. Quel est celui de vos ancêtres, dites-moi, qui aurait pu dompter les peuples ennemis, si on ne l'avait pas toujours vu au plus fort de la mêlée, à la tête de ses chevaliers? Je sens dans mon cœur que devant vous j'oserais tout, et que loin de vous mon bras n'aurait plus de force. Et maintenant Blasco veut que toute la Sicile, qui a les yeux tournés sur vous, vous voie éviter la

bataille comme un lâche! Blasco se confie dans son courage, et insulte celui des autres; Blasco veut seul acquérir de la gloire, mais, au nom de Dieu, il ne sait pas s'apprécier. Il faut combattre avec toutes nos forces où se trouve le sort de toute la guerre. Nous sommes sauvés, si Dieu nous donne la victoire. Sinon, il vaut mieux mourir avec honneur, que de se déshonorer par l'inaction. »

Après ce discours, Scada reprit sa première attitude. Mais Frédéric avait été frappé. Il considéra que l'hésitation pouvait perdre la Sicile, et la honte, et le désir de venger la défaite du cap de Roland le firent se résoudre à tout risquer. Laissant donc à la garde de Castrogiovanni, Guillaume Calcerando, déjà vieux, il prit la route de Trapani avec une poignée des habitants de la ville et quelques milices féodales qui se trouvèrent prêtes. Sur son chemin sa troupe s'accrut des soldats envoyés de Palerme et des pays qu'il traversait. Les populations se levaient en armes sans s'inquiéter de l'hiver, et sans attendre d'ordres, tant on sentait le besoin de prévenir l'arrivée de Robert par une prompte expédition. On joignit bientôt l'ennemi qui se rendait à Marsala, parce qu'il n'avait pu s'emparer de Trapani. La flotte était éloignée, on ne pouvait éviter le combat, et les deux armées s'y préparèrent. On raconte qu'un certain Lopis de Yahim, devin de son métier, vint alors trouver le roi de Sicile et lui dit: « Tu vaincras, Frédéric; moi seul je mourrai avec cinq chevaliers. — Pourquoi donc ne fuis-tu pas? dit le roi; c'est au nom de Dieu que nous combattrons. —

Le sort est ainsi fixé, répliqua le devin ; il faut que je meure et que tu vainques. » On ne sait pas ce que devint Lopis.

Ce fut dans les vastes plaines de la Fauconnerie, à huit milles de Trapani, à dix milles de Marsala, et à près de trois milles de la mer, que l'armée sicilienne rencontra les ennemis, le premier décembre 1299. Elle était plus forte d'infanterie, mais ces fantassins étaient sans discipline ; quelques troupes catalanes, dont on ignore le nombre, se joignirent à elles. Les ennemis avaient une cavalerie plus nombreuse ; un gros de Provençaux s'était réuni aux Napolitains ; le total s'élevait à environ 600 cavaliers et un beaucoup plus grand nombre de piétons. Les deux armées se rangèrent l'une et l'autre en trois corps. Du côté des Napolitains Philippe commandait la droite ; le maréchal Brolio des Bonsi était au centre, et Roger Sanseverino, comte de Marsico, à la gauche. Frédéric, par le conseil de Blasco, plaça ce même Blasco vis-à-vis du prince angevin, avec quelques cavaliers et une bonne troupe d'almogavères ; lui-même se mit au centre avec le corps des fantassins, et il assigna l'aile droite aux cavaliers de Jean Chiaramonte, Vinciguerra de Palizzi, Mattéo de Termini, Bérard de Quéralto, Farinata des Uberti, et aux hommes de pied tirés de Castrogiovanni. Cette aile engagea l'action en s'avançant lentement contre Sanseverino. Presque aussitôt le prince de Tarente, qui était à l'autre aile, détacha les arbalétriers provençaux à cheval pour combattre les almogavères, et pour lui, il s'élança avec ses hommes d'armes contre Blasco

Alagona, dont la bannière se faisait remarquer par-dessus toutes les autres, parce qu'on ne voyait pas encore les aigles de Frédéric, occupé derrière l'armée à ranger de nouveaux cavaliers qui lui arrivaient. Blasco le pressa alors de monter à cheval, en lui envoyant de fréquents messages. En attendant, les almogavères laissèrent l'ennemi s'avancer. Lorsqu'il fut à la portée de leurs coups, ils poussèrent leur cri ordinaire : Aiguisez les fers ! et ils se mirent à frotter leurs javelots sur les cailloux qui se trouvaient sous leurs pieds, au grand étonnement et à la grande terreur des ennemis.

Les gens de Blasco hésitèrent un moment avant de charger le prince de Tarente ; ils soutinrent même l'attaque avec peu d'ardeur, et purent faire croire qu'on n'aurait pas de mal à les enfoncer. Mais ensuite ils se ranimèrent, et on ne put les faire reculer d'un pas. Philippe voyant alors le centre de l'armée ennemie rester un peu en arrière, attribua cette position à la crainte, et résolut d'y porter le trouble. Il s'élança étourdiment de ce côté, sans plus songer aux almogavères de l'aile droite, qui se replièrent aussitôt sur lui. C'est alors qu'un courtisan de Frédéric, croyant, au mouvement de Philippe, que c'en était fait de Blasco et de ses gens, conseilla au prince de s'enfuir. Ce conseil pouvait tout perdre. Frédéric répondit avec indignation : « Tu peux fuir, traître, mais moi, je mourrai plutôt. » En même temps il fit déployer son étendard, et alla à la rencontre de Philippe avec les cavaliers qu'il avait autour de lui.

Là se firent des prodiges de valeur. On combattait

corps à corps ; les troupes des deux partis étaient pêle-mêle ; la présence du prince animait les uns, la présence du roi animait les autres. L'épée de Philippe brillait au loin ; Frédéric tuait sans se lasser ceux qui se trouvaient auprès de lui, quoiqu'il fût légèrement blessé au visage et à la main. Mais Blasco surtout se distingua dans cette action. Après avoir chargé la cavalerie du prince avec ses cavaliers, il cria à ses almogavères de frapper aux chevaux, pour démonter les ennemis. Il fut obéi, et le désordre se mit parmi les Napolitains. Un almagovère, s'il faut en croire Montaner, perça de part en part avec son javelot, un cavalier protégé par son bouclier ; un autre, nommé Porcello, coupa net du tranchant de son cimeterre la jambe d'un français couverte d'un jambard, et ouvrit encore du même coup le ventre de son cheval. Ces almogavères firent un carnage horrible de chevaux, et en tuèrent même beaucoup à Frédéric. La cavalerie napolitaine, prise par devant par les troupes du roi, et à droite par les gens de Blasco, fut à la fin obligée de tourner le dos. L'aile gauche, commandée par Sanseverino, avait remporté d'abord quelque avantage, mais elle avait affaire à la fleur de la noblesse sicilienne, et il lui fut impossible de l'enfoncer. Le centre ne put rien faire, parce que le mouvement maladroit de Philippe lui enleva le terrain où il devait combattre. Après la bataille on trouva le maréchal Brolio, qui le commandait, parmi les cadavres de ses Français, et criblé de mille blessures.

Un dernier évènement enleva définitivement la vic-

toire aux Napolitains. Philippe, qui combattait avec beaucoup de valeur, blessa un catalan, nommé Martin Pérez de Ros, homme d'un grand courage, et d'une force extraordinaire. Le catalan, rendu furieux par sa blessure, et s'apercevant que son adversaire le serrait de près, pour l'empêcher de se servir de sa masse d'armes, jeta cette arme qui lui devenait inutile, et empoigna le prince, qui était aussi très-robuste, quoiqu'il n'eût que vingt-deux ans. Philippe le saisit de son côté, et tous deux firent de grands efforts pour se démonter mutuellement. A la fin tous deux tombèrent, mais le prince roula sous Pérez, et ne pouvant se débarrasser, il allait être égorgé, sans que ses gens pussent le secourir. Mais il s'écria : « Bienheureuse Vierge! Je suis Philippe d'Anjou. » Pérez, qui ne se doutait pas du rang de son adversaire, retint aussitôt son poignard, sans pour cela lâcher le prince, et appela à grands cris Alagona, occupé près de lui à achever la déroute des ennemis. Le féroce capitaine ordonna à deux de ses almogavères de couper la gorge à Philippe, pour venger sur lui le meurtre de Conradin. C'en était fait du prince de Tarente. Tout à coup un cri s'éleva parmi les Siciliens : l'ennemi! l'ennemi! L'aile droite succombait sous les efforts des Napolitains. Alors Blasco se ressouvint de la défaite de Conradin à Tagliacozzo, causée par l'imprudence de l'infortuné prince, et laissant là Philippe, il courut à la rencontre du nouveau danger qui se présentait. Frédéric délivra le prince de Tarente des deux almogovères; il lui fit enlever ses armes, et le confia à la garde de ses gens.

Telle fut la bataille de la Fauconnerie. Le comte de Sanseverino, ne pouvant rallier les fuyards, se rendit. Les Siciliens firent encore prisonniers Barthélemy et Sergius Siginolfe, Hugues Vizzi, Guillaume Amendolia et d'autres nobles guerriers. Il est faux que deux cents chevaliers, accoutumés aux délices de la vie, comme dit Spéciale, se soient enfuis sans avoir été blessés. Pour rester dans le vrai, il faut dire que ces chevaliers ayant perdu leur capitaine, après la défaite des deux ailes, au lieu de se rendre ou de périr sans utilité, résolurent sagement de se retirer sur la flotte; mais l'armée ennemie leur coupa la retraite, et ils furent entourés et vaincus. On vit dans la poursuite quels sentiments animaient alors les Siciliens. Un d'eux, nommé Giletto, apercevant Pierre Salvacossa parmi les fuyards, l'accabla d'injures et de reproches, et leva son épée pour le tuer. Salvacossa lui offrit mille onces d'or pour se sauver. « J'aurais trop de mal à les compter, dit le soldat; conserve-les pour tes enfants, et toi, traître, meurs; » et il l'égorgea. Peu de Napolitains parvinrent à s'échapper sur la flotte, qui alla porter à Naples la nouvelle de cette défaite. Frédéric fit manger ses soldats sur le champ de bataille; il laissa à chacun ce qu'il avait pris, et ne se réserva que les principaux barons. Il fit soigner avec beaucoup de prévenances le prince de Tarente, et lui rendit tous les honneurs dus au rang d'un tel prisonnier. Le soir il entra dans Trapani. Il dépêcha des courriers dans toute l'île. Une lettre écrite aux bourgeois de Palerme les exhorta à monter sur leurs galères, à se joindre aux galères gé-

noises d'Egidius Doria, et à courir sur la flotte ennemie. Lui-même entra peu de temps après en triomphe dans sa capitale. Pour récompenser les services que lui avaient rendus les Palermitains, il confirma tous les priviléges qui leur avaient été accordés par Frédéric II, Conrad et Mainfroi. Il parcourut ensuite le val de Mazzara pour enflammer les Siciliens à la défense du pays, en leur montrant leur roi victorieux. La plus grande partie de ses prisonniers furent détenus dans les prisons du palais de Palerme; le comte de Sanseverino fut enfermé dans le château du mont Saint-Julien, et le prince Philippe fut conduit dans cette citadelle de Cefalù, où son père avait été prisonnier quinze ans auparavant.

Ainsi la bataille de la Fauconnerie, la plus importante qui ait été livrée en rase campagne, pendant la guerre des Vêpres Siciliennes, rendit à Frédéric les avantages que lui avait fait perdre celle du cap de Roland, cinq mois auparavant. Le duc Robert qui l'apprit en chemin, tandis qu'il marchait à grandes journées contre Frédéric, retourna aussitôt à Catane, dont il était sorti à la nouvelle de l'expédition du prince de Tarente. Lui et Roger Loria demandèrent de nouveaux renforts à Charles-le-Boîteux, pour pouvoir reprendre la guerre au printemps suivant. Loria, avec son audace accoutumée, passa seul le Phare sur un bâtiment léger, afin de presser les préparatifs qui se faisaient à Naples, et il eut soin d'avertir le prince, avant de partir, de ne se laisser tenter par aucune occasion d'attaquer l'ennemi, qu'il savait rusé et entreprenant.

Malgré ces recommandations, Robert ne put se garder de l'envie d'acquérir sans peine le château de Gagliano, pendant le temps du carnaval de l'année 1300. Charles Morlet, noble français, y était prisonnier depuis la bataille de la Fauconnerie. Le commandant du château était un catalan de la cour de Frédéric, nommé Montaner de Sosa, autre que l'historien que nous avons déjà cité. Ce gouverneur commença à traiter son prisonnier avec plus d'humanité qu'on ne le faisait alors. Il eut de fréquents entretiens avec lui, pour l'amener à ses fins. Un jour il lui parla avec mystère, tout bas, et comme s'il craignait d'être entendu, et après lui avoir demandé s'il lui garderait le secret, il lui dit à voix basse que sa conscience ne lui permettait pas de résister plus longtemps à l'Église et de combattre pour une cause injuste, et qu'il était disposé à tout risquer pour rentrer dans la bonne voie. « L'esprit du Seigneur est maintenant avec vous, dit le Français; il vous a rendu la lumière de vos yeux. Mais, dites-moi, au nom de Dieu, quelle expiation voulez-vous faire? » Le catalan promit de livrer à Robert le château qui était imprenable. Morlet le crut, et écrivit au duc cette bonne nouvelle.

Il venait d'arriver à Catane, sous la conduite du comte de Brienne et de deux autres barons, trois cents chevaliers français, qui s'étaient engagés entre eux par serment à se mesurer avec Blasco Alagona et Guillaume Calcérando, pour les vaincre ou périr en les combattant. Ils s'appelaient pour cela les *Chevaliers de la Mort*. Il paraît que leur projet fit porter l'affaire

de Gagliano dans le conseil de Robert. Quand on la proposa, les conseillers se divisèrent. Les uns recommandaient la plus grande défiance à l'égard des Catalans, ennemis invétérés du nom français; les autres répliquaient qu'il n'y avait rien dont les Catalans ne fussent prêts à faire le commerce. Le cardinal Gérard rappela à ceux-ci les avis de Roger Loria; mais ils répondirent que la guerre n'était pas du ressort des prêtres; ils traitèrent le cardinal d'homme entêté, et reprochèrent à Loria sa jalousie; et enfin, comme on ne put s'entendre, on en resta là pour le moment, en faisant dire au gouverneur de Gagliano de venir lui-même à Catane pour ratifier ses promesses, parce qu'on ne pouvait se fier aux lettres d'un prisonnier. Montaner se tira de ce mauvais pas en alléguant le prétexte honnête qu'il ne pouvait, en temps de guerre, s'éloigner de la forteresse, et il envoya à sa place un de ses neveux à qui il fit la leçon, et qui se conduisit si adroitement auprès du duc de Calabre, qu'on ne put concevoir le moindre soupçon. Une nouvelle difficulté s'éleva. Qui serait chargé de l'entreprise? Tous les barons, assurés du succès, demandaient à la faire. Robert, pour couper court à la difficulté, ordonna que tous y contribueraient, et que lui-même marcherait à la tête de ses troupes. Au point du jour, Gauthier, comte de Brienne et de Leuc, le comte de Valmont, Godefroi de Mili, Jacques de Brusson, Jean de Joinville, Olivier de Berlinçon, Robert Cornier, Jean Trullard, Gauthier de Noé, Thomas de Procida, vinrent avec leurs hommes d'armes se présenter au château Ursino, pour prendre le

prince avec eux. Robert avait caché l'entreprise à son épouse, et n'était pas encore sorti du lit, lorsque ses gens le firent demander. Yolande, qui se douta de ce que c'était, fit tant que Robert lui dévoila le secret. Alors elle le supplia avec larmes d'abandonner une entreprise qui ne pouvait lui procurer aucune gloire, et ses prières finirent par vaincre la résolution de son mari. Le comte de Brienne fut chargé de la conduite de l'affaire, et il prit le chemin de Gagliano, avec les soldats désignés et les chevaliers de la Mort. Le neveu de Montaner servait de guide.

Cependant Montaner avait averti Blasco Alagona de la trahison qu'il méditait. Blasco, qui avait en conséquence des espions dans les environs, apprit la marche des ennemis, et s'embusqua près du château avec Guillaume Calcerando et ses Siciliens. Les Français s'avançaient sans défiance, avec cette assurance que leur donnait leur courage. Aux deux tiers de la route, un soupçon entra dans l'esprit de Thomas de Procida. Il en fit part au comte de Brienne, l'engagea à ne pas se fier ainsi aux ténèbres de la nuit, dans un pays ennemi, entrecoupé de bois et de précipices, et demanda à chevaucher en avant pour explorer ces lieux qu'il connaissait parfaitement, parce qu'il avait été autrefois seigneur de Gagliano. Le comte le traita de lâche. « A la tête de ces braves, lui dit-il, je ne craindrais pas même toute la Sicile. » On arriva ainsi près de l'embuscade où se trouvait Blasco. Là le guide les fit arrêter, et dit qu'il allait d'abord se rendre seul au château, pour éviter que la garnison, en s'apercevant de la tra-

hison, ne tuât Montaner et ne fît échouer l'entreprise. Les Français firent donc halte, et le traître alla trouver Alagona.

Celui-ci avait, à la clarté de la lune, vu briller les armes et s'agiter les drapeaux; il avait rangé les siens; mais il était trop brave pour assaillir les ennemis à l'improviste, pendant la nuit, comme un chef de bandits. Il fit sonner des trompettes et crier : Blasco Alagona! Grand fut l'étonnement des Français. Les Siciliens qui étaient avec eux prirent la fuite. Thomas de Procida conjura Brienne de l'écouter au moins à cette heure, de céder à propos, et de se laisser conduire par lui dans un lieu plus favorable où l'infanterie sicilienne ne pourrait le suivre, et où il n'aurait affaire qu'à la cavalerie. « Non, dit le comte, non, les chevaliers de France ne tourneront pas le dos. Que nous importe la mort! » Godefroi de Mili ajouta : « Si tous fuient, je resterai seul. Qui peut oublier la journée maudite de Catanzaro, où, trompé par mon oreille, je me suis couvert de honte avec tous ceux de mon sang? J'ai assez vécu. » C'est ainsi que ces braves se préparaient à un combat désespéré. Ils se mirent en ordre, et Blasco les laissa tranquilles jusqu'au point du jour.

Le catalan avait placé ses gens sur deux lignes faisant la pince, afin d'enfermer l'ennemi au milieu. Il avait l'avantage du terrain, qui le mettait à l'abri de la cavalerie, et il savait qu'au soleil levant les ennemis auraient la lumière dans les yeux. Les Français engagèrent les premiers le combat; ils descendirent du coteau où ils s'étaient arrêtés, et fondirent sur les Sici-

liens; mais, avant d'arriver aux lignes ennemies, ils furent assaillis par une grêle de pierres et de javelots, dirigés la plupart contre les chevaux, parce qu'ils n'auraient pu percer les chevaliers tout bardés de fer. Le dommage n'en était pas moindre, parce que les chevaux tués embarrassaient les rangs, et ceux qui n'étaient que blessés renversaient leurs cavaliers, que dépêchaient aussitôt les almogavères. Cependant, ces braves vinrent à bout d'abattre la bannière de Calcerando. Alors les Siciliens, se ralliant sous celle d'Alagona, redoublèrent d'efforts. Le nombre des Français diminuait à chaque instant. Bientôt le comte de Brienne resta seul avec une poignée de guerriers. Monté sur une grosse pierre, il se défendit comme un lion, et ne voulut jamais rendre son épée à un homme du peuple. On appela Blasco, qui la reçut. Le porte-enseigne de Brienne, qui, criblé de blessures, cherchait son seigneur pour lui remettre son étendard avant de rendre le dernier soupir, l'ayant vu prisonnier, jeta en l'air l'enseigne de manière à la faire retomber sur la tête du comte, et, mettant l'épée à la main, il se précipita au milieu des ennemis. Presque tous les Français périrent; peu furent faits prisonniers avec le comte; trois capitaines s'échappèrent avec Thomas de Procida, en s'ouvrant un chemin le fer à la main.

Le perfide Montaner sortit du château, comme une bête farouche, pour voir le carnage fait de ceux qu'il avait trahis, et pour insulter leurs cadavres. Il choisit, dit Spéciale, ceux des plus nobles, et les outragea comme un païen, afin d'exciter leurs parents à les ra-

cheter. Morlet, jeté dans les fers, vit de sa fenêtre la bataille, et, désespéré d'avoir causé, sans le vouloir, la mort de tant de Français, il se frappa la tête contre la muraille, refusa toute nourriture, et mourut au bout de quelques jours. Cette seconde victoire, quoique peu honorable, répandit l'allégresse dans toute la Sicile, et les insulaires, oubliant les vicissitudes de la fortune, recommencèrent à se livrer à tout l'orgueil de leur caractère.

CHAPITRE XIX.

FRÉDÉRIC III.

Traité de Charles II avec Gênes. — Bataille de Ponza. — Mort de Paumier l'Abbé. — Naufrage de la flotte de Robert. — Complot contre la vie de Frédéric. — Blocus de Messine. — Trève. — 1300-1302.

Cependant les deux victoires de la Fauconnerie et de Gagliano ne relevèrent pas entièrement les affaires de Frédéric, parce qu'il était à cette époque fort difficile de prendre les places fortes, et plus encore, parce que la constitution féodale ne permettait guère au roi de faire un puissant effort, chaque baron restant à la défense de ses propres terres, ou ne se résolvant à les quitter que pour peu de temps. Ainsi, au débarquement du prince de Tarente, toutes les populations du val de

Mazzara s'étaient levées en armes, mais elles étaient rentrées dans leurs foyers après la bataille de la Fauconnerie, et il ne restait plus à Frédéric, à l'affaire de Gagliano, que quelques troupes mêlées d'espagnols, de siciliens et d'italiens du parti des Gibelins. Il recevait des secours plus efficaces de Gênes, où les Doria, les Spinola et les Volta, maîtres des conseils de la république, armaient des navires à la solde de la Sicile; mais, en somme, il n'avait que peu de monde à opposer à ses ennemis, et il fallait toute la haine que les Siciliens portaient aux Français pour le soutenir contre des forces bien supérieures aux siennes.

Le roi de Naples en effet avait pour lui, outre ses États, la cour de Rome, le parti guelfe alors dominant en Italie, l'Espagne, et surtout la France, d'où sortait la maison d'Anjou. C'est vers ce dernier pays que Charles II tourna les yeux après la défaite de la Fauconnerie, et dès le 8 décembre il écrivit à Philippe-le-Bel la lettre suivante :

« A très-excellent, haut et puissant, son très-cher et amé cousin Philippe, par la grâce de Dieu, roi de France, Charles, par celle même grâce, roi de Jérusalem et de Sicile, salut et continuel accroissement de gloire et de toutes honneurs. Très-cher cousin, nous vous fîmes assavoir par nos autres lettres, encore naguères, le point et l'état auquel notre guerre étoit adonques, et vous écrivîmes entre les autres choses, comme Robert, notre aîné fils, duc de Calabre, étoit en notre île de Sicile, avec tout notre effort de gens d'armes de notre royaume, tant François comme La-

tins, Provençaux et d'autres nations, et entendoit tant comme il pouvoit à notre guerre poursuivre. Et que pour le département du roi d'Aragon de ladite île, lequel nous ne pouvions plus retenir à poursuivre icelle guerre, il nous convenoit de nécessité de refaire notre armée et de la renvoyer en ladite île, et d'envoyer avec elle, en aide et en secours de notre devant dit fils et de sa compagnie, ce peu de gens qui demeuré nous étoit : et pour ce, beau cousin, car nous savions bien que, après ce que nous aurions envoyé ce secours, nous devions demeurer presque tout seul et avoir nécessité de gens d'armes, vous priâmes-nous si chèrement comme nous pûmes plus, que vous nous voulussiez secourir et aider de nous envoyer, pour être avec nous par espace d'aucun temps, aucune quantité de gens d'armes. Or, maintenant, beau cousin, vous faisons-nous assavoir que nous, selon notre dessus dit propos, appareillâmes et fîmes notre dessus dite armée, bonne et forte de quarante gros vaisseaux, et y mîmes tout le demeurant de la gent d'armes que nous avions, lesquels furent environ six cents hommes à cheval, et grand'compagnie de piétons, sans la gent de mer, laquelle fut si grande qu'il fallait à l'armement desdits vaisseaux ; et envoyâmes avec eux Philippe notre fils, prince de Tarente, auquel baillâmes-nous conseil assez bon et suffisant de gent d'armes usée et éprouvée, pour le conseiller et aviser. Si en est avenu, beau cousin, un cas moult horrible et moult contraire, si comme ci-dessous se contient. Car après qu'ils furent passés en Sicile, et eurent prise terre près d'une

cité que l'on appelle Trapes[1], lequel passage firent-ils moult bien, et sans avoir nul nuisement en mer, ils tinrent siége par peu de jours en celle cité. Et quand ils eurent vu que le siége n'était pas bien profitable, ils ordonnèrent et firent recueillir tous leurs harnais et leurs choses ès galères, pour ce que elles s'en allassent à un port qui est près de là; et le prince et la chevalerie toute y devoient aller par terre, pour entrer dedans, et s'en aller au duc et soi assembler avec lui. Si avint que, si comme le prince et les autres s'en alloient, ils encontrèrent Frédéric et tout son pouvoir qu'il avoit congrégé de toutes parts pour eux courre sus; et quand ils virent qu'ils ne pouvoient la bataille esquiver, ils se combattirent à lui; et jà soit ce que ils déconfissent et vainquissent sa première bataille, toutefois à la grand'multitulde de gens tant à cheval comme à pied qui leur coururent sus, ils ne purent durer, ains les convint à la fin perdre, si que plusieurs y furent morts et le prince et la plus grande part des barons et des gentils hommes de sa compagnie pris. Les galères voirement s'en sont retournées par deça sans avoir nuisement ni empêchement autre, et les avons avec nous. Pour lequel avènement, beau cousin, nous sommes devenus à si très-grand'disette de gent d'armes que nous n'en avons en Sicile avec notre devant dit fils le duc que celle gent seulement qu'il a eue puis son passage, n'en n'avons par deça de qui nous le puissions secourir. Si que jà soit que cet avènement dessus dit nous soit

[1] Trapani.

assez grief et dommageux, nous doutons trop que autre plus grand et plus périlleux ne s'en suive ; car si du duc et de sa gent avenoit chose contraire (laquelle jamais n'avienne) nous serions en péril si comme d'avoir tout perdu. Car jà soit ce qu'ils soient tels et tant que ils n'ont doute que les ennemis les puissent soudainement nuire, sauf si Dieu leur vouloit être ouvertement contraire, toutefois secourir les convient-il, et s'ils sont secourus hâtivement, notre besogne retournera bien à son premier état. Et pour ce, beau cousin, nous recourons encore à vous comme *à celui qui êtes chef et soutenance de votre lignage*, et en qui avons et devons avoir plus grande espérance que en autre après Dieu ; et vous prions confiablement et de cœur tant chèrement comme nous pouvons plus, que il vous plaise de voir et de penser comme ce cas est grand et comme il est très-nécessaire, et nous veuillez aider et secourir d'aucune quantité de gent d'armes. Car jà soit ce, cher cousin, que vous ayez aucune guerre en vos parties de là, on sait bien toutefois que vos mains sont si puissantes et si longues, que vous les pouvez bien étendre aux vôtres s'il vous plaît ; et vraiment, beau cousin, ce secours que vous nous ferez, quelque il soit ou petit ou grand, nous est maintenant plus nécessaire et sera mieux profitable que le plus grand autre fois. Car adonques par aventure notre besogne pourroit être si au-dessous, que nulle aide ne lui profiteroit. Écrit à Naples, le 8e jour de décembre. »

Cette lettre montre bien le coup terrible porté à la puissance de Charles par la bataille de la Fauconnerie.

Le 3 janvier 1300, le roi en envoya une autre copie que portèrent le frère Volfranc de l'ordre des Prêcheurs, et Pierre Pilet. La France ne refusa pas les secours qu'on lui demandait. Mais Boniface VIII était le meilleur appui de Charles-le-Boîteux. Ce pontife, qui connaissait bien son caractère faible et irrésolu, ranimait son courage par tous les moyens possibles, lui reprochait sa nonchalance, et lui montrait bien qu'il s'agissait de son intérêt, plus encore que de celui de l'Église. Aux reproches il ajouta des secours. Il requit les villes guelfes d'Italie et les chevaliers du Temple et de Saint-Jean de Jérusalem de se joindre à Charles II. Le jubilé, proclamé pour cette année, favorisait encore les desseins de Boniface. Il refusa aux rebelles les indulgences accordées à tout le reste du monde chrétien, et cette mesure ne pouvait qu'indisposer les partisans de Frédéric contre le prince qu'ils défendaient. L'argent fourni par le pape, celui que lui offrirent les villes de Provence à la nouvelle de la captivité du prince de Tarente, remirent Charles en état de poursuivre la guerre, qui lui devenait de plus en plus coûteuse à cause des secours continuels de vivres et d'argent qu'il était obligé d'envoyer à son armée de Sicile, manquant de tout au milieu d'un pays ennemi. Les troupes mercenaires lui donnaient aussi beaucoup d'embarras, parce que, mal payées, elles abandonnaient en foule ses bannières. Pour remédier à cette désertion, il donna pouvoir illimité à Roger Loria de punir les coupables dans leurs biens et dans leurs personnes. Enfin il se donna beaucoup de mouvement pour augmenter le nombre de ses troupes

que décimaient la guerre et la disette. Il attira les *condottieri* par de grandes promesses et une solde avantageuse ; il demanda en France Charles de Valois et Robert d'Artois, et Loria lui procura des soldats espagnols en s'obligeant à les payer dans le cas où le roi ne pourrait pas le faire. Florence lui envoya deux cents cavaliers. On compte parmi les capitaines qui se mirent à son service Thomas de Procida, le comte de Flandre, le dauphin de Vienne, Regnier Grimaldi, exilé génois, et beaucoup d'autres. Il fit passer en Sicile la plus grande partie de ces troupes mercenaires. Quatre cents cavaliers toscans qui s'étaient engagés à combattre partout Blasco Alagona, furent débarqués par Loria dans le val Demone, mais ces braves firent plus de bruit que de besogne, et se dispersèrent bientôt.

On voit qu'il restait encore à Charles des forces considérables. Il fit une nouvelle tentative auprès de Jayme d'Aragon pour l'engager à reprendre les armes. Le pape envoya à ce roi le cardinal Gérard, pour appuyer les démarches du prince angevin ; mais rien ne réussit. Jayme répondit qu'il en avait fait assez ; il se contenta de renouveler les défenses faites aux Catalans de s'armer pour Frédéric, et de laisser armer dans ses ports pour la maison d'Anjou des soldats qui contribuèrent dans la suite au gain de la bataille de Ponza.

Nous avons déjà parlé des intérêts commerciaux qui liaient Gênes à la Sicile. Les Gibelins ou *Rampini*, maîtres alors de la république, favorisaient Frédéric de tout leur pouvoir. Les *Mascarati* ou Guelfes, parmi lesquels on distinguait surtout les Fiesques et les Gri-

maldi, famille d'une noblesse fort ancienne, tentèrent en vain, en 1292, de porter Gênes à faire alliance avec la maison d'Anjou. Une seconde tentative, en 1295, ne réussit pas mieux, et leur attira même le bannissement. Ils se réfugièrent à Monaco, où ils ne purent être que d'un bien faible secours aux Angevins. Mais en 1300, Boniface VIII résolut de mener cette affaire à bonne fin. Il pria d'abord Jayme de détacher les Génois de Frédéric; il tâcha ensuite de gagner ces républicains par la douceur; en même temps il engagea Philippe-le-Bel à les menacer de fermer les ports de France à leur commerce. Enfin le jeudi-saint, 7 avril, il prononça solennellement la sentence d'excommunication contre Oberto et Conrad Doria, contre Conrad Spinola et toute la république, s'ils ne cessaient avant l'Ascension de donner des secours aux Siciliens rebelles. Gênes s'émut à ce coup d'éclat. Elle envoya des députés au pape, et des négociations s'ouvrirent avec le roi de Naples. Boniface pressa la conclusion de l'affaire par le moyen des rois de France et d'Aragon, et par les lettres qu'il écrivait aux Génois. Il agit surtout avec vigueur à l'égard de Porchetto Spinola, archevêque de Gênes, et s'il faut en croire George Stella, annaliste de cette ville, il lui aurait dit, pour l'effrayer, en lui mettant des cendres sur le front le premier jour du carême : « Souviens-toi que tu es gibelin, et qu'avec les Gibelins tu retourneras en poussière. » Quoi qu'il en soit, le succès couronna ses démarches. Les exilés guelfes, à l'exception des Grimaldi, furent remis en possession de leurs biens et rappelés dans la ville. Toute difficulté fut

levée vers la fin de l'année, quand ce peuple marchand eut reçu la promesse que son commerce serait privilégié dans tous les ports du royaume de Naples et dans ceux de la Sicile, lorsqu'elle serait recouvrée. Les magistrats de Gênes jurèrent qu'on n'enverrait aucun secours à Frédéric, et Boniface dompta la résistance des gibelins les plus opiniâtres par la douceur auprès des uns, et par les armes spirituelles auprès des autres.

Charles n'oubliait pas non plus la Sicile, et cherchait continuellement à y accroître le nombre de ses partisans. Il confirma aux Catanois les priviléges que leur avait dernièrement accordés Robert; il voulut bien que la terre de Saint-Marc relevât directement de la couronne, ce qui était alors une grande faveur; il promit la même faveur à Camerata, qui se montrait disposée à la soumission. Les habitants de Naso purent compter sur une exemption des collectes pendant cinq ans, s'ils rentraient dans le devoir; ceux de Lipari obtinrent cette exemption pour quinze ans. Les mêmes moyens étaient employés en Calabre à l'égard des places tenues par les Siciliens, comme Geraci, Amantée, Tropea. Charles récompensa largement les Catanois qui avaient le plus contribué à lui remettre leur ville : Gauthier de Pantaléon reçut Biscari en fief, et fut armé chevalier; Virgile Scordia fut créé capitaine de la ville et commandant du château. L'amiral lui-même recevait chaque jour de nouvelles faveurs; il fut créé cette année comte de Malte et de Gozzo, et Charles disait hautement qu'il avait autant de confiance en lui que s'il était une partie de son corps.

Cependant le printemps de l'année 1300 ramena les hostilités. Les Siciliens, comme s'ils n'avaient pas assez à faire chez eux, songèrent à porter la guerre hors de l'île. Ils étaient animés par l'audace de Pérégrin de Patti, le héros du pont de Brindes, qui, avec quelques bâtiments, avait investi douze galères apuliennes, et les avait mises en fuite et poursuivies jusque sous les murs de Catane, à la vue de Robert. Ils armèrent donc vingt-sept galères, auxquelles se joignirent cinq galères gibelines de Gênes, encore hostile aux Angevins à cette époque. Jean Chiaramonte, Paumier l'Abbé, Henri d'Encise, Pérégrin de Patti, Bénincasa d'Eustase, Roger de Martino, les montèrent avec la fleur de la noblesse sicilienne; le Génois Conrad Doria avait le commandement en chef. Cette flotte ravagea et mit au pillage toute la côte jusqu'à Naples, où Roger Loria était occupé à équiper une quarantaine de galères. On envoya lui porter un défi; mais lui, qui attendait les douze galères réfugiées à Catane, répondit froidement qu'il n'était pas prêt à se battre. Les Siciliens restèrent dans le golfe, afin de pouvoir se vanter d'avoir renfermé dans le port le redoutable amiral. Ils allèrent, pendant une nuit obscure, jusqu'à Ponza. Cela suffit pour que les douze galères de Catane pussent entrer dans le golfe. En même temps, arrivèrent de Gênes, sans qu'on les attendît, sept galères sous les ordres des Grimaldi, qui brûlaient d'en venir aux mains avec les Doria. Alors Loria, se voyant à la tête de cinquante-huit galères, n'hésita plus à présenter la bataille à trente-deux galères siciliennes.

Les barons de Frédéric ne s'effrayèrent pas de leur infériorité numérique, et ils tinrent en hâte conseil sur le vaisseau de l'amiral, moins pour délibérer sur une retraite honorable, que pour chercher des excuses à leur témérité. Ce fut en vain que Paumier l'Abbé, homme de cœur et de réputation, qui avait vieilli dans cette guerre, les conjura de ne pas tenter la fortune, et de ne pas s'exposer à perdre, avec cette flotte, toutes les espérances de la patrie. « Il n'y a pas de honte, leur disait-il, à se retirer devant des forces si supérieures. Imitez Loria, qui, il y a quelques jours, ne rougit pas de refuser le combat, quoiqu'il eût déjà plus de galères que nous. Craignez un piége de sa part. Peut-être il a voulu nous attirer par ces apparences de crainte; redoutons ce rusé capitaine, et que notre courage ne fasse pas tort à notre prudence, qui seule aujourd'hui peut sauver la Sicile. » On n'écouta pas ces sages avis. Bénincasa, plus emporté que les autres, répondit : « La patrie et le roi nous ont-ils donc envoyés pour fuir comme des dauphins devant la flotte ennemie? La mer où nous sommes a déjà été deux fois témoins de nos victoires, quoique nos adversaires fussent plus nombreux que nous; faut-il qu'aujourd'hui elle nous voie fuir devant ces femmes? Non, non, il faut combattre. Que les Siciliens dégénérés qui craignent maintenant s'enfuient s'ils le veulent, et qu'ils ne viennent pas nous décourager par leur exemple, quand la bataille sera engagée! — C'est moi, répliqua vivement Paumier en lançant un regard farouche, c'est moi que tu désignes, Bénincasa! Or, ce n'est pas maintenant

l'heure des paroles, puisque le temps presse; les faits montreront qui de nous restera ou fuira. Et, puisque le ciel le veut, ô mes amis, ne parlons plus d'autre chose, et préparons-nous au combat avec notre courage accoutumé! » A ces mots, il sauta dans une chaloupe, rejoignit sa galère et s'arma de pied en cap. Tous coururent se préparer à une vigoureuse attaque. L'amiral Conrad Doria, qui n'avait pas joué le premier rôle dans le conseil, songea à montrer ce qu'il était dans le combat, et se prépara à attaquer d'abord le vaisseau amiral de l'ennemi.

C'est le 14 juin 1300 que se livra cette bataille funeste aux Siciliens. Les cinq galères génoises qui étaient sous les ordres de Doria, firent fort mal leur devoir; mais les vingt-sept galères siciliennes montrèrent un courage extraordinaire. Enfin, entourées et vaincues, elles reconnurent trop tard leur folle présomption. Bénincasa, qui s'était d'abord emparé d'une galère ennemie, fit le plus de butin qu'il put et donna l'exemple de la fuite. Six galères le suivirent; les autres, après une lutte désespérée, furent prises avec leurs équipages. Doria seul refusait encore d'amener son pavillon, quoiqu'il se trouvât au plus fort de l'action dès le commencement, lorsque le pilote de Loria, évitant adroitement le choc du génois, donna lieu aux autres galères de l'entourer et de monter à l'abordage. Le brave Doria ne se rendit pas pour cela; les assaillants furent repoussés, et il fallut que Roger Loria envoyât contre lui un brûlot. Vaincu par le feu, Doria se rendit, et son ennemi déshonora sa victoire en le char-

geant de chaînes, et en faisant crever les yeux et couper les mains aux vaillants arbalétriers qui avaient combattu avec lui.

Cette victoire répandit l'allégresse dans tout le royaume de Naples et dans toutes les villes guelfes d'Italie. Il semblait désormais impossible que Frédéric se relevât après de si grandes défaites. Charles espéra surtout avoir les terres des barons prisonniers, sans qu'il fût nécessaire de les attaquer. Dans cet espoir, il les traita avec beaucoup de douceur, et n'employa les menaces qu'après avoir essayé tous les autres moyens, mais rien ne put engager ces fiers chevaliers à lui faire hommage. Il en envoya plusieurs prisonniers en Sicile, pour les tenter par la vue de leur patrie; Loria fut chargé de faire le tour de l'île avec eux sur la flotte, dans le double but d'effrayer les Siciliens en leur montrant les fruits de sa victoire, et d'amollir ces courages indomptables. C'est alors que mourut Paumier l'Abbé. Il avait tenu parole à Bénincasa d'Eustase. Criblé de blessures et perdant tout son sang, il fut pris à la bataille de Ponza. On le mit d'abord dans une prison, puis on le jeta au fond d'une galère. L'ennui et le peu de soin qu'on prenait de lui aggravèrent ses blessures; il expira en vue de Catane, en prononçant une dernière fois le nom de sa chère Sicile. Le duc Robert rendit à ce vaillant homme les honneurs qu'il méritait, et il le fit enterrer dans l'église de Catane.

Henri d'Encise, qui avait été aussi fait prisonnier à Ponza, dut sa liberté à une circonstance fortuite : on l'oublia dans une prison de Catane, lorsque Loria repar-

tit pour parcourir les côtes méridionales de la Sicile. L'amiral voulant le montrer à ses concitoyens de Sciacca, envoya un petit bâtiment pour l'amener ; ce bâtiment, à son retour, fut rencontré par une galère sicilienne qui le captura, et Henri fut délivré. Conrad Doria cependant avait beaucoup à souffrir. Roger, pour le forcer à lui rendre la terre de Francaville, ne lui faisait donner à manger que tout juste pour ne pas le laisser mourir, et le tourmentait de mille manières. Il endura longtemps ce martyre. A la fin il écrivit à Frédéric, qui consentit, à sa prière, à rendre le fief de Loria. Ce fut la seule conquête que les mauvais traitements faits aux prisonniers, procurèrent au roi de Naples. Quelques autres terres se rendirent sans combat. Deux meurtriers livrèrent Asaro pour éviter la vengeance des lois, et n'échappèrent pas pour cela à la fureur du peuple. Racalgiovanni fut livrée par le seigneur du lieu. Un soldat ouvrit aux ennemis la porte du château de Taba, aujourd'hui détruit, et fut tué dans le tumulte avant d'avoir reçu le prix de sa trahison. Job et Robert Martocana livrèrent Délia. Ces deux hommes étaient fort amis du seigneur du château ; mais épris d'une passion coupable pour la femme et la fille du châtelain, et ne voyant d'espoir que dans la trahison, ils tuèrent le châtelain et livrèrent la forteresse à Robert, pour obtenir l'impunité. Mais avant que le duc eût pu y envoyer une force suffisante, Bérenger des Intensi, capitaine du parti de Frédéric, reprit Délia, où un habitant l'introduisit secrètement, et fit traîner les deux coupables à la queue d'un cheval. Racalgiovanni

retomba aussi au pouvoir de Frédéric, qui l'assiégea.

Cependant l'amiral faisait le tour de l'île avec le cardinal Gérard, sans pouvoir rien gagner par ses artifices. Les armes ne lui réussirent pas davantage, et peu s'en fallut que Termini ne lui devînt fatal. Croyant cette place sans défense, il tenta d'y opérer un débarquement. Il ne savait pas que Mainfroi Chiaramonte et Hugues des Empuri y étaient entrés la nuit précédente, et l'attendaient avec une troupe de cavaliers qu'ils avaient armés sans bruit. Quand ses équipages commencèrent à piller la ville basse, ces cavaliers chargèrent ses gens, leur coupèrent la retraite, et en firent un grand carnage. L'amiral, toujours audacieux, avait débarqué avec eux. Ne pouvant les rallier, il se cacha dans une hôtellerie, où il attendit que les cavaliers siciliens se fussent retirés. Il sortit alors de sa cachette, trouva heureusement une barque prête, et revint sur sa flotte où on le pleurait déjà comme mort. Il traversa ensuite le Phare, sans insulter Messine; il donna un assaut à Taormine, et s'en retourna après avoir fait un peu de butin.

La guerre ne fit plus que traîner en longueur cette année, et pendant la plus grande partie de la suivante. Le temps se passa en pourparlers pour la paix, et en échange de prisonniers. Les deux partis étaient fort affaiblis. La disette se faisait sentir dans les deux armées ennemies. Elle obligea Loria à retourner avec sa flotte sur les terres du royaume de Naples, afin d'y faire des provisions pour ravitailler Catane et les châteaux pris dans le val de Noto. Dans l'été de l'an 1301, il ré-

solut, de concert avec Robert, de se faire au moins voir aux ennemis, s'il ne pouvait pas faire autre chose, et il se mit en mer, parce que Frédéric n'avait pas de flotte. Pendant qu'il inquiétait les côtes septentrionales avec une petite flotte, Robert parcourut celles du midi avec la plus grande partie des galères. Le prince attaqua en vain Syracuse et Scicli ; mais l'amiral ravitailla les châteaux du val Demone. Ils étaient, l'un près des Écueils sur les côtes de Camerina, l'autre au rivage de Brolo, au milieu du mois de juillet, pensant à toute autre chose qu'aux dangers de la mer, quand, le même jour, deux vents contraires s'élevèrent du nord et du sud-ouest, et poussèrent violemment contre la terre les deux flottes, qui étaient dans des situations opposées. Les pilotes de Robert jetèrent l'ancre ; mais les câbles se rompirent, et les galères se seraient infailliblement brisées sur les écueils, si le pilote de la capitane ne s'était pas abandonné au vent, en se tenant le plus qu'il pouvait éloigné du rivage. On gagna ainsi le cap Pachyn ou Passaro. La plupart des hommes furent sauvés, mais vingt-deux navires périrent ; les malheureux qui se réfugièrent à terre arrivèrent demi-nus et exténués à Raguse, qui tenait pour les Angevins. L'amiral, qui n'avait perdu que cinq galères, voulut achever le tour de l'île. A Camerina, il s'arrêta pour repêcher les ancres perdues par Robert, et recueillir les restes du naufrage. Ayant su que la galère de Guillaume Gudur, évêque élu de Salerne et chancelier du duc, avait coulé à fond, il mit tout en œuvre pour sauver ce qu'elle renfermait de précieux, et vint à bout d'en retirer une

grande caisse remplie d'argent, qu'il s'appropria, sans rougir de s'enrichir ainsi des dépouilles de ceux de son parti. Auparavant il avait jeté l'ancre près de Palerme, et avait eu une entrevue secrète avec Blasco Alagona, auquel il représenta l'épuisement des deux partis et la nécessité de la paix. Peut-être eut-il alors connaissance d'une conjuration contre la vie de Frédéric, et peut-être en nouait-il les fils, pendant qu'il s'abouchait ainsi avec le fidèle Blasco.

Quoi qu'il en soit, cette conjuration fut tramée par trois habitants de Palerme, jouissant d'une grande réputation dans toute l'île, Pierre de Caltagirone, Gauthier de Bellando et Gui Filingeri. Ils avaient pour complice Pierre Frumentin, mari d'une certaine Toda, sœur de lait du roi, qui avait grandi avec Frédéric et qui était bien connue à la cour. Ce Frumentin était un homme de peu de résolution, qui, repentant ou effrayé de son crime, passa une nuit sans pouvoir dormir, et pressé par sa femme de lui en dire la cause, finit par lui révéler la conjuration et les noms des conjurés en lui permettant d'en instruire le roi. Toda courut au palais de Palerme avant le jour ; elle dit qu'elle avait une affaire de la dernière importance à communiquer au roi, fut introduite et révéla tout, après avoir obtenu l'impunité pour son mari. Les conspirateurs furent pris et convaincus ; Pierre de Caltagirone, leur chef, fut condamné à perdre la tête, et Frédéric se contenta d'exiler les deux autres. On ne sait pas ce qui porta les conjurés à ce crime ; l'historien Spéciale n'en parle qu'en peu de mots, et donne cependant à entendre que la

cour de Naples n'y était pas étrangère, ce qui n'est au reste qu'un simple soupçon.

Dans ce temps un nouvel ennemi, la faim, vint se faire sentir plus cruellement que jamais aux deux armées rivales. Les Napolitains eurent moins à souffrir que les Siciliens, parce qu'ils tiraient des vivres de la terre ferme; mais les Siciliens n'avaient pas cette ressource : deux ans d'invasion avaient rendu les champs incultes, coupé les arbres, arraché les vignes, enlevé les troupeaux, mit le dégât dans toutes les parties de l'île. La disette en fut le résultat; Messine l'éprouva la première, parce que les flottes ennemies lui fermaient la mer, et que les vivres de l'intérieur de l'île, déjà si chers, ne pouvaient y arriver qu'avec les plus grandes difficultés à travers les montagnes et les troupes angevines. Déjà les habitants commençaient à l'abandonner et à passer à l'ennemi, pour fuir le fléau. Robert, excité par les déserteurs, vint camper sous ses murs, dans l'espoir de la dompter, pour peu que la disette augmentât.

Il prit terre à Rochemadore, comme avait fait Charles Ier en 1282. Une flotte de cent voiles occupa le détroit. Le duc s'avança avec ses gens jusqu'au bourg de Sainte-Croix, en mettant tout à feu et à sang. Chaque jour avaient lieu des escarmouches sur terre et sur mer; on remarque dans ces actions parmi les capitaines de Frédéric, le chroniqueur Raymond Montaner, que nous avons souvent cité. Mais le roi de Sicile ayant envoyé pour ravitailler Messine six cents chevaux et deux mille almogavères, sous les ordres de Blasco

Alagona et du comte Calcerando, Robert ne crut pas devoir les attendre; il passa en Calabre avec toutes ses forces, la nuit même qu'il sut Blasco arrivé à Tripi. Celui-ci avait envoyé dire aux Messinois de faire une sortie le lendemain, pendant que lui, fondant du haut des montagnes, prendrait les ennemis en flanc. Les Messinois étaient donc tout prêts à se battre, sans regarder aux forces que Robert avait avec lui, lorsqu'ils s'aperçurent que le siége était levé. Blasco entra dans Messine aux acclamations de tout le peuple, et les habitants, joyeux des vivres qui leur arrivaient, se mirent à braver l'ennemi. Xiver de Josa, enseigne de Calcerando, fit porter en Calabre un bizarre défi en vers, par un ménestrel qui devait les chanter; la chanson invitait les ennemis à revenir en Sicile, en les assurant qu'on ne s'opposerait pas au débarquement, et qu'on ne voulait combattre que sur terre et en rase campagne. Montaner attribue à la peur le refus que fit Robert d'accepter le défi; mais le duc avait une autre raison pour le déterminer. Il savait que le peu de vivres qui arriveraient par terre à Messine ne pourraient guère servir à cette ville, parce que les chevaux et les hommes qui les escorteraient en consumeraient plus qu'ils n'en feraient entrer. Ainsi, en fermant le détroit et restant en Calabre, il enlevait aux Messinois les secours qu'ils pourraient tirer de Reggio, et il affamait à la fois ces deux villes. Il campa donc d'abord près de Reggio; la valeureuse défense de Hugues des Empuri le fit retirer à Catona, mais il n'en persista pas moins à bloquer Messine, qui sentit bientôt les horreurs de la famine.

Le templier Roger de Flor, allemand d'origine, mais né à Brindes, et devenu l'un des corsaires les plus redoutables de la Méditerranée, procura quelque soulagement aux Messinois. Ce religieux s'était fait chasser de son ordre par sa conduite peu régulière, ou peut-être par l'envie que son mérite donnait au grand-maître, et il avait profité de la guerre des Vêpres pour échapper à l'inaction à laquelle il se serait sans cela trouvé condamné. Il vint à Catane offrir ses services à Robert avec une galère génoise; refusé, il passa aussitôt à la solde de Frédéric, qui n'avait pas besoin de garder des ménagements avec le pape. Il s'enrichit beaucoup dans les courses qu'il fit contre les ennemis de ce prince, et l'audace de ses entreprises, sa rapacité exempte de cruauté, les largesses qu'il faisait de ses biens mal acquis, ses vices et ses vertus l'avaient élevé à une grande réputation dans toute l'armée du roi de Sicile. Quand il apprit la misère à laquelle Messine se trouvait réduite, il se présenta à Frédéric, et lui dit qu'il était résolu à ravitailler cette ville par mer ou à périr. Frédéric approuva sa résolution; le corsaire équipa douze galères, les chargea de grains à Sciacca, et se tint prêt dans le port de Syracuse. Lorsqu'il vit la mer se gonfler du côté de l'Orient et prendre une couleur de sang sous les rayons du soleil couchant, il augura que le vent du midi, favorable pour lui, soufflerait bientôt. Il encouragea ses gens, mit à la voile malgré le mauvais temps, et se trouva dans le détroit avant le jour. Loria fit partir ses galères à sa rencontre, mais elles luttèrent en vain contre le vent et le courant: le templier se rit

de leurs efforts, et entra à pleines voiles dans le port de Messine. Le prix des vivres diminua de moitié dans la ville; les habitants affamés reprirent des forces, et leur courage s'accrut. Mais ce soulagement ne pouvait être de longue durée, et la famine recommença.

Frédéric fit alors une perte irréparable. Blasco Alagona, son ami dévoué, défenseur infatigable de la Sicile, et qui n'avait jamais été vaincu dans une bataille, tomba malade à Messine, par suite des fatigues auxquelles il se livra, et de la mauvaise qualité des vivres, et il mourut au bout de quelques jours. Le roi le pleura avec plus de douleur que s'il avait perdu Messine; il prit le deuil, et célébra devant toute la cour la valeur, la fidélité et les exploits de Blasco. Ce grand guerrier méritait ces regrets et ces éloges; mais le reste de la Sicile se montra peu sensible à sa perte : il avait des envieux, et d'ailleurs les calamités publiques laissaient peu de temps pour déplorer les malheurs particuliers. Blasco ne laissa pas de successeurs, mais plusieurs habiles capitaines formés par lui, comme Jean de Ventimille, Mainfroi et Jean Chiaramonte, comblèrent un peu le vide que faisait sa mort, et servirent Frédéric avec une égale fidélité.

Cependant Messine était plus malheureuse que jamais. On regardait comme une nourriture délicate la chair, non des chevaux, mais des chiens, des chats et des rats, et encore ne pouvait-on en avoir que fort peu à la fois; quant au pain, les meubles les plus riches, les joyaux ne suffisaient pas pour en procurer. L'arrivée de la nuit accroissait l'horreur de cette situation. On

n'entendait partout que des lamentations. Les malheureux affamés, riches et pauvres, sortaient en foule de leurs maisons, demandant du pain, des peaux d'animaux et des os, et le jour suivant, en éclairant les rues, faisait voir de tous côtés les cadavres de ceux qui avaient succombé au terrible fléau. Ce n'étaient que pleurs et que cris de désespoir; les hommes les plus courageux étaient abattus; de nobles dames, les vêtements en désordre, parcouraient la ville en criant; on vit de jeunes enfants mourir dans les bras de leurs mères, en suçant leurs mamelles sans pouvoir en tirer une goutte de lait. Nicolas Palizzi, citoyen et gouverneur de Messine, mérita les plus grands éloges par sa conduite humaine et courageuse. Au milieu de tant de périls, entouré d'une multitude que la faim rendait furieuse, il sut défendre la ville contre les tentatives des traîtres et épargner le sang des coupables.

Frédéric ne pouvait voir la détresse de Messine sans chercher à y porter remède. Il fit rassembler le plus de vivres qu'il put dans le val de Mazzara, et montant lui-même à cheval, il se mit à la tête de l'escorte. On s'arrêta quelques heures à Tripi, où deux pains d'orge et un peu de vin, qu'avait par hasard un des serviteurs de Frédéric, furent tout le festin préparé pour lui. Ayant mangé, il se jeta à terre pour prendre un peu de repos, se fit un oreiller de son bouclier, et remonta à cheval pour continuer sa route. Arrivé près de la ville, il y fit entrer les provisions, et s'en retourna aussitôt pour en ramasser de nouvelles, parce que les premières ne pouvaient suffire que pour quelques jours. Il ne tarda pas à

revenir avec des grains et des troupeaux. Alors il entra dans Messine, et ses yeux, restés secs à la défaite du cap de Roland, se remplirent de larmes à la vue de ce peuple exténué, qui s'efforçait de crier : Vive le roi !

Frédéric tint conseil avec Palizzi. On résolut d'avoir recours à un remède bien dur, mais moindre que le mal. Afin que les vivres ne se consumassent pas trop rapidement, on ordonna que ceux qui étaient hors d'état de servir à la défense de la ville sortiraient avec le roi, pour être conduits dans un lieu où on pourrait les nourrir. L'instinct de la conservation l'emporta sur l'amour de la patrie : le père partit sans attendre ses enfants, l'épouse abandonna son mari, et une multitude immense couvrit bientôt les hauteurs qui mènent de Messine dans le cœur de l'île. Frédéric, après avoir confié la défense de la place au courage de Palizzi, se mit à la tête de cette foule d'exilés, sans garder aucun signe de distinction qui le fit reconnaître pour le roi. Cette époque est la plus glorieuse de sa vie, parce qu'il eut alors occasion de montrer dans tout leur éclat les deux vertus qu'il avait au plus haut degré, l'humanité et le courage. Il conduisit, dit Spéciale, il conduisit ces pauvres gens à travers les montagnes et les collines, les précipices et les rochers, montrant la plus grande familiarité; il prenait soin de tout le monde, prenait par la main ou portait dans ses bras les enfants que ne pouvaient plus traîner leurs mères fatiguées, et dans les repas ces enfants se pressaient autour de lui, et il leur distribuait leur pain de sa propre main. On arriva enfin dans des lieux moins désolés. Pendant qu'on se rendait à

Randazzo, par la route qui passe entre Francaville et Castiglione, un prisonnier des Angevins au château de Castiglione, obtint d'eux la permission d'envoyer à Frédéric un messager, sous prétexte d'avoir à lui demander de l'argent; le messager avertit le roi que le château était mal gardé. Frédéric n'en dit rien à personne. Arrivé à Randazzo, il congédia ceux qui l'accompagnaient, en feignant de vouloir prendre quelque repos. Au milieu de la nuit, il fit sans bruit monter à cheval ses hommes d'armes, et leur commanda de le suivre. Il fut à Castiglione au lever du soleil; il s'empara de la ville et du bas-château; les bourgeois, réfugiés dans le haut-château, forcèrent les soldats qui le gardaient à se rendre. Ainsi fut repris ce fief de Roger Loria. Le ravitaillement de Messine et l'heureux succès de cette expédition ranimèrent le courage des Siciliens et montrèrent aux ennemis qu'ils avaient affaire à des adversaires indomptables.

En conséquence, le duc Robert, voyant que le blocus de Messine devenait inutile, et que la disette avait passé de la ville dans son camp, quitta Cotrone, et résolut d'attendre une nouvelle armée que lui amenait Charles de Valois. Pour sauver les apparences et gagner du temps, il parla de conclure une trêve. La duchesse Yolande, enchantée de ce dessein, conduisit les négociations entre son frère et son mari, et les amena à une entrevue à Syracuse. Le roi se rendit dans cette ville sur sa flotte avec Roger Loria et Yolande. Celle-ci débarqua la première au château de Maniacci, pour embrasser ce frère qu'elle chérissait et qu'elle n'avait

pu voir depuis si longtemps. Le lendemain, Robert et Frédéric se virent pour la première fois ; ils se saluèrent assez froidement, et au bout de trois jours, ils convinrent d'une trève de six mois. Le duc profita de ce temps pour revoir son père à Naples ; et, afin de montrer à ses partisans qu'il n'abandonnait pas l'expédition de Sicile, il laissa la duchesse avec un fils qu'elle lui avait donné à Catane, et, de l'avis de Loria, il nomma gouverneur en son absence Guillaume Palotti.

CHAPITRE XX.

CONCLUSION.

Charles de Valois en Sicile. — Siége de Sciacca. — Traité de Caltabellotta. — Fin de la guerre des Vêpres Siciliennes. — Mort de Frédéric III et de Charles-le-Boîteux. — 1301-1303.

Le parti des Guelfes triomphait toujours dans la Péninsule; mais les factions des Noirs et des Blancs, qui agitaient la Toscane, et la tournure des affaires de Sicile, donnaient de graves inquiétudes à Boniface VIII. Il pressa vivement Robert d'Artois de revenir en Italie, et excita surtout Charles de Valois à secourir le roi de Naples. Ce prince venait de perdre sa première femme, fille de Charles II. Le pape lui fit épouser Catherine de Courtenay, qui avait été successivement promise à Fré-

déric et à Jayme, fils du roi de Majorque. Charles de Valois, jeune prince renommé déjà dans les guerres d'Italie, et plein d'ambition, embrassa avec joie l'espoir de devenir empereur de Constantinople. Au mois de septembre 1301, il alla trouver le pape à Anagni, avec le roi Charles. Là il reçut le titre de capitaine général dans tous les États ecclésiastiques, et de gouverneur de la Romagne, de la Marche d'Ancône, du duché de Spolète et d'autres provinces. Boniface l'envoya en Toscane pour apaiser les troubles de ce pays; mais Charles de Valois, malgré sa bonne volonté, s'entendait mieux à faire la guerre qu'à pacifier les peuples : il abattit la faction des Blancs, et laissa la Toscane tout aussi agitée qu'auparavant. Il revit à Rome le pape, le roi de Naples et le duc Robert. Charles-le-Boîteux et son fils promirent de l'aider à conquérir Constantinople sur Andronic Paléologue, s'il consentait à les aider d'abord à reprendre la Sicile. Le duc de Valois y consentit, et se rendit à Naples au mois d'avril 1302. Boniface renouvela l'excommunication lancée contre Frédéric. Le roi de Naples créa Charles de Valois son capitaine-général dans l'île de Sicile, avec plein pouvoir de pardonner aux rebelles, de concéder des fiefs, de remettre les dettes des communes et des particuliers, et, ce qu'il y a de plus remarquable, de conclure la paix avec Frédéric d'Aragon, tandis que Charles-le-Boîteux s'engageait à ne pas conclure cette paix à l'insu du duc de Valois. Une flotte de cent gros navires était prête dans le port de Naples; une nombreuse cavalerie était rassemblée; les fils du roi Charles, Robert et

Raymond Bérenger, et un grand nombre de barons français, prenaient part à l'expédition. On put encore une fois croire Frédéric perdu sans ressource, mais la haine des Siciliens contre les Français lui tenait lieu de tout.

Ce prince avait aussi profité de la trève pour réparer ses forces. Ne pouvant opposer à ses ennemis des troupes aussi nombreuses, il résolut de faire une guerre de détail, comme cela lui avait déjà si bien réussi. Dans le cœur de l'hiver, à l'expiration de la trève, il s'empara d'Aidone; Mainfroi Chiaramonte reprit Raguse, et les hostilités recommencèrent partout. L'armée des alliés, suivant le conseil de Loria, se dirigea vers le val de Mazzara, dont la fertilité l'attirait. Elle débarqua donc, vers la fin du mois de mai, à Termini, ville à vingt milles de Palerme. La trahison ou la lâcheté de Simon Aderisio livra cette place aux Angevins. L'armée campa dans les environs. Elle était si mal organisée, qu'il fallut attendre, pour avancer dans le pays, l'arrivée de vingt-deux navires chargés de grains. Tout le pays fut ravagé; mais Frédéric, posté à quelque distance de Termini, empêcha de prendre les forteresses. Charles de Valois échoua devant Caccamo, que défendait Jean Chiaramonte. Il alla ensuite défier le roi à Polizzi; mais Frédéric lui répondit sagement qu'il pouvait attendre, et qu'on le verrait quand il serait temps. Alors Charles tourna vers Corleone, pour s'emparer de cette place importante. Hugues des Empuri et Bérenger des Intensi le prévinrent, et firent entrer dans la ville une troupe de cavaliers. Quand l'armée angevine parut,

les habitants étaient préparés à la défense, et Valois dut se retirer avec honte après dix-huit jours de siége. Il n'osa pas attaquer Palerme, ni Trapani, ni Mazzara, et passa dans la partie méridionale de l'île pour assiéger Sciacca, non à cause de l'importance de la place, mais à cause de la facilité avec laquelle il pensait s'en emparer, parce que la flotte pouvait l'aider du côté de la mer.

Mais Frédéric d'Encise, né à Sciacca, défendait cette ville. Il sut inspirer à ses concitoyens le courage qui l'animait. On mit en état les bastions et les fossés, on répara les balistes et les autres machines, on se disposa à combattre vaillamment. L'ardeur des ennemis n'était pas moins grande. Leurs capitaines s'étaient engagés à ne pas abandonner le siége que la ville ne fût prise. La flotte quitta Termini, prit en passant Castellamare, et s'approcha de Siacca. Le siége commença au milieu du mois de juillet. Des combats se livraient chaque jour. Les assiégeants faisaient jouer leurs machines et donnaient de fréquents assauts. Frédéric vint se poster à Caltabellotta, à neuf milles de Sciacca, et parvint à introduire, pendant la nuit, dans la place près de cinq cents hommes d'armes, secours qui enflamma les bourgeois d'un courage merveilleux.

Les assiégeants avaient un ennemi bien plus redoutable dans la canicule qui les brûlait sur cette côte découverte. Une horrible mortalité tomba sur les chevaux, qui d'ailleurs mouraient en foule à cette époque dans toute l'Europe ; le fléau s'étendit aux hommes, et les choses en vinrent au point qu'on n'aurait pu, dans tout

le camp, équiper cinq cents cavaliers. Frédéric pensa sans doute à la mortalité qui avait détruit l'armée française sous les murs de Girone; il laissa ainsi ses ennemis se consumer eux-mêmes, et fit rassembler à Corleone toutes les milices féodales et bourgeoises, pour les conduire à une victoire désormais facile. Mais le duc de Valois, pour éviter la honte d'une défaite s'il attendait Frédéric, ou d'une retraite, s'il levait le siége, songea à se tirer d'embarras en en venant à un accommodement. Prenant Robert à part, il lui rappela toutes les vicissitudes de la guerre de Sicile, combien de sang avait été répandu, et il lui représenta l'épuisement du royaume de Naples, le découragement de l'armée, et les Gibelins prêts à se relever en Italie, si la victoire restait à Frédéric. Robert, jeune et vaillant, ne put se voir sans peine arracher le plus beau fleuron de sa couronne future; mais la nécessité et l'autorité de Valois vainquirent ses résistances. Charles envoya donc Américric de Sus et Thibaut de Cippoio à Frédéric, qui s'était retiré à Castronovo pour rassembler ses troupes. Le roi de Sicile consentit, le 19 août, aux préliminaires de la paix ; on convint d'une suspension d'armes et d'un abouchement entre Valois, Robert et lui.

Le 24, Frédéric et Charles de Valois vinrent, chacun avec cent cavaliers, entre Caltabellotta et Sciacca. Ils s'abouchèrent dans une cabane de bouvier, parlèrent seuls assez longtemps, et appelèrent ensuite Robert. Les deux beaux-frères durent cette fois s'aborder avec tristesse : ils venaient de perdre Yolande, dame jeune et belle, ornée de mille qualités aimables, et qui était

l'ange de la réconciliation entre son frère et son époux; elle était morte seule à Termini, pendant que Robert était au siége de Sciacca, et que Frédéric se préparait à l'attaquer. C'est vers le même temps que mourut la reine Constance en Espagne. Les trois princes, après s'être entretenus quelques moments ensemble, firent venir Roger Loria, Vinciguerra de Palizzi, et plusieurs autres nobles et capitaines. Les négociations durèrent plusieurs jours. Enfin, les conditions du traité de paix furent arrêtées le 29 août, et jurées le 31. La Sicile restait à Frédéric avec les îles adjacentes, sa vie durant. Il devait la gouverner en souverain absolu, indépendant de Naples et du pape, avec le titre de roi de l'île de Sicile ou de Trinacrie, selon qu'il serait plus agréable à Charlès II. Ce dernier devait donner en mariage à Frédéric, sa fille Éléonore; on donnerait à leur postérité le royaume de Sardaigne ou celui de Chypre, ou bien on lui paierait cent mille onces d'or; mais alors elle devrait abandonner la Sicile. Frédéric, de son côté, devait rendre tout ce qu'il possédait au-delà du détroit. Le prince de Tarente serait mis en liberté sans rançon, ainsi que tous les autres prisonniers des deux partis. Le pardon était accordé à tous les sujets qui s'étaient donnés à l'ennemi : mais les feudataires perdaient les fiefs du prince dont ils avaient abandonné le service. On excepta de cette dernière condition Roger Loria et Vinciguerra Palizzi : le premier fut déclaré habile à posséder le château d'Aci, en Sicile; et le second, Calanna, Motta de Mori et Messa, en Calabre. Enfin, les biens ecclésiastiques devaient être remis dans l'état où ils

étaient avant la révolution de 1282. Charles de Valois s'engageait de plus à faire accepter cette paix par le roi Charles et par le pape.

Tel fut le traité de Caltabellotta ou de Castronovo. Il était très-glorieux pour Frédéric et pour la Sicile. En effet, cette île, après vingt ans de guerre, sortait victorieuse d'une lutte si inégale; Frédéric conservait la couronne sur sa tête, malgré tant de forces réunies contre lui. Il était d'ailleurs évident que la clause qui ôtait la couronne à sa postérité, ne serait jamais exécutée, et c'est pour cela que le guelfe Villani appelle cette paix une fausse paix, parce qu'elle portait en elle les semences d'une nouvelle guerre. Charles de Valois ne recueillit que la honte de son entreprise et du traité qui la terminait. Les Guelfes, mécontents, disaient partout qu'il n'avait paru en Toscane que pour y allumer la guerre, et en Sicile que pour y faire une paix déshonorante. Frédéric fit promulguer le même jour, 31 août, l'importance du traité qu'on venait de conclure, sans rien dire des clauses moins avantageuses. Le siége de Sciacca fut levé, après quarante-trois jours. L'armée française se rembarqua pour Catane, et la joie se répandit partout, pendant qu'une galère, nommée l'Angiolina, rapportait à Naples les restes de la duchesse Yolande, qui n'avait pu voir l'heureuse conclusion de cette longue guerre. Frédéric alla de Caltabellotta à Sutera, pour mettre en liberté le prince de Tarente; tous les prisonniers se rendirent à Lentini avec Philippe, et ils furent remis entre les mains du duc de Calabre. Là, Frédéric et Robert se lièrent d'une étroite

amitié; et, après une chasse, ils se couchèrent dans le même lit, comme cela se pratiquait alors pour se témoigner de l'amitié. Ce fut aussi à Lentini que les envoyés du pape relevèrent la Sicile de l'interdit. Les princes se rendirent ensemble à Catane; Frédéric montra une grande clémence, et il resta quelques jours au milieu des Catanais, pour leur montrer qu'il ne conservait aucun ressentiment. Le fier Loria vint dans cette ville s'agenouiller devant lui, en signe d'hommage pour le château d'Aci. Les Français abandonnèrent l'île peu à peu; Loria mit à la voile avec la flotte, et les princes, pour éviter les ennuis de la mer, allèrent à cheval de Catane à Messine, du consentement de Frédéric. Les Messinois, aussi généreux que braves, vinrent au devant d'eux en habits de paix; ils les introduisirent dans leur ville, et les traitèrent magnifiquement.

Ici Spéciale décrit avec complaisance le repas donné aux princes, la beauté des plats, la finesse du linge, la grâce des damoiseaux, attentifs aux moindres signes des conviés, et il se plaint de cette prodigalité chez des princes et des bourgeois qui ont fait vœu d'imiter la pauvreté du Christ. Le brave Nicolas Palizzi était assis entre Robert et Charles de Valois. Quand la conversation s'échauffa, celui-ci lui demanda quels étaient les sentiments des Messinois pendant le blocus, lorsqu'ils voyaient les hommes mourir de faim, et la maladie venir à la suite de la mauvaise qualité des vivres. Palizzi répondit en s'inclinant : « Seigneur, soit que cela vînt des hommes, soit que ce fût inspiration du ciel, nous avions le nom français tellement en horreur,

que pour conserver cette haine, après avoir mangé la dernière bouchée des chevaux et des chiens, nous aurions tué les femmes, les enfants et les vieillards; et, nous étant enfermés les uns dans les palais, les autres dans la citadelle, nous aurions mis le feu au reste de la ville, pour montrer au monde que la Sicile avait le courage de Sagonte et de Pérouse! » Valois, branlant la tête, dit à Robert : « Vous voyez quels hommes ce sont. Nous avons bien fait de conclure la paix. » Quelques jours après les princes s'embarquèrent, et il ne resta plus de Français en Sicile.

Charles II envoya ensuite sa fille à Messine, avec un cortége magnifique. Les noces se célébrèrent en grande pompe au printemps de l'année 1303. Les traces de la guerre avaient presque tout à fait disparu. Messine obtint de grands priviléges; Sciacca fut exemptée des droits de douane. Mais le plus grand fruit de la paix fut pour la Sicile le départ de ces mercenaires calabrois, espagnols et génois qui remplissaient l'île de brigandages. Le plus aventureux de leurs *condottieri*, Roger de Flor, alla se mettre à la solde de l'empereur de Constantinople, contre les Turcs qui désolaient alors l'empire. Frédéric le lui permit avec plaisir, et lui donna même des vaisseaux, des armes et des vivres. Roger partit en Orient avec ses soldats; il recueillit en route d'autres troupes mercenaires des Angevins, et il forma ainsi ce terrible corps qu'on appela la Compagnie Catalane ou de Romanie, et qui se distingua autant par ses cruautés que par sa valeur. Le chroniqueur Raymond Montaner en fit partie. Cette compagnie

acquit alors au roi de Sicile le titre de duc d'Athènes et de Néopatrie.

Cependant Boniface VIII n'approuvait pas toutes les clauses du traité de Caltabellotta. Il écrivit à Frédéric qu'il ne pouvait admettre le traité tel qu'il était, quoiqu'il n'hésitât pas à le recevoir dans le sein de l'Église, et à lui accorder les dispenses nécessaires pour son mariage avec Éléonore. Il envoya en Sicile les évêques de Salerne et de Bologne, pour arranger cette affaire. Frédéric entra dans les vues du pape : il se reconnut vassal du saint-siége, et promit de payer à l'Église un cens de trois mille onces d'or par an, et de mettre à son service cent lances ou trois cents cavaliers. Il prit en outre le titre de roi de Trinacrie. Boniface approuva solennellement le traité le 21 mai 1303.

Ainsi fut terminée cette longue guerre qui couvrit la Sicile de sang et de ruines, et qui prépara à l'Italie tant de calamités dans les siècles suivants, à cause des prétentions rivales des maisons de France et d'Espagne. Pendant toute cette guerre, la politique des papes fut de soutenir le parti guelfe, et de faire prévaloir en même temps le principe de l'autorité. On se demande à quoi aboutirent leurs efforts contre la maison d'Aragon, et l'on oublie qu'il ne s'agissait pas de donner raison au parti victorieux, mais à celui qui avait la justice pour lui. Or la maison d'Anjou avait seule droit à la couronne de Sicile, d'après tous les principes du droit féodal, en vigueur à cette époque. Sans doute le gouvernement de Charles I[er] fut insupportable, mais nous avons vu comment les papes cherchèrent toujours

à le ramener dans une meilleure voie. Le soulèvement des Siciliens les délivra subitement de ce joug intolérable, mais que n'eurent-ils pas à souffrir dans une guerre de vingt années? Certes, ils auraient obtenu justice avant ce temps, et ils n'auraient pas préparé des siècles de guerre à l'Italie, s'ils avaient écouté les souverains pontifes. C'est là ce que voulait Boniface, lorsqu'il poursuivait à outrance la maison d'Aragon. S'il avait pu la chasser de Sicile, les Espagnols n'auraient pas eu de prétentions sur la Péninsule, et bien du sang aurait été épargné.

Frédéric III vécut jusqu'en 1337, et eut le temps d'affermir sa maison en Sicile. Ce prince était gracieux, affable, ami des lettres qu'il cultivait lui-même, facile en amitié et trop disposé à se laisser conduire par les conseils de ses favoris. Ses mœurs ne furent pas irréprochables, et l'histoire ne doit pas oublier de les condamner. Il fut plus soldat que politique; il encourut le reproche d'avarice. Enfin, s'il ne s'éleva pas à la hauteur d'un grand capitaine et d'un homme d'État, il occupera néanmoins toujours une belle place dans l'histoire de la Sicile, parce qu'il fut franc et loyal, constant dans l'adversité, habile dans la guerre, brave sur le champ de bataille, vigilant dans l'administration des affaires, humain avec ses sujets, et digne de louanges pour les lois politiques qui portent son nom, et qu'il eut au moins la sagesse d'approuver, s'il ne les dicta pas lui-même.

Charles-le-Boîteux mourut longtemps avant lui, en 1309. Sa mort, dit l'historien Costanzo, répandit le

deuil dans tout le royaume de Naples. On ne se rappelle pas, ajoute-t-il, que jamais prince ait été aussi amèrement regretté, à cause de sa libéralité, de sa clémence et de ses autres vertus.

FIN DES VÊPRES SICILIENNES.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

FIN.

